QUATRIÈME ANNÉE. — N° 2. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. 15 JANVIER 1907.

L'Hellénisme

ORGANE BI-MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ " L'HELLENISMOS "

ABONNEMENTS:
France. . . . . UN AN 6 FR.
Union Postale . . — 8 FR.

DIRECTION A PARIS
42, Rue de Grenelle (VIIe Arrondis.)

Le bureau de l'HELLÉNISME est ouvert les Lundi, Mercredi et Vendredi de 10 heures à midi.

SOMMAIRE

Le budget de la Macédoine et les manœuvres de la haute finance allemand par M. GR. TRIANTAPHYLLIDÈS.

De Macédoine en Amérique : *le mouvement d'émigration ; arrestations de Bulgares aux États-Unis.*

La conférence de M. Ch. Diehl : *l'Église grecque et l'hellénisme.*

Les persécutions des Grecs en Bulgarie : *une étude de M. A. Romanos, ancien ministre des Affaires étrangères.*

L'autonomie de Samos menacée : *violation du Protocole de Londres.*

Echos : *Le Phanar et le Divan ; la Chambre hellénique et les réfugiés de Bulgarie ; les Dardanelles, les Grecs de Bulgarie ; Damian Groueff ; l'administration turque et les arrestations arbitraires ; les nouveaux destroyers de la marine hellénique ; Louis-Emile Burnouf ; manifeste jeune-turc ; le mouvement turc ; la justice roumaine.*

Lettre de Bulgarie : *Affaire de famille ; une séance au Sobranié ; résultat du retrait des bandes grecques ; la presse bulgare.*

La France éducatrice de la Grèce moderne, par M. GUSTAVE FOUGÈRES (d'après l'*Université de Paris*).

A la Chambre hellénique : *les déclarations de M. E. Dragoumis.*

La situation en Macédoine : *l'octuple assassinat de Téhovon ; le massacre de Klepousna ; autres crimes bulgares ; le déguisement des comitadgis ; coopération turco-bulgare ; l'attentat de Mélénikon ; un traître bulgare ; une affaire compromettante ; au lac de Yennitsé ; réformes.*

Crimes bulgares commis entre août et décembre 1906 : *liste établie par les soins de la traduction.*

Grecs assassinés dans le Sandjak de Salonique : *entre les mois d'octobre et de novembre.*

Bandes chrétiennes en Macédoine et Vieille-Serbie : d'après le *Bulletin d'Orient.*

Revue de la Presse : *Max Nordau et les affaires des Balkans ; Anchialos saccagée ; le cabinet Petkof ; l'hellénisme en Macédoine ; un article de M. R. de Marès ; la mission de Munir pacha ; les embellissements d'Athènes.*

Le régime des cultes non mulsulmans : *en Turquie.*

Au sortir de la Conférence que M. Ch. Diehl a faite l'autre jour sur l'Église grecque et l'hellénisme, le président de la Ligue pour la défense des droits de l'hellénisme à adressé les deux dépêches suivantes au Patriarche œcuménique et au chef du cabinet hellénique.

Sa Sainteté le Patriarche œcuménique.

Phanar-Constantinople.

La Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme, à la suite d'une conférence de M. Diehl sur le rôle historique de l'Eglise orthodoxe, offre à votre Sainteté ses vœux pour la prospérité de l'Eglise et de la nation.

HOMOLLE.

Monsieur le Président du Conseil.

Athènes.

La Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme, à la suite d'une conférence de M. Diehl sur le rôle historique de l'Eglise orthodoxe grecque, acclame l'idée hellénique et offre au gouvernement ses vœux pour la prospérité de la nation.

HOMOLLE.

Le budget de la Macédoine

et les

Manœuvres de la haute finance allemande

La haute finance allemande, secondée par la diplomatie et souvent par l'empereur Guillaume en personne, met depuis longtemps en coupe réglée la Turquie en lui enlevant habilement ses meilleurs revenus, rendant ainsi d'avance impossibles toutes réformes administratives, judiciaires et autres.

Un fait récent, qui a inquiété à juste titre la diplomatie anglaise, donne de cette rapacité sans scrupules un exemple à méditer. Nous le signalons à notre tour au gouvernement français et nous sollicitons son attention sur les conséquences graves qui peuvent en résulter.

Le Trésor ottoman est, comme on sait, toujours vide. Les ministres des finances turcs reçoivent constamment des ordres pressants du Palais, pour découvrir des recettes nouvelles. Sur la suggestion de financiers allemands dont le conseil en la circonstance, comme on le verra plus loin, n'était pas désintéressé, le gouvernement proposa aux puissances d'augmenter de 3 0/0 les droits d'entrée sur toutes les marchandises importées en Turquie, ce qui procurera au gouvernement un revenu important sur lequel la haute finance allemande s'est promis de prélever une large part. Le gouvernement anglais a mis à son consentement, entre autres conditions tendant à l'amélioration de la législation ottomane en vue de faciliter les transactions commerciales et l'exploitation des mines en Turquie, l'affectation de cette recette, avant tout, aux dépenses devant être nécessitées par l'application des réformes introduites ou à introduire en Macédoine.

La réorganisation de la gendarmerie, de la justice et de l'administration tant dans cette province que dans les provinces limitrophes, la Thrace et l'Epire, ne procurera pas seulement aux possessions européennes de la Turquie la tranquillité si désirée, mais elle permettra aussi le développement économique de ces riches contrées pouvant assurer la prospérité des habitants. Cette perspective riante du bonheur des chrétiens, victimes de l'anarchie qui y règne aujourd'hui, ne touche pas les banquiers de Berlin, ayant à leur tête la Deutsche Bank. Ils ont, en 1902, obtenu pour une durée de 99 ans, la concession du chemin de fer de Bagdad, entreprise coûteuse devant causer des déboires aux capitalistes au point de vue des résultats de l'exploitation mais permettant la main mise des Allemands, avec une longueur de ligne de 2.400 kilom., sur une étendue territoriale de 48.000 kilom. carrés ; car, en même temps que la ligne, il leur a été concédé l'exploitation de terres, forêts et mines situées à droite et à gauche, avec le monopole de la navigation sur le Tigre et l'Euphrate. Les frais de construction de ce chemin de fer dépasseront 700 millions. Pour les couvrir, il faudra émettre un emprunt d'au moins 800 millions de francs, gagé solidement et laissant au Syndicat allemand un bénéfice d'au moins 70 millions, à peu près égal à celui réalisé par le fameux baron de Hirsch en 1870.

Le gage de ce nouvel emprunt, le Syndicat allemand, faute de garantie kilométrique à trouver dans les provinces que traversera le chemin de fer de Bagdad, a pris de le faire constituer au moyen du produit de la surtaxe douanière, afin de mieux assurer le succès de l'émission de l'emprunt qui guette encore l'épargne française.

C'est là l'arrière pensée, habilement dissimulée, du commissaire allemand au Conseil de la Dette publique ottomane, qui, dans la réunion du Conseil appelé à consentir à l'avance de 250.000 liv. turques par la Banque ottomane au gouvernement turc pour couvrir le déficit du budget de la Macédoine de l'année dernière, a fait deux propositions dont la première fut rejetée et la seconde adoptée à la majorité. Voici comment le correspondant de l'*Echo de Paris* rapporte ce qui s'est passé dans cette séance :

« Le commissaire allemand, défenseur des intérêts de la *Deustche Bank*, dès le début, proposa qu'à l'avenir la surtaxe fût employée comme le gouvernement ottoman l'entendrait. Cette proposition fort radicale fut repoussée. Alors ce même commissaire demanda, en manière de transaction, que l'on affectât à la Macédoine une partie seu-

ement de la surtaxe. On vota de nouveau et, cette fois, notre représentant donna son approbation aux projets allemands. »

Comment le commissaire français ne s'est-il pas aperçu du piège allemand et, abandonnant son collègue anglais, a-t-il voté pour l'adoption de la proposition subséquente du commissaire allemand ? Les instructions qu'il avait reçues de son gouvernement lui enjoignant de marcher d'accord, dans cette question, avec son collègue anglais, à la clairvoyance duquel nous rendons hommage, devaient le rendre prudent et plus circonspect. Faut-il chercher l'explication de l'attitude du commissaire français dans l'influence qu'il aurait subie du Conseil d'administration du Chemin de fer de Bagdad dont il fait partie ? Ce Conseil comprend, en effet, 16 membres allemands et suisses et quatre français : MM. Deffés, gouverneur de la Banque ottomane, G. Auboineau, directeur de cette Banque, M. d'Arnoux et M. Berger, lui-même, commissaire français à la Dette.

Nous comprenons que l'intérêt du Conseil d'administration du chemin de fer de Bagdad et celui du syndicat allemand devant émettre le futur emprunt commandaient l'adoption de la proposition du commissaire allemand, mais l'intérêt politique de la France et celui des capitalistes français s'y opposaient formellement. Le commissaire français ne devait avoir en vue que ces derniers en restant sourd aux sollicitations de ses collègues du chemin de fer de Bagdad.

Il est encore temps de réparer la faute commise et d'insister pour que le produit de la surtaxe douanière soit affecté principalement aux réformes à introduire en Macédoine et dont nous demandons l'extension aux provinces limitrophes où les chrétiens sont aussi malheureux que dans les vilayets objet de la sollicitude actuelle de la diplomatie. L'augmentation des droits douaniers pèsera sur tous les habitants de l'Empire et sur ceux des provinces européennes plus particulièrement. Pourquoi en ferait-on bénéficier seulement ceux des trois vilayets au détriment des autres ? Les intérêts du syndicat de la *Deutsche Bank* et du Conseil du Chemin de fer de Bagdad doivent passer après ceux des habitants de ces malheureuses provinces couvertes de sang depuis plus de cinq ans et dont l'agitation est un danger permanent pour la paix européenne.

La garantie kilométrique du chemin de fer de Bagdad constituée, avec l'approbation des puissances, au moyen des recettes supplémentaires des douanes, donnera prétexte un jour au gouvernement allemand de mettre la main sur les douanes de l'empire, tout au moins sur les ports principaux de Turquie. C'est là une éventualité qui n'a rien d'impossible, quand on songe que la Compagnie allemande du chemin de fer d'Anatolie, ayant obtenu par surprise l'autorisation de faire construire un brise-lames pour protéger la baie de Haïdar-Pacha, tête de ligne de son chemin de fer, en face de Constantinople, y a aménagé un véritable port et se flatte de devenir un jour maîtresse des quais de Constantinople construits et exploités par une Société française.

Elle s'est ainsi rendue maîtresse de la ligne d'Adana-Mersine ainsi que du port de cette dernière ville par l'accaparement à bas prix des actions de la Compagnie franco-anglaise qui l'a construite et l'exploite. Ceci permettra de faire aboutir très prochainement le chemin de fer de Bagdad à la mer Egée. Par une procédé analogue, elle s'est emparée de la ligne française de Smyrne à Afioun-Kahinar, la raccordant à la sienne et entrant en possession des quais de Smyrne dont les actions ont déserté les portefeuilles français pour aller s'accumuler dans les coffres-forts des banquiers de Berlin. Le Foreign-Office et le quai d'Orsay ne sauraient se désintéresser de cette question grosse de conséquences pour l'influence anglaise et française en Orient.

Gr. Triantaphyllidès.

DE MACÉDOINE EN AMÉRIQUE

Le mouvement d'émigration.

Dès le mois de novembre dernier, un correspondant de Salonique nous signalait un mouvement d'émigration de Macédoine vers les Etats-Unis d'Amérique. Nous avons attendu pour en parler d'avoir là-dessus des données plus précises que celles qui nous avaient été alors fournies. Aujourd'hui même nous ne sommes qu'insuffisamment renseignés sur cette question intéressante, assez pourtant pour pouvoir indiquer les circonstances dans lesquelles ce mouvement se poursuit et se développe et les conséquences qu'il peut entraîner.

C'est au lendemain de la tentative de soulèvement bulgare de 1902 et des troubles violents auxquels elle avait donné lieu que des Macédoniens, Bulgares pour la plupart, songèrent à quitter le pays pour gagner l'Amérique ; depuis lors ce courant est allé croissant. Il est assez difficile, du moins pour le moment, d'obtenir sur le nombre des émigrés des chiffres exacts en raison surtout de cette circonstance, qu'en quittant la Macédoine, la plupart d'entre eux, pour une raison ou pour une autre, évitent soigneusement de révéler leur destination ; obligés pourtant, selon le règlement de police en vigueur en Turquie, de se munir d'un passeport pour franchir la frontière, ils disent les uns se rendre à Belgrade, les autres à Vienne ou ailleurs ; il est plus rare qu'ils se fassent délivrer un passeport pour le port, français ou belge, où ils s'embarquent généralement, ce qui pourrait trahir le but de leur voyage. Aussi bien, les autorités ottomanes, pas plus que les consulats les mieux renseignés, ne sont exactement fixés sur le nombre des Macédoniens ayant émigré jusqu'à ce jour. Les uns en évaluent le nombre à 30 000, d'autres à 36.000. Nous préférons, pour notre part, nous en tenir au chiffre de 25.000 qui nous est fourni par un correspondant digne de foi et qui s'est livré à ce sujet à une enquête aussi minutieuse que possible.

Toujours est-il que ce mouvement s'accroît sensiblement ; assez même pour avoir donné lieu à la création, en plusieurs centres de Macédoine, de compagnies d'émigration plus ou moins occultes et dont les opérations n'ont pas été entravées par les autorités ottomanes. Tout au contraire, les fonctionnaires turcs laissent faire et ferment paternellement les yeux sur cet exode qui est pour les populations chrétiennes de Macédoine une cause de déchet sensible. Par contre, il semble préoccuper les esprits au point de vue économique, car si d'une part il donne lieu à un mouvement notable de fonds, dû aux envois des colons à leurs parents restés dans le pays, d'autre part il tend à appauvrir l'agriculture en la privant de bras, car c'est précisément parmi la jeunesse des villages que les vides se font.

Il en résulte une cherté, inconnue jusqu'ici en Macédoine, de la main-d'œuvre et des articles de consommation.

Il est impossible de prévoir les conséquences économiques que le courant d'émigration peut entraîner. Les seuls qui en aient profité jusqu'ici sont quelques prêteurs ayant avancé aux partants, à de gros intérêts, leur frais de voyage et de première installation, et des paysans dont les parents, ayant réussi à gagner assez largement leur vie, leur font parvenir le fruit de leurs économies. On évalue à 8.000 ou 9.000 liv. tq. (environ 200.000 francs) la moyenne des sommes qui, chaque mois, sont envoyées d'Amérique. « Dans le vilayet de Monastir et tout particulièrement dans la région de Florina et de Castoria, nous écrit-on de Salonique, il ne circule que des chèques américains, en si grand nombre relativement, que les banques locales sont souvent embarrassées pour les payer. »

Ces sommes, pour une bonne part, servent généralement à l'acquisition de terres. « Les musulmans, nous écrit un autre correspondant, de Monastir celui-là, vendent d'autant plus facilement leurs terres que les acheteurs y mettent le prix. » Au point de vue économique, il y a donc pour l'instant deux grands avantages : introduction de capitaux dans le pays et tendance à morcellement de la grande propriété — beaucoup de musulmans étant, en effet, gros propriétaires — et un grand inconvénient : expatriation d'éléments vitaux et de facteurs essentiels agricoles et commerciaux. Il y a donc enrichissement d'une part, appauvrissement, de l'autre, et il est impossible à l'heure qu'il est de prévoir si finalement les désavantages ne finiront pas par être plus sérieux que les profits découlant du courant d'émigration.

Voilà pour le côté économique de la question.

Pour ce qui est de ses conséquences au point de vue de l'antagonisme des races, voici ce qu'on nous écrit. « Au début de ce mouvement ce furent surtout des exarchistes qui émigrèrent. Plus tard, bon nombre de Grecs patriarchistes slavophones pour la plupart, imitèrent cet exemple. Mais ce sont encore les Bulgares qui partent en plus grand nombre et ce sont leurs familles qui dans le pays cherchent à acheter le plus de terres ». On nous affirme qu'il y a là un plan préconçu d'accaparement graduel du sol, destiné à fortifier l'élément bulgaro-macédonien. On assure, en effet, que les comités annexionnistes de Sophia ont songé à exploiter ce mouvement d'émigration et que ce sont eux qui ont suggéré aux émigrés et à leurs parents de consacrer leurs économies à l'achat de terres. Si fâcheuses que puissent paraître à leurs adversaires les conséquences de cette tentative de prise de possession du sol macédonien appartenant actuellement dans sa majeure partie aux musulmans et aux Grecs, on ne saurait blâmer les Bulgares de chercher à se fortifier dans le pays par des moyens de libre et pacifique concurrence, autrement licites que les meurtres et les violences auxquels ils n'ont point encore malheureusement re

noncé. Pour notre part, tout en attirant l'attention de nos compatriotes sur ces tentatives de bulgarisation de la terre, nous ne songerions qu'à en louer les Bulgares, si, même en cette question, ils n'apportaient pas la brutale violence de leurs procédés habituels. En Amérique, les agents des comités n'osent certes pas jouer du poignard ou se servir de la dynamite pour catéchiser leurs adversaires, mais ils ont souvent recours à des procédés infâmes pour alimenter le trésor de guerre des comités de Sophia, ainsi qu'on peut le voir plus loin. D'ailleurs une propagande active se poursuit en Amérique même, ayant pour objet de bulgariser ceux des émigrants qui sont Grecs slavophones. Aussitôt débarqués, ceux-ci sont circonvenus par les agents des comités et très habilement « travaillés ». Voilà la question macédonienne transportée en Amérique. Du moins, outre-Atlantique, n'a-t-elle pas des résultats aussi dramatiques qu'en Macédoine même. Mais les propagandistes bulgares sont trop tentés d'oublier parfois que la police des Etats-Unis est un peu mieux organisée que celle de Sa Hautesse.

Arrestation aux États-Unis

DE COMITADJIS BULGARES

Nous lisons dans l'organe quotidien grec de New-York, *Thermopylæ* (31 décembre) :

Notre correspondant de Terre-Haute nous a signalé l'autre jour l'arrestation en cette ville des trois Bulgares coupables de tentatives d'extorsion de fonds. Au sujet de cette arrestation on télégraphie d'Indianopolis au Morning Star *de Terre-Haute :*

« *L'emprisonnement de Sephane Roussef, de Nicolas Basili et I. Basili achève de dissoudre la commission locale du comité de Sofia. Les Macédoniens affirment que Roussef, Nic. Mihouli et Sotir Nicola ont tenté de leur extorquer cinquante dollars.*

« *Au dire de ceux qui ont eu la bonne fortune de se trouver en contact avec le comité bulgare de Sofia, ce comité n'est qu'une sorte de société anonyme dont les membres tordent des cous, brisent des os et emploient leur temps à ces jeux innocents, ce qui assure à chacun sa part de bénéfices.* »

La dépêche expose les divers moyens mis en action pour obliger les victimes à verser des fonds entre les mains des agents du comité. Roussef a voulu suivre ce bon exemple. Mais les Macédoniens se sont rendus au commissariat de police dirigé par M. Bray et lui ont révélé la tentative de chantage dont ils étaient l'objet.

Que ne criez-vous pas à la trahison? ô Victor Bérard ! à la faillite morale de l'hellénisme, dénonçant vos protégés aux autorités yankees !

Les *Thermopylæ*, reproduisant les informations du *Morning Star*, nous content par le menu les circonstances de cette curieuse arrestation. Le commissaire de police, M. Bray, avait engagé les Macédoniens à accepter le rendez-vous des comitadjis bulgares et à faire semblant de leur remettre la somme qui leur était demandée. C'est à ce moment que survinrent les agents de M. Bray qui, ayant pris les maîtres-chanteurs sur le fait, les ont immédiatement mis en état d'arrestation.

Ceux-ci sont au nombre de cinq. Le chef de la bande Roussef est originaire du Kirk en Bulgarie. Deux de ses acolytes, Basili et N. Costa sont natifs de Strebeno (district de Florina).

On sait que Strebeno compte une population grecque considérable, slavophone en partie. C'est un des villages de Macédoine qui ont été le plus éprouvés, de la part des comitadjis bulgare.

*
* *

D'autre part, on écrit de Chicago au *Bulletin d'Orient* :

La semaine dernière, on a arrêté à Terre-Haute, de l'Etat d'Indiania, deux Bulgares, Athanase Christo, de Monastir, et Christo Cortif. Certains documents, que l'on a saisis sur eux, font supposer que se sont des officiers bulgares. En tous les cas, on ne doute pas qu'ils soient membres du comité révolutionnaire de Sofia.

Les deux Bulgares avaient essayé, sans succès, d'arracher par des menaces de l'argent à deux cents ouvriers bulgares de l'Etat d'Indiana. Plus tard, les prévenus se rendirent chez la Macédonien-Grec Naoum Dimitriou et, le menaçant de mort, exigèrent de lui trente dollars. Dimitriou et plusieurs de ses compatriotes dénoncèrent alors les deux Bulgares aux autorités ; le chef de la police procéda aussitôt à leur arrestation ; une instruction fut ouverte, et, aujourd'hui, les malfaiteurs attendent, en prison préventive, leur comparution devant la cour d'assises.

Le chef de la police soupçonne ces deux prévenus d'avoir été mêlés à des assassinats mystérieux qui ont eu lieu, il y a quelques mois, à Minnéapolis et à Saint-Louis, et dont les auteurs étaient restés inconnus : les victimes, dont les cadavres, découverts à Minnéapolis, portaient de nombreux coups de couteau, étaient des Macédoniens.

Conférence de M. Ch. DIEHL

L'Eglise grecque et l'hellenisme

Le 13 janvier dernier eut lieu, sous la présidence de M. Th. Homolle, assisté de MM. Th. Reinach, député, comte d'Aunay, sénateur, E. Pottier, de l'Institut, Gaston Deschamps, P. Grimanelli, G. Fougère, J. Psichari et G. Triantaphyllidès, la seconde conférence de la Ligue, faite par M. Ch. Diehl, professeur à la Sorbonne, sur « l'Eglise grecque et l'hellénisme ». Le nom et la qualité du conférencier avaient attiré beaucoup de monde et, dès avant l'heure fixée pour la conférence, la grande salle des Agriculteurs de France, rue d'Athènes, était absolument bondée.

Avant de donner la parole à M. Diehl, le président, M. Homolle, se fait l'interprète des sentiments de gratitude avec lesquels les Hellènes ont accueilli l'inauguration de la série de conférences organisées par la Ligue.

Je suis heureux, dit-il, de vous annoncer que le premier acte de notre Ligue a eu en Grèce un retentissement universel et que j'ai reçu de tous les côtés le témoignage de la reconnaissance de l'hellénisme tout entier pour la « Ligue Française pour la défense des droits de l'hellénisme ».

Cela doit nous encourager à continuer l'œuvre que nous avons commencée et nous donner aussi pleine confiance dans l'avenir, car en nous approuvant, les Grecs montrent qu'ils sont décidés à suivre cette politique de sagesse et d'équité dont nous avons tracé le programme et dont nous nous sommes fait nous-mêmes une loi.

Des applaudissements prolongés accueillent cette allocution et ne s'apaisent que lorsque M. Diehl prend la parole :

Le 4 avril 1821, Germanos, archevêque de Patras, dit l'éminent conférencier, proclamait l'insurrection contre les Turcs et, dressant le symbole de la croix devant l'église Saint-Georges, il faisait jurer à tout le peuple assemblé de combattre pour la Patrie et pour la religion. Quinze jours plus tard, le 22 avril, à Constantinople, la veille du jour de Pâques, le patriarche œcuménique, Grégoire IV était, par ordre du sultan, arrêté au sortir de l'office de minuit dans l'église patriarcale. Le lendemain matin, rapidement déposé, il était, tout aussitôt après, encore revêtu de ses habits sacerdotaux, pendu à la grande porte de sa cathédrale. Son cadavre resta là trois jours, exposé à toutes les insultes ; après quoi il fut livré à la populace, traîné ignominieusement dans les rues de Constantinople et finalement jeté au Bosphore.

En même temps, plusieurs hauts dignitaires de l'Eglise grecque, les métropolites d'Ephèse, de Nicomédie, d'Anchialos et, quelques jours plus tard, le métropolite d'Andrinople, partagèrent le sort du patriarche œcuménique.

Ainsi, au moment où commençait la lutte pour l'indépendance de la Grèce, s'affirmait d'une façon éclatante et tragique l'union indissoluble qui liait l'Eglise grecque et l'hellénisme.

Les prélats qui savaient ainsi combattre ou mourir pour la Patrie grecque étaient, en effet, les continuateurs d'une ancienne et glorieuse tradition.

Au temps où Byzance était la grande puissance de l'Orient, dans ce vaste empire où tant de races diverses, tant d'éléments discordants se groupaient sous le sceptre du maître impérial, c'est l'Eglise qui avait été le ferme ciment qui liait l'une à l'autre les diverses parties de ce colossal édifice. L'unité que la monarchie byzantine ne trouvait ni dans la langue ni dans la race, elle la trouva dans la religion, et l'orthodoxie, comme on l'a justement remarqué, lui tint lieu de nationalité.

Des rivages d'Italie jusqu'aux confins de la Mésopotamie, la politique impériale répand l'hellénisme, par des colonies empruntées à des gens de langage et de race grecs, et la civilisation chrétienne par l'organisation religieuse qui accompagne toute conquête.

Partout où se produit une annexion, si éphémère, si temporaire soit-elle, aussitôt les évêchés sont créés et une propagande active s'exerce.

Cet empire, je le répète, n'avait point d'unité de langage. Le grec, à la fois langue de l'administration, langue de l'Eglise, langue de la littérature, finit par devenir pour lui comme une sorte de langue nationale. Cet empire n'avait pas d'unité de race, c'est la profession de foi commune, l'unité dans l'orthodoxie, qui lui donna sa cohésion et sa force.

Et parallèlement, en dehors de l'empire, au delà des frontières de la monarchie, c'est encore l'Eglise qui est la grande initiatrice par où sont amenés à la civilisation les peuples divers de l'Orient.

L'œuvre des missions est assurément l'une des plus caractéristiques et des plus sûres gloires de la politique byzantine au moyen âge.

Dans cette œuvre, le prêtre collabore avec les diplomates ; il est comme lui, plus que lui, un agent de la civilisation.

Ne sont-ce pas, en effet, les missions byzantines qui ont porté l'orthodoxie du fond de l'Arménie jusqu'au fond de la Russie, des montagnes de l'Abyssinie jusqu'aux plaines du Danube? Ne

sont-ce pas les missionnaires byzantins qui, parmi tous ces peuples sauvages qui flottaient dans le chaos oriental, parmi ces Slaves, ces Bulgares, ces Magyars, ont apporté la civilisation et la religion et ont préparé, en somme, l'existence et la grandeur future de la Serbie, de la Bulgarie, de la Roumanie, de la Croatie, de la Hongrie et de la Russie moderne ?

Rappelez-vous que les grands apôtres des Slaves, Cyrille et Methodius, étaient des Byzantins. Rappelez-vous que Croates et Serbes, Bulgares et Russes ont dû à l'Eglise orthodoxe d'être compris dans le monde civilisé.

Pour tout dire d'un mot, pour le monde slave et oriental, Byzance — et j'entends par là essentiellement l'Eglise byzantine — a été ce que fut Rome pour le monde occidental et germanique.

Assurément, pour amener les âmes à la fois à l'orthodoxie et à l'hellénisme, cette Eglise grecque n'a pas toujours été très scrupuleuse sur le choix des moyens à employer. Comme toutes les Eglises du moyen âge, elle a aimé les opérations de police un peu rudes et volontiers elle a tiré l'épée ou allumé des bûchers pour venir à bout des hérétiques. Assurément aussi, ses prélats ont eu des défauts sur lesquels il faudra tout à l'heure revenir brièvement, car ces défauts sont de tous les temps; mais ce qui est plus essentiel et peut-être plus particulier à cette Eglise, c'est qu'elle a eu, si étrange que cela puisse paraître tout d'abord, un réel esprit de conciliation, de tolérance, et je dirai volontiers de libéralisme.

A la différence de l'Eglise romaine, les prélats orientaux et byzantins ont compris que les gens, lorsqu'on les convertit à une foi nouvelle, ont besoin de comprendre ce qu'on vient leur dire, et, en conséquence, ils n'ont pas hésité, à l'usage de ces nouveaux convertis, à traduire dans leur langue les Saintes Ecritures; ils n'ont pas hésité à les doter d'une langue liturgique, le vieux slave, le slavon d'église.

Ils ont compris aussi que l'on doit à des hommes, à des peuples, certains égards. Lorsque le fameux empereur, Basile II, eut détruit le royaume de Bulgarie, il ne jugea point, à ce qu'il semble, que le surnom prestigieux de *Bulgaroctone*, de massacreur de Bulgares, fût suffisant pour sa gloire, et que massacrer les gens fût une façon de résoudre les questions. Aussi, à la tête de l'Eglise bulgare qu'il laissa indépendante, il plaça un clergé national; il assit un prélat de nationalité bulgare sur le siège primatial d'Ochrida. Il confirma, il accrut même les privilèges que les prélats du pays conquis tenaient des tsars bulgares des temps passés.

De même lorsqu'au XIII[e] siècle, un second empire bulgare se fonda au delà des Balkans, le patriarche œcuménique n'éprouva aucune sorte d'hésitation ni de scrupule à élever l'archevêque de Tirnovo à la dignité de patriarche indépendant de toute la Bulgarie.

Grâce à ce libéralisme, dit M. Diehl, l'église grecque avait su se faire accepter de tous, bien qu'étant essentiellement hellène, bien qu'elle fût surtout la grande protectrice de l'hellénisme.

Lorsque Byzance tomba, l'église rendit à l'hellénisme un service plus éminent encore : elle conserva avec la religion la nationalité et la culture helléniques.

Au lendemain de la prise de Constantinople par les Turcs, Mahomet II, par politique d'ailleurs beaucoup plus que par esprit de tolérance, avait constitué l'ensemble de ses sujets chrétiens en un organisme d'une nature assez particulière, ce que l'administration ottomane appelait le *roum-miletti*, c'est-à-dire la nation byzantine, organisme autonome dont le sultan confia le gouvernement au patriarche œcuménique.

Désormais les chrétiens, en quelque sorte étrangers dans l'Etat musulman, exclus de toute participation aux fonctions et à la vie publiques, furent astreints vis-à-vis du sultan à payer seulement l'impôt et des impôts fort lourds. Mais, précisément, grâce à cela, ils purent, en compensation, conserver leur religion et leur existence nationale.

En effet, par le firman donné au patriarche, Mahomet II accordait à ce personnage et à ses évêques le maintien des privilèges qui leur avaient été concédés jadis par les empereurs byzantins et le patriarche, en réorganisant son église sur les bases même de l'ancien droit byzantin, devint de la sorte tout à la fois le chef religieux et le chef politique de son peuple.

Le conférencier expose la situation faite au Patriarcat par le conquérant, les conditions de cette espèce de concordat entre le vainqueur musulman et les chrétiens conquis, en vertu duquel l'église grecque jouit depuis la conquête du droit de gérer ses biens, de régler les mariages, les successions, de fonder et d'administrer des écoles et des hôpitaux, de tenir les registres de l'Etat civil.

Le patriarche, pour les chrétiens, fut ainsi, en somme, le vrai successeur de l'empereur byzantin disparu. Il hérita de lui, avec le prestige extérieur, d'une partie tout au moins de la puissance réelle, et de son palais patriarcal du Phanar, où il se transporta vers la fin du XVI[e] siècle, le patriarche gouverna l'ensemble des églises chrétiennes qui se trouvaient constituées dans l'empire ottoman. De cette sorte, l'église orthodoxe fut l'asile où se conserva, avec la foi chrétienne, la nationalité hellénique.

C'est par ce moyen, sur lequel il convient d'insister, que cette nationalité se conserva, car c'est certainement là l'un des plus grands titres de gloire de l'église et l'un des plus grands services qu'elle a rendus à l'hellénisme.

Par le firman que le sultan Mahomet II avait accordé au patriarche, se trouvait concédé à cette église et à son patriarche le droit exclusif d'ouvrir et de gouverner des écoles.

Ce fut justement dans ces écoles que l'Eglise orthodoxe trouva un instrument merveilleux pour maintenir et fortifier l'hellénisme.

Le patriarche Gennadios, élu par la volonté du Sultan, était un homme instruit et distingué. Son premier soin fut de reconstituer l'école du Phanar, cette école qui porte aujourd'hui encore, car elle existe toujours, le très beau nom de Grande Ecole de la Nation, et qui est aujourd'hui une sorte d'école normale qui forme la plupart des professeurs qui enseignent dans les écoles grecques.

On y enseignait dans certaines classes élémentaires les éléments de l'instruction primaire; dans d'autres classes, on s'occupait de la littérature grecque, de la philosophie. Longtemps l'école nationale du Phanar fut la seule école qui subsista; mais peu à peu les patriarches et leurs élèves, avec le concours patriotique des primats des communautés chrétiennes, avec le concours aussi des laïques phanariotes, employés au service de la Porte comme grands drogmans ou gouverneurs des principautés danubiennes, les patriarches et les évêques établirent partout des écoles, par lesquelles ils maintinrent plus ou moins l'instruction nationale et à mesure que le temps marcha, à mesure qu'au XVII[e] et au XVIII[e] siècle surtout l'Orient reprit un contact plus grand avec l'Europe savante, on vit s'étendre le rayon de ses études et se multiplier cette admirable œuvre scolaire.

Ecoles pauvres et insuffisantes sans doute, où la jeunesse n'avait d'autres livres sous les yeux que des livres religieux. Mais du moins ces livres étaient écrits en grec et constituaient par là le plus sûr moyen de préservation de la langue.

A suivre ces écoles, tous ces chrétiens d'Orient apportaient un empressement et un zèle touchants dont nous trouvons le témoignage dans certaines chansons populaires dont voici un fragment :

« Ma petite lune brillante éclaire mon chemin
« afin que j'aille à l'école pour y apprendre les
« lettres, l'instruction, tous ces bienfaits de
« Dieu. »

A un degré supérieur, au-dessus de ces écoles primaires, se trouvaient naturellement des collèges, des gymnases où l'enseignement était infiniment plus développé, et cela aussi toujours sous la protection et grâce à l'action de l'hellénisme.

On lit dans un acte du Saint-Synode de 1593 ceci qui est caractéristique :

« Le Saint-Synode ordonne à l'évêque de chaque
« diocèse de veiller sur l'instruction publique et
« de faire les dépenses nécessaires, afin que les
« lettres divines et sacrées ne cessent pas d'être
« enseignées; il viendra au secours de ceux qui
« voudront bien enseigner et de ceux qui désirent
« apprendre et n'ont pas de ressources. »

Ceci date de la fin du XVI[e] siècle.

Le conférencier cite les noms des principaux éducateurs de la nation, notamment Cyrille Loukaris, qui en 1627 fonda la première imprimerie, dans l'enceinte même du patriarcat; Alexandre Mavrocordato, au XVII[e] siècle, directeur de l'Ecole nationale du Phanar, plus tard grand drogman de la Porte, et qui put obtenir la création de nombreux établissements scolaires grecs; le célèbre Eugène Boulgaris, le « grand Didascalos de la nation » qui professa à Jannina, puis à Kotchani en Macédoine, et à Constantinople, avant d'être nommé par Catherine II de Russie évêque de Tauride et de Cherson; au XVIII[e] siècle, Ptoïos, qui compléta ses études en France, à l'Ecole Polytechnique, et fut un des maîtres les plus estimés.

Une statistique du milieu du XVIII[e] siècle, qui est, à cet égard, fort intéressante et qui est très précise, nous rapporte qu'à ce moment il existait deux collèges publics à Constantinople, trois à Jannina, deux à Salonique, deux à Bucarest, un à Jassy, un à Andrinople, un à Philippopolis, un à l'Athos, un à Castoria, un à Siatista, un à Moschopolis, un à Kotsani, un à Serrès, des écoles à Smyrne, Chio, Patmos, Mitylène, à Samos, à Kydoniès, à Tribizonde et ailleurs encore.

Si vous voulez quelques chiffres sur la population de ces établissements, il y avait en 1780, à Missolonghi, trois cents élèves, l'école de Chio en comptait sept cents, celle de Patras deux cents, de Kydoniés trois cents.

Pour tous ces établissements, les livres et traductions étaient en grec. Un patriarche du XVIII[e] siècle encourageait les érudits de son temps à traduire en grec le *Siècle de Louis XIV*, le *Contrat social*, l'*Esprit des lois* et les principales tragédies de Corneille et de Racine. Un peu plus tard, le grand Corays entreprenait sa *Bibliothèque grecque* dont les livres devaient être distribués gratuitement aux élèves des écoles supérieures.

Tout ce mouvement fut arrêté d'un seul coup par la grande crise de l'indépendance hellénique et par la persécution qui, en pays turc, accompagna naturellement le mouvement de l'indépendance. Bientôt, à mesure que la crise s'apaisa, le patriarcat reprit sa grande œuvre scolaire. Pendant tout le XIX[e] siècle jusqu'à nos jours, avec le concours des laïques, avec le concours en particulier des esprits littéraires, le patriarche reprit silencieusement et d'une manière efficace la direction intellectuelle du pays. On fonda des écoles normales d'instituteurs, des gymnases, l'école commerciale de Halki, le lycée de jeunes filles de Péra en 1876. Avec le concours de généreux bienfaiteurs laïques, Zariphis, Zographos, Zappas, Averof, etc... il y eut un effort vraiment prodigieux et gigantesque. Dans le seul vilayet de Monastir en Macédoine, en 1877, d'après une statistique dont les chiffres seraient parfaitement contrôlables, il y avait 5.371 élèves dans 111 écoles. Dix ans plus tard, en 1887, il y avait 333 écoles et plus de 18 000 élèves, c'est-à-dire qu'en dix années le chiffre des écoles et celui des élèves avaient plus que triplé. En 1904 et aujourd'hui même il y a dans cette région plus de 500 écoles helléniques avec plus de 25.000 élèves.

Il est juste de dire, fait remarquer M. Diehl, que dans cette œuvre l'Eglise fut puissam-

ment secondée par les libéralités des bienfaiteurs nationaux. Il n'en est pas moins vrai que l'Eglise fut la grande ouvrière du développement national, l'arche sainte par qui se sont perpétuées la langue et la tradition helléniques.

Il faut ajouter ceci qui est à l'honneur de cet esprit de tolérance et de libéralisme que je signalais tout à l'heure, c'est que cette église grecque a incontestablement mis tous ses efforts à développer et à propager l'hellénisme, si bien que d'autres nations ont pu, et leur réveil naissant en est la meilleure preuve, vivre et demeurer vivaces à l'ombre de l'église orthodoxe. Et ainsi pendant quatre siècles, dans tout l'Orient chrétien, pour tous, pour les Hellènes aussi bien que pour le slaves, la famille religieuse a été vraiment le dernier asile de la nationalité.

J'insiste sur ces choses parce qu'il faut bien se pénétrer de ceci, c'est que l'église grecque n'est point du tout une église comme celles que nous sommes habitués à considérer en Occident ; c'est qu'elle a mis toute son énergie, je dirai toute son existence au service de la cause nationale et qu'elle s'est préoccupée davantage encore peut-être de l'hellénisme que de la religion.

Or, elle a fait cela dans un pays où, vous le savez, le concept religieux se superpose en quelque sorte à celui de la nationalité, se confond avec lui et est peut-être plus important même que le concept de race ou de nationalité.

On conçoit que, dans ces conditions, actuellement encore, cette église grecque, fidèle à son passé, puisse et doive jouer un très grand rôle. Quel est ce rôle ? C'est ce qu'il s'agit maintenant d'examiner.

Je suis fâché de le dire tout d'abord, les temps sont bien changés et bien différents de la période que je viens d'exposer brièvement devant vous.

Le patriarche, qui s'appelle toujours le patriarche œcuménique, c'est-à-dire le patriarche universel, n'est plus aujourd'hui universel que de nom.

La Russie s'est détachée depuis longtemps de l'obédience du patriarcat de Constantinople. Puis, au cours du XIX^e^ siècle, à mesure que les diverses nationalités balkaniques se sont réunies, à mesure que des états nouveaux se sont formés des lambeaux arrachés à l'empire ottoman, chaque Etat nouveau a réclamé pour lui une église indépendante et, pour employer les termes de l'église orientale, une église autocéphale, et le patriarche, interprétant libéralement, trop libéralement peut-être les canons des conciles, a reconnu volontiers l'indépendance entière de ces églises nationales qui demandaient à vivre, de celle de Roumanie, de Serbie, de celle du royaume de Grèce, de celle même du petit Monténégro.

De plus, même sur territoire ottoman, où il semblait que sa juridiction dût rester incontestée, l'autorité du patriarche a été atteinte Sans parler des Slaves de Bosnie et d'Herzégovine qu'il a volontairement abandonnés à son propre clergé dépendant du cabinet de Vienne, il y a eu le schisme bulgare qui a soustrait à l'obédience du patriarche partie des vilayets macédoniens.

D'autre part, la confiscation en 1862 par le gouvernement du prince Couza des biens dits *dédiés* (1) dont les princes qui avaient gouverné les Principautés-Unies (la Roumanie d'aujourd'hui) avaient doté l'Eglise, notamment en Bessarabie, a considérablement diminué les ressources du Patriarcat qui « avec une fierté excessive, peut-être, et intransigeance, » refusa alors la compensation qu'on lui offrit en échange de ces biens confisqués.

Quand on se souvient des grands services rendus par l'Eglise orthodoxe en Orient à la cause chrétienne, il semble bien tout d'abord ou du moins il peut paraître qu'il y ait dans ces abandons successifs du patriarcat par un si grand nombre de ses anciens clients, véritablement un peu d'ingratitude. C'est là un point délicat que j'aborde, point essentiel pourtant et qu'il faut examiner.

En effet, si nous voulons juger avec exactitude la conduite présente, si nous voulons définir avec précision le rôle actuel qui appartient à l'Eglise grecque, il est essentiel d'examiner ce point brièvement, mais en toute impartialité et en toute franchise.

Il faut avouer que depuis de très longs siècles l'Eglise grecque a commis certaines maladresses et même certaines fautes assez lourdes. Sans doute ces maladresses et ces fautes s'expliquent par la conception même que cette église s'est toutoujours faite de son rôle, par la longue tradition qu'elle s'était accoutumée à avoir de travailler à la propagation et à l'extension de l'hellénisme. Néanmoins, on peut se demander si elle n'a point, dans l'accomplissement de cette tâche, manqué parfois un peu d'à-propos et d'habileté. Je ne parle pas du tout ici, d'une époque récente, ce que j'ai à dire vise tous les temps.

Au moment de l'empire byzantin, en effet, l'habitude de tolérance conciliante que je signalais tout à l'heure de la part de ceux qui étaient à la tête des diocèses, des prélats de même race que les administrés, cette habitude disparut assez vite. Dans des pays peuplés presque exclusivement de Slaves, des évêques grecs ou pleinement hellénisés, remplacèrent les prélats nationaux, et il y eut ainsi à la tête des diocèses des pasteurs complètement étrangers à leurs ouailles et qui, naturellement, se trouvaient vis-à-vis d'eux dans un état d'âme assez particulier.

De cette mentalité qu'avaient les prélats grecs, nous avons un exemple curieux et significatif que je vous demande la permission de rapporter brièvement.

Il y a très longtemps, à la fin du XI^e^ siècle, à l'époque des Comnène, Théophylactos était archevêque d'Ochrida en Bulgarie. C'était un homme fort honnête, très intelligent, seulement il avait vécu longtemps à la cour, il avait fait une éducation de prince et lorsque, pour le récompenser de ses services, on lui confia le siège archiépiscopal qui lui donnait suprématie sur la Bulgarie tout entière, ce fut pour le pauvre homme un désespoir sans égal. Les lettres de lui qui ont été conservées sont pleines de ses gémissements. Il ne cesse de se lamenter sur cette Ochrida, véritable vallée de larmes, où il est exilé, sur cette ville d'où, comme il le dit quelque part, il lui vient au visage, avant même qu'il y soit entré, comme un souffle de mort, pareil à celui qui s'exhale des enfers. Son purisme littéraire d'écrivain bien stylé, s'offusquait de rencontrer sous sa plume les noms barbares de ces diocèses slaves qui s'appellent Glavinitsa, Widdin, Stchlanitsa. Son élégance d'homme de cour se révoltait à la pensée de vivre parmi ces Bulgares assez sales, qui sentent la peau de bête mal odorante, au contact desquels il lui semble qu'il se salit, parmi ces rustres au contact desquels il lui semble que lui-même devient un rustre, dans ce pays barbare où, comme il l'écrit encore, il n'y a rien de bon à apprendre, parmi des gens qui effraient si fort son dilettantisme littéraire et qui écoutent son éloquence, écrit-il, comme les ânes écoutent le chant des lyres.

Vous comprenez que, dans ces conditions, ce prélat n'avait aucune espèce de tendresse ni d'indulgence pour ses paroissiens bulgares qu'il devait administrer, et parmi lesquels il était condamné à vivre. D'après lui, ces gens étaient seulement riches de vices. Le caractère bulgare, écrit-il, est la source naturelle de toutes sortes de méchancetés.

C'est très simple et vous voyez que de bon cœur notre évêque envoie tous ses administrés dans l'abîme qui leur convient, c'est-à-dire au diable.

Vous concevez que, dans ces conditions, ses paroissiens n'avaient guère plus de tendresse pour leur archevêque et, qu'entre eux et lui, c'était la lutte déclarée.

Pourtant, ce Théophylactos était un très brave homme ; seulement, il était grec, il était prélat de cour et n'avait absolument aucune envie de s'intéresser aux Bulgares qu'on l'avait chargé de gouverner.

Or, le cas de Théophylactos, archevêque d'Ochrida, a été celui de plus d'un prélat grec, en particulier après 1453.

On a dit beaucoup de mal du clergé phanariote ; on a parlé de son avidité, de la conduite peut-être répréhensible qu'il menait, de l'ignorance extrême dans laquelle vivait le bas clergé. Il faut se garder d'exagérer ces choses, et surtout de les généraliser. Seulement, le clergé phanariote a commis peut-être une faute bien grosse. Après avoir, au début, soigneusement maintenu à la tête des diocèse non grecs des prélats nationaux, au XVII^e^ et surtout au XVIII^e^ siècle, au moment même où se produisait, par l'œuvre scolaire, ce grand essor de l'hellénisme, les Grecs ont eu la tentation d'accaparer tous les sièges épiscopaux.

En 1765, le patriarche Samuel fait supprimer par le Divan le patriarcat serbe d'Ipek ; en 1767, celui d'Ochrida.

Je m'empresse d'ajouter que tous les prélats phanariotes ne furent point de cette sorte ; c'est incontestable que le bas clergé resta toujours composé d'indigènes et, par surcroît, que parmi ces prélats d'origine serbe plusieurs se haussèrent aux honneurs épiscopaux. Néanmoins, il y eut là un malentendu, une mésintelligence fondamentale d'où naquirent une masse de haines accumulées, et c'est ainsi que nous avons vu se déchirer le lien chrétien qui avait, jusqu'au second tiers du XIX^e^ siècle, réuni les chrétiens orthodoxes autour du patriarcat œcuménique.

Il fallait dire ces choses parce qu'elles sont vraies ; mais si incontestables qu'elles soient, il convient d'ajouter, d'ailleurs, que l'Eglise et l'hellénisme en ont durement expié les conséquences. Si réelles que soient ces choses, elles ne sauraient faire oublier, d'une part, les grands services rendus, elles ne sauraient faire méconnaître, de l'autre, le grand rôle qui, aujourd'hui encore, dans un domaine plus restreint sans doute, mais infiniment vaste encore, appartient actuellement à l'Eglise orthodoxe.

Aujourd'hui, volontairement ou involontairement, l'Eglise grecque se trouve débarrassée de la plus grande partie de ses diocèses slaves qui sont devenus ses rivaux et ses adversaires.

L'Eglise orthodoxe du patriarcat nous apparaît comme le représentant éminent, comme le champion attitré de l'hellénisme, et ceci est à la fois pour elle une faiblesse et une force. Une faiblesse, en ce sens que le patriarche œcuménique se trouve par là engagé à plein et passionnément dans la lutte des nationalités, dans le conflit des races, qu'il ne plane plus comme jadis au-dessus des communautés chrétiennes de l'Empire. C'est une force aussi, parce que par là son rôle se trouve défini d'une façon plus nette et que son action peut s'affirmer d'une façon plus précise.

Aujourd'hui, pour tous les Hellènes, le patriarche œcuménique est le chef incontesté, en pays musulman, de la nation grecque, et vous savez quel est l'attachement profond que le peuple tout entier garde à cette Eglise qui, durant tant de siècles, a partagé ses joies et ses peines, ses tristesses et ses misères et qui, par là, est devenue et est restée le représentant éminent de l'idée nationale hellénique.

Il y a là, par conséquent, une force avec laquelle il faut compter, force qui sans cesse se manifeste et devant laquelle les autorités administratives ottomanes ont dû, plus d'une fois, capituler. Or, une force qui se manifeste de cette manière ne saurait être une force vaine. Dans le vaste domaine qui est celui du patriarcat œcuménique, dans l'Asie grecque, et dans les îles asiatiques, en Macédoine comme en Roumélie, l'Eglise grecque a bien prouvé cette force par le rôle qu'elle joue sans cesse. Elle a continué avec une infatigable et admirable activité cette tâche traditionnelle qui a rempli toute son existence : la propagande de l'hellénisme par l'école.

Voyez les résultats d'une statistique publiée il y a deux ans, en 1904, par les soins du patriarcat œcuménique, et dont je me hâte de dire que ce

(1) Ces biens représentent aujourd'hui un revenu d'au moins 15 millions. N. D. L. R.

n'est point une statistique faite pour les besoin de la cause grecque, car elle embrasse l'ensemble des diocèses qui dépendent du patriarcat.

Je trouve qu'à cette date de 1904, il existait 4.211 écoles grecques (1) fréquentées par 270.423 élèves des deux sexes. Ces chiffres peuvent être considérés comme bien inférieurs à la réalité, attendu que dans cette statistique il manque 13 diocèses, et parmi eux quelques-uns de ceux qui nous intéressaient, en particulier celui d'Anchialos.

M. Diehl énumère un certain nombre d'évêchés avec le nombre d'écoles et d'élèves correspondants :

	Ecoles	Elèves
Asie-Mineure :		
Ephèse	146	14.200
Smyrne	72	11.761
Aïdin	52	4.370
Césarée	59	5.810
Trébizonde	66	4.600
Amassia	225	8.925
Iles :		
Chios	99	7.460
Mitylène	46	6.950
Epire et Macédoine :		
Janina	184	7.603
Castoria	153	6.925
Monastir	67	3.836
Vodena	72	4.282
Serrès	61	4.395
Drama	67	3.682
Salonique	40	6.404
Roumélie orientale :		
Philippopolis	45	4.408
Thace :		
Andrinople	88	8.243
Héraclée	120	6.595
Constantinople	71 et 64 prim.	780

Vous voyez, poursuit le conférencier, que je n'exagérais point en disant qu'il y avait là véritablement un admirable effort qui ne saurait être inutile dans un pays où, encore une fois, la religion, comme je le disais tout à l'heure, et la langue sont des concepts infiniment plus importants et plus fondamentaux que l'idée de nationalité; dans un pays où, du reste, d'après les termes mêmes de l'art. 10 du firman confirmé en 1870 à l'exarchat bulgare, c'est l'opinion publique, c'est le plébiscite, c'est l'opinion exprimée par la majorité des deux tiers qui décide si une communauté chrétienne passera à l'exarchat bulgare ou appartiendra au patriarcat grec; dans un pays enfin où une telle force constitue incontestablement des droits acquis imprescriptibles, droits confirmés d'ailleurs par des actes publics, diplomatiques et officiels.

Et peut-être n'est-il pas mauvais de remarquer que, contrairement à ce que l'on dit souvent, ce Patriarcat œcuménique, dans le conflit des races, dans la lutte des nationalités, était peut-être moins intransigeant qu'on ne le croit d'ordinaire et qu'on ne le dit trop souvent.

Au fort même de la crise bulgare, en 1861, le Patriarcat œcuménique offrait de créer un séminaire bulgare, des évêques bulgares. En 1867, le Patriarcat œcuménique admettait que l'on constituât en une province ecclésiastique indépendante le vilayet du Danube.

Je sais que depuis cette tolérance a fait place parfois à d'autres sentiments et qu'au schisme le Patriarcat a répondu par l'excommunication. Mais il ne faut pas oublier, d'autre part, qu'à l'égard d'autres Slaves, les Serbes, le Patriarche a su montrer cet esprit de conciliation et de tolérance dont je parlais tout à l'heure.

Dans l'évêché d'Uskub, le Patriarche Constantin V, en 1899, a installé un prélat de nationalité serbe et actuellement, dans l'église de cette ville, la liturgie se dit alternativement en grec et en slavon; dans les villages slaves du diocèse, les prêtres sont slaves, et la liturgie semblablement.

Le Patriarcat qui a montré ce respect des droits d'autrui peut demander que l'on ait également quelque respect pour les siens; il peut demander que l'on respecte ses droits partout où ils sont nettement établis, partout où ils sont incontestables, en particulier dans cette Roumélie orientale où l'art. 385 du règlement organique garantit formellement aux diverses communautés religieuses l'usage de leur propre langue dans l'enseignement fourni par les établissements scolaires que cescommunautés entretiennent.

Malgré ces faits qui sont incontestables, j'ai à peine besoin de vous dire combien la lutte est ardente, combien elle est passionnée, non seulement en Macédoine, en Roumélie, car vous le savez, mais combien elle l'est également sur d'autres terrains qui sembleraient, en apparence, devoir être plus calmes et plus paisibles...

Ici M. Diehl relève l'antagonisme entre le slavisme et l'hellénisme. Il fait défiler sous les yeux des assistants des scènes de la vie monacale de l'Athos; il nous montre tour à tour les plus fameux monastères grecs et russes de la Sainte-Montagne, puis nous transporte à Jérusalem, au milieu de la procession des pâques orthodoxes au Saint-Sépulcre, où également le panslavisme convoite le domaine de l'hellénisme; enfin sur la toile blanche qu'éclaire le projecteur, se détache la coupole de Sainte-Sophie, point de mire des Grecs et des Russes. M. Diehl rappelle la fameuse légende grecque, rapportée par Théophile Gautier dans son *Voyage en Orient* et selon laquelle le prêtre qui disait la messe dans le sanctuaire de Sainte-Sophie au moment où les soldats de l'Islam pénétrèrent dans la basilique, disparut dans la muraille de l'*hieron* et attend la délivrance de Constantinople et le retour de Sainte-Sophie au christianisme pour reprendre l'office interrompu il y a quatre siècles et demi :

L'événement prédit par la légende deviendra-il jamais une réalité? Le prêtre de 1453 sortira-t-il jamais de sa muraille pour remonter les degrés de l'autel, ou, pour parler en un style moins légendaire, le patriarche œcuménique rentrera t-il jamais dans la basilique? C'est là, Messieurs, le secret de l'avenir. Mais du moins, en cette fin de l'année 1906 qui fut plus d'une fois cruelle et douloureuse à l'Eglise grecque, à la veille du jour où s'ouvre pour l'Eglise orthodoxe une année nouvelle, je ne saurais, je crois, mieux faire que de souhaiter à cette Eglise grecque qu'elle continue à poursuivre avec succès la tâche qu'elle a entreprise durant des siècles.

Oui, nous devons souhaiter à cette Eglise grecque, fidèle à son long et glorieux passé, de poursuivre avec succès, mais aussi avec une activité sage, raisonnée et légale, la lutte pacifique que depuis tant de siècles elle soutient pour la cause de l'Hellénisme. Nous pouvons, nous devons souhaiter que cette Eglise grecque, consciente de ses droits, consciente aussi de ses devoirs, respectueuse des droits d'autrui, parvienne enfin, et c'est par là que je veux finir, au but qu'elle s'est toujours proposé, je veux dire la reconnaissance équitable des justes droits de l'hellénisme.

Des applaudissements prolongés saluent cette chaleureuse péroraison du brillant conférencier qui est vivement félicité.

Avant de lever la séance, M. Homolle nous dit :

Je ne veux rien ajouter, sinon des remerciements à la belle conférence de M. Diehl. Je veux vous laisser sous l'impression des paroles que vous avez entendues. Mais je ne peux pas oublier que la Grèce termine aujourd'hui une année (1), que demain elle en commencera une nouvelle.

Je demande donc que nous nous unissions tous pour envoyer d'un même cœur une parole de sympathie et d'affection à la Grèce heureuse qui vit sous le gouvernement du roi Georges, et aussi à la Grèce souffrante qui lutte, qui est quelquefois meurtrie, mais qui espère toujours, et dont l'espérance ne sera pas vaine.

C'est aux acclamations de la salle tout entière qu'il a été décidé d'adresser deux dépêches, l'une à Sa Sainteté le Patriarche œcuménique, à Constantinople, l'autre à M. Théotokis, président du conseil, à Athènes, transmettant les vœux de la Ligue pour la prospérité de l'Eglise et de la nation grecques.

M. Homolle annonce aux assistants que la prochaine conférence sera donnée par M. Gaston Deschamps, le 27 janvier, salle de Géographie de France, boulevard Saint-Germain.

M. G. Deschamps nous parlera de l'hellénisme en Asie-Mineure.

PERSÉCUTION DES GRECS

EN BULGARIE

Une étude de M. A. Romanos

Au lendemain du mouvement anti-hellénique qui éclata l'été dernier en Bulgarie, entraînant la destruction presque complète de la communauté grecque, M. Athos Romanos, ancien ministre des affaires étrangères de Grèce, s'y étant rendu entreprit sur place une enquête consciencieuse pouvant établir exactement les origines, la nature, l'étendue des maux qui se sont abattus sur nos congénères fixés dans la principauté et dont les douloureuses conséquences se font sentir encore.

Nous avons eu l'occasion de signaler à nos lecteurs les déclarations si nettes, si précises et si modérées dans la forme que A. Romanos eut l'occasion de faire sur les troubles anti-helléniques, au cours de son récent séjour en Occident, à des représentants de journaux, notamment du *Temps* et du *Figaro*. C'est en quelque sorte un résumé de cette enquête qu'il leur avait communiqué. Le diplomate hellène vient d'en donner un exposé plus étendu, succinct lui-même mais substantiel, dans une brochure en langue française.

L'étude de M. Romanos a le mérite d'être objective, modérée, d'une clarté saisissante et de s'appuyer sur une documentation faite sur place et que contrepointent des gravures d'un élément visuel grandement appréciable. On n'a qu'à parcourir les photographies qui illustrent cette étude pour se rendre compte de la sauvagerie avec laquelle les écoles, les églises, les établissements grecs ont été saccagés, dévastés, dé-

(1) Et 6.636 professeurs. Cette statistique, qui réunit les établissements scolaires grecs de l'empire ottoman, ne comprend pas ceux de l'archevêché de Constantinople qui est pourtant le plus important. En effet, le diocèse de Constantinople compte 71 écoles d'enseignement secondaire, y compris l'école nationale du Phanar, le collège commercial de Halki, l'académie de théologie, le Zographion, le pensionnat Zappeion, l'Ioakimeion, le lycée gréco-français Hadjichristo et 64 écoles d'enseignement primaire.

Élèves	11.788	
Professeurs	360	
Frais annuels....Liv. tq.	30.896	(710.508 fr.)

N. D. L. R.

(1) Le 13 janvier correspondant en effet au 31 décembre du calendrier grec.

truits. Ces témoignages de l'objectif, mieux peut-être que toute description, peuvent donner une idée de la rage que la populace, ameutée par Dragouleff et consorts, a apportée à détruire, par exemple, le magnifique lycée grec *Maraslieion* de Philippopoli,— dont les laboratoires de chimie, le cabinet de physique, les salles d'études ne présentent qu'un amas de décombres — ou à incendier la ville grecque d'Anchialos qu'un autre document photographique des plus éloquents nous montre telle qu'elle était avant et après sa destruction.

Le travail de M. Romanos mérite à tous égards une attention particulière et nous tenons à le mettre tout entier sous les yeux de nos lecteurs.

Un drame des plus émouvants s'est déroulé, il y a trois mois à peine, dans la Principauté bulgare et dans la Roumélie orientale, qui de fait, sinon de droit, forme partie intégrante de cette Principauté.

Une population grecque d'environ 80,000 âmes, établie dans ces contrées depuis les âges les plus reculés et vivant paisiblement dans le respect des lois, se vit attaquée par les Bulgares, qui pillèrent ses propriétés et prirent de force ses églises et ses écoles.

Presque tous ces Grecs, victimes d'une si lâche agression, sont pourtant des sujets bulgares et ont un droit incontestable à la protection des lois de ce pays. Ils acquittent régulièrement les impôts, servent dans l'armée et sont des citoyens honnêtes et laborieux. Mais le fait d'être restés fidèles à l'Eglise du Patriarcat et d'élever leurs enfants dans les écoles de leurs communautés leur a toujours été imputé à crime et il n'en fallut pas davantage pour les mettre hors la loi, depuis les premières manifestations antigrecques survenues à Varna le 7 juillet de cette année.

Prétexte des persécutions. — Antagonisme des Grecs et des Bulgares en Macédoine.

Le prétexte de ces persécutions fut l'antagonisme des Grecs et des Bulgares en Macédoine.

Depuis la création de la Bulgarie en 1878 et surtout depuis les échecs subis par la Grèce dans sa guerre contre la Turquie en 1897, les Bulgares avaient formé le dessein de gagner à leur cause les populations grecqnes ou hellénisées des vilayets de Monastir et de Salonique, où prévaut l'élément grec. Ne pouvant lutter par une propagande pacifique contre l'influence de l'hellénisme, ils voulurent s'imposer par la force et la terreur à ceux qu'ils se plaisaient à appeler des Grécomanes. Des bandes armées, formées en Bulgarie, franchirent la frontière et attaquèrent les habitants restés fidèles au Patriarcat. Leurs exploits ne rencontrèrent aucune résistance jusqu'en l'année 1904. Les Macédoniens s'étaient bien adressés à Athènes pour obtenir les moyens de se défendre; mais on leur répondit que les réformes convenues entre l'Autriche et la Russie à Muerzsteg allaient être appliquées et qu'ils feraient sagement de patienter. En attendant, les affiliés des bandes poursuivaient leur criminelle entreprise contre tous ceux qui étaient hostiles à leur propagande. Plus de huit cents Grecs périrent ainsi dans les vilayets de Salonique et de Monastir de 1898 à 1904. C'étaient des prêtres ou des notables attirés dans des guet-apens ou massacrés la nuit dans leur sommeil; des femmes et des enfants brûlés vifs dans l'incendie de leurs maisons; des vieillards tués avec des raffinements inouïs de cruauté.

Pendant six longues années aucune représaille ne vint entraver cette œuvre d'extermination et l'attitude passive de l'élément grec fut pour les Bulgares un argument de plus à leurs prétentions sur ces malheureuses contrées. Mais poussés à bout et ayant perdu tout espoir dans l'efficacité des réformes, les Grecs résolurent de se défendre, les armes à la main, et organisèrent eux-mêmes des bandes pour la protection de leurs villages. Depuis lors de fréquents engagements ont lieu entre bandes grecques et bulgares, où celles-ci ont bien souvent le dessous. L'élément grec des deux vilayets, ne se sentant plus à la merci des émissaires de Sofia, se montre moins que jamais disposé à renoncer à ses aspirations nationales et à embrasser une cause qu'il a toujours abhorrée.

Cette résistance inopinée exaspéra les Bulgares. Ils remplirent la presse européenne de leurs doléances et s'attaquèrent aux Grecs de la Principauté, bien irresponsables pourtant de ce qui se passe en Macédoine. Mais peut-être l'exemple donné par le Gouvernement roumain exerçait-il aussi une funeste influence sur leurs esprits. Les propriétés et biens-fonds des communautés grecques, leurs belles églises et leurs magnifiques écoles excitaient d'ailleurs depuis longtemps leur convoitise. Le moment paraissait bien choisi pour faire main-basse sur tout ce qui restait des anciennes splendeurs de l'Eglise grecque; et, du 7 juillet au 14 août, Varna, Philippopoli, Sténimachos, Bourgas, Anchialos et toutes les villes et les villages voisins furent le théâtre de scènes de sauvagerie brutales, et d'actes de pillage odieux.

Manifestations antigrecques à Varna.

C'est de Varna que partit le signal. Cette ville de 37.000 habitants ne compte pas moins de 9.000 Grecs, dont 7,500 sujets bulgares. Un avocat nommé Dragoulef, tristement célèbre par ses exploits, fut le fauteur des désordres. L'arrivée du nouveau Métropolite de Varna, que le Patriarche venait de nommer à ce poste, donna lieu aux premières manifestations. Trois semaines auparavant l'archevêque avait essayé de prendre possession de son siège, mais devant l'attitude hostile de la populace, il avait dû y renoncer. Cette fois, l'agent diplomatique de Bulgarie à Constantinople, croyant pouvoir répondre de l'ordre, avait donné au prélat une lettre pour les autorités. Le navire entra en rade le 7 juillet. A l'instigation de Dragoulef, la foule s'amassa sur le quai et l'archevêque, reçu à coups de pierre, dut rester à bord, puis retourner à Constantinople.

Fier de ce premier succès, Dragoulef provoqua de nouveaux désordres le 17 juillet. L'église de Saint-Nicolas fut envahie, les saintes images furent profanées, l'Evangile déchiré, les prêtres maltraités, chassés et finalement remplacés par des popes bulgares, qui célébrèrent aussitôt la messe. Le 22 juillet les troubles reprirent avec une nouvelle intensité. L'hôpital grec fut assailli aux cris d' « à bas la Grèce ». La victoire fut facile et bientôt le drapeau bulgare flottait, en signe de conquête, sur cet établissement, qui avec l'église Saint-Nicolas avait été fondé en 1858 par Paraskévas Nicolaou, un Grec d'Odessa, originaire de Varna.

Les mêmes scènes de violence se répétèrent aux environs de Varna, à Kavarna, à Baltchik, à Bazardjik, à Sou-Oudjouk, à Ou-Tchiourman, à Choumla et enfin à Roustchouk. Les églises grecques de toutes ces villes et localités furent occupées de force, les livres saints déchirés ou brûlés, les écoles confisquées, les magasins pillés. Les autorités et les troupes restaient impassibles. Non seulement aucune mesure ne fut prise pour empêcher ces scènes, mais tout au contraire la police favorisa le pillage en protégeant les agresseurs.

Toutefois, pour obtenir que ces persécutions eussent lieu sur toute l'étendue du territoire de la principauté, il fallait pourvoir à une certaine organisation du mouvement. Ce fut encore Dragoulef qui s'en chargea. Sous sa présidence s'était formée une société soi-disant patriotique, la « Bolgarine Rodolioubetz », dont le but avoué était l'anéantissement de la minorité grecque. Elle eut bientôt des ramifications dans tout le pays et fut partout l'instigatrice de violences et de persécutions.

Le 29 juillet ce fut le tour de Philippopoli, ville de 45,000 habitants, qui doit son nom à Philippe de Macédoine, père d'Alexandre le Grand. Quoique ne comptant plus aujourd'hui que 5.000 Grecs, elle avait su de tout temps conserver son caractère hellénique et rester un des centres commerciaux et industriels les plus florissants de la péninsule des Balkans. Jusqu'en 1818 aucun Bulgare ne s'était établi dans cette ville. Devenue en 1878 capitale de la Roumélie Orientale, elle fut en 1885 une proie facile pour le gouvernement Bulgare, qui ne tarda pas à jeter son dévolu sur les églises et les écoles grecques situées sur l'une des quatre collines de cette ville pittoresque.

Les partisans de Dragoulef y arrivèrent de Sofia le 28 juillet et un meeting fut annoncé pour le lendemain. Son but était « d'exprimer « sa profonde aversion pour les Grecs et son « approbation, ainsi que des félicitations aux « habitants de Varna pour leur œuvre de haut « patriotisme. »

La foule fit mieux qu'à Varna. Elle ne perdit pas son temps à écouter les discours des orateurs. Dès le matin elle occupa l'église de Saint-Charalambe, y brûla les Evangiles et y installa un prêtre bulgare. De là, elle se rendit au quartier grec, pilla des cafés et des boutiques et fit irruption dans les salles du Cercle littéraire. Rien ne résista à la manie de la populace. Les meubles du cabinet de lecture et de la salle de billard furent mis en pièces, les vitres brisées, les portes et les fenêtres défoncées à coups de hache.

Une scène des plus brutales eut lieu au palais de l'archevêque habité en son absence par son vicaire, le père Photius. Plusieurs centaines d'individus envahissent les bureaux et entourent le vicaire pour lui demander de livrer au culte bulgare la cathédrale et de quitter le palais confié à sa garde. Le père Photius refuse d'acquiescer à cette demande et ces énergugumènes, sans plus attendre, se jettent sur lui, le brutalisent, lui prennent sa montre et son argent, l'accablent de coups et le laissent enfin à demi-mort, évanoui. Ils pénètrent ensuite dans les autres pièces du palais qu'ils mettent à sac. Pendant qu'on transporte à l'hôpital le père Photius pour y soigner ses blessures, ils s'emparent de la cathédrale « Hagia Marina », aussitôt débaptisée et appelée « Svéti Tzar Boris ». Quelques jours après, l'archevêque bulgare prenait possession du palais.

Après le pillage de la cathédrale et de l'archevêché vint celui des écoles. Philippopoli, un des foyers principaux de la culture hellénique, exerçait une influence considérable sur toute la Thrace septentrionale. Les Grecs y possédaient un lycée, deux écoles de filles, dont une pour l'enseignement supérieur, une école primaire de garçons et deux écoles maternelles. Ces divers établissements entretenus par les biens-fonds de la communauté, par les souscriptions de ses membres et par un legs de

la famille Zarifi de Constantinople, étaient fréquentés par plus de huit cents élèves.

Le lycée, magnifique palais scolaire, fondé en 1900 par un Grec d'Odessa, M. Marasli, véritable Mécène des lettres grecques, fut le premier assailli. Tout ce qui pouvait être détruit est mis à néant. Les massues tombent sur les instruments de physique et de chimie dont l'école était richement pourvue. Les collections sont détruites, la bibliothèque entièrement dispersée, même la rampe en fer du grand escalier arrachée et brisée. Les troupes assistent impassibles à ce navrant spectacle. Le drapeau bulgare est hissé sur l'école Marasli, proclamée propriété nationale.

Cette facile conquête ne peut assouvir la haine de ces hommes ; ils courent sans désemparer aux autres écoles et y réduisent en miettes tout le matériel scolaire ; à l'école des jeunes filles, après avoir tout brisé, il jettent un piano par la fenêtre, aux grands applaudissements de la foule. Le local de la Société Philharmonique n'a pas un meilleur sort et le nom d'Orphée, qui par ses mélodies charmait les bêtes féroces, est remplacé sur la façade par celui de Vazoff, le poète bulgare.

Les églises restées intactes sont bientôt le théâtre des plus odieuses profanations. Ce sont les églises de Saint-Constantin, Saint-Dimitri, Sainte-Paraskévi et Saint-Denis. Les livres saints sont brûlés, les habits sacerdotaux lacérés, les inscriptions effacées.

Finalement les émeutiers s'attaquent aux maisons et aux magasins et les Grecs, pour sauver leur vie menacée, n'ont d'autre ressource que d'abandonner leurs biens. Cependant un avocat, M. Maliadis, veut s'opposer à l'envahissement de sa demeure. Déjà les haches des Bulgares ont fait voler en éclats la porte du jardin. Il leur crie de se retirer et menace de faire feu sur eux. Mais ces patriotes, qui en veulent à son argent, ne se laissent pas intimider et pénètrent dans sa maison. Le coup part, un Bulgare tombe. La foule se précipite sur le vieillard et le massacre sans pitié.

Les autorités sortent enfin de leur torpeur. Le sang avait coulé, le mot d'ordre était sans doute dépassé. Les troupes dispersent la foule et l'ordre est aussitôt rétabli. La connivence gouvernementale est évidente.

C'est ainsi que se termina à Philippopoli cette funeste journée.

(*La fin au prochain numéro*)

L'AUTONOMIE DE SAMOS MENACÉE

Dans l'Orient déjà si troublé, une nouvelle question menace de prendre des proportions imprévues.

Il s'agit de Samos. Après des années de lutte sanglante, cette île de l'Archipel, qui avait conquis une indépendance de fait, fut, en 1852, bien malgré elle, séparée de sa mère-patrie, la Grèce, et érigée en principauté autonome. Au traité de Londres, trois grandes puissances : la France, l'Angleterre et la Russie, en *garantirent* solennellement les privilèges. La nomination d'un gouverneur chrétien, d'origine grecque, portant le titre de prince et désigné par le sultan avec l'assentiment des puissances garantes, compensait l'humiliation du tribut imposé à la jeune principauté.

D'après le protocole de Londres instituant l'autonomie samienne, la Porte n'a pas le droit de tenir garnison à Samos. Pendant la guerre de Crimée, et à l'occasion des sentiments russophiles du roi Othon manifestés par un mouvement d'agitation en pays grecs, la Porte, profitant du fait que deux des puissances garantes étaient en guerre avec la troisième, envoya pour la première fois des troupes à Samos, avec l'assentiment de la France et de l'Angleterre. Depuis, elle a, petit à petit, augmenté sa garnison dans l'île.

Les suites de cette violation flagrante d'un *traité international* ne se firent guère attendre. Aux querelles entre Samiens et soldats turcs succédèrent bientôt des rixes plus ou moins sanglantes et l'on put voir une garnison qui n'avait rien à défendre ni en droit ni en fait — puisqu'il n'existe pas un seul habitant musulman dans l'île — se transformer en agent de désordre. Tout récemment encore, le 21 décembre, un nouvel incident a failli avoir des conséquences graves. A l'attitude agressive dont ils avaient été l'objet de la part de soldats turcs, quatre Samiens ont riposté. Aussitôt soixante autres soldats turcs, sortant de leur caserne et se joignant à leurs camarades, se mettaient en devoir d'attaquer à coups de trique indistinctement tous les chrétiens qui se trouvaient sur la place, ainsi que quelques gendarmes samiens, qui étaient en train de séparer les combattants. Dans la lutte qui s'engagea bientôt entre la population et les soldats, ces derniers eurent le dessous. C'est alors que les soldats qui restaient dans la caserne, au nombre de 130, crurent bon d'intervenir et de faire usage de leurs fusils. Les Samiens exaspérés s'armèrent à leur tour et une fusillade nourrie s'engagea. L'affaire aurait sans doute fini d'une façon tragique, si le prince de Samos, C. Carathéodory effendi, n'était venu sur les lieux et n'avait réussi à calmer les esprits.

De part et d'autre, il y eut de nombreux blessés.

A la suite de cet incident, et sur la proposition du grand vizir Ferid, la Porte manifeste l'intention de renforcer sa garnison. Il ne s'agit plus, on le voit, d'une violation accidentelle, mais bien d'un acte de préméditation, d'un de ces actes de violence sanguinaire auxquels la Turquie ne nous a que trop habitués.

Qu'en pensent les premiers intéressés, les Samiens? Douloureusement surpris par ces tristes nouvelles, ils méditent — avant l'action — sur le sort malheureux réservé — contre toute justice — à leur île si florissante. Faut-il que nous assistions à une nouvelle effusion de sang ? Les vignobles riants de Samos doivent-ils puiser à nouveau dans le sang de leurs vignerons leur sève généreuse?

Nous ne le pensons pas. Avant d'en arriver à ces extrémités, les puissances *garantes* peuvent, d'un triple *veto* énergique, arrêter tout envoi de renforts. C'est parer tout d'abord au plus pressé. Mais nous croyons que c'est mal prévenir un danger que de n'en pas extirper la cause. Aussi sommes-nous sûrs que les puissances intéressées, fidèles à leurs stricts devoirs de garantie, voudront bien inviter la Turquie à retirer de Samos une garnison infligée à la principauté en violation de ses privilèges. Le gouvernement français, dont le traité de Londres porte la signature, tiendra — nous n'en doutons guère — à honneur de sauver d'une ruine certaine un petit peuple grec, fier et courageux, dont le seul tort est d'avoir raison.

ÉCHOS

Le Saint-Synode de Constantinople et les questions pendantes entre le Phanar et le Divan. — Dans la séance du 27 décembre du Saint-Synode, le Patriarche œcuménique a rendu compte aux prélats du Phanar de son entrevue avec le ministre de la Justice et des Cultes Abdurrahman pacha, qui a notamment promis à Sa Sainteté de poser à la première occasion au conseil des ministres la question des privilèges et immunités du Patriarcat, qui, le ministre turc l'a reconnu, sont sur plus d'un point violés. Abdurrahman pacha a déclaré être sur cette question en opposition de vues avec le grand-vizir Ferid pacha. Celui-ci, on le sait, s'acharne contre l'hellénisme, pour avoir été gagné à la cause roumaine.

On sait que le gouvernement ottoman a entamé de nouveaux pourparlers avec le Phanar en vue de la solution des questions pendantes qui intéressent le Patriarcat. La Porte cherche à englober dans ces questions les prétentions de la diplomatie roumaine auxquelles elle veut donner satisfaction, à l'encontre non seulement des lois fondamentales de l'Eglise grecque, mais encore de la volonté elle-même de la très grande majorité des Koutzo-Valaques de Macédoine qui repoussent le roumanisme et demeurent attachés à l'hellénisme.

Le Saint-Synode est résolu à opposer ces deux arguments, le dernier surtout, aux exigences inadmissibles du cabinet de Bucharest appuyées par le gouvernement turc.

***

La Chambre hellénique et les réfugiés de Bulgarie. — A l'occasion des fêtes du nouvel an grec, la Chambre hellénique s'est ajournée pour un mois après avoir voté l'emprunt de 20 millions affecté à l'achèvement des armements.

Parmi les projets de loi soumis à la ratification de la Chambre, il en est un qui est des plus populaires : c'est celui qui doit assurer aux réfugiés de Bulgarie la naturalisation immédiate, accordée par simple décret royal, et la distribution des terres dites « de Stefanovitch » tant à ces émigrés qu'à ceux des cultivateurs qui les occupent actuellement.

Il résulte de l'étude à laquelle la commission s'est livrée sur la question, que le total de ces terres est de 468,440 *stremma* dont 283,680 représentent des terres arables et 184,760 des pâturages.

Les terres disponibles serviront à l'établissement des réfugiés. Le gouvernement est disposé à distribuer à ceux d'entre eux qui sont nécessiteux des secours d'environ 2.000 dr. Les conditions de culture particulière sont faites aux colons d'après un plan dont la réalisation aura pour résultat d'assurer la prospérité de la Thessalie.

Le gouvernement hellénique se préoccupe aussi de la situation des Grecs de Roumanie et de ceux du Caucase, réfugiés en Grèce, les uns

à la suite du mouvement anti-hellénique dont ils ont eu à souffrir, les autres fuyant les graves troubles qui ont désolé la région caucasienne.

***

Les Dardanelles. — A dater de la dernière guerre gréco-turque, interdiction est faite aux paquebots de poste comme aux navires de commerce étrangers de franchir les Dardanelles, passé le coucher du soleil. Les grandes puissances viennent de demander à la Porte, par note collective le retrait de cette mesure. Certains journaux, en enregistrant cette nouvelle, ont prétendu que les grandes puissances étaient disposées à soulever toute la question des Dardanelles, c'est-à-dire le libre accès du Bosphore par l'abrogation de la clause du traité de Paris stipulant la fermeture des détroits. Mais des informations ultérieures viennent démentir ce bruit. La demande des puissances ne se rapporte qu'au service postal qui, du chef de cette interdiction, subit un retard très sensible. En effet, dans leur note collective, les ambassadeurs déclarent que la mesure qui interdit aux courriers de traverser nuitamment les Dardanelles, admissible durant la guerre gréco-turque, n'a plus sa raison d'être depuis la conclusion de la paix et a l'inconvénient de susciter de sérieux obstacles au fonctionnement du service postal s'effectuant en grande partie par la voie de mer, de même qu'aux transactions commerciales auxquelles cette mesure occasionne un retard de 24 heures. Les ambassadeurs réclament en conséquence la levée de cette fâcheuse interdiction.

***

Les Grecs de Bulgarie. — Un rapport transmis de Philippopoli au Patriarcat, en date du 2/15 décembre, contient les renseignements suivants :

« Pour épuiser les démarches légitimes que nous n'avons cessé de faire depuis le commencement de la persécution de notre Eglise et de notre nation en Bulgarie, nous avons envoyé il y a quelques jours, à Sofia, une députation de la ville et du district de Philoppopoli. Cette députation, composée de MM. Achille Mavridès et Georges Kyros, deux membres les plus éminents de notre communauté, devait se présenter chez M. Petkoff, président du conseil; M. Stancioff, ministre des Cultes et M. Chismanoff, ministre de l'Instruction publique, pour dépeindre les souffrances et les persécutions auxquelles est exposé, depuis le mois de juillet dernier, notre élément et pour protester contre la continuation de cet état de choses. En effet, depuis cinq mois, les écoles de notre communauté sont fermées, les biens communaux ont été confisqués, les églises ont été saisies, nos morts sont enterrés sans service funèbre et nos enfants restent sans baptême.

« La députation est arrivée à Sofia jeudi dernier et, le lendemain, elle a été reçue par le président du Conseil et par le ministre des Cultes. Le ministre de l'Instruction publique n'a pas eu le temps de la recevoir.

« M. Petkoff, en réponse à ce que la députation a dit, a déclaré que la question scolaire avait été définitivement résolue par l'application de l'article 10 de la loi sur l'enseignement et quant à la question des métropolitains, elle sera réglée par une loi qui sera soumise prochainement à la Sobranié. Enfin, en ce qui concerne la question des églises saisies, celle-ci sera résolue sur la base du rapport de la commission *ad hoc*.

« Le ministre des Affaires Eirangères et des Cultes a déclaré que le Patriarcat, par ses notes aux grandes puissances et par les interventions qu'il demande, ne pourra rien faire, parce que la Bulgarie n'a accepté et n'acceptera aucune immixtion étrangère. Et, en général, le ministre a voulu faire entendre à la députation, que, toute demande du Patriarcat pour ces questions devrait être faite directement au gouvernement bulgare. »

***

Damian Groueff. — C'était l'âme des comités terroristes bulgares, chargés d'exécuter le plan criminel que l'on sait. En 1903, il avait succédé à cet autre bandit qui avait nom Deltcheff. Comme celui-ci, il est mort dans une rencontre avec les troupes turques.

Quelques années auparavant, Groueff avait été déporté dans une prison turque d'Asie-Mineure. Sur l'intervention d'une ambassade étrangère, il fut élargi et, de retour en Bulgarie, il reprit de plus belle sa campagne macédonienne. C'était le principal instigateur des innombrables crimes commis sur des Grecs, des Serbes et des musulmans. Un journal de Bulgarie regrette que Groueff ait péri de la main des Turcs et non de la main des Serbes, tellement violente est la haine et le besoin de vengeance que ce chef de bandit avait inspirés par ses violences pour assurer aux Bulgares le triomphe de leur cause en Macédoine. Il ne sera sans doute pas pleuré en Macédoine par les populations qu'il a terrorisées. A Sophia, naturellement, le deuil est général. Mais qu'on se rassure, on a beau les abattre, les Deltchef et les Groueff: il en reste toujours assez parmi les sujets du prince Ferdinand.

***

L'administration turque et les arrestations arbitraires. — Nous avons eu l'occasion de relater les circonstances dans lesquelles a été assassiné Mgr Photios, évêque de Korytsa à l'instigation des agents de la propagande roumaine et avec la complicité avérée du kaïmakam de Korytsa, Albanais gagné à la cause roumaine et protégé du grand-visir, son congénère et défenseur ardent lui-même des prétentions des diplomates de Bucharest. Ce kaïmakam, encouragé par l'impunité dont il jouit, persiste à prendre contre les nôtres les mesures les plus arbitraires et les plus vexatoires. C'est ainsi qu'il a fait saisir et emprisonner le vicaire de l'évêché, papa Petros, ainsi que vingt-cinq notables de Korytsa complètement innocents, sous prétexte qu'il y a huit mois, ils avaient fait un accueil trop chaleureux à Mgr Photios, rentrant de Pliaza dans son diocèse, envenimant ainsi les haines de races! C'est sous le même prétexte qu'à Grévéna on a incarcéré deux des primats jouissant de la considération générale; en réalité leur seul crime consiste en ce qu'ils ont résisté aux tentatives de proselytisme de la propagande roumaine pour rester fidèles à l'hellénisme. C'est un procédé courant parmi les roumanisants de Macédoine de se débarrasser des Grecs qu'ils ne peuvent pas convertir, en les signalant aux autorités comme perturbateurs et comme agitateurs. Les roumanisants ne se font pas scrupule d'accuser de crimes imaginaires des primats grecs que leurs offres ou leurs menaces n'ont pas ébranlés.

C'est ainsi qu'on a emprisonné récemment à Servia quatre Grecs, et sept citoyens à Kozani. A Yannina, le prêtre Thomaïdès fut déclaré innocent après sept mois de prison préventive, mais Seïfoullah pacha continue à le garder enfermé. C'est là une façon d'agir qui ne s'inspire que du souci de reconnaître les libéralités de la propagande roumaine dont les arguments sonnants font des miracles non seulement en Macédoine et en Epire, mais même à Constantinople, jusqu'à Yildiz et à la Porte elle-même.

***

Les nouveaux destroyers de la marine hellénique. — Nous apprenons que le contre-torpilleur *Thyella* est arrivé dans les eaux grecques.

Ce bâtiment, dont nous donnons un peu plus loin les caractéristiques principales, est le premier contre-torpilleur de la marine hellénique, qui possédera vers la fin de cette année une flottille homogène composée de 8 contre-torpilleurs. Cette flottille, qui ne forme qu'une partie des constructions projetées en 1904, sera construite et armée moyennant des prélèvements effectués sur le fonds de la caisse de la flotte nationale, dû presque uniquement à des contributions volontaires des Hellènes.

Le *Thyella*, dont les caractéristiques principales sont les suivantes :

Longueur.....	67 m. 00
Largeur.....	6 m. 25
Creux.....	3 m. 75
Déplacement.....	400 tonnes
Vitesse.....	31 nœuds

est du modèle des destroyers construits par les chantiers Yarrow de Londres pour le compte de la marine japonaise et qui ont rendu des services si appréciables pendant la dernière guerre. Le *Thyella* diffère légèrement de ces bâtiments en ce que plusieurs perfectionnements y ont été apportés à la suite d'observations auxquelles cette guerre a donné lieu; ils portent, d'une part, sur le navire lui-même et d'autre part, sur son armement qui est composé de :

2 canons semi-automatiques de.....	76 m/m.
4 canons semi-automatiques de.....	57 m/m.
et de 2 tubes lance-torpilles de.....	45 c/m.

L'artillerie est fabriquée par les ateliers de la Société Hotchkiss de Saint-Denis et les tubes et les torpilles par les ateliers L. Schwartzkopf, de Berlin.

Les sept autres sont: le *Niki*, livré, en route pour le Pirée; le *Doxa* (1), livré, fera route prochainement; le *Naucratoussa* (2) sera livré prochainement.

Quatre autres navires sont actuellement en construction; ils seront livrés avant la fin de l'année 1907.

Chacune de ces unités aura approximativement coûté un million et demi, l'armement compris. Les destroyers qui sont en construction sur les chantiers Vulcan ne diffèrent de ceux sortant des chantiers Yarrow que par de légers détails.

***

Louis-Emile Burnouf. — Avec M. Burnout vient de disparaître un des hellénistes et des philhellènes les plus remarquables.

Neveu du philologue Louis Burnouf et cousin du célèbre orientaliste Eugène Burnouf, le défunt fut un des premiers membres de l'école d'Athènes.

En 1867, il succéda à Daveluy comme directeur de l'Ecole, dont il inaugura lui-même le local actuel. Jusque-là l'école était installée dans un immeuble en location situé sur l'emplacement qu'occupe actuellement à Athènes l'hôtel de la Grande-Bretagne. Il avait obtenu à cet effet, du gouvernement grec, la concession gratuite d'un terrain où fut édifié, sur les plans

(1) Construit par les chantiers Vulcan de Stettin.
(2) Construit par la maison Yarrow de Londres.

et avec le concours de l'architecte Piat, le bâtiment actuel de l'école d'Athènes.

Les résultats importants des travaux entrepris sous sa direction à l'Acropole, à Delos et à Théra, amenèrent Emile Burnouf à la pensée de solliciter des souscriptions auprès des amis de l'archéologie pour lui permettre de poursuivre les fouilles aussi largement et utilement que celles qve l'Allemagne avait été autorisée à faire à Olympie.

En 1875, M. Wallon le mit brusquement en disponibilité à cause de ses opinions nettement républicaines et des idées philosophiques bien connues de l'auteur de la *Science des religions*.

A Paris, il vivait dans une retraite studieuse qui nous a valu, entre autres études, cette brillante série d'études sur les progrès accomplis par la Grèce moderne, qui parurent dans la *Revue des Deux-Mondes* et dans la *Revue Bleue*.

***

Manifeste Jeune-Turc. — Le *Comité d'union et de progrès ottoman* a lancé la proclamation suivante :

« Malgré les assurances du palais de Yildiz, Abdul-Hamid est atteint d'un mal qui ne pardonne pas.

« La jurisprudence du *Chéri'i* définit les maladies mortelles de « maladies qui continuent sans interruption et tuent le patient avant le délai d'une année révolue. »

« Quand le malade se trouve en cette condition, il ne peut, d'après la loi du *Chéri'i* et la loi civile, donner que le tiers de ses biens, meubles, immeubles ou argent liquide. Aucun autre legs, aucun autre testament ne peut être valable.

« En n'appliquant pas cette clause du *Chéri'i* et de la loi civile à Abdul-Hamid, qui est atteint d'une maladie mortelle, cette codification, par l'acceptation d'un pareil précédent, s'étendrait d'un ou deux héritiers à des millions de sujets et de quelques maisons ou boutiques à tout un vaste empire.

« Nul n'ignore plus que, pour un motif ou pour un autre, l'Etat est uniquement personnifié aujourd'hui par Abdul-Hamid.

« Si un malade n'a pas le pouvoir légal de faire donation du plus du tiers de ses biens à un particulier, comment pourrait-il à plus forte raison, s'arroger le droit de donner, sous prétexte de concessions, à n'importe qui les ressources vitales de l'Empire, l'avenir du pays, cet avenir qui est le seul espoir de la nation ?

« Cela ne peut être. Le *Chéri'i*, la loi civile sont là pour l'attester. Un privilège si ruineux, un pouvoir de possession si honteux ne saurait appartenir à un malade, dût-il être le plus grand potentat de l'univers.

« Il est donc certain que dans un avenir prochain, à l'heure de notre délivrance, nous serons dans la légalité absolue en ne reconnaissant pas les concessions accordées dans le courant de ces deux derniers mois Le peuple ottoman saura faire respecter, à l'heure dite, ce droit que lui confèrent doublement le *Chéri'i* et la loi civile.

« Par conséquent, pour ne pas donner plus tard lieu à des contestations, nous déclarons d'ores et déjà que le peuple ottoman tiendra pour nuls et non avenus toutes les concessions, tous les privilèges tous les apanages qu'Abdul-Hamid aura accordés pendant sa maladie. »

En théorie — et en principe, — le Comité jeune-turc a peut-être raison. Mais il a l'air d'oublier que sa déclaration n'a aucune valeur pratique : les auteurs de ce manifeste n'exercent actuellement aucun pouvoir légal. Aussi les bénéficiaires des concessions accordées par le sultan ne sauraient partager leur point de vue, ni en être autrement émus. En Turquie sous le régime actuel l'iradé impérial constitue la loi. Les privilèges octroyés par le sultan sont donc légalement, sinon légitimement, détenus. Si considérable qu'en soit le préjudice pour les intérêts de l'Etat, nous ne pensons pas que la validité des droits ainsi concédés puisse être révoquée en doute. D'ailleurs les favoris d'Abdul-Hamid, qui obtiennent une concession, s'empressent de la vendre à des étrangers.

Les Jeunes-Turcs croient-ils sérieusement pouvoir demain contester à des Européens des titres qu'ils détiennent en bonne et due forme?

Au surplus ce n'est pas d'hier que le sultan est mentalement malade. Songeraient-ils à proclamer nuls et non avenus tous les actes de son règne? Des manifestes de ce genre ne peuvent avoir d'effets pratiques. Ils nous paraissent platoniques et inutiles.

***

Le mouvement turc. — Un mouvement caractéristique commence à se dessiner parmi la population musulmane de la Turquie d'Asie, notamment dans les parties septentrionales de l'Asie Mineure, où l'élément turc conserve encore, avec la force et la solidité ancestrales, toutes les qualités natives de la race. Cette population, jusqu'ici si paisible, si docile, si aveuglément soumise au régime d'un despotisme plusieurs fois séculaire, paraît se réveiller enfin de sa torpeur où, plus encore que la tyrannie des temps passés, le règne hamidien l'a soigneusement maintnue, et manifeste depuis quelque temps des velléités de soulèvement, qui, sans mériter d'être prises au tragique, valent d'être prises au sérieux; ce mouvement est en effet significatif et intéressant par la forme qu'il revêt aussi bien que par les causes qui l'ont déterminé.

C'est, semble t-il, du contact des nombreux exilés, militaires, fonctionnaires, ulémas, étudiants, etc., éloignés de la capitale — et de la population des provinces qu'est né le mouvement que l'on signale. C'est par eux que les idées « subversives » se propagèrent petit à petit. D'autre part, des émissaires de comités jeunes turcs pénétrant par le Caucase en Asie Mineure, ont pu constituer dans différents centres de l'Asie Mineure des comités locaux chargés de propager les idées libérales.

Il faut croire que celles-ci ont fait du chemin, puisque dans les cinq ou six derniers mois, il y eut sur plusieurs points de l'Asie Mineure, à Erzeroum, Kastamouni, Trébizonde, Baïbourt, Sivas et ailleurs des mouvements successifs ou simultanés qui ont vivement inquiété Yildiz.

Tout récemment encore, le 5 du Ramazan, les habitants d'Erzeroum faisaient parvenir au sultan une adresse portant de très nombreuses signatures et protestant contre de nouveaux impôts. Des notables exilés sur l'ordre de Yldiz ont été délivrés et ramenés victorieusement à Erzeroum. Le gouverneur Ata bey fut menacé, blessé à la tête et finalement dut se réfugier à Constantinople. Le chef de la police et son fils, policier également, furent maltraités et blessés par le peuple irrité de leurs procédés.

A Kastamouni, Sivas, Baïbourt, il y eut des accidents analogues : refus de la population d'acquitter de nouveaux impôts; avertissements comminatoires adressés aux autorités, destitution par le peuple de gouverneurs. A Trébizonde, une échauffourée eut lieu entre des policiers et des exilés. Le général Nazim pacha qui, exilé en cette ville, tenta de prendre la fuite, assisté du colonel Ishak bey, exilé également, fut arrêté ainsi que ce dernier et relégué à Erzindjian. Un grand nombre de proclamations ont été affichées sur les murs de Trébizonde et de Constantinople, réclamant l'ouverture d'un parlement en Turquie.

Le mouvement n'a pas un caractère religieux : il n'est pas islamique, mais ottoman. Les proclamations engagent les musulmans à ne pas molester les chrétiens, au contraire, à s'unir à eux. Aussi vit-on à Erzeroum des Arméniens marcher dans les rangs des Turcs sur l'hôtel du représentant du Sultan.

Ce mouvement est intéressant, il mérite d'être suivi avec attention.

***

Justice roumaine. — La cour d'assises de Bucarest a acquitté Madjaros, le meurtrier du Grec Paraschidis. Le verdict du jury a été accueilli par les applaudissements de la foule, qui a fait une ovation aux jurés. La sentence a produit une vive sensation, car le jury roumain avait déjà acquitté le meurtrier du Koutsovlaque Papadimitriou, assassiné à Calafat, parce qu'il avait refusé de contribuer à la propagande roumaine.

Le lendemain, Tasko Poutsaréas, l'agitateur connu, qui avait envahi l'année dernière la chapelle de la légation hellénique, a rencontré dans la rue le prêtre grec de la ville et, sans raison aucune, l'a frappé au visage. La police n'est pas intervenue. Le ministre de Russie (chargé depuis la rupture des relations diplomatiques des intérêts helléniques) a demandé au gouvernement roumain de prendre des mesures immédiates.

***

La Chambre de commerce de Philippoupolis réclame la création d'une agence commerciale bulgare au Pirée. Elle serait rendue nécessaire par l'extension qu'ont prises les exportations bulgares en Grèce. Leur moyenne annuelle de 339.000 fr. en 1890-1896 s'est élevée à 2.461.000 en 1897-1903 et a presque atteint 5 millions en 1904. Ce chiffre ne doit pas être considéré comme un maximum possible, car, outre les céréales, bestiaux, œufs et légumes exportés actuellement en Grèce, d'autres produits bulgares, tels que le riz, le beurre, les bois ouvrés, etc., pourraient y être introduits.

Lettre de Bulgarie

« Affaire de famille ». — Une séance du Sobranié.

Sophia, décembre 1905.

La mise en liberté de Mgr Basilios a surpris les Bulgares. On a fait courir le bruit qu'il n'a été relaxé que sous caution mais ce bruit est entièrement dénué de fondement. Il a été mis en circulation pour ménager la susceptibilité du ministère bulgare et donner le change sur la véritable origine de cette mesure d'élémentaire, quoique tardive, justice. En effet, on a la conviction aujourd'hui que c'est sur l'ordre du Czar et sur les instances de certaines grandes puissances que Mgr Basilios a été libéré, mais, dit-on, à la condition qu'il se tairait sur tout ce qu'il a vu et sur tout ce qu'il sait des tristes événements d'Anchialos.

Les Bulgares, non contents de l'impunité dont ils jouissent après les violences commises contre les Grecs de la principauté, se plaignent même du peu d'intérêt témoigné par les puissances à l'égard de cette minorité ethnique qu'elles se sont chargées de protéger. Cet intérêt s'est manifesté, au lendemain du mouvement antihellénique de l'été dernier, sous forme d'une protestation très molle de la part des cosignataires du traité de Berlin, renouvelée pourtant le mois dernier de la part du gouvernement français, grâce à la sollicitude dont le quai d'Orsay, sous le ministère de M. Pichon, se montre animé à l'égard de l'hellénisme. Or, ces choses déplaisent aux Bulgares ; ils n'entendent pas que les grandes puissances se mêlent de ce qu'ils appellent avec candeur « une simple affaire de famille »; car, vous le savez, M. Stanciof lui-même n'a pas qualifié autrement la confiscation des écoles et des églises grecques, les pogroms, la destruction de villes entières et les persécutions constantes dont les Hellènes sont l'objet. Ce qui n'a point été du goût des Bulgares et de leurs amis, on pouvait s'y attendre, ce sont les paroles sévères prononcées à leur égard par M. Denys Cochin dans la séance du 11 décembre de la Chambre; ils n'ont pas manqué d'exprimer leur mécontentement à haute voix pendant le récent séjour de M. Etienne à Sophia.

Selon les journaux bulgares, M Etienne se serait exprimé en termes flatteurs sur l'état du pays et sur les progrès réalisés en Bulgarie : « Dès qu'il a passé sur territoire bulgare, il s'est senti en pays civilisé... » Mais l'expérience a dû le faire revenir sur cette opinion. En effet, le 14 décembre, M. Etienne assistait à une séance de la Chambre bulgare, dont les débats portaient principalement sur des affaires louches dans lesquelles semblent impliqués des partisans du gouvernement actuel ; un député de l'opposition, M. Tsanoff se leva et demanda l'autorisation de parler librement « en présence d'un ancien ministre français ». Mais M. Tsanoff, l'homme qui a stigmatisé avec le plus d'énergie l'attitude coupable du gouvernement bulgare dans la campagne antihellénique, fut interrompu à grands cris, et le premier ministre, M. Petkof désignant du doigt la loge diplomatique, s'écria : « Qu'il y ait là un ministre français ou non, je m'en f... ; même si l'empereur des Français (?) se tenait là, cela me serait bien égal! »

Le sens de cette discussion adû échapper à M. Etienne, sans quoi il eût sans doute été mieux édifié sur la courtoisie bulgare.

Et ainsi, la tumultueuse sortie de M. Petkof a fait taire M. Tsanoff, mais il y eut scandale et le scandale a fait lever la séance...

Résultats du retrait des bandes grecques en Macédoine

Le fait que le nombre des bandes grecques ait été réduit au strict minimum pour défendre les villages grecs les plus menacés par les bandits bulgares a produit en Bulgarie une joie point dissimulée, car on espère qu'à la faveur de cet événement, les comitadgis pourront plus efficacement « travailler » les populations dont ils veulent assurer par la force l'adhésion à l'exarchat. Ils estiment en effet l'occasion favorable de redoubler de violence et cet espoir se traduit par une fièvre intense dans la formation de nouvelles bandes. Il s'en organise presque chaque jour, notamment à Kustendil et à Doubnitza, qui franchissent la frontière et vont opérer en Macédoine. Equipement et munitions leur sont fournis sur les fonds secrets dont dispose le gouvernement bulgare. De même, c'est le gouvernement qui fait les frais des munitions de guerre expédiées d'ici et destinées à l'arsenal de l'Organisation intérieure. Le contrecoup de ces préparatifs se fait immédiatement sentir en Macédoine. Les nouvelles qui en viennent sont de plus en plus alarmantes. Naturellement, les journaux bulgares n'enregistrent point les massacres et assassinats commis sur les Grecs.

« L'Agence télégraphique bulgare » cette officine à nouvelles fausses, répandues pour exciter, fanatiser et ameuter le peuple contre nous, se garde bien de parler de massacres de Grecs. Le fil télégraphique ne lui apporte que l'écho des souffrances des malheureuses victimes de la sauvagerie hellénique ou serbe !

Mais les cercles officiels, de même que les comitadjis, n'ignorent point que dans l'espace d'un mois, plus de cinquante Hellènes sont tombés victimes de leur résistance aux sollicitations de l'Exarchat.

De jour en jour cette rage homicide s'accroît et se manifeste de façon de plus en plus inquiétante. L'Europe a demandé aux Grecs de désarmer. Ils l'ont fait dans une large mesure, conservant à peine un petit nombre de bandes pour protéger les points les plus facilement attaquables. Voilà à quels résultats aboutit le relâchement de la défensive grecque : à un accroissement de la criminalité bulgare. Du moins, que l'Europe veuille bien ne pas conserver aux seuls Hellènes toute la rigueur de ses jugements et que, surveillant d'un peu plus près ce qui se fait et se prépare à Sophia, qu'elle y fasse entendre sa voix et qu'elle exige la fin de cette campagne meurtrière qui dure depuis huit ans.

La Presse bulgare.

Dans un article du 14/27 décembre, le *Mir* faisant allusion aux déclarations de M. Théotokis à la Chambre hellénique, dégageant la Grèce de toute responsabilité dans le conflit gréco-bulgare, attaque la politique du gouvernement actuel qui a, dit-il, par sa participation au mouvement antihellénique, compromis la Bulgarie aux yeux de l'Europe.

« Nous avions malheureusement prévu, dit le *Mir*, que l'inaction du gouvernement bulgare durant les troubles antigrecs aurait le résultat funeste de faire perdre à la Bulgarie, non seulement la plus grande partie du capital moral acquis avec tant d'efforts et tant de sacrifices, mais qu'elle attirerait à notre pays de nouvelles humiliations devant l'Europe. Les événements viennent en effet confirmer nos appréhensions.

« Nous avons reproduit en son temps ce que des organes officieux ou non de la presse européenne avaient publié au sujet des violences inattendues commises contre les Grecs. Au lieu de châtier les coupables de façon exemplaire, en empêchant ainsi que l'on pût profiter de ces excès pour desservir la Bulgarie, le gouvernement a préféré adopter le système turc qui se contente de nier ; mieux que cela, il a déclaré que les Grecs eux-mêmes étaient coupables ainsi que leur évêque qu'il a fait arrêter et a donné l'ordre à l'Agence télégraphique bulgare de fabriquer des dépêches contre les journaux antigouvernementaux parce que ceux-ci n'avaient pas approuvé les troubles qui ont couvert d'opprobre notre pays. »

On sait, en effet, qu'après son retour de l'étranger, M. Petkoff alla visiter les ruines d'Anchialos ; au lieu d'arrêter les comitadjis envoyés de Sophia pour mettre à sac cette malheureuse ville, il a fait saisir les primats hellènes et le métropolite à peine échappés des flammes. Cet acte avait uniquement pour but d'atténuer la mauvaise impression produite partout par les persécutions sauvages dirigées contre les Grecs, en donnant le change sur la véritable nature du mouvement antihellénique ; on alla même jusqu'à dicter à l'Agence diplomatique bulgare des dépêches calomnieuses contre les Grecs dont les bulgarophiles n'ont pas manqué de faire leur profit.

La France éducatrice de la Grèce moderne

Sous ce titre, M. Gustave Fougères, maître de conférences à la Sorbonne, étudie dans l'*Université de Paris* (numéro de décembre) le rôle éducateur de la France en Grèce, au point de vue politique, philologique, artistique, social. L'étude de notre éminent ami, empreinte à la fois de cette érudition sûre qu'on lui connaît et de cette vive sollicitude qu'il met toujours à parler de notre pays, nous regrettons de ne pouvoir en donner qu'une brève analyse. M. G. Fougères divise l'amitié franco-hellénique en deux périodes distinctes qu'il qualifie l'une de classique, l'autre de romantique.

Pendant la première qui va de la Renaissance à la Restauration, l'intérêt de la France intellectuelle va à la Grèce antique, s'identifie avec l'humanisme et se traduit d'abord par la résurrection des lettres grecques, et plus tard, successivement, par l'exploration du pays qui fut le berceau du classicisme, par la mise au jour des restes matériels qui peuvent subsister de la Grèce antique. On ne songe pas encore à s'intéresser au peuple grec : la Grèce antique voile à l'Occident civilisé la Grèce moderne. Pas plus qu'une peuplade de sauvages illettrés, les Hellènes contemporains ne sont dignes de l'attention de l Europe.

Il faut les exploits des palikares pour révéler à l'Europe romantique « la personnalité d'un peuple fier, avide de reconquérir sa liberté, capable de deux vertus « des plus chères aux romantiques : l'héroïsme et la poésie ».

Les idées libertaires de la Révolution, propagées en Orient, contribuent puissamment à réveiller chez les Grecs le sentiment de la race et le désir de l'émancipation qui ont allumé là-bas les brûlots et les longs mousquets damasquinés. Enfin, c'est en France, plus encore qu'ailleurs, que la Grèce libérée rencontre les sympathies les plus vives, la protection la plus empressée. C'est ainsi que la France se trouve tout naturellement chargée de l'éducation de l'Etat nouveau-né. C'est grâce à elle, suivie bientôt par les autres grandes nations, que les Hellènes vont refaire connaissance avec l'hellénisme.

Après avoir rappelé les origines de l'influence française en Grèce, la création de l'Ecole française d'Athènes, son œuvre, son

influence, l'auteur examine la part que la France a prise dans la formation de l'âme du peuple hellène. M. Fougères divise le monde hellénique de l'époque en trois catégories présentant, en raison de la différence de leur éducation, des aptitudes différentes à la pénétration de la culture française : 1° le cercle levantin, constitué par les colonies grecques de Constantinople, Smyrne, Alexandrie, et où les idées françaises étaient déjà répandues autant par les rapports de ces colonies avec le monde européen que par les établissements des religieux français; 2° le cercle des îles, que l'occupation italienne et autres circonstances avaient préparées à l'influence de la langue et des idées françaises, et enfin 3° la Grèce propre, dont la population était moins prête à l'européanisation. Voici comment M. Fougères nous en explique le développement :

On sait par Edmond About ce qu'était la société athénienne au temps où l'école française fit ses débuts; une cour bavaroise campée dans une petite ville de pauvres fonctionnaires et de petits épiciers. Mais ce modeste chef-lieu, érigé à la dignité de capitale par le prestige des souvenirs historiques, représentait aux yeux de tous les Hellènes le centre sacré de l'hellénisme. Les Grecs du Levant consacrèrent leur fortune à l'embellir, à lui donner figure de capitale. Grâce à eux, une société se constitua, à l'instar de celle du Phanar, moins cosmopolite encore, mais, comme elle, habituée à admirer Paris comme l'arbitre des élégances et du bon ton. Dans ce high-life athénien, où la langue nationale, encore incertaine et mal dégagée des patois provinciaux, ne semblait pas encore capable de servir d'instrument à une conversation élégante et raffinée, l'usage du français devint à la mode comme une marque de distinction. L'apprentissage du français est le complément de toute éducation soignée; dans les familles riches, il est confié à quelque gouvernante belge ou suisse, il a aussi sa place dans l'enseignement des lycées; il n'est même pas rare de trouver, dans les villages, des enfants qui ont pu l'apprendre à l'école primaire. Mais la pédagogie officielle s'inspire plutôt des méthodes philologiques allemandes; c'est en Allemagne que les maîtres préfèrent aller conquérir le grade de docteur, si facile dans les Universités d'outre-Rhin. Cependant les avocats, les médecins, les futurs hommes d'Etat, les ingénieurs viennent plutôt compléter leurs études en France, à Paris, dès qu'ils en ont le moyen. Il serait, aussi, injuste d'oublier les services rendus à l'enseignement du français par les missions religieuses et par les cours de l'*Alliance française*. Chose curieuse! Le jargon administratif et politique de la France a servi de moule à la langue parlementaire des Athéniens : le grec moderne s est approprié nos formules avec nos idées; mainte locution, décalquée sur le français, trahit son origine; on en trouverait plus facilement l'équivalent dans les comptes rendus de l'*Officiel* que dans les lexiques de Démosthène. Quelques Grecs, que leurs affaires avaient fait vivre en Angleterre, en sont revenus anglomanes : mais cet engouement restreint est encore une manière d'élégance très française.

De jour en jour l'affluence des étrangers à Athènes fait de cette ville un centre cosmopolite ouvert à toutes les idées du dehors. Il y a aujourd'hui une société qui s'intéresse aux choses littéraires, et une activité intellectuelle où se combinent les influences les plus diverses : folk-lore indigène, classicisme et romantisme, naturalisme, décadentisme, symbolisme. Tous les dieux y ont leurs autels : Chateaubriand, Victor Hugo, Byron, Alexandre Dumas fils, Gœthe, Ibsen, Nietszche, Pierre Loti, Zola, Anatole France, d'Annunzio, etc. Les écrivains français fleurissent en belle place aux étalages des librairies de la place de la Constitution et de la rue d'Hermès. On a enfin compris, chez nous, que cette sympathie intellectuelle méritait un encouragement et une direction éclairée. Jusqu'à ce jour, l'Ecole française n'avait rempli qu'une partie de son programme primitif, sa tâche scientifique avait largement suffi à absorber son activité. Les intentions de ses fondateurs, qui voulaient en outre faire d'elle un foyer rayonnant de culture française au profit des Grecs, étaient restées lettre morte, mais l'archéologie, même au pied de l'Acropole, n'est pas ce qui passionne le plus les Grecs, race vivante entre toutes et éprise d'actualité au point de souffrir, comme d'une tyrannie, du prestige écrasant de son passé. Les Grecs prétendent se faire une place dans le monde moderne et ne pas toujours vivre de l'aumône des admirations qui vont à leurs ancêtres.

C'est pourquoi notre gouvernement, sur l'initiative de M. Homolle, s'est préoccupé de compléter, l'œuvre de l'Ecole française d'archéologie par de nouvelles institutions, groupées autour d'elle et qui travailleront à la diffusion de la langue française. C'est d'abord une école primaire française et une Ecole normale d'enseignement du français pourvues de maîtres français. Ces deux écoles se chargent à la fois de l'enseignement du français aux élèves et de la préparation des professeurs indigènes qui se destinent à l'enseignement de notre langue dans les gymnases grecs et qui ne pourront plus être nommés que sur un diplôme délivré par l'école normale. Ainsi se trouvera enfin constituée une sorte d'Université française, consacrée au rayonnement de notre langue et de notre littérature.

Rien ne lui manquera, pas même la consécration du baccalauréat. Car, depuis longtemps déjà, l'Ecole française a le titre de Faculté du Levant. Le baccalauréat et le brevet des jeunes filles sont devenus des articles d'exportation très recherchés : les candidats des deux sexes viennent d'Athènes, de Salonique, de Constantinople, de Smyrne, etc., à la conquête du précieux parchemin, vénéré comme un talisman.

Mais, à notre avis. toute cette œuvre utilitaire de pédagogie pratique est encore insuffisante. Former les jeunes Grecs à la connaissance du vrai français n'est qu'une partie de la tâche qui nous incombe pour nous faire connaître et apprécier complètement et directement. Qui s'adressera à ce public lettré et cultivé, curieux des choses de l'esprit et ouvert à tous les raffinements de la pensée moderne? Nos brillants conférenciers, qui vont si volontiers porter en Amérique l'évangile français et recueillir des lauriers dorés au pays des dollars, trouveraient à Athènes un milieu sympathique à l'éloquence et aux fines observations. Là, comme ailleurs, nous ne nous révélons directement à la « société » que sous les espèces du vaudeville et de l'opérette. Au pied de cette Acropole que la noble prière d'un Français a rendue doublement immortelle, on pourrait rêver des manifestations plus élevées et plus adéquates de notre caractère et de notre génie.

A la Chambre Hellénique

Les déclarations de M. E. Dragoumis.

En rendant compte dans notre dernier numéro du grand débat de la Chambre hellénique sur la politique étrangère (séance du 20 décembre), nous n'avons pu donner qu'un rapide aperçu du magistral discours de M. Etienne Dragoumis, député d'Attique, un des orateurs les plus écoutés de la Chambre. Nous regrettons qu'aujourd'hui même nous ne puissions, dans le cadre restreint de cette revue, donner qu'une brève analyse de l'exposé que M. Dragoumis fit sur les questions de politique extérieure intéressant actuellement la Grèce.

Abordant tout d'abord la question crétoise, l'orateur a félicité le gouvernement de la solution qui lui a été donnée. Il déclare ensuite approuver l'attitude d'un personnage qu'on ne désigne guère dans les discussions parlementaires, l'attitude et l'action du Roi qui a été bien inspiré, dès le début de la crise, en subordonnant ses sentiments de père au souci des intérêts du pays. La solution donnée à la question crétoise reconnaît officiellement les droits de la Grèce sur l'île; elle constitue un pas vers l'union. La Grèce doit se féliciter du choix de M. Zaïmis pour remplir les fonctions de Haut-Commissaire, M. Zaïmis étant, a dit M. Dragoumis, l'homme d'Etat hellène le mieux approprié à la situation.

Au sujet de la question gréco-roumaine, M. Dragoumis déclare qu'elle aurait dû, ainsi que les affaires de Crète, faire l'objet d'un message royal.

Le dernier voyage du roi à l'étranger, ses entretiens avec des chefs d'Etat et leurs ministres, mille bruits propagés par la presse ont suscité de légitimes inquiétudes dans le monde hellénique à l'endroit des privilèges du patriarcat œcuménique. A ce point de vue, les déclarations que M. Zaïmis a faites à un journal d'Athènes sur la question macédonienne au sujet de « concessions qui auraient pu être faites aux Roumains, en Macédoine, parce qu'on peut faire toute espèce de concession à des fantômes, » sont, a dit M. Dragoumis, malheureuses. Les Roumains ne sont pas un fantôme inoffensif.

Ils agissent d'après un programme défini et dont les grandes lignes ont été arrêtées il y a trente-six ans. Ce plan d'action s'inspire d'un esprit nettement et totalement hostile, non seulement aux intérêts, mais encore aux droits les moins contestables des Hellènes. C'est ainsi, par exemple, que les Roumains, après avoir combattu l'annexion de la Thessalie, ont eu l'audace, une fois cette province rattachée à la Grèce, d'en revendiquer les grands centres, tels que Trikkala.

L'orateur a rappelé les circonstances dans lesquelles s'est manifestée, timidement d'abord, ouvertement ensuite, la propagande anti-hellénique roumaine en Epire et en Macédoine, les moyens que cette propagande a mis en jeu, les larges crédits alloués à l'entretien d'écoles dispendieuses où l'on n'attire les élèves que moyennant rétribution de parents indigents etc., etc.

L'orateur s'étonne que l'on puisse croire encore à un rapprochement avec la Roumanie. C'est à cette idée qu'est due aussi l'entrevue d'Abazzia. Sincère du côté de la Grèce, elle ne l'était pas de la part des Roumains qui ont fait courir le bruit que le roi Carol avait obtenu du roi Georges des concessions que la Grèce ne pourra jamais accorder.

Après avoir développé les droits de la Grèce, M. Dragoumis dit qu'il ne pourra jamais croire qu'elle ait, la première, fait des avances à la Roumanie pour la reprise des relations diplomatiques. Forte de son droit, la Grèce doit garder une attitude toute de dignité et de réserve. Ce n'est pas à elle, qui n'a pas provoqué la rupture, à faire la première des démarches de conciliation.

Passant ensuite à la question bulgare, M. Dragoumis — qui est chef d'un des partis de l'opposition — déclare ne pouvoir suivre ceux de ses collègues qui critiquent l'attitude du Gouvernement dans le conflit gréco-bulgare. M. Dragoumis rappelle toutes les difficultés auxquelles le gouvernement est aux prises vis-à-vis d'une Bulgarie qui tire sa criminelle audace des avantages d'une position géographique, lui assurant l'impunité, plus encore que de la bienveillance dont elle peut bénéficier de la part de certaines puissances. M. Dragoumis regrette de constater que les grandes puissances signataires du traité de Berlin et garantes des droits des minorités ethniques de Bulgarie, s'abstiennent d'intervenir de crainte de compliquer la situation déja si embrouillée en Orient.

Pour qualifier les attentats antihelléniques de Bulgarie, M. Dragoumis emprunte à Gladstone le terme même dont l'homme d'Etat anglais flétrissait les massacres de Batak : *bulgarian atrocities*. Il appartient au gouvernement de venir en aide aux victimes de ces atrocités qui, fuyant leur condition misérable, se réfugient en Grèce.

Au sujet des corps défensifs gréco-macédonien, l'orateur fait observer que l'Europe serait mal venue à persister à demander aux Macédoniens de se priver de leurs défenseurs. C'est à ceux qui ont commencé de donner l'exemple. Il est permis, d'ailleurs, à tout le monde de se tromper. Le baron d'Æhrenthal ne s'est-il pas trompé en parlant de l'amélioration de la situation de la Macédoine, alors que des bandes bulgares infestent des régions qui ont échappé, jusqu'ici, à leur brigandage ?

Aussi longtemps que du côté bulgure, comme du côté de certaines puissances, on n'aura pas voulu modifier l'intenable état de choses créé à l'hellénisme macédonien et contribuer à la pacification du pays, il sera impossible aux populations grecques de Macédoine de prêter l'oreille à des conseils qu'elles ne demandent pas mieux que de suivre, à la seule condition que les adversaires déposent les armes et renoncent à leurs sauvages agressions.

La situation en Macédoine

L'octuple assassinat de Téhovites

Salonique, le 12 décembre 1906.

Le 7 décembre dernier, neuf paysans grecs du village Téhovo, caza de Vodena, ont été attaqués aux abords du village par une bande bulgare composée en majeure partie de villageois recrutés *ad hoc* dans les villages Sarakin, Potcheb et Krunsélovo. Les malheureux furent traînés dans la montagne où ils furent suppliciés. Les bandits commencèrent par leur ligoter les bras ; mais, l'un d'eux ayant réussi à s'échapper, ils attachèrent les autres solidement contre des arbres et se mirent à leur tailler la poitrine avec des poignards. Les victimes expirèrent les unes après les autres au milieu d'atroces souffrances.

Voici les noms de Tehovites tombés sous le couteau des assassins : Anastase Ketchis, âgé de 45 ans, et qui laisse une veuve et sept orphelins ; Christos Dimou Toumbis, âgé de 35 ans, et qui laisse une veuve et deux filles ; Antoine Georghi Lazou, âgé de 50 ans (laisse une veuve et un fils) ; Georges Antoine, fils du précédent, âgé de 15 ans ; Tryphon Petro Bliznakis, qui laisse une veuve avec deux filles et plusieurs garçons ; Athanase Karayanni, âgé de 15 ans ; les frères Demetrius et Dinos Yosco, âgé de 45 ans et de 25 ans respectivement, tous deux mariés et pères de quatre enfants, plus à leur charge, de vieux parents.

Par suite des plaintes formulées par les parents des victimes, les autorités se sont décidées à agir. La retraite des assassins leur avait été signalée ; c'était le village Potsep, voisin du théâtre du crime.

Des troupes y furent envoyées qui cernèrent le village ; mais la bande, profitant d'un orage qui survint, réussit à s'échapper et à gagner la montagne.

Elle perdit seulement deux hommes ; sur le cadavre de l'un des tués, Dimkof, on a trouvé des documents fort compromettants pour les Bulgares de Vodéna, principaux instigateurs des crimes qui se commettent dans la région.

Ce nouveau massacre bulgare, le troisième depuis le commencement d'octobre (voir la liste ci-jointe comportant, outre des assassinats isolés, les massacres de Kossinovo et de Ramel), porte le nombre des Grecs tués dans le sandjak de Salonique, dans l'espace de deux mois, à 31 ; c'est bien là une mesure dictée par le programme du comité bulgare, dont l'exécution n'a jamais cessé d'être méthodiquement poursuivie, *indépendamment de toute action grecque et de toute considération de vengeance ou de représailles*, et qui consiste à *terroriser les villages grecs par des assassinats et à les obliger ainsi à passer à l'exarchat bulgare.*

Il est certain que Téhovo, après l'octuple assassinat de vendredi passé, sera pour longtemps terrorisé. Mais il espère que, grâce aux mesures promptes et énergiques que l'on prendra contre ses agresseurs, il pourra recouvrer la liberté de conscience, liberté qu'il voit aujourd'hui sérieusement compromise et qu'il perdra sans doute dans un très bref délai s'il est abandonné à la merci du comité.

*
* *

Le 8 décembre, cinq Bulgares armés ont pénétré dans la maison du Grec Antoine Psychoyios, située dans le quartier bulgare de Vodéna. Un voisin (un Grec) qui les avait vus, s'étant alors mis à tirer de sa fenêtre des coups de revolver, les comitadjis se retirèrent en toute hâte. La police, qui ne se rendit sur les lieux qu'une heure après, s'est bornée à constater les faits. Ainsi, dans des chefs-lieux mêmes de cazas, le comité bulgare exécute des effractions à main armée.

Le massacre de Klepousna

Salonique, le 29 décembre 1906.

On nous annonce de Serrès qu'un nouveau massacre vient d'être commis dans le caza de Zichna. Une bande bulgare, armée de fusils Mannlicher et de bombes, a attaqué le village grec Klepousna. Résultat de cette attaque : QUATRE FEMMES TUÉES (parmi lesquelles la femme du prêtre) ainsi qu'un ENFANT DE 2 ANS et deux hommes ; la femme de l'instituteur blessée ; *en tout huit victimes* ; les villages des alentours terrorisés. Parmi ces villages, Egridéré, à bout de résistance (sept membres de la communauté grecque de ce village ont été assassinés jusqu'à ce jour), s'est empressé, *après le massacre de Klépousna*, de soumettre aux autorités une pétition par laquelle *tous* les habitants expliquent « qu'ayant fait leur examen de conscience et définitivement éclairés par les lumières de l'exarchat, ils désirent *librement et de leur propre gré* embrasser le schisme bulgare. » D'autres villages mixtes sont sur le point d'être également édifiés.

Voici des renseignements complémentaires sur l'affaire de Klépousna :

Le 25 décembre, à 2 heures du matin, une nombreuse bande bulgare pénétra dans le village de Klépousna (province de Drama) situé à 2 heures d'Alistrati et habité par 200 familles, dont 140 grecques et 60 bulgares. Les envahisseurs se partagèrent en groupes, dont l'un alla cerner le corps de garde où se tenaient douze soldats ; surpris à l'improviste, ceux-ci n'osèrent tirer un seul coup de feu. Les autres groupes se dispersèrent dans le village, mettant le feu, au moyen de la dynamite et d'autres explosifs, à toutes les maisons des primats grecs, qu'ils entouraient en outre d'un cordon de gardes, afin que ceux qui échapperaient aux flammes pussent être atteints par les balles. Vers l'aube, arrivèrent les troupes turques venant de Hichna, mais la catastrophe était consommée et les soldats n'eurent plus qu'à tirer des décombres fumants les informes cadavres des victimes. Les maisons incendiées sont : 1° la grande maison de Vousikis, vénérable nonagénaire et notable très estimé dans le pays, dont les restes mutilés ainsi que ceux de sa femme furent retrouvés dans les ruines de leur maison ; 2° la maison du prêtre Evangellos dans laquelle périt sa fille aînée ; 3° celle de A. Nintos, qui périt dans les flammes ainsi que sa femme, sa bru et son petit-fils ; 4° celle du maître d'écoles Philipidès dont la femme fut à moitié brûlée ; 5° celle du primat Athanase Philippou ; 6° celle de la sœur Hacharitsa ; 7° celle des frères Chr. et M. Philippou. Le préjudice causé en tabac, en bestiaux, en vêtements, en instruments aratoires et considérable.

Les bandits, paraît-il, guettaient l'évêque de Drama Mgr Chrysostome qui était en tournée dans ces parties septentrionales de son diocèse pour encourager les habitants grecs de la régions si cruellement éprouvés par les crimes bulgares et pour les rappeler à la patience et à la fermeté ; le projet des comitadjis ayant échoué, leur fureur s'abattit sur Klépousna. La population grecque de ce village était absolument à leur merci et sans défense, ayant été dépouillée huit jours auparavant, et sur l'ordre du Kaïmakam de Nichna, de tout arme à feu même des armes de chasse ; sept primats du village étaient depuis sept mois emprisonnés à Salonique ; il y avait à peine quelques jours que le Métropolite de Drama était parvenu à les faire relaxer ; ils ne rentrèrent à Klépousna que pour périr misérablement dans les flammes.

*
* *

L'Agence Havas a reçu la dépêche suivante datée du 29 décembre :

« Une information reçue hier de Serrès, en Macédoine, annonce que, dans la soirée de mardi, une bande de brigands bulgares ayant pénétré dans un village, ont attaqué les habitants grecs qui refusaient d'adhérer à l'exarchat. Ils se sont livrés aux pires atrocités sur la femme du président de la communauté grecque, sur sa bru et sur l'enfant de celle-ci, âgé de deux ans. Deux notables grecs, la femme de l'un, ainsi qu'une vieille femme ont été tués, puis brûlés. Au nombre des blessés est un prêtre.

« Les assaillants ont fait ensuite sauter à

la dynamite et ont réduit en cendres la maison d'un notable. Plusieurs familles sont sans abri et privées de toutes ressources.

« Une autre bande bulgare a forcé les habitants du village d'Egridéré d'adresser à Hilmi pacha une requête d'adhésion à l'exarchat. La bande s'est emparée de l'église, a renvoyé le prêtre et l'instituteur grecs et a installé un prêtre schismatique,

« Les habitants grecs sont molestés par les exarchistes. »

Autres crimes Bulgares

On mande de Serrès :

Quelques soldats de Djoumaya-Barakli transportaient du pain pour les factionnaires de la voie ferrée, lorsqu'ils furent attaqués par une bande bulgare qui blessa l'un d'eux. Les soldats ripostèrent et les Bulgares furent contraints de se cacher dans le village de Kamarovon, où ils furent bientôt découverts par une patrouille et envoyés à Démir-Hissar.

A Miratoftsé, du caza de Démir-Hissar, les soldats arrêtèrent quatre partisans des comités bulgares qui se cachaient dans la maison de l'instituteur Stoyan et d'un certain Élie, et les conduisirent à Démir-Hissar. Dans cette ville même, la police a découvert vingt fusils et soixante bombes bulgares.

***

Suivant des nouvelles de Salonique, une bande bulgare s'est heurtée aux troupes turques à Podzep, dans le caza de Vodéna ; deux Bulgares ont été tués et un pris ; les autres, au nombre d'une trentaine, se sont sauvés.

Un détachement turc a perquisitionné dans le village de Krountsel, qu'il avait préalablement cerné. Dans la maison d'un des primats bulgares, on a saisi deux lampes électriques très puissantes, deux grandes bombes, de la poudre, des uniformes. Le propriétaire de la maison a été arrêté et conduit à Vodéna.

***

On écrit de Stromnitsa qu'un certain Mayadag-Alem-aga, aidé de ses quatre bergers, conduisait son troupeau vers le village de Sedlartsi, près de Stromnitsa, lorsqu'une bande bulgare, en embuscade, tua quelques moutons. Aux coups de fusil des Bulgares répondirent les clairons d'un détachement turc ; les malfaiteurs essayèrent alors de se sauver, mais il était trop tard car la troupe les avait entourés et ils durent se rendre, au nombre de vingt-neuf.

***

On mande de Florina au *Bulletin d'Orient* :

Les Bulgares continuent à s'attaquer systématiquement aux chefs des communautés grecques ; on n'a pas oublié le meurtre de Papa-Stavros, de Pissodéri, et du curé Constantin, de Névoliani. Il y a quelques jours, le second prêtre de Névoliani a été tué. Cela fait le *cinquième prêtre grec assassiné depuis deux mois* dans le district de Florina.

A propos de l'assassinat de Papa-Stavros, on se souvient qu'un Grec, Zogas, avait été tué à ses côtés. Il y a quelques jours, le frère de celui-ci, ainsi que Nicolas Zanopoulos, ont été assassinés par les Bulgares. Ceux-ci ont tué ainsi tous les membres valides de la famille Zogas, suivant en cela leur plan de destruction systématique.

Leur déguisement

On nous écrit de Salonique, 28 décembre :

Cinq comitadjis bulgares, arrêtés avant-hier dans le village Koulé-Tsiflik, du caza de Demir-Hissar, ont déposé à l'instruction qu'ils appartiennent à la bande de Dimé, qui opère dans ce caza avec la bande de Tassé. Tous *ces comitadjis bulgares* parlent le grec et *portent le costume des antartes grecs*. Ils ont fait des aveux très intéressants ; ils déclarent avoir reçu l'ordre : 1° de visiter les *villages grecs* du district où ce costume et l'usage de la langue grecque auraient, pensent-ils, facilité leur tâche en leur permettant d'approcher plus aisément les villageois et d'en exterminer les principaux notables grecs ; 2° de pénétrer la nuit dans les villages bulgares, où ils ne devraient parler que le grec, et de commettre sur certains villageois *des crimes qui ainsi seraient attribués aux bandes grecques !*

Coopération turco-bulgare

On écrit de Monastir au *Bulletin d'Orient :*

Le 30 novembre, le corps du Macédonien-grec Dalipis a été trahi par un Bulgare et un Roumain qui avertirent l'armée de Pissodéri. Une bande bulgare dressa, en même temps, une embuscade aux Grecs. Aussi, après avoir été attaqué par l'armée et s'être dégagé en perdant quatre hommes, le corps gréco-macédonien tomba dans l'embuscade des Bulgares. Au cours de ces engagements, Dalipis a été tué.

Le 2 décembre, un autre corps gréco-macédonien, sous les ordres de Paul Kyros, a été attaqué dans les mêmes conditions à peu près, par l'action conjointe des Bulgares et des Turcs, près d'Ostima : Paul Kyros a été tué.

La bande du Bulgare Colé, qui avait commis de nombreux méfaits contre les villages grecs du caza de Castorie, avait échappé jusqu'ici à la poursuite des autorités. Il y a quelques jours, la bande s'étant rendue à Dobrolista, les troupes entourèrent le village et tuèrent les cinq partisans de Colé. On reconnut alors que deux d'entre eux étaient des *brigands musulmans*. Ce fait, qui a été officiellement confirmé aux différents consuls, montre le caractère véritable des bandes bulgares et la coopération, qui existe si souvent, entre Bulgares et Turcs contre l'élément grec.

L'attentat de Melenicon

Le métropolitain de Melenicon (Macédoine) Mgr. Emilien dans un rapport officiel, en date du 10 décembre, porte à la connaissance du Patriarcat, que, la veille, une bande bulgare, sous la conduite du chef Santansky, a attaqué, après le coucher du soleil, la caravane qui, de la station du chemin de fer de Demir-Hissar se rendait à la ville de Melenicon.

L'intention des bandits était, comme on l'a su après, de se rendre maîtres des personnes qui formaient la caravane et ensuite, s'affublant de leurs costumes et montant sur leurs bêtes de somme, d'entrer, en faveur de ce déguisement et de la nuit, dans la ville, sans soulever de soupçons et la livrer au feu et au sang.

Heureusement, la résistance des conducteurs de la caravane a déjoué ce projet criminel ; car, au bruit de la fusillade, les troupes de la garnison s'étant portées précipitamment sur le lieu du combat, les bandits prirent la fuite, mais non sans avoir tué le nommé Jean Staïcos Behlevanos, et blessé mortellement le nommé Christos Tsecos.

Les funérailles de la victime des Bulgares ont été célébrées le lendemain en grande pompe par les habitants de la ville.

Un traître bulgare.

Le mois dernier, les autorités turques, soupçonnant que les comitadjis projetaient de faire sauter le grand pont du Strymon, situé près de Tziflidjik (district de Demir Hissar), firent garder ce point par un détachement de troupes.

Un beau matin, un factionnaire aperçoit un paysan qui traversait la zone militaire pour atteindre le pont. Il le somme de s'arrêter et met baïonnette au canon. A ce geste, le paysan de s'écrier : « Ne tire pas, c'est moi qui suis Yankof ! » Or, ce Yankof, Stoyan de son vrai nom, était un émissaire des comités ; il était employé principalement à porter des bombes et de la dynamite aux comitadgis. Il en avait sur lui au moment de son arrestation. Seulement, il jugea prudent, une fois arrêté, de divulguer tous les secrets dont il était dépositaire. En compagnie de policiers turcs, il alla, de village en village, et, preuves écrites en mains, dénonça ses complices. Il y a eu déjà plus de 50 Bulgares arrêtés grâce à ces révélations. On a découvert aussi quantité de bombes et de dynamite, de cartouches, d'appareils photographiques, des plans et des documents des comités terroristes bulgares.

Stoyan se trouve en ce moment à Salonique, où Hilmi pacha utilise ses services. On assure que le traître a reçu une gratification de 500 liv. tq.

Voici, d'après notre confrère *Pharos tis Thessalonikis*, en quels termes, Stoyan a fait amende honorable :

« Moi, a-t-il dit, alors que j'étais encore jeune,
« la tête remplie de projets et d'espérances,
« j'ai suivi les bandes de comitadjis assassins,
« trompé par leurs perfides promesses. Je croyais
« ainsi réaliser l'avenir que j'avais aperçu dans
« mes rêves. C'est ainsi que j'ai parcouru les
« montagnes pendant un assez grand nombre
« d'années et que je suis devenu chef de
« bande.

« Je n'ai reculé devant aucun crime, devant
« aucune infamie pour servir les idées et les
« plans des Bulgares. Cependant, peu à peu, la
« lumière de la vérité a éclairé ma pensée ; alors
« s'est élevé en moi le remords de ma con-
« science qui ne me laissait plus de repos et de
« sommeil. J'ai compris que j'étais un monstre
« sauvage, un brigand, un assassin, roulant en
« aveugle et en inconscient dans la fange du
« crime. Sortant ainsi de la lie où je me vau-
« trais, j'ai maudit la vie et ma misérable situa-
« tion.

« Nous avions été envoyés par nos comités
« soi-disant pour la défense des intérêts d'un
« respectable gouvernement. Or, je m'aper-
« cevais bien que nous étions exécrés et mau-
« dits par les sujets fidèles de ce gouvernement
« lesquels ne s'associaient à nos projets que sous
« la pression de la crainte et de l'effroi. J'ai
« reconnu que nous n'étions que les instru-
« ments criminels de certains chefs travaillant
« pour leur intérêt personnel ; j'ai vu, qu'en
« raison de la différence de religion, on n'abou-
« tirait et on ne pourrait aboutir qu'au massacre
« et à la perte des malheureux habitants. Tout
« ce sang inutilement versé ne produirait aucun
« avantage pour le peuple et pour le pays.

« Je me suis donc trouvé obligé d'abandon-
« ner cette voie maudite et sans issue ; c'est
« pourquoi je me suis empressé de profiter de
« la première occasion qui s'est présentée.
« Aussitôt que le détachement des troupes
« impériales est arrivé à Tsiphlitziki je me suis
« rendu, afin de purger au moins la région de
« Démir-Issar de la funeste présence des co-
« mitadjis assassins. »

Une affaire compromettante

On écrit de Monastir au *Bulletin d'Orient*:

« Les tribunaux de notre ville viennent de juger une affaire singulièrement compromettante pour les représentants officiels de la Bulgarie.

« On se souvient qu'un Bulgare avait tué à Resna, il y a quelques mois, un primat de la communauté serbe de cette ville et un collecteur turc des impôts qui essayait de l'arrêter, et, qu'ensuite, l'assassin, qui se voyait perdu, s'était suicidé.

« Des Bulgares de Resna étant complices du meurtre, l'affaire vint, ces temps derniers, devant les tribunaux et l'instruction établit que le suicidé s'appelait Bogian Panayotof et était attaché à l'*Agence commerciale bulgare de Monastir*. Dès le début, les autorités, qui soupçonnaient la chose, avaient ordonné de déterrer le cadavre et en avaient fait constater l'identité par de nombreux témoins. L'Agence bulgare se refusait cependant à reconnaître son employé et assurait que Panayotof se trouvait à Slivnitsa. Un télégramme du commissaire impérial à Sofia réduisit bientôt cette affirmation à néant. L'agent bulgare, craignant sans doute qu'on ne produisît quelque jour le passe-port de Panayotof, ajoutait que celui-ci, avant de partir, lui avait dit qu'il l'avait perdu ; quant à faire revenir l'employé en voyage à Monastir, l'agent déclarait, sans s'expliquer davantage, que cela était tout à fait impossible. Entre temps, une photographie de l'ancien fonctionnaire bulgare, découverte à Monastir, ne laissait plus de doutes sur l'identité de l'assassin.

« Mais ce qui rendait l'affaire plus sérieuse encore c'est que, quelques jours avant le crime, l'évêque bulgare d'Ochrida était venu à Resna et que Panayotof, qui était en perpétuelles conférences avec lui, partit de la maison même de l'évêque, en compagnie du secrétaire de celui-ci, pour accomplir son forfait. Le secrétaire, du reste, ainsi que deux instituteurs bulgares de Resna, ont été condamnés à cinq ans de détention.

« Cette affaire compromet singulièrement les agents du gouvernement princier et les évêques bulgares de Macédoine. La presse à la dévotion du cabinet de Sofia, qui se plaît à rejeter avec tant de violence la responsabilité des désordres sur les évêques grecs et le gouvernement hellénique, a passé sous silence ces incidents autrement accusateurs pour le gouvernement princier et l'exarchat. »

Au lac de Yennitzé

D'après une dépêche de Salonique au journal la *Thessalie* de Volo, on aurait remarqué, depuis quelque temps déjà, une activité particulière des corps grecs autour du lac de Yennitsé, ayant pour but de détruire ce repaire des comitadjis bulgares. On commença par attaquer, il y a quelques jours, une cabane construite sur un îlot aux environs du vilage Zervochori (plaine de Niaousta), qui servait de dépôt d'armes aux Bulgares, A la suite de ces attaques et de plusieurs autres rencontres, 27 Bulgares et 5 des nôtres furent tués et une grande quantité de vivres et de munitions tomba entre les mains des Grecs. Il y a encore une cabane, dernier refuge des bandes bulgares, du côté de Lanitsani. Les Grecs espèrent pouvoir s'en emparer bientôt, ce qui fera que les plaines de Niaousta, Vodéna et Karadjova seront alors complètement débarrassées des bandits bulgares.

Réformes

On télégraphie de Constantinople en date du 7 janvier :

« La nouvelle adressée de Sofia, suivant laquelle le sultan, afin de montrer son mécontentement à l'égard de l'Italie, avait réfusé son assentiment aux demandes du général Degiorgis, est denuée de fondement.

« Le marquis Imperiali, ambassadeur d'Italie, a été reçu par le sultan et le général Degiorgis, sur une invitation du sultan, a conféré aussi avec le ministre de la guerre et a été satisfait des assurances qu'il a reçues.

« En attenant, un iradé pour l'incorporation dans la gendarmerie de trois cents soldats va être exécuté et cent cinquante soldats ont déjà été admis à l'école de Salonique. L'œuvre du général Degiorgis, approuvée par le sultan, est suivie avec intérêt par les ambassadeurs des puissances. »

LISTE DES CRIMES BULGARES

commis en Macédoine pendant les derniers quatre mois.

(d'Août à Décembre 1906).

Le 3/16 août la bande bulgare de Kosma tua à Sétoma, province de Kastoria, Efthimios Christou, et blessa son compagnon Grégoire.

Le 5/18 août on assassina Joanis, prêtre du village Gratsani, province de Drama. Le même jour on assassina Pierre Georgitsi, agriculteur à Volakos, province de Drama.

Le 10/23 août la bande de Traïko de Zoulovo, blessa mortellement le primat Naoum Andréou de Pissodéri, district de Florina, il succomba à ses blessures à l'hôpital de Monastir.

Le 21/4 septembre on assassina Charalambos Dimitriou du village Nevoliani, district de Florina.

Le 22/3 septembre la bande de Thoma assassinait près du village Nestimion, district d'Anasélitsa, Photios Datsou, dont le fils Paschalis et la sœur Agoro avaient été assassinés en 1905 au même endroit; on blessa en outre une femme de ce village. Le même jour fut blessée la vieille Zissi, du village de Limbissovo; sa bru rentrant du marché de Chroupisti fut grièvement blessée au ventre ; c'est en tenant ses entrailles dans ses mains qu'elle parvint à se traîner jusqu'à Limbissovo où elle expira. Dans le même village on tua la jeune fille Agoro Dimou de Videlousti et on blessa grièvement après les avoir violées Giannoula Efthimiou et Zoé Parakou.

Le 25/4 septembre, on tua le primat Stojan Bougioukli, du village de Karlikovo province de Drama.

Le même jour là bande de Kotsos assassina après d'atroces tortures le prêtre Papa Joannis et Michel Georgiou, Christos Finis et Philippe Anastasiou, tous de Nérêti, district de Florina.

Le 26/5 septembre, on assassina Stoïkos Bozinos, du village de Kaldoraki du même district.

Le même jour, la bande de Thoma fit disparaître le maître d'école Zélégostios, du village de Chroupisti (province de Kastoria).

Le 27/6 septembre, on assassina le prêtre Stavrou du village de Pissodéri, district de Florina ainsi que Théodore Konstantinou, et on blessa leur compagnon Hadji-Kosta du même village.

A la même date, la bande de Pantos, assassina le prêtre Dimitrios du village de Tsitériki province de Kastoria.

Le 3/16 septembre, Georgios Moustakas, du village de Velia, province de Grévéna, fut littéralement mis en pièces, son corps était couvert de 65 blessures.

Le même jour, une bande bulgare s'étant emparée des deux primats du village de Sinichovo, (district Grévéna) Atanase Tégou et Joannis Vlachabas, ils furent torturés et mis à mort.

Le 4/17 septembre furent saisis Kiriakos Joannou et Stavros Stergiou, du village de Grintades, (district de Grévéna) ils furent assassinés deux jours plus tard.

Le même jour, huit paysans du village de Sinichovo, rentrant de Grévéna furent enlevés par une bande, tués et jetés dans une crevasse.

Le même jour, les assassins s'emparèrent du prêtre sexagénaire Papachristos du village de Sarganéï (province d Grévéna) l'écorchèrent vif et tuèrent son fils Georges.

Le 20/3 octobre la bande de Koli tua le berger de Makakka du district de Kastoria.

Le même jour la même bande tua après d'affreuses tortures Marie Papakosta et Théodote Giossova du village de Zoupanista du district de Kastoria.

Le 24/7 octobre on assassina aux environs de Kavalla, Georges Fourkiotis.

Le 3/16 octobre on assassina près du village de Slimista (province de Kastoria) Evangelos Mitsou.

Le 10/23 octobre deux bandes bulgares ont tenté d'incendier l'orphelinat grec d'Alistrati (province de Drama), qui hébergeait quarante orphelins dont les parents étaient des victimes de la sauvagerie bulgare. Mais heureusement ce plan ayant été trahi, les soldats et les habitants du village parvinrent à repousser cette attaque nocturne.

Le 22/4 novembre la bande de Kouzos tua dans le village de Tichovlista, de la même province, Pantos Zourlas et Nicolas Athanasiou, dont ils avaient tué le père le 25 juillet et le frère le 27 septembre.

Le 26/8 novembre une bande de Comitadjis pénétra le soir dans le village de Rémil, province de Salonique, ils saisirent Stavros Joannou, sa femme, sa vieille mère, sa belle-mère, ses deux sœurs dont l'une n'avait que quinze ans et l'autre treize ans, sa fillette de quatre ans et son bébé de huit mois , les décapitèrent les uns après les autres, n'épargnant même pas le bébé.

Le 30/12 novembre on assassina le marchand Georges Varsamidis du bourg d'Egri-Déré (province de Serrès) se rendant au marché d'Alistrati.

Le 2/15 novembre trois Bulgares assaillirent. près de la ville de Méléniko, Emmanuel Georgiou, président de la Démogérontie de cette ville et trésorier de la communauté grecque. Il le dépecèrent et le laissèrent sur place avec vingt coups de couteau dans le corps.

Le 10/23 novembre on assassina encore près de Méléniko le citoyen et chef de famille Constantin Stamboulis.

Le 24/7 décembre des comitadjis bulgares mirent le feu à la dynamite nuitamment au

village de Volaka (province de Drama). Trois maisons devinrent la proie des flammes, à peine les habitants purent-ils se sauver. Ils auraient détruit tout le village sans l'intervention de la force armée.

Le 24/7 décembre une bande bulgare saisit dans une forêt près de Tehovo (province de Vodena) neuf paysans de ce village, soit : Anastase Rétsis, Christos Doumas, Antoine G. Lazos, Georges Antoniou âgé de quinze ans, Tryphon Blisakis, Noussios Karaghiannis âgé de quinze ans, Démètre et Gioskos ; ils en tuèrent huit et blessèrent le neuvième.

Le 26/9 décembre la bande de Sandanski attaqua sur la route de Demir-Hissar à Méléniko une caravane qui se dirigeait vers cette dernière ville, tua le charretier Jean Stoïko Bechlivani et blessa grièvement Christos Tsékos. On a appris plus tard que l'intention des comitadjis était de saisir toute la caravane, de pénétrer déguisés, sur les bêtes de la caravane, entre chien et loup dans Méléniko pour mettre à sac la ville.

Le 29/12 décembre le paysan Panos fut assassiné dans sa vigne aux abords de Méléniko. Deux autres paysans du village d'Osnivon province de Nevrokopi, furent également assassinés le même jour.

Dans les premiers jours de décembre les autorités découvrirent à Serrès une mine creusée par les Bulgares sous le grand pont du Strymon que traverse la ligne ferrée Constantinople-Salonique. Ils avaient le dessein de faire sauter le pont pendant le passage d'un convoi.

Ces bandits prirent la fuite dès que la force armée fit son apparition.

LISTE

des Grecs tués par des Bulgares dans les mois d'Octobre et Novembre 1906

dans le Sandjak de Salonique

NOMS	VILLAGES	CIRCONSTANCES dans lesquelles les assassinats ont été commis.
1. Georges Koutsoukis 2. Christo Koutsoukis 3. Antoine Koutsoukis 4. Pierre Péchlivanis 5. Lazare Péchlivanis 6. La mère du premier 7. La mère du second.	Cossinovo (Caza de Jennitzé-Vardar)	Massacrés dans la nuit du 3/16 octobre par une bande bulgare. Sur leurs cadavres a été trouvée une lettre portant la signature d'Apostol et menaçant de la même punition tous ceux qui oseraient se dire Grecs.
8. Jean Bozélis 9. Son épouse 10. Sa belle-mère 11. Ses deux belles-sœurs 12. Sa fille âgée de 3 ans 13. Sa fille âgée de 6 mois.	Ramel (du même Caza)	Massacrés le 14/27 octobre par la même bande, on a également trouvé sur les cadavres mutilés une lettre contenant les mêmes menaces et signée également par Apostol.
14. Alexis	Vladovo (Caza de Vodéna)	Assassiné le 28/10 novembre par des comitadjis bulgares.
15-19. Cinp bûcherons de Niaousta.		Assassinés le 10 novembre à deux heures de distance de Naousta.
20. Démètre Georghiou.	Ossiani (Caza de Gevghéli)	Assassiné le 13 novembre.
21. Lambro Christou.	Gabrès (Caza de Caradja-Abat)	Assassiné le 8 novembre en rentrant de Téhovo où il s'était rendu pour des affaires.
22. Un domestique grec d'Alexis Stambolis.	Rambordji (Caza de Stroumnitza)	Assassiné par des Bulgares le 16 novembre (ses yeux avaient été arrachés de leurs orbites).
23. Anastase Cotsis 24. Christos Doumos 25. Antoine Liaos 26. Son fils âgé de 13 ans 27. Tryfon Pétrou 28. Noussis Caraouannis 29. Mitsos Voscos 30. Dinis Voscos 31. Christos Sintas.	Téhovo (Caza de Vodéna)	Massacrés dans la forêt par une bande bulgare composée de villageois de Sarakin et Cronudjélovo.

Bandes Chrétiennes en Macédoine et en Vieille-Serbie

On écrit de Constantinople au *Bulletin d'Orient*.

Je vous avais donné un résumé de la liste des bandes chrétiennes en Macédoine et en Vieille-Serbie, dressée par les autorités turques (Cf. *Bulletin* n° 154). Voici, toujours d'après ce document, les noms des chefs de bandes.

Vilayet de Salonique.

Caza de Vodéna : Bandes bulgares : Dimitri Tranessi et Hadji de Messiméri.

Bandes grecques : Christos Stoïkos et son fils, de Bahovon, et Nikos.

Caza de Yennitsa : Bandes bulgares : Hadji Traïko de Messiméri, Dimitri, Lazar Apostolou, Charalampo.

Bandes grecques : Gonos de Yennitsa, Matapas, Kavodoros, Georges.

Caza de Stromnitsa : Bande bulgare : Géorghief Mano.

Caza de Tikfès : Bande bulgare : Zacharief de Cavadar.

Caza de Avret-Hissar : Bande bulgare : Sandri.

Caza de Ghevghéli : Bandes bulgares : Zafo de Matsicovon, Lazaro et Lazar de Cavantsa, Délio de Timoltsa, Thomas de Sochos et Mitré de Touséni, Théodore de Séréfli et Traïo de Barovista.

Caza de Verroia : Bande bulgare : Apostol Naoum.

Bande grecque · Prodromos.

Caza de Langada : Bandes grecques : Antonios, Georges et un chef inconnu, tous trois d'Asvestochori.

Caza de Catérina : Bande grecque : Hasoutis.

Caza de Cassandra : Bande grecque : Courbessis.

Caza de Mélénikon : Bandes bulgares : Stoïo Hadjief, Mitro de Vrania, Stoyan Géorgi de Milanova, Mitsé de Orman, Goudi Dratsé de Pétritsi, Yanni de Bérapsé, Sandandski, qui exerce le commandement en chef de toutes ces bandes.

Caza de Anô-Djoumaya : Bandes bulgares : Pétraki et Sandé Kitan, Nasté, Andréa, Kiosé Anton de Razlog.

Caza de Démir-Hissar : Bandes bulgares : Pandazi de Brousta, Pasli et Tsalik Géorgi qui s'entendent avec Sandanski par l'intermédiaire du secrétaire de celui-ci, Stoïo, instituteur à Goloséva.

Caza de Pétritsi : Bande bulgare : Bakaltsé.

Caza de Razlog : Bande bulgare : Athanase de Skotsovo.

Caza de Zihna : Bandes bulgares : Constantin Manof, Zaprano et Naoum, venus tous deux de Bulgarie, Tsimisirof, D. Papitsa de Bahova et Danief, qui exerce le commandement général de ces six bandes.

Vilayet de Monastir

Caza de Perlépé : Bandes bulgares : Pétri Anton de Orchandja, Giovan, Traïko et Goré, Sakitsi de Perlépé, Ivan Naoum et Lékef, Giovan.

Bandes serbes : Stéphanos, Iosif de Pilatserkovo, Dimitri de Tchernova, Giovan de Cossina.

Bande grecque : Sous un chef inconnu ; elle aurait perdu dernièrement du monde dans un engagement avec les troupes turques.

Caza de Caradjova : Bandes bulgares : Gissoupisé, Nazo de Latsman, Cristé Lazar.

Bandes serbes : Giovan d'Ounionftsé, Stéphano de Novosélo.

Caza de Castorie : Bandes bulgares : Couzo de Platsi, Mitro Vlacho, Panto Pliasof de Smardès, Colé de Kirpilé, Thomas de Sélénits, Manio de Gallé.

Bandes grecques : Coupos de Bogatsikon, Géorgi de Corytsa, Paul de Zélovon, et deux chefs de noms inconnus.

Caza de Monastir : Bandes bulgares ; Pétré de Germani, Tasko d'Ochrida, Plazè de Priné.

Bandes grecques : Goutas, Macris, Giovan.

Caza de Florina : Bandes bulgares : Tané de Gornitsovon, Pantéli Lisko d'Exi-Sou, Costo de Zélénits. — On dit que ces bandes viennent d'être rejointes par 19 hommes, venus de Bulgarie.

Bande grecque : Panayoti.

Caza d'Ochrida : Bandes bulgares : Pétro Pitsovalef, Daén Mitsko de Lakotina, Stavro Gogo de Bitsan.

Vilayet de Coss vo

Caza d'Uskub : Bande bulgare : Vasil.

Caza d'Istip : Bande bulgare : Missé Stoyan instituteur.

Caza de Coumanovo : Bandes bulgares : Christo, Mino Podoko, Stoïtsé, Mité.

Bandes serbes : Giorgi d'Ipek et Joakim Pavlos.

Caza de Radovista : Bande bulgare : Stamo.

Caza de Caratova : Bande bulgare : Jordani.

Caza d'Osmanié : Bandes bulgares : Gazir de Stiminik, Guergo de Caratova, Tchernopéef.

Caza de Vélessa : Bande bulgare : Datso de Sofia.

Bande serbe : L'instituteur Douchan.

Caza de Pingo : Bande bulgare : Ange Pétrof, Pétré.

Bandes serbes : Orpi, Constantin, Spaso Gardé de Kato-Sparza.

Caza de Cotzana : Bande bulgare de Costa, qui est venue de Bulgarie avec une vingtaine de partisans.

REVUE DE LA PRESSE

Max Nordau et les affaires d'Orient

Dans sa revue annuelle de la politique, publiée par la *Neue Freie Presse*, Max Nordan flétrit les attentats antihelléniques de la populace bulgare, de l'été dernier, attentats tolérés par le gouvernement princier et inspirés par les comités de Sofiia. L'éminent écrivain relève la courageuse défense des Hellènes de Macédoine et signale la lâcheté bulgare qui, ne pouvant tenir tête aux corps gréco-macédoniens qui rejettent les bandes bulgares au delà de la frontière, s'est tournée vers les populations désarmées de Bulgarie et de Roumélie orientale pour détruire des communautés grecques qu'un traité international avait placées sur le même pied d'égalité que les autres sujets de la principauté.

Une fois de plus Nordau se fait l'interprète éloquent de nos droits qu'il a toujours si généreusement défendus, ne s'attachant qu'à la vérité historique des événements.

La *maffia* bulgare, dit l'auteur, a voulu se venger de ses concitoyens parce que les Grecs de Macédoine, cette antique terre hellène, ont su résister à la tyrannie des Bulgares...

... Le Patriarcat a adressé aux grandes puissances, dites protectrices, un appel plein de dignité au sujet des crimes d'Anchialos. Mais quelle impression voulez-vous que fassent les paroles du patriarche à des ministres qui se rient sans pitié des atrocités commises en Russie ?

Plus loin, parlant de la déclaration de M. Théotokis à la Chambre, il dit :

La réponse du premier ministre hellène, M. Théotokis, ayant trait aux méfaits bulgares, est plus juste. Il est en train de réorganiser complètement et de renforcer la flotte et la marine grecques.

Anchialos saccagée.

Le *Bourgarski Glasse*, organe bulgare paraissant à Bourgas, une des villes grecques de la principauté qui ont été le plus éprouvées, écrit (n° du 28 nov.-11 déc.) entre autres :

Le pillage d'Anchialos organisé pour ainsi dire après la destruction de cette malheureuse ville continue toujours. M. Matzarof, un des trois membres de la commission municipale proposa de charger les huissiers de surveiller le déblaiement des ruines, mais MM. Daskaroglou et Christof n'ont pas voulu accepter cette proposition.

Chacun est donc libre de s'approprier ce qui lui plaira et ce qu'il trouvera dans les décombres. C'est ainsi qu'on a volé, voire même vendu, le matériel appartenant pas seulement à des maisons privées mais encore aux édifices publics. La fortune des frères Stanof prospère... et les Grecs se demandent à qui ils pourraient se plaindre de cet état de choses. La peur des *bataktchys* (perturbateurs) subsiste encore, quoiqu'ils n'apparaissent plus que rarement.

Nous invitons le préfet, M. Yelkof, à parcourir Anchialos, à examiner ce qui s'y passe et à faire savoir au ministre compétent que le *Bourgarski Glasse* ne ment pas.

La situation d'Anchialos est exceptionnelle et il faut que M. le préfet l'examine de près et sérieusement.

La Presse Bulgare

La *Nova Maritsa* de Philippopoli (16 décembre) critique vivement les actes du cabinet Petkof :

Mais, conclut-il, est-il quelque chose que le cabinet Petkof n'ait pas profané ?

C'est sous son ministère que les maisons et les magasins des citoyens ont été saccagées, que la population grecque a été persécutée, qu'on a incendié Anchialos, que des représailles désespérées ont été provoquées en Macédoine ; on vient de relaxer l'archevêque Basilios, demain ils restitueront les églises grecques et les écoles, puis ils persécuteront les juifs, et ainsi ils s'occuperont indéfiniment à des œuvres infernales et à des actes de brigandage dont rougit la Bulgarie.

L'hellénisme en Macédoine.

Dans la *Lanterne* du 11 janvier, M. Michel Paillarès revient au sujet qu'il a si magistralement déjà traité : l'antagonisme gréco-bulgare :

... Le Macédonien slavophone a une intelligence épaisse. Il n'avait pas, en tout cas, en 1886, une conception bien nette de ses aspirations. La seule lumière qui filtrât dans son cerveau obscur, c'était la parole du Christ. Il était chrétien, il était *giaour !* Cela il le savait, car c'était la seule barrière qui le séparait du Turc. Et il était patriarchiste, c'est-à-dire qu'il était soumis à l'autorité du patriarche de Constantinople. Tout autre sentiment, toute autre tendance étaient absents de son esprit.

Mais des émissaires de Sofia vinrent *travailler* ces âmes frustes, ces cœurs simples. Les instituteurs du panbulgarisme enseignaient dans les villages que les chrétiens de Macédoine doivent obéissance et respect à Sa Sainteté l'Exarque, c'est-à-dire au pape de l'Eglise bulgare, et qu'ils sont appelés à être rattachés à la mère-patrie.

— Vous ne serez bientôt plus des esclaves, des opprimés, des chiens, prophétisaient les éducateurs du peuple, vous serez protégés par les lois justes et bienfaisantes de *notre* prince. *Notre* armée chassera l'oppresseur, le barbare qui bat vos enfants et vos vieillards, souille vos mères et vos épouses et viole vos filles et vos sœurs. Nous chasserons l'étranger de ces provinces qui nous appartiennent et qui nous ont été promises par la Russie. Vous reprendrez possession des terres et des maisons que les Osmanlis ont volées à vos aïeux. Mais pour qu'il vous soit donné de voir briller le soleil de la liberté et de l'indépendance, vous devez vous révolter, prendre les armes et crier bien haut vos souffrances. L'Europe vous entendra. Elle permettra à nos frères d'intervenir, de courir à notre aide.

Beaucoup de Macédoniens slavophones, surtout dans le voisinage des frontières bulgares, furent gagnés aisément à la cause de la révolution. Car il est juste de reconnaître que l'action de agents de Sofia fut très habile au début. L'opprimé a soif de joies immédiates, de bonheurs tangibles. Les prêtres et les maîtres d'écoles orthodoxes se contentaient d'entretenir et de fortifier la foi religieuse. Leurs fidèles et leurs élèves apprenaient tous les jours que le Croissant est l'ennemi de la Croix. C'était toute leur éducation.

. . . . . .

Le 2 août 1903, jour de la fête de Saint-Elie, eut lieu ce fameux soulèvement qui devait préparer et imposer l'ère de l'indépendance macédonienne. En même temps que les bandes révolutionnaires parcouraient les montagnes, fuyant la plaine où se déployaient les troupes ottomanes, de copieux télégrammes et de multiples correspondances datés de Vienne, de Sofia, de Constantinople ou de Salonique, décrivaient avec un luxe de détails terrifiants les atrocités que commettaient quotidiennement les bachi-bouzouks sur les personnes des chrétiens.

Ce fut à Paris et à Londres une explosion d'indignation.

Il y eut des meetings retentissants où tous les partis, subitement d'accord — de Jaurès à Denys Cochin — réclamèrent le châtiment des égorgeurs et l'intervention des puissances. Bientôt le soulèvement *factice* s'éteignit comme un feu de paille, et la diplomatie enfantait le programme de Muerzteg. Pauvres espoirs bulgares ! ils étaient fauchés à peine éclos.

Pourquoi ce drame avait-il un si piteux dénouement ? Parce qu'il n'y a pas que des Slaves en Macédoine, qu'il y a aussi des Grecs, et que rien, par conséquent, ne peut y être tenté contre le régime actuel sans la coopération de ces derniers.

L'organisation intérieure n'eut plus dès lors qu'un but et qu'un objet : l'extermination de la race hellénique. On commença par terroriser les bulgarophones patriarchistes. Ceux qui ne consentaient pas à signer une absolue soumission à l'Exarchat étaient condamnés à mort. J'ai vu de mes yeux les cadavres de plusieurs victimes de cette Inquisition. Je n'eusse jamais pu croire que des chrétiens, des civilisés descendraient à un tel degré d'abjection. Il faut aller jusqu'en Chine pour retrouver les raffinements de cruauté des comitadjis.

Vieillards, femmes et enfants, aucun être faible ne fut épargné, aucun ne trouva grâce devant le bourreau. Les victimes furent mutilées, dépecées, écartelées, ou brûlées. Leurs cris de douleurs furent entendus par les Hellènes. La Grèce entière se dressa pour protester devant l'humanité ! L'Europe resta sourde à cet appel. Les Grecs n'avaient plus qu'à s'armer et à se défendre eux-mêmes. C'est ce qu'ils firent. Des bandes d'Armatoles envahirent la Macédoine. Les comitadjis bulgares eurent le dessous dans la plupart des rencontres. Et il apparut que la Macédoine n'était pas entièrement slave, comme le professent certains publicistes favorables au panbulgarisme. Car il est bien évident que si la Macédoine était bulgare, les bandes grecques n'y auraient pas trouvé un accueil chaleureux, ni une complicité enthousiaste parmi les populations chrétiennes de l'ouest, du sud et de l'est. L'organisation intérieure vaincue songea à prendre une revanche sur un autre terrain. Elle porta la torche incendiaire en Bulgarie même.

L'Hellénisme

Extrait d'un article de M Roland de Maris dans l'*Indépendance belge* :

...On répète volontiers que le patriotismes des Grecs ne s'est ému que parce qu'ils espéraient tirer du démembrement de l'empire ottoman des avantages pratiques certains. Ces assertions ne sont guère fondées, car de toutes les petites puissances qui évoluent autour de la Turquie, la Grèce est peut-être la seule qui n'escompte pas la disparition de la puissance ottomane et qui ne pousse pas à une solution radicale et forcément violente de la question d'Orient. Les ambitions des Hellènes sont nettement définies : elles se bornent à l'annexion de la Crète et en cela elles se trouvent d'accord avec les aspirations du peuple crétois, qui voit dans l'union de la Grèce et de la Crète l'unique moyen d'assurer l'avenir politique et économique de l'île que les puissances ont arrachée au joug Turc. Pour le reste, la Grèce ne peut escompter un accroissement quelconque de territoire sans compromettre la paix — et elle a trop besoin de la paix pour travailler à son propre relèvement et à sa propre prospérité pour ne pas comprendre que toute aventure lui serait funeste.

Cela veut-il dire que la Grèce doit se désintéresser des événements qui se produisent dans les contrées où l'élément hellène exerce une influence ? Nullement, et il est très naturel que les affaires de Macédoine aient retenu spécialement l'attention du gouvernement d'Athènes, comme il est très naturel que le peuple grec dans son ensemble ait épousé la cause des Hellènes de Macédoine. L'origine commune est le lien le plus puissant qui existe entre les hommes et par toute la terre on voit les peuples de même race se rapprocher et se soutenir mutuellement. C'est là l'affirmation d'un sentiment naturel — sentiment d'autant plus noble et plus beau chez les Grecs, qu'il s'agit dans leur cas d'une race qui a joué un rôle immense dans l'histoire du monde, qui a contribué plus que nulle autre à la civilisation de l'Europe et qui a atteint toutes les grandeurs dans le domaine intellectuel. La Grèce fut le point de départ de ce qu'on peut appeler le monde européen et par delà les siècles son souvenir émeut encore l'humanité intelligente. Sans doute, on ne refait pas le passé et il y aurait quelque puérilité à rêver d'une résurrection merveilleuse de la Grèce antique, mais il y a un devoir moral pour tout homme qui pense de travailler à la sauvegarde d'une race qui a donné de si grands exemples au monde et qui peut se mettre au point de notre modernité. S'il importe d'aimer et de soutenir tous les peuples malheureux, s'il faut accorder aide et protection aux peuples qu'un joug étranger empêche de donner, la pleine mesure de leur effort civilisateur, cette généreuse pitié ne se recommande-t-elle pas infiniment plus quand les opprimés appartiennent à une race glorieuse ; quand, à côté de leur misère présente, ils ont le souvenir de leur grandeur ancienne ? La Grèce ne pouvait donc se désintéresser du sort des Hellènes de Macédoine et, sans chercher en rien à entamer la puissance ottomane, elle devait veiller à ce que des populations grecques ne fussent pas victimes d'une combinaison politique contraire à tous leurs intérêts. Le mouvement hellénique s'est dessiné quand il est apparu que la révolution macédonienne ne se faisait pas seulement contre la puissance ottomane, mais encore et surtout contre les nationalités non slaves qui résident en Macédoine.

La grande majorité de la population des principaux vilayets est grecque — nous l'avons démontré ici jadis en relevant le détail de la population des écoles, seule base sérieuse de statistique dans cette partie de l'Europe — et l'on ne peut donc admettre que cette population grecque soit assujettie à une autre influence que l'influence grecque elle-même. Elle subit aujourd'hui le joug ottoman, c'est vrai, mais elle le subit par la force de la conquête ; elle s'est inclinée devant le vainqueur auquel elle ne pouvait résister utilement. La situation serait tout autre si un remaniement méthodique de la carte macédonienne — remaniement accompli avec le consentement et l'approbation des puissances — méconnaissait les droits et les intérêts de la population grecque au profit d'une autre race qui ne pourrait, elle, se prévaloir du droit de conquête. C'est quand l'effort des Slaves s'est affirmé dans ce sens que l'hellénisme a cru devoir réagir et qu'on a vu se dessiner cette agitation qui, en ces dernières années, a si gravement compromis la paix publique en Macédoine. Nous admettons parfaitement, pour notre part, que la Bulgarie prenne la défense des Bulgares de Macédoine, qu'elle cherche par tous les moyens logiques et pacifiques à développer son influence et à sauvegarder ses intérêts moraux et politiques. En agissant de la sorte, le jeune Etat bulgare prouve simplement qu'il a conscience de la force qui est en lui et qu'il a confiance en son avenir ; mais il faut bien reconnaître que cette haute préoccupation ne peut s'affirmer au détriment de la population non bulgare et qu'il y aurait un danger évident à résoudre le problème macédonien au profit d'une seule nationalité et au détriment de toutes les autres. Sans doute, le gouvernement de Sofia ne peut être suspecté de telles intentions, mais les bandes organisées et armées par les comités révolutionnaires bulgares accomplirent une besogne regrettable, de nature à fausser complètement l'opinion sur le véritable but poursuivi en Macédoine. Ces bandes, on le sait du reste, agirent surtout contre la population grecque, obligeant celle-ci à s'armer à son tour pour sa propre défense, puisque les forces turques étaient incapables de rétablir la paix et de maintenir l'ordre.

. . . . . .

Il ne faut pas se dissimuler que l'hellénisme a eu à subir de dures épreuves, mais elles n'ont pas affaibli cette cause qui intéresse une si grande partie de l'Europe orientale. Il fallait ce mouvement attestant la vitalité politique de la race grecque pour empêcher l'absorption de toute une population qui a sa place marquée en Europe et qui peut contribuer grandemeut à la prospérité des contrées qu'elle occupe. Le jour où les puissances se décideront à résoudre le problème oriental et où il faudra songer à un groupement nouveau des nationalités que le joug ottoman n'aura pas su maintenir, il faut que les choses se règlent pour la meilleure sauvegarde de tous les intérêts en cause et la meilleure reconnaissance de tous les droits établis. Agir autrement ce serait provoquer de nouvelles querelles et introduire dans la vie politique de l'Europe de nouveaux éléments de discorde. Tous les peuples évoluant autour de la Turquie le comprennent parfaitement, et c'est pour fixer leurs droits et s'assurer leur juste part dans l'avenir qu'ils ont soin, de prendre dès à présent, des positions de combat. C'est là, de leur part, une preuve de vitalité, et l'on ne pourrait leur en faire un grief si, de ce fait même, l'action ne dépassait souvent le but et ne donnait lieu à des violences qui sont détestables de quelque côté qu'elles viennent. Le temps se chargera de tasser toutes choses et de mettre au point les aspirations des uns et des autres, mais jusque-là on a l'impérieux devoir de prévenir en Macédoine une guerre civile qui ne peut être qu'une guerre d'extermination, jusque-là on doit s'efforcer d'atténuer cette haine de race à race, dont les manifestations sont plus redoutables pour la paix du monde que toutes les erreurs du régime ottoman...

La mission et l'enquête de Munir pacha.

Le *Berliner Tageblatt* (1er janvier) reçoit une correspondance de Constantinople parlant de la visite de Munir pacha au patriarche œcuménique :

Déjà avant l'arrivée à Constantinople de l'ambassadeur ottoman à Paris, dit le correspondant de l'organe berlinois, j'ai indiqué qu'indubitablement celui-ci avait été chargé d'une mission spéciale, ainsi qu'il ressort du fait de l'étrange tournée qu'il avait faite à Belgrade, Sofia et Bucharest. J'avais alors signalé qu'une partie de cette mission consistait à sonder les dispositions des cercles dirigeants de ces pays sur l'état de choses dans les Balkans, surtout dans leurs rapports avec certaines vues du cabinet d'Athènes. J'indiquai en même temps que Munir était principalement chargé de renseigner son gouvernement sur l'attitude des personnages politiques des divers pays balkaniques vis-à-vis de la question ecclésiastique de plus en plus brûlante. Les démarches de l'intrigant pacha viennent confirmer ces informations, car non seulement on a pu remarquer qu'il était entré en pourparlers avec les deux chefs ecclésiastiques ennemis, le patriarche et l'exarque, ainsi qu'avec les représentants diplomatiques des puissances orthodoxes, mais il est encore question d'une visite qu'il irait faire à Athènes.

Le correspondant fait part à son journal du bruit qui circule que Munir aurait reçu mandat d'engager les gouvernements des pays balkaniques à s'entendre directement entre eux pour écarter ainsi, une fois pour toutes, l'immixtion des grandes puissances. Ce qu'il y a de certain c'est que l'enquête de Munir tend surtout à renseigner Yildiz et la Porte sur les véritables dispositions et les idées maîtresses dont s'inspirent les Etats balkaniques afin que la Turquie puisse adopter une politique pouvant mieux servir ses intérêts.

Les embellissements d'Athènes

Du *Monde hellénique* :

Parmi ceux à qui, avant tout, revient l'honneur de ces embellissements, il nous faut citer M. Sp. Mercouris, maire d'Athènes ; tandis qu'une vie politique tout entière pourrait à peine suffire à mener à bonne fin l'euvre entreprise, M. Mercouris, désireux de rendre la ville dont l'administration lui est confiée digne de son passé et de sa gloire antique, caresse un projet grandiose qu'il a réussi à faire adopter par le prince héritier S. A. R. Constantin.

Il s'agit de la transformation de tout le quartier aujourd'hui désert qui s'étend au nord de l'Acropole, depuis le pied du mont jusqu'au temple de Thésée et à l'église St-Philippe ; il s'agit non seulement de faire disparaître toutes les cabanes irrévérencieusement accrochées aux flancs du rocher sacré, mais de créer tout un quartier nouveau traversé de rues vastes et spacieuses, orné de parcs et de jardins verdoyants, au milieu desquels apparaîtront des maisons, des villas somptueuses qui ne pourront être construites qu'après approbation des plans par l'administration. D'autre part, les travaux entrepris pour la création de ce nouveau quartier d'Athènes ne manqueront pas d'amener

la découverte de nombreux monuments anciens. Il va sans dire que les antiquités qui sont réunies dans cette partie de la ville seront respectées de façon absolue.

Ce n'était guère qu'en s'adressant, une fois de plus aux Grecs de l'étranger, toujours prêts à participer par leurs dons généreux aux embellissements de la capitale hellénique qui personnifie pour eux l'hellénisme tout entier, que M. Mercouris espérait arriver à un résultat pratique.

Aussi, au cours du voyage qu'il fit, en Europe, pendant l'été dernier, le maire d'Athènes s'est-il adressé à différentes personnalités grecques de l'extérieur et notamment à M. Coryalenios, de Céphalonie, président de la communauté grecque de Londres, qui ont approuvé hautement les idées d'embellissements de la ville exposées par M. Mercouris. Il semble certain que grâce à l'intervention du prince héritier, enthousiaste, comme nous l'avons dit, du projet de M. Mercouris, M. Coryalenios participera à la réalisation, bien qu'il eût manifesté l'intention d'employer sa fortune à d'autres œuvres également nationales.

Afin d'aboutir pratiquement et de sauvegarder tous les intérêts artistiques et scientifiques, une commission a été constituée il y a peu de jours, sous la présidence du prince héritier. Elle comprend MM. Mercouris, maire d'Athènes; Cavadias, inspecteur général des antiquités, Sawrot, ainsi que les directeurs des écoles étrangères, MM. Holleaux, Heberdey, Dawkins, Dorpfeld. La première séance a eu lieu jeudi dernier, au palais du prince héritier. La commission a pour mission de préparer les voies et moyens, de hâter la réalisation du projet en respectant tous les intérêts. Aussitôt que les travaux préliminaires de la commission seront terminés, une loi sera présentée à la Chambre, décrétant les travaux d'utilité publique en vue de l'expropriation des biens qui seront englobés dans le nouveau quartier.

Les bandes grecques

Du *Gaulois* :

On a poussé l'audace jusqu'à prétendre qu'une *alliance* formelle a été conclue au sujet de la Macédoine entre la Grèce et la Turquie ! En vain la pressse hellénique protestait contre cette accusation ridicule, en vain démontrait-elle, avec arguments probants à l'appui que depuis que la crise macédonienne occupe les chancelleries européennes, le gouvernement d'Athènes a toujours travaillé à l'amélioration du sort des habitants de cette province, et que c'est vers ce but que tendent tous les efforts des représentants diplomatiques de la Grèce à l'Etranger. Et ce sont encore les Turcs qui, par l'acharnement qu'ils mettent a poursuivre les bandes grecques et par la mansuétude qu'ils montrent à l'égard des autres bandes, par les peines extrêmement sévères et disproportionnées aux crimes ou délits commis qu'ils infligent aux membres des bandes grecques, par une hostilité sans cause ni raison qu'ils témoignent envers l'élément grec de Macédoine, donnent le démenti le plus formel et le plus catégorique à cette seconde légende et fournissent la preuve la plus éclatante que loin de pactiser avec les Grecs, il se servent au contraire des ennemis de l'hellénisme pour faire la guerre aux Grecs de Macédoine.

Il y a cependaut un point sur lequel les rapports des autorités turques et des rapports des consuls étrangers s'accordent parfaitement c'est le courage indomptable que montrent les bandes grecques dans tous leurs engagements soit avec les troupes turques. soit avec les bandes bulgares ou bulgaro-roumaines et albano-roumaines.

Le régime des cultes non musulmans
en Turquie

Nous empruntons à une communication sur le régime des cultes en Grèce et en Turquie faite par M. G. Triantaphyllidès, avocat à la Cour d'appel de Paris, à la Société de Législation comparée, *le chapitre suivant.*

I

L'église grecque orthodoxe, son organisation

Le lendemain de la prise de Constantinople (1453), Mahomet II, observant les préceptes coraniens et surtout soucieux des intérêts, bien entendus, de sa dynastie, reconnut officiellement et exclusivement la religion grecque et orthodoxe et permit à tous ceux qui la professaient sans distinction de race, dans son empire, de jouir de leur statut personnel tel que le réglait la législation de Byzance. Il fit appeler Mgr Génadios Scholarios, un des prélats de l'Eglise grecque, et lui donna l'investiture politique de patriarche des chrétiens orthodoxes (appelés dans le langage administratif turc *roum milleti* — gréco-romains ou byzantins), lui garantissant la jouissance de tous les privilèges octroyés au patriarcat œcuménique de Constantinople par les empereurs de Byzance.

Le nouveau patriarche, reconnu ainsi chef politique et religieux de tous les chrétiens orthodoxes de l'empire, aidé par les prélats et les notables grecs qui ont échappé au massacre et au sac de Constantinople autorisés pendant trois jours par le conquérant, organisa le culte grec orthodoxe sur les principes établis par les conciles œcuméniques et la législation de l'Empire byzantin qui les avait consacrés jusqu'à la chute de Constantinople.

Il lui incombait aussi, de par la volonté du conquérant, la tâche de réclamer le statut personnel de ses ouailles et de le préserver contre l'intervention de la justice du *Chéri'i*. A cet effet il organisa les tribunaux ecclésiastiques rendus désormais seuls compétents pour juger toutes les questions relatives aux fiançailles, mariages et divorces, et leurs conséquences sans en accepter les successions testamentaires et même *ab intestat*. Le droit appliqué par ces tribunaux n'est autre que le droit canonique. La confiance qu'inspiraient ces tribunaux aux chrétiens fit prendre peu à peu à ces derniers l'habitude de leur reconnaître pleine juridiction et de faire juger par eux toutes les affaires, y comprises les obligations.

La sagesse de Mahomet II ne servit pas d'exemple à ses successeurs, dont quelques-uns persécutèrent l'Eglise. Sélim II, plus particulièrement, conçut le projet de convertir tous les chrétiens de l'Empire à l'islamisme et ordonna la destruction de toutes les églises (1520). Le patriarche de Constantinople, par une habileté diplomatique, empêcha l'exécution de ce projet. L'Eglise continua à jouir, d'une autonomie complète confirmée par les décrets d'investiture (*bérats*) remis aux patriarches qui se sont succédés sur le trône de Constantinople.

La charte impériale de 1856, connue sous le nom le *Hatti-Houmayoun*, voulut déterminer ces privilèges et invita le patriarche à convoquer une assemblée constituante, composée d'évêques et de laïques, en vue d'élaborer les règlements suivant lesquels devront désormais être administrés le culte et les affaires ecclésiastiques des orthodoxes. Ces règlements, votés par l'assemblée en 1857 et sanctionnés par le sultan, furent insérés dans le tome II, pages 906-937, du *Destour* ou *Recueil officiel des lois de l'Empire*. Le *bérat* remis aussitôt après (octobre 1860), au patriarche Joachim, l'iradé impérial du 22 *djemaz-ul-akhir* 1891, et d'autres règlements postérieurs, promulgués par la Sublime-Porte, les complètent et les expliquent (1).

Le patriarche œcuménique administre le culte et les affaires des orthodoxes avec le concours de deux conseils : le Saint-Synode, composé de douze prélats pris parmi les évêques dépendant du patriarcat, et le Conseil mixte, composé de quatre prélats faisant partie du Saint-Synode et de huit laïques élus par les représentants des paroisses réunis en assemblée électorale avec le Saint-Synode et les membres laïques sortant du Conseil mixte.

Le Saint-Synode, siégeant sous la présidence du patriarche, a une compétence générale sur toutes les questions d'ordre religieux. Le patriarche peut convoquer ces deux Conseils en assemblée plénière présidée par lui, afin de délibérer sur certaines questions importantes concernant les intérêts de l'Église, sans toutefois que l'assemblée puisse examiner une question d'ordre purement religieux, le Saint-Synode seul ayant une compétence en cette matière.

En cas de vacance du trône patriarcal, une assemblée électorale, composée de prélats et de laïques dont font aussi partie les membres du Saint-Synode et du Conseil mixte, se réunit au Patriarcat et dresse une liste de candidats au trône. La Sublime-Porte, à laquelle cette liste est ensuite soumise, peut exclure ceux des candidats qu'elle ne juge pas aptes, au au point de vue politique, à occuper le trône patriarcal. Sur cette liste, ainsi arrêtée, l'assemblée électorale élit trois candidats parmi lesquels le Saint-Synode seul choisit le futur patriarche, qui aussitôt reçoit l'investiture politique par *bérat* confirmant ses privilèges.

Les titulaires des évêchés dépendant du Patriarcat œcuménique sont nommés par le Saint-Synode et reconnus comme tels par la Sublime-Porte, qui fait parvenir aussitôt au Patriarcat les *bérats* nécessaires conférant aux évêques l'exercice de leurs privilèges politiques.

L'évêque ainsi nommé a une juridiction absolue sur le clergé de son diocèse, siège au Conseil administratif de la province, du département ou de l'arrondissement, s'il en existe un au chef-lieu de son diocèse. Un tribunal ecclésiastique et un tribunal mixte dépendant de l'évêque, à l'instar des tribunaux attachés au Patriarcat de Constantinople, jugent les procès relatifs au statut personnel des Grecs orthodoxes et à l'administration des écoles, des églises, des hospices et d'autres établissements philanthropiques du diocèse. Les décisions de ces tribunaux sont exécutées comme les jugements rendus par les tribunaux réguliers de l'Empire. Elles peuvent être déférées en appel, celles des tribunaux ecclésiastiques au Saint-Synode et celles des tribunaux mixtes au Conseil mixte du Patriarcat de Constantinople.

En dehors du Patriarcat œcuménique de Constantinople, il existe trois autres Patriarcats grecs orthodoxes : celui d'Antioche, celui

(1) Voir *Répertoire du droit français*, Carpenter et du Saint, t. XXXVI, v° Turquie, n° 115.

de Jérusalem et celui d'Alexandrie, dont l'organisation ressemble beaucoup à celui de Constantinople. Ces trois Patriarcats essentiellement grecs, ayant des circonscriptions parfaitement délimitées, sont indépendants l'un de l'autre ; leur indépendance, datant des premiers siècles du christianisme, est respectée par le gouvernement comme par le Patriarcat œcuménique qui est *primus inter pares*.

II

Edifices du culte et couvents orthodoxes.

Avant la chute de Constantinople, les églises et les monastères avaient des revenus propres suffisant à leur entretien. Ces biens, comme la plupart des églises, furent confisqués par les Ottomans qui ne laissèrent aux chrétiens que les églises de second ordre et quelques monastères. Force fut aux chrétiens de faire bâtir de nouvelles églises et de pourvoir à leur entretien. Ils ont essayé d'abord d'y affecter le revenu de certains immeubles donnés ou légués par des personnes pieuses à cet effet. On trouve encore aujourd'hui de rares églises ayant des *wakfs* comme les mosquées. Mais le gouvernement ne consent pas à généraliser cette mesure, empruntée pourtant à la législation byzantine et appliquée aux mosquées reconnues personnes morales. D'où l'habitude prise par les chrétiens orthodoxes de se servir de prête-nom pour dissimuler les biens des églises, exposés à la confiscation.

Les patriarcats grecs de Constantinople et de Jérusalem possédaient de grandes propriétés en Russie et en Roumanie dont ils tiraient des revenus importants, mettant ces autorités ecclésiastiques en état d'affronter triomphalement les périls que faisait courir à l'Eglise grecque orthodoxe l'arbitraire du gouvernement turc. Les gouvernements russe et roumain n'hésitèrent pas à les confisquer, vers le milieu du XIX^e^ siècle. Si le premier envoie de temps en temps au patriarcat de Jérusalem une subvention annuelle pour le dédommager de cette confiscation, le second détient encore aujourd'hui une fortune de 120 millions. Vainement la Conférence diplomatique réunie à Constantinople en 1864 et le Congrès de Berlin de 1878 invitèrent la Roumanie à réparer cette injustice ; ces 120 millions semblent perdus pour les deux grands patriarcats grecs, faute d'une protection efficace de la part des puissances qui ont pris part auxdits Congrès et Conférence.

Depuis quatre siècles et demi les chrétiens orthodoxes sont obligés d'entretenir leurs églises, leurs écoles et leurs hospices et de pourvoir à tous les frais du culte par des taxes qu'ils s'imposent volontiers, par des donations et des legs que les patriotes pieux considèrent comme un devoir de faire au profit de telle église, de telle école, etc. Une éphorie composée de notables de la paroisse administre ces établissements et leur fortune et s'ingénie tous les ans à combler les déficits de leur budget en faisant appel à la générosité des paroissiens et à d'autres riches de la communauté grecque.

Si le gouvernement ottoman se refuse à considérer les églises comme personnes morales, capables de posséder, il ne peut ne pas considérer les édifices du culte comme *res sacræ*. En ce qui concerne les vieilles églises abandonnées après la conquête aux chrétiens, elles avaient cette qualité juridique qui leur fut maintenue. Quant à celles qui furent plus tard bâties en vertu de firmans impériaux, elles ont été reconnues comme étant consacrées au culte et ne pouvant par conséquent tomber dans le commerce. Elles sont *res sacræ* comme les premières et ne peuvent être enlevées aux orthodoxes pour être données aux chrétiens d'un autre dogme ou à des schismatiques. Tels sont les principes plus d'une fois confirmés dans les bérats octroyés aux patriarches par le sultan, bien que souvent violés par son gouvernement.

Ce qui vient d'être dit des églises s'applique par analogie aux hôpitaux, qui dépendent soit d'un évêché, soit du Patriarcat. Tant que ces édifices sont affectés à l'usage auquel les ont destinés les fondateurs après autorisation du gouvernement, ils doivent conserver leur caractère de *res sanctæ* de la même façon que les édifices similaires dépendant des mosquées que le législateur classe parmi les *wakfs*, ains, que nous l'avons vu plus haut.

III

Les autres cultes.

L'histoire nous apprend que l'Eglise d'Orient étant le seul culte officiel reconnu par l'Empire de Byzance, tous les hérétiques se virent dans la nécessité de s'exiler ou de se réfugier dans les provinces reculées de l'Empire pour y vivre dissimulés. Lors de la conquête de Constantinople, il ne pouvait être question que de chrétiens orthodoxes auxquels le conquérant octroya les privilèges que nous venons de voir. Peu à peu les partisans d'autres dogmes, ainsi que les juifs, profitant de diverses circonstances, demandèrent et obtinrent du gouvernement ottoman certains des privilèges accordés aux grecs orthodoxes. Il serait long d'entrer dans les détails des *bérats* octroyés aux patriarches arménien, catholique et grégorien, à l'exarque bulgare, aux rabbins, etc. L'ordonnance impériale du 25 *djemaïz-ul achkir* 1891, qui confirme les privilèges du Patriarcat grec orthodoxe, stipule expressément que les autres cultes ne peuvent pas s'en prévaloir. Il serait long d'analyser ici les *bérats* des chefs des cultes autres que le culte grec orthodoxe. On peut les résumer en disant que l'exercice de ces cultes est assuré conformément aux dispositions du droit canonique en vigueur dans chacune de ces Eglises, les diverses communautés avec les chefs religieux respectifs en assumant l'organisation et l'administration.

Les missions catholiques sont régies par les Capitulations et les firmans qui les complètent. Les missions protestantes sont tolérées et jouissent d'une protection plus ou moins efficace, suivant l'influence de la Légation dont elles relèvent.

Les Koutzo-Valaques

Extrait de l'étude de M. E. Engelhardt : la *Question macédonienne*.

Aux deux nationalités chrétiennes du centre balkanique reconnues par la Porte s'est ajoutée, dans ces derniers temps, celle des Koutzo-Valaques qui, disséminés pour la plupart dans les vilayets de Salonique et de Monastir, n'y figurent que dans la minime proportion de 6 à 7 o/o.

Ces colons, dont l'origine reste obscure (1)t ont toujours étaient considérés comme appartenant moralement à la Grèce qui les a civilisés et dont ils parlent la langue tout en gardan, leur dialecte, mélangé de latin, de grec et de slave.

Cette pénétration du génie, des mœurs et des traditions du peuple supérieur au milieu duquel ils vivent pour la plupart en groupee dispersés comme les îlots d'un archipel, est à ce point manifeste que, dans un rapport au ministre de l'instruction publique de Roumanie, le propre directeur roumain de l'école commerciale roumaine de Janina a pu dire en propres termes : la grande majorité des Koutzo-Valaques est philhellène (1). Un diplomate anglais accrédité à Bucarest, affirme lui-même que les Koutzo-Valaques sont plus ou moins hellénisés (2).

Quelles raisons ont pu déterminer la Porte à reconnaître à une population sans doute intéressante, mais si morcelée et de si faible importance numérique, une existence légale particulière en lui assurant la parité religieuse, administrative et juridique avec deux des principales races du territoire macédonien ?

Comment interpréter l'octroi en quelque sorte improvisé d'un tel privilège, alors que les Bulgares ne l'avaient obtenu qu'après de longues années de sollicitation et d'attente et que les Serbes, sujets ottomans, incomparablement plus nombreux et plus compacts, en sont encore privés ?

Je n'ai pas à m'étendre longuement ici sur l'historique d'une négociation qui forme un épisode encore peu connu de la diplomatie contemporaine.

Vers le milieu du siècle passé et surtout depuis 1870, le Cabinet de Bucarest avait entrepris une sorte d'apostolat dans les principaux centres koutzo-valaques et notamment à Monastir, à Salonique et à Janina où il subventionnait des écoles dirigées par des professeurs roumains.

Cette initiative n'avait pas été heureuse et dans ces dernières années le budget de l'Etat avait été allégé de la plupart des allocations scolaires destinées « aux frères macédoniens ». Négligée dans le programme ministériel, la question koutzo-valaque sommeillait, lorsque inopinément elle fut remise à l'ordre du jour à la suite d'un voyage du premier ministre du Roi Karol à Berlin.

Le fait en lui-même est assez suggestif et nous révèle un de ces à-coups dont la chancellerie germanique est coutumière. Il nous explique le prompt et facile succès d'une instance que les intéressés eux-mêmes n'avaient pas spontanément provoquée, qui n'avait pas pour mobile de véritables et profondes aspirations comme celles des Bulgares résolus à se séparer de l'orthodoxie hellenique (1).

Au point de vue de la répartition par séries que j'ai entrepris de motiver, il me suffira de constater d'après la condition géographique et l'émiettement des Koutzo-Valaques que cette population, séparée de la mère patrie par les frontières de trois nationalités différentes, ne peut constituer un Etat indépendant et doit nécessaiaement suivre les destinées de la société politique à laquelle reviendra le territoire où elle est *en majeure partie* disséminée.

Ainsi simplifiée par un double déclassement, la solution du problème macédonien dépendrait essentiellement du partage éventuel entre Grecs et Bulgares des deux villayets de Salonique et de Monastir.

(1) Sont-ils, comme quelques historiens le supposent, des macédoniens latinisés par les colonies romaines établies dans les montagnes du Pinde ?

(1) Rapport de M. Lazaresco Lecanta, du 20 novembre 1901.

(2) *The Balkan question*. édit. by L. Villari, p. 80.

Le Directeur-Gérant : A. Adossidès.

Levallois-Perret. — Imprimerie Wellhoff et Roche
55, rue Fromont.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 3. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. 1er FÉVRIER 1907.

L'Hellénisme

ORGANE BI-MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ " L'HELLENISMOS "

ABONNEMENTS:
France. . . . . UN AN 6 FR.
Union Postale . . — 8 FR.

DIRECTION A PARIS
42, Rue de Grenelle (VIIe Arrondis.)

Le bureau de l'HELLÉNISME est ouvert les Lundi, Mercredi et Vendredi de 10 heures à midi.

SOMMAIRE

Les conditions de la Macédoine : *lettre au* Times *de* SIR EDOUARD LAW.

Conférence de M. Gaston Deschamps : *l'hellénisme en Asie-Mineure.*

Persécutions des Grecs en Bulgarie : — II. *une étude de* M. A. ROMANOS, ancien ministre des affaires étrangères de Grèce.

Echos : *le Patriarcat, la Porte et les Roumains; une capture intéressante; mort de D. Bernardaki; la candidature de M. J. Gennadios; les troubles de Sophia.*

La question macédonienne en Egypte : *conférence de* M. A. ANDRÉADÈS.

En Macédoine : *le massacre de Zirnovon; les bandes; Turcs, Serbes et Bulgares.*

En Bulgarie : *lettre de Sophia.*

Revue de la Presse : *un article du* Popolo romano; *le massacre de Klepousna; le « génie national » bulgare; une conférence à Genève.*

Genève et la Grèce, *d'après le* Journal de Genève.

Les conditions de la Macédoine

Le Times du 24 janvier publie la lettre suivante de Sir Edouard Law, ancien ministre des finances des Indes, un des hommes qui connaissent le mieux l'Orient et les conditions politiques de la Turquie et des pays balkaniques :

L'état de choses peu satisfaisant dans la Péninsule des Balkans a, dans ces dernières deux ou trois années, été l'objet de l'attention générale; mais le public européen ne semble pas se rendre compte que cet état de choses est, dans une grande mesure, la conséquence de la politique bien arrêtée du gouvernement turc et il comprend moins encore l'aide involontaire que cette politique a reçue de l'action des gouvernements européens intéressés dans la question.

La mémoire du public est courte et il semble vraiment qu'il oublie qu'il faut chercher l'origine des troubles actuels en Macédoine dans l'activité des révolutionnaires bulgares connus sous le nom de comitadjis, dont le quartier général était à Sophia et a reçu toutes sortes d'encouragements de la part du gouvernement bulgare. Les comitadjis ont assumé la prétendue tâche de libérer leurs frères des provinces macédoniennes de l'oppression turque, mais leur programme comprenait toute espèce de violences contre la population grecque et serbe qui refusait de coopérer à ce qui n'était pas une simple croisade au bénéfice des chrétiens, mais plutôt une lutte pour la suprématie bulgare sur les autres races chrétiennes dans des provinces destinées à être détachées de la Turquie à une date rapprochée.

Aussi longtemps que les bandes de comitadjis n'avaient pas acquis une force telle qu'elle pût constituer une menace sérieuse pour le pouvoir ottoman, les politiciens turcs étaient très satisfaits qu'une partie des chrétiens maltraitât et massacrât l'autre, mais, bien que lents à se mouvoir, ils étaient décidés à briser le mouvement s'il devenait trop dangereux. Lorsque l'activité et la violence des comitadjis et la lenteur des Turcs à agir contre eux avaient produit dans la Péninsule des Balkans des troubles de nature à alarmer l'Autriche et la Russie et à les réduire à intervenir, les Turcs, bien qu'ils aient montré une grande résistance aux demandes de l'Autriche et de la Russie, en avaient eux-mêmes assez des Bulgares et étaient disposés à mettre un terme à la source de tous ces ennuis. Ils avaient, en effet, détruit ou repoussé en Bulgarie les bandes les plus considérables. Toutefois, sur ces entrefaites, le sentiment public en Grèce et dans les pays habités par les Grecs avait été vivement irrité par les atrocités des comitadjis et par le spectacle de réfugiés grecs fuyant devant leurs persécuteurs bulgares; l'adoption d'une politique de représailles en était l'inévitable conséquence.

Grecs et Serbes étaient impuissants devant les bandes bulgares par le fait que les autorités turques ne leur permettaient pas de s'armer, et c'était seulement les comitadgis et leurs amis qui possédaient des armes fournies par la Bulgarie. Malgré les appels réitérés du gouvernement grec, l'Europe ne sembla point disposée à protéger les Grecs et les Serbes contre les crimes bulgares, ce qui les décida à se protéger eux-mêmes.

Quand des hommes armés eurent pénétré en Macédoine et fourni d'armes leurs compatriotes, les Grecs se levèrent contre leurs oppresseurs et eurent recours à des procédés qui, quoique imités de ceux qu'avaient employés les Bulgares, ne sauraient être approuvés, pour revendiquer le droit à l'existence de la race grecque en Macédoine sur un pied au moins égal aux droits des Bulgares.

Ces derniers avaient soutenu devant l'Europe que la population grecque était une quantité négligeable en Macédoine; ils furent obligés de changer de ton et réclamèrent à haute voix protection contre les représailles de la communauté grecque.

Le manque de fonds et d'organisation occasionna un retard considérable dans le développement d'une active politique de représailles de la part des Grecs. Ce retard fut regrettable au point de vue des sympathies de l'Europe pour les Grecs, dans leur lutte contre la tentative de bulgarisation de la Macédoine tout entière. Pendant que l'action des bandes grecques retenait l'attention des chancelleries européennes, les principales bandes de comitadjis avaient été dispersées et les représentants des puissances accrédités actuellement en Macédoine donnaient de nouvelles assurances à leurs gouvernements quant à un rétablissement possible de l'ordre dans les régions troublées; ils n'avaient pas songé à demander des compensations en faveur des rayas grecs et serbes ruinés et dépouillés, mais grande était leur indignation à cause de la continuation des désordres résultant de l'action grecque. Les Turcs pourtant ne regrettèrent nullement la tournure qu'avaient prise les événements.

Les Bulgares avaient agi à leur guise pendant que les Turcs regardaient faire; maintenant, c'était le tour des Grecs. Dans les deux cas, Constantinople était satisfait. Mais de même que, lorsque les Bulgares avaient semblé trop forts, les Turcs s'étaient tournés contre eux, de même, plus tard, et sous prétexte de déférer aux désirs des puissances, les Turcs commencèrent à prendre des mesures énergiques contre les Grecs.

Etant donnée la situation compliquée de plusieurs parties de la Macédoine, on pourrait peut-être, dans une certaine mesure, excuser la cruauté et la violence des Bulgares et des Grecs soumis à la domination turque. Mais quelle excuse pourrait-on trouver aux crimes, à la profanation des églises, à la destruction des écoles et des propriétés privées dont la communauté grecque a été victime sous les yeux des autorités en Bulgarie ? Et qu'aurait-on dit si des citoyens bulgares avaient été traités de la même manière dans une ville quelconque de la Grèce ?

Il suffit de citer l'exemple, de l'indigne traitement dont a été l'objet l'archevêque

grec, la profanation de l'église de Saint-Nicolas, et l'attaque dirigée contre l'hôpital grec de Varna; la profanation de la cathédrale de Saint-Charalambi, le sac de la résidence de l'archevêque grec, suivi de sévices barbares envers le prêtre Photius qui finalement fut transporté à moitié mort à l'hôpital; la destruction du collège et du cercle grec à Philippopoli; le pillage des écoles, instituts et propriétés privées grecs à Sténimachos; l'incendie et la destruction de tous les établissements et propriétés grecs à Anchialos, où de nombreux Hellènes furent tués à coups de fusil par la populace bulgare et d'autres périrent dans les flammes. De tels actes de barbarie effrénée établissent pleinement la culpabilité des autorités bulgares.

Il faudrait noter qu'un des principaux motifs d'animosité contre les Bulgares, consiste dans le fait — que n'oublient pas les autres peuples des Balkans — que les Bulgares furent les seuls à demeurer de tout temps soumis au joug turc et ne s'étaient jamais soulevés pour revendiquer leurs libertés jusqu'au jour où leur pays fut occupé par une puissante armée russe. Les Grecs avaient toujours été à la tête des luttes pour l'indépendance, ne comptant que sur eux-mêmes, et plus tard les Serbes aussi s'étaient battus sans l'assistance de troupes étrangères; il est donc dur aux Grecs et aux Serbes d'être obligés d'admettre la supéririotié militaire des Bulgares, et ils ressentent naturellement la faveur marquée que l'Europe témoigne à la Bulgarie — auteur des troubles actuels. Il est douteux que cette faveur ait été intentionnelle, mais le fait n'en subsiste pas moins que quand les Bulgares, incapables de tenir tête aux Grecs dans la sauvage guerre de race qui se poursuit en Macédoine, eurent organisé délibérément le pillage et le massacre de la population pacifique grecque des villes en Bulgarie, nulle voix d'horreur ou de réprobation ne s'est élevée en Europe.

En somme, Constantinople négligea tout d'abord d'empêcher les Bulgares de massacrer les Grecs et les Serbes, et quand ceux-là furent trop grisés par de faciles victoires remportées sur leurs frères chrétiens désarmés, les Turcs, avec une répugnance apparente, se sont conformés aux injonctions des puissances en supprimant les comitadjis (1). Puis ils permirent aux Grecs de se venger eux-mêmes des partisans bulgares, des comitadjis, et quand les Grecs furent allés assez loin, aux yeux des Turcs, ceux-ci se sont encore conformés aux demandes des puissances, en réprimant sévèrement l'action grecque. Les chrétiens se sont entr'égorgés, — l'antique haine entre le Bulgare et le Grec a été rallumée au point qu'elle pourrait assurer pour longtemps encore la suprématie turque sur les deux, — les chancelleries européennes n'ont contenté personne, et Constantinople probablement jubile en secret.

E. FG. Law.

Le fait que les troubles en Macédoine avaient été provoqués par des attaques sanglantes des Bulgares contre les Grecs et les Serbes désarmés, et que le mouvement visait à assurer la suprématie bulgare en Macédoine est amplement prouvé par les rapports des agents diplomatiques et consulaires anglais publiés dans les Blue-Books : « Turkey n° 1, 1904 ». Voy. p. 98, parag. fin. Rapp. de M. Mc. Gregor; p. 124. Rapp. de sir A. Biliotti; p. 128, liste des crimes pp. 166-171, liste ds meurtres; p. 192. Rapp. de sir A. Biliotti; p, 195. Rapp. de M. Mc. Grégor; p. 228. Rapp. de M. Mc. Gregor.

(1) En «poursuivant» eût été plus exact. Les comitadjis bulgares n'ont point été « supprimés » par les Turcs. Et c'est pour avoir persisté à massacrer les populations grecques, que les Hellènes sont entrés en lutte.

N. D. L. R.

Conférence de M. Gaston Deschamps

L'Hellénisme en Asie-Mineure

Le 27 janvier, à la salle de Géographie, M. Gaston Deschamps a fait une conférence sur l'hellénisme en Asie-Mineure, devant une salle absolument comble. En l'absence de M. Th. Homolle, président de la Ligue, empêché au dernier moment, c'est M. Théodore Reinach, député, vice-président de la Ligue, qui présidait cette réunion. Il était assisté de MM. G. Perrot, Ed. Pottier, de l'Institut; Th. Grimanelli, secrétaire général de la Ligue; G. Fougères, Ch. Diehl, d'Eichstal, J. Psichari et G. Triantaphyllidès. En ouvrant la séance, M. Reinach dit :

Parmi les savants français il n'y en a aucun qui, dès la première heure, ait allié d'une façon plus constante le culte de la Grèce antique avec les sympathies actives pour la Grèce moderne. L'auteur de la *Grèce d'aujourd'hui*, où l'on a applaudi un About bienveillant, l'auteur du livre *Sur les routes d'Asie*, était tout désigné pour vous entretenir aujourd'hui de l'hellénisme dans la Turquie d'Asie.

M. Reinach donne ensuite lecture de la dépêche suivante envoyée à M. Homolle, par le patriarche de Constantinople, en réponse aux vœux que la Ligue avait transmis à Sa Sainteté, à l'occasion du nouvel an grec, au sortir de la conférence de M. Ch. Diehl :

« Accepte avec reconnaissance vos bons « vœux; exprime mes remerciements à tous « ceux qui travaillent pour rendre justice à « notre Eglise.

« Patriarche Joachim. »

C'est au milieu de vifs applaudissements que M. Gaston Deschamps se lève pour prendre la parole ; après quelques mots d'introduction l'orateur commence par retracer les origines du philhellénisme en France :

Pendant tout le cours du XIX^e^ siècle, nos grands hommes d'Etat, nos grands poètes, nos grands artistes ont été philhellènes. Ce n'est pas à vous qu'il faut rappeler le nom de Chateaubriand, de Victor Hugo, d'Eugène Delacroix. Vous savez combien Gambetta aimait cette noble cause ; vous savez que Jules Ferry, qui fut ministre de France à Athènes, n'a jamais oublié ses anciens hôtes, les Hellènes, et que ceux-ci, de leur côté, ont gardé de lui le plus affectueux souvenir. Enfin, nous pouvons vous dire qu'aujourd'hui même, dans les conseils du gouvernement, nous pouvons compter sur de très hautes, très enthousiastes et très efficaces amitiés dont profiteront, j'en suis sûr, non seulement la Grèce notre amie, mais l'hellénisme tout entier. (*Applaudissements.*)

C'est une erreur communément répandue que de confondre le royaume de Grèce, dont les limites ont été tracées d'une façon si précaire par des traités heureusement sujets à revision, et l'hellénisme, c'est-à-dire l'ensemble de la nation grecque.

La définition de la nation grecque, je n'aurai pas l'indiscrétion de vous la fournir moi-même ; je l'emprunterai à l'un des plus illustres hommes d'Etat de la Grèce moderne, à un éminent diplomate qui a mis tout son cœur au service des infinies délicatesses de son esprit. Je trouve, dans la correspondance du comte Capo d'Istria qui fut le premier interprète des revendications modernes de l'hellénisme, la définition suivante, datée du 16 octobre 1827 :

« La nation grecque se compose des hommes « qui, depuis la conquête de Constantinople, n'ont « pas cessé de professer la religion orthodoxe, de « parler la langue de leurs pères et qui sont de- « meurés sous la juridiction temporelle ou spiri- « tuelle de leur Eglise, n'importe le pays qu'ils « habitent en Turquie. »

Ces lignes sont datées du 16 octobre 1827 et extraites d'une lettre adressée à M. Wilmott Hortonpar le comte Capo d'Istria (1).

S'il était nécessaire de vous prouver par d'autres documents à quel point cette définition de la nation grecque est restée présente depuis ce temps-là à tous ceux qui ont eu l'honneur de parler au nom de l'hellénisme, je pourrais me reporter à une des circonstances dont le souvenir est le plus doux, j'en suis persuadé, aux Hellènes présents dans cette salle, c'est-à-dire à l'acte solennel par lequel, en 1863, les îles Ioniennes furent réunies au royaume de Grèce. Le Parlement des îles Ioniennes, par le décret de 1863, s'exprime ainsi :

« Les îles de Corfou, Céphalonie, Zante, Sainte- « Maure, Cérigo et Paxo, avec toutes leurs dé- « pendances, sont unies au royaume de Grèce, « afin d'en former à toujours partie inséparable « en un seul et indivisible Etat, sous le spectre « constitutionnel de Sa Majesté le roi des Hel- « lènes, Georges I^er^ et de ses successeurs. »

Et comme si cette assemblée eut craint qu'on ne considérât la satisfaction qu'on lui accordait comme un bienfait dont pût se contenter son infini désir de panhellénisme, le même Parlement des Sept-Iles, dans sa réponse au message du haut-commissaire, représentant des puissances protectrices en cette occasion, ajoutait fièrement :

« Veuille l'Europe chrétienne, appréciant les « services que la nation grecque a rendus et est « appelée à rendre encore à l'humanité, complé- « ter l'œuvre qu'elle a généreusement commen- « cée, en concourant à la reconstitution complète « et définitive de cette nation, dans l'intérêt de la « civilisation et pour l'entier accomplissement des « desseins du Très-Haut. »

Nous avons ici le spectacle d'une nation qui commence à peine à se ressaisir, dont les droits sont imprescriptibles, dont les revendications sont indéfinies dans l'avenir et qui réclame de la façon la plus expresse sa reconstitution complète et définitive. Ce n'est pas à nous à dire si elle peut l'espérer dans un délai très prochain, mais c'est à nous à nous associer à ce souhait national tout à fait conforme aux lois de la justice et à l'évolution de l'humanité.

Ce jour du 6 octobre 1863 a été l'occasion d'une allégresse dont il m'a été donné de recueillir quelques échos dans les conversations de personnes qui en ont été les témoins. Ce jour-là, le canon des forts de Corfou retentit; l'hymne national fut chanté dans l'île enfin rendue à la mère-patrie; ce jour-là, tous les cœurs étaient joyeux; dans l'allégresse des musiques, des couleurs, des parfums, tous les cœurs s'ouvraient à une espérance indéfinie, mais l'âme des patriotes hellènes fut particulièrement touchée lorsque, le soir de cette journée inoubliable, on vit, sous les premières étoiles de la nuit commençante, sur la côte en face de Corfou, les feux de joie qu'allumaient les montagnards de l'Epire. On comprit alors, par ce signal lointain, que c'était la Grèce esclave qui répondait à la

(1) V. la *Correspondance* du comte Capo d'Istria, président de la Grèce, Genève, Cherbuliez et C^ie^, 1839; — Tome I, p. 265. — Ces lignes sont citées dans la *Grèce d'aujourd'hui*, de M. Gaston Deschamps, p. 318.

Grèce libre, et qui s'associait à son indomptable espoir. (*Applaudissements.*)

Il y a, en effet, deux Grèces, celle qui a reconquis son indépendance, et celle qui espère la reconquérir un jour. Ces deux Grèces, la Grèce libérée et la Grèce souffrante, n'en font qu'une, mais il est nécessaire cependant d'établir entre elles deux une division que les Hellènes expriment par une expression que j'ai vu souvent revenir dans leur bouche ou sous leur plume : la Grèce de l'intérieur, et la Grèce de l'extérieur : ἡ ἔσω καὶ ἡ ἔξω Ἑλλάς.

Comment et par quel effort ces deux Grèces essaient de se réunir l'une à l'autre, c'est ce que l'histoire nous montrerait si nous avions le loisir, dans le peu de temps qui nous est départi, de parcourir toutes les étapes de ce long itinéraire vers la liberté qui, en tant de haltes douloureuses, a été le plus pénible, le plus épouvantable, le plus tragique des calvaires. Mais ce qui est beau à constater dans cette histoire si longue, dans ces documents qui nous sont venus du fond des temps et qui attestent l'ancienneté des revendications qui, aujourd'hui, ont des représentants officiels, c'est de voir que jamais ceux qui formulent ces espérances ne sont sujets à la moindre défaillance. Au moment même où il semble que l'horizon est le plus sombre, où il parait que leurs espérances ne doivent être que des chimères, c'est à ce moment-là qu'avec une magnifique naïveté, ils exposent toute la splendeur de leur programme national.

Je trouve par exemple dans les écrits d'un géographe grec fort obscur qui s'appelle Meletios et qui écrivait en 1728, cette phrase si touchante par le mélange d'humilité qu'elle révèle et aussi de confiance invincible dans l'avenir :

« La Hellade, nom autrefois grand et glorieux,
« maintenant humble et misérable, est appelée la
« Grèce par les Européens, et la Roumélie par les
« Turcs et par les autres peuples. Dans le sens le
« plus étendu, elle comprend l'Epire, l'Acarnanie,
« l'Attique, le Péloponèse, la Thessalie, l'Etolie,
« la Macédoine, la Thrace, les îles grecques de la
« mer Ionienne et de la mer Egée et toute l'Asie
« Mineure. »

Si les hommes d'Etat de 1728 avaient eu le loisir de s'occuper de ces choses, qu'ils ignoraient outre mesure, ils auraient souri peut-être de la naïveté de ce bon Meletios. Ce qu'ils ne savaient pas, ce qu'ils ne pouvaient pas savoir, c'est ce qu'il y a de puissance dans l'espérance vivace d'un peuple qui ne veut pas mourir! (*Applaudissements.*)

Tout le monde, ceux-là même qui auraient dû être les mieux informés, se trompaient sur le présent et sur l'avenir de la Grèce. Cette Asie Mineure à laquelle Meletios fait allusion et qui est le sujet spécial de notre entretien, on la connaissait à peine ; elle était si loin ! Elle était séparée de l'Europe, non seulement par la différence de langue, de religion et par toutes sortes de malentendus, mais encore par des mers dangereuses et mal fréquentées qu'il était périlleux de traverser.

Cette Asie Mineure, c'est à peine si un de nos plus éminents ambassadeurs à Constantinople, un correspondant de Racine, le comte de Guilleragues, semblait en soupçonner l'existence, lorsqu'il écrivait à l'auteur de *Phèdre*, du palais de France à Péra, le 9 juin 1684 ces lignes extraordinaires :

« Le Scamandre et le Simoïs sont à sec dix mois
« de l'année : leur lit n'est qu'un fossé. L'Hèbre
« est une rivière de quatrième ordre. Les 22
« royaumes de l'Anatolie ne peuvent jamais avoir
« fourni la moitié des hommes dont les historiens
« font mention. Le terrain est presque partout
« pierreux, aride et sans rivière. »

Il ajoute ceci, qui n'offensera personne dans cette salle, car ces lignes sont datées de 1684, et d'ailleurs elles sont couvertes par l'immunité diplomatique :

« Le grec vulguaire, langue aussi corrompue et
« aussi misérable que l'ancienne Grèce l'est deve-
« nue. »

Voilà tout ce que trouvait à dire sur la Grèce de ce temps-là le célèbre correspondant de cet admirable Racine que nous pouvons considérer comme un des plus grands hommes de notre pays et comme un des plus illustres héritiers, dans notre langue, et dans notre littérature, de l'hellénisme ancien.

Aucun d'eux, aucun de ces hommes ne pouvait se douter qu'un jour l'hellénisme refleurirait, qu'il commençait déjà à refleurir sur cette terre d'Asie mineure, où la sagesse grecque avait parlé pour la première fois par la bouche de Thalès de Milet, où la philosophie s'était épanouie avec Anaxagore de Clazomène, où tant de sculpteurs, d'artistes, d'orateurs, de mucisiens avaient enchanté l'aurore de la civilisation et le glorieux crépuscule du monde antique Non, on ne savait pas, on ne voulait pas savoir et, chose curieuse, au temps même où M. de Guilleragues écrivait les lignes étonnantes que je viens de vous citer, même, pour être tout à fait exact, quelques années auparavant, en 1682, un de ces nombreux évergètes qui n'ont jamais manqué à l'hellénisme, Servetos, fondait à Trébizonde des collèges destinés à faire revivre, dans ces pays qui semblaient alors voués pour toujours à la barbarie, l'idée nationale, l'idée hellénique, dont les revendications allaient trouver ailleurs des interprètes si éloquents et des témoignages si efficaces.

M. de Guilleragues ne voulait pas savoir ou ne pouvait pas savoir ce qui se passait aux environs de son palais. S'il avait regardé d'un peu plus près autour de lui, s'il avait écouté les conversations des gens du peuple dans les faubourgs de Pera et de Galata, ou si même il s'était entretenu davantage avec les drogmans de son ambassade, peut-être aurait-il pu prévoir ce que disait quelques années après un des historiens moderne de l'empire ottoman, Démétrius Cantemir, prince de Moldavie. Ici, nous n'avons pas affaire à un Hellène ; l'historien de l'empire ottoman que je vous cite n'est pas intéressé directement à défendre cette cause. Voici cependant ce qu'il nous dit :

« Ici je prie le lecteur de ne pas regarder la
« Grèce moderne comme font la plupart des chré-
« tiens, avec un air de mépris. Bien loin d'être le
« siège de la barbarie, on peut dire, que dans ce
« dernier siècle elle a produit des génies compara-
« bles à ses anciens sages, et pour ne point remon-
« ter plus haut, de nos jours, on à vu trois patriar-
« ches, un de Constantinople et deux de Jérusa-
« lem, parvenir à une grande réputation, juste
« récompense de leur mérite. »

C'est à partir de la fin du XVIII^e^ siècle que l'intérêt de l'Europe pour l'hellénisme asservi commence à se manifester. Du moins essaie-t-elle de mieux observer, de mieux connaître et comprendre la vie, les sentiments, les aspirations des populations grecques de l'empire ottoman. Voici un des premiers témoignages de cette sollicitude en faveur des Grecs, émanant d'un Français, le citoyen Olivier, qui avait été chargé d'une mission officielle dans le Levant et que cite M. G. Deschamps :

Le Grec ici, — *écrit-il de Chio, en 1792*, — est probe, civil, hardi, industrieux, spirituel, instruit et riche... Ce qui distingue les habitants de Chio, c'est un penchant décidé vers le commerce, un goût vif pour les arts, un désir d'entreprendre ; c'est un esprit enjoué, plaisant, épigrammatique.

Mais voici un trait particulièrement plaisant du caractère des Chiotes, rapporté par le citoyen Olivier : « Ils ont, dit-il, une sorte « de gaieté qui a donné lieu au proverbe « suivant : « Il est aussi rare de trouver un « cheval vert qu'un Sciote sage. » Mais il semble craindre d'offusquer ses nouveaux amis et s'empresse d'ajouter :

Quelque vrai que soit le sens outré de ce proverbe à l'égard de quelques habitants de Chio, il en est un grand nombre qui savent allier la prudence la plus circonspecte à l'enjouement le plus vif et le plus aimable. Nulle autre ville, dans le Levant, ne présente une si grande masse d'instruction ; nulle autre ne renferme autant d'hommes exempts de préjugés, pleins de bon sens et de raison, doués d'une tête mieux organisée (1).

Ainsi s'exprimait, poursuit M. G. Deschamps, le citoyen Olivier, chargé d'une mission dans le Levant par la première République, et tout surpris de trouver dans ces pays où son gouvernement l'avait envoyé, au lieu de la barbarie qu'on lui avait annoncée, une civilisation qui ne semblait pas seulement renaissante, mais qui semblait avoir toujours fleuri dans ces lieux abandonnés depuis si longtemps par l'Europe ingrate et oublieuse.

L'orateur rappelle les efforts de l'hellénisme faits dès cette époque pour développer le mouvement scolaire. Il cite l'exemple de Cydonie (Kydoniès) possédant déjà des écoles florissantes dont l'organisation nous a été décrite par Ambroise-Firmin Didot (2). Plus près de nous, vers le milieu du XIX^e^ siècle, un historien, Fustel de Coulanges, nous apporte un témoignage précieux sur la vie nationale grecque. C'est ainsi que l'auteur de la *Cité antique* dit par exemple des Chiotes :

Il faut qu'à l'exemple des Chiotes eux-mêmes, nous considérions les Turcs comme n'existant pas dans l'île. Chio est un état grec, ayant un gouvernement, des lois, des finances, une politique.

Ces lignes sont signées de Fustel de Coulanges qui les écrivait en 1850 dans l'île de Chio même où il avait été envoyé par le gouvernement français en qualité de membre de l'Ecole française d'Athènes.

M. Gaston Deschamps, va nous entretenir de l'Ecole française d'Athènes dont l'œuvre est si féconde et glorieuse.

Cette Ecole française d'Athènes, fondée par ordonnance royale de 1846, a permis à un certain nombre de Français d'être envoyés là-bas pendant les années de leur jeunesse, avant l'heure inévitable des préjugés et des désillusions ; ils ont ouvert leurs yeux, des yeux frais, nouvellement épanouis devant les merveilleux spectacles de la vie ; ils ont vu là-bas des spectacles si beaux, si réconfortants, qu'ils ne les ont jamais oubliés ; et, aujourd'hui encore, ceux qui sont ici et qui m'entourent le savent bien, il y a tout à la fois de la douceur et de l'admiration dans la réminiscence qu'éveillent dans notre esprit nos voyages d'Orient parmi nos amis les Hellènes de la Turquie d'Asie. (*Applaudissements.*)

Je me hâte de dire qu'on ne nous envoyait point là-bas pour faire de la politique, même de la politique simplement théorique et généreuse ; on nous envoyait là-bas pour découvrir autant que possible des inscriptions anciennes, des statues antiques, ce qui est une manière fort efficace, après tout, de servir la cause de l hellénisme. Mais tout en nous acquittant de notre devoir avec le plus de conscience possible, rien ne nous empêchait de regarder ce qu'il y avait autour des inscriptions, de lever nos yeux vers les décors qui nous environnaient, vers les personnes qui peuplaient ces décors, et de connaitre, par l'expérience directe, par les conversations de tous les jours, par une sorte de pénétration intime avec l'âme même de l hellénisme, les complexités infinies et la beauté totale de cet effort par où les Grecs d'Asie Mineure, enveloppés de toutes parts par la barbarie, trouvent moyen cependant de rester eux-mêmes en cet état, de ne pas aliéner leur âme dans une

(1) V. G. A. Olivier, *Voyage dans l'empire ottoman, l'Egypte et la Perse, fait par ordre du gouvernement, pendant les six premières années de la République*, t. II, p. 103. Paris an IX. — Cité par M. Gaston Deschamps, *Sur les Routes d'Asie*, page 80.

(2) *Voyages dans le Levant*, p. 381.

terre qu'on leur a prise et de justifier tous les jours ce beau mot d'un ancien directeur de l Ecole d'Athènes, M. Albert Dumont, qui disait que quel que soit le pays où s'établissent et se maintiennent les Hellènes, leur âme ne s'expatrie jamais. (*Applaudissements.*)

Mieux que des souvenirs oraux ou écrits, des images visibles vont vous permettre d'accompagner sur les routes d'Asie quelques-uns de ces jeunes voyageurs qui sont allés là-bas, d'étape en étape, demandant l'hospitalité de chaque soir aux villages rencontrés en chemin. Ces voyageurs sont fort exempts de toute ingratitude envers leurs hôtes des autres races ; ils ont gardé cependant un souvenir particulièrement affectueux à leurs hôtes hellènes, à ces braves gens des petites bourgades asiatiques, à l'épicier hospitalier, au bacal affectueux qui, debout sur le pas de sa porte, leur souhaitait la bienvenue, à l'avocat disert et qui parlait de Paris et du Quartier Latin, au médecin savant qui cependant n'avait pas oublié les bals ou les cafés du boulevard Saint-Michel, tout en poursuivant d'ailleurs ses études et la pratique de son métier avec la plus grande conscience ; et je n'aurai garde d'oublier l'instituteur, le pappas, ou des personnages plus importants, l'évêque, le président du syllogue local, tous personnages éminemment représentatifs, dont l'étude détaillée nous permettrait de parcourir d'échelon en échelon, la société grecque dans ce milieu que nous allons maintenant parcourir d'étape en étape, à la suite de jeunes Athéniens qui, partis de Nicée, se sont enfoncés vers la Bithynie et la Galatie.

Ici le conférencier nous fait faire un tour en Asie Mineure. C'est un défilé de sites pittoresques, de ruines glorieuses, de débris de temples antiques, tel que celui du Zeus Panhellénique, qu'enserrent des mosquées et des tombeaux turcs ; d'autres projections nous transportent au milieu de villes ou de bourgades turques, aux quartiers grouillants, aux petites maisons croulantes « à l'aspect éphémère », aux ruelles enchevêtrées ; c'est une évocation de l'Orient pittoresque, merveilleux, dévasté, léthargique. Et toujours, au milieu de ces cités sans vie qui semblent des ruines, d'autres ruines, des marbres antiques, des tombeaux — celui de Midas, entre autres — voisinant avec des couvents turcs, des tekkés de derviches, des mosquées, des turbés.

M. Gaston Deschamps rend hommage aux vertus de courtoisie empressée, d'hospitalité cordiale que l'étranger est sûr de rencontrer chez les Turcs.

Voici le conak d'Ahmet bey, vaste résidence orientale aux nombreuses galeries « où l'on se réunit le soir, on y boit du café, « par petites gorgées, tout en échangeant « des propos très lents, qui ont toujours un « tour philosophique ou narratif. »

En nous montrant un groupe de *zaptiers* (gendarmes turcs), à l'aspect assez rébarbatif, il rappelle leurs qualités de fidélité, de dévouement, mais il n'oublie pas qu'il ont parfois la main un peu trop lourde... Voici là-dessus un trait caractéristique :

Je me rappelle qu'un jour un de ces personages, pas un de ceux qui sont ici, mais un autre qui leur ressemblait comme un frère, tomba à bras raccourcis sur un malheureux paysan, qui, prétendait-il, avait refusé de nous indiquer le chemin. Il s'étonna beaucoup que je l'arrêtasse dans les coups de pied et les coups de poing qu'il prodiguait à son infortuné compatriote. Là-bas, le droit du plus fort semble toujours être celui qui dépasse tous les autres. Ce zaptier, ce *socary* eut une réponse singulière. Je lui dis : « Si tu as à te plaindre de cet homme, va à la ville prochaine, et tu iras trouver le représentant du gouvernement, tu te plaindras ensuite ». Il me répondit : « Ce n'est pas la peine, en rase campagne, avec un bon fusil, c'est nous qui sommes le gouvernement. » (*Rires.*)

. . . . . .

Voici maintenant un groupe pris également en Phrygie. Ce sont des indigènes du pays, de petits enfants turcs qui sont groupés en bas sur le toit d'une maison. A droite, c'est M. Fougères que vous voyez avec son chapeau mou et ses bottes molles. Le soir, on va souvent sur le toit de ses maisons prendre le frais. Comme vous le voyez, ces constructions sont pauvres et indiquent la négligence et l'incurie. On n'a pas, en les voyant, l'impression de la stabilité d'un établissement définitif.

Dans cette autre vue, c'est un hospice turc, un *imaret*. C'est un bâtiment presque tout neuf qui n'a rien de particulièrement curieux.

Voici maintenant la ville d'Istanos. Au fur et à mesure que nous parcourons ces étapes, nous approchons d'Angora, l'ancienne Ancyre dans laquelle MM. Perrot, Guillaume et Delbet ont découvert le célèbre testament d'Auguste. Nous sommes donc sur la trace de quelques-uns des voyageurs les plus illustres de l'Ecole française d'Athènes et des maîtres les plus éminents de l'archéologie contemporaine.

Cette nouvelle vue vous représente la ville d'Angora. Je serais bien tenté de passer ici la parole à mon maître, M. Perrot, pour vous parler d'Angora où il a fait de si belles découvertes, mais sa modestie le retient à sa place. Voici le cadre dans lequel lui ont souri les premiers regards de la gloire qui, selon le mot de Vauvenargues, sont plus doux que les premiers feux de l'aurore. Voici maintenant l'augusteum d'Ancyre, le temple même dans lequel fut découvert le fameux testament d'Auguste.

Le nom de notre éminent ami M. Gustave Fougère, l'opérateur à qui l'on doit la plupart de ces clichés ; celui de M. G. Radet, doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux, qui figure souvent sur ces photographies, reviennent souvent dans les explications qu'en donne M. Deschamps. Le défilé des paysages, des groupes terminé, l'orateur dit :

Ceci nous a entraîné sur les routes de Bithynie, j'aurais pu vous mener de la même façon en Carie ou en Cappadoce et nous aurions vu partout ces mêmes spectacles, nous aurions eu partout cette vision d'une terre où l'humanité elle-même semble quelquefois être en ruine, une terre où l'on sent que ni les gens ni les choses ni les hommes ne sont à leur place, où l'on sent que des ouragans effroyables, des tourbillons terribles ont passé, semant sur leur passage le deuil, l'horreur et l'épouvante. Il y a dans l'histoire de l'Asie-Mineure, des trous sombres que les historiens les plus clairvoyants ne peuvent élucider ; il y a des espaces de nuit dans cette histoire, des périodes entières qui, selon le mot si puissant de l'historien allemand Gregorovius, sont sans histoire (*gerchichtlos*). C'est le mot le plus effrayant que j'aie jamais rencontré sous la plume d'un historien.

Comment au milieu de ces bouleversements, de ces saccages méthodiques de leurs antiquités, de leurs maisons, devant cet attentat permanent à leur religion et à leur nationalité, malgré les massacres qui sont pour le Grand-Turc un moyen de gouvernement, ont pu vivre les Grecs ? C'est ce qui fait l'étonnement et l'admiration de tous les voyageurs qui vont chevaucher sur les routes d'Asie.

Je vous ai promis de parcourir échelon par échelon, autant que nous allons pouvoir le faire, cette société grecque d'Asie, qui a réussi à maintenir ses positions par une sorte de miracle, d'endurance et de ténacité, au milieu de l'ancien domaine de l'hellénisme méthodiquement ravagé.

L'orateur retrace ici le portrait d'un de ces modestes et obscurs artisans de l'œuvre de relèvement intellectuel, économique, national, du petit *bakal*, du petit épicier grec d'Asie Mineure « parfois un peu hérissé — « le peigne fin n'ayant pas coutume de pas- « ser trop souvent dans sa chevelure abon- « dande et volontiers rebelle — et toujours « nu-tête, bravant, les intempéries des sai- « sons... » se tenant au seuil de sa boutique ou s'en allant par les rues placer sa marchandise. Il est tout jeune quand il quitte sa ville natale d'Asie Mineure, Adana ou Trébizonde, Diarberkir ou Césarée de Cappadoce, pour aller tenter fortune à Constantinople, dans les quartiers de Pera, de Galata, de Stamboul ou des faubourgs :

Tout le monde a pu voir dans ces quartiers commerçants de Pera ou de Galata, ce petit épicier, ce *bakalaki*, comme disait à l'instant même, avec une nuance d'affection paternelle un des Hellènes qui sont présents dans cette salle. Cet Hellène m'expliquait la vie de ce pauvre homme. Il part de sa ville natale, généralement très jeune, souvent vers l'âge de 20 ou 21 ans, et alors, avant de l'envoyer dans la ville capitale de l'empire ottoman, dans l'ancienne ville impériale de Byzance, ses parents prennent la précaution de le marier. On le marie afin qu'il ne tourne pas trop mal là-bas, dans la capitale féconde en occasions mauvaises, νὰ μὴ πάρῃ κακὸ δρόμο (ainsi que me le disait tout à l'heure la personne qui m'a raconté cette vie du petit bakal), sentiment d'ailleurs touchant qui engage ses parents à créer son avenir pendant que lui ira là-bas au loin créer sa fortune.

Ceci me rappelle (car au fond tous ces petits détails familiers sont souvent pleins de poésie) une des plus jolies élégies de notre poète Sully-Prudhomme qui nous montre des gens qui quittent, eux aussi, pour tenter fortune ailleurs, leur cité natale sur des vaisseaux et il nous dit, en montrant dans le port le vaisseau qui s'en va au loin portant de pauvres gens, de pauvres émigrants et leur fortune :

... Les grands vaisseaux,
Fuyant le port qui diminue,
Sentent leur masse retenue
Par l'âme des lointains berceaux

Ce petit épicier de Pera ou de Galata sent que là-bas, dans le fond de sa terre d'Asie, il y a une jeune femme, un enfant qui bientôt va, lui aussi, apprendre à balbutier la langue maternelle. Alors, quelque humble que soit sa besogne, quelque petits que soient ses profits, il sent qu'il amasse de jour en jour le petit pécule qu'il rapportera bientôt là-bas dans sa ville lointaine et dont il fera profiter l'idée nationale dont il se considère, lui aussi, comme une sentinelle avancée, un ouvrier nécessairement obligé à travailler pour l'œuvre collective, obligatoire, inévitable. (*Applaudissements.*)

Ce petit commerçant, ce petit négociant, voudrait à sa manière être un évergète, un bienfaiteur de sa nation, et le jour où on lui demandera de l'argent, soit pour créer une école dans la ville qu'il habite, soit pour contribuer à la splendeur de l'Université d'Athènes, ce jour-là le quêteur ne se heurtera pas, soyez en sûrs, à un refus.

Combien d'anecdotes touchantes on pourrait extraire de cette vie quotidienne, de l'existence de ces pauvres gens de province, de ces captifs en terre conquise, qui sentent que très loin d'eux, dans un royaume naissant et dans un Etat qui est le point d'appui de l'hellénisme, on fonde des établissements d'où l'idée dont ils sont les humbles représentants doit rayonner au loin sur le monde ! (*Approbation.*)

Voici, à ce sujet, une anecdote touchante :

M. Albert Dumont rendait visite un jour à un évêque d'un des diocèses de la Grèce esclave, de la Grèce souffrante. Pendant qu'il causait avec cet évêque, une vieille femme du pays demanda la permission d'entrer. Avec cette simplicité dont les grands personnages en Orient sont volontiers coutumiers, l'évêque laissa entrer cette vieille femme. Celle-ci dit à l'évêque : « Ecoute, voici ce qui m'amène. Je suis une pauvre vieille, je ne sais ni lire ni écrire, mais il paraît qu'il est bon de savoir certaines choses et que notre nation a intérêt à ce qu'on les sache. J'avais un fils, je ne l'ai plus, par conséquent, tout ce que je possède n'a plus pour moi personnellement aucune espèce de valeur. Cependant, il me reste un petit troupeau, une vache et quelques moutons : veux-tu que je te les donne ? Tu les vendras et tu en donneras le produit au conseil d'administration de l'Université d'Athènes ». (*Applaudissements.*)

. . . . . .

C'est donc par la religion, par les écoles, que les Grecs d'Asie Mineure, dénués de tout autre moyen d'action plus rapide ou plus rude, essaient de se libérer peu à peu, en marchant de siècle en siècle vers leur délivrance intellectuelle et morale, tout en attendant d'autres satisfactions, bien méritées.

L'orateur parle en quelques mots du rôle de l'Eglise grecque, de l'attachement que les Hellènes ont pour une institution qui fut à travers les siècles, et demeure toujours, la gardienne vigilante de notre nationalité :

A côté de ces ministres de la religion hellénique, à côté de ces évêques des diocèses d'Asie Mineure, de ces pappas qui, au défaut de l'instituteur, s'occupent, eux aussi, avec un zèle si louable, d'instruire les petits enfants et de leur enseigner l'alphabet de leur langue maternelle, il faut nommer le maître d'école proprement dit, l'instituteur, le didaskalos. Beaucoup des maîtres d'école, en Turquie d'Asie, sortent, je crois, de l'*Hiératiki Scholi* de Césarée, séminaire moitié laïque, moitié ecclésiastique, qui est la pépinière qui fournit à beaucoup de cités d'Orient et d'Asie Mineure à la fois des ministres religieux et des instituteurs laïques.

J'ai souvent causé avec des instituteurs d'Asie Mineure ; je les ai trouvés presque toujours, non seulement très attachés à leur idée nationale, mais remarquablement instruits. Ils m'intéressaient beaucoup, ils connaissaient beaucoup de choses, non seulement par les livres, mais par l'expérience directe, par la réflexion, par la méditation. Quant à leur origine, presque tous sortaient d'un établissement admirable qui s'est développé, qui prospère de plus en plus à Smyrme et qui s'appelle l'École Évangélique, établissement dont j'ai eu le plaisir de visiter le riche musée, la magnifique bibliothèque et qui, selon le si beau mot l'Élisée Reclus, est un foyer de civilisation et de propagande intellectuelle au seuil de l'Asie, ce vaste monde sans livres.

M. Diehl vous citait l'autre jour une petite chanson populaire que les petits enfants des écoles d'Asie Mineure chantent ou chantaient autrefois lorsqu'ils allaient à l'école :

Chère petite lune brillante,
Éclaire mon chemin pour que je marche,
Pour que j'aille à l'école,
Et que j'apprenne les lettres,
Les sciences et tout ce que Dieu à fait.

Ne trouvez-vous pas qu'il y a quelque chose de touchant et même de tragique dans le spectacle de ces petits enfants qui vont à l'école au clair de lune, qui y vont pendant la nuit, qui se cachent pour apprendre, car, pendant de très longs siècles, il leur fut impossible d'avoir des écoles ouvertes au grand jour.

On sait que parmi les conséquences des persécutions endurées par les Hellènes d'Asie Mineure au cours des années les plus sombres de leur histoire, il en est une particulièrement douloureuse, l'oubli de la langue grecque. M. Gaston Deschamps a vu de ces Grecs qui ne savaient plus parler leur langue, qui ne pouvaient plus s'exprimer qu'en turc, et l'un d'eux lui conta cette légende qui veut que les conquérants aient coupé la langue à une généralité de femmes grecques afin de les empêcher d'instruire leurs enfants dans le parler maternel, légende qui n'est qu'un symbole peut être, mais offre une image vivante des procédés violents employés par les oppresseurs pour étouffer tout souvenir de leur passé chez les populations conquises. L'orateur dit les efforts déployés par les descendants de ces générations particulièrement malheureuses, en vue de réapprendre la langue de leurs pères. Il visita l'école de l'instituteur Carantonis, à Isparta :

Je vis dans sa classe des écoliers à barbe grise, de pauvres vieillards, des pères et grands-pères qui venaient à l'école épeler l'alphabet de leur langue maternelle avec leurs petits-enfants ! (*Applaudissements.*)

Ce trait, vraiment admirable, qui permet de bien augurer de ces braves gens qui se rattachent, qui se cramponnent pour ainsi dire désespérément à la langue de leurs ancêtres, sachant, selon l'expression d'un de nos poètes, que lorsqu'un peuple esclave conserve encore sa langue maternelle, c'est comme s'il gardait la clef de sa prison. (*Sensation*).

Vous avez vu tout à l'heure au milieu des mosquées et des constructions de bois des villages turcs, ces ruines de l'antiquité grecque qui, malgré l'état déplorable où la plupart du temps elles se présentent à nos yeux, contiennent encore assez de beauté pour exciter l'admiration du voyageur qui passe.

En Asie Mineure, les Grecs, même les plus illettrés et à plus forte raison ceux qui sont instruits savent quel intérêt il y a pour eux à la sauvegarde, au sauvetage, à la conservation de ces reliques de l'hellénisme ancien sur qui se fondent leurs revendications les plus sacrées et leurs espérances les plus légitimes. Presque partout, dans les villes un peu importantes, et à plus forte raison à Smyrne, à Trébizonde, à Nicée, il y a des associations locales, des syllogues, qui s'occupent de rechercher des antiquités cachées ou de protéger celles qui existent au grand jour et qui, par conséquent, sont exposées à toutes sortes d'actes de vandalisme. A Smyrne, il y a un musée fort intéressant et dans beaucoup d'autres endroits des musées commençants font la joie du voyageur qui se réjouit de trouver dans ces collections des objets d'art qui ont été enlevés à la destruction qui les menaçait.

Indépendamment de ces syllogues, de ces associations de sauvetage des monuments antiques, il m'a été donné plusieurs fois d'observer chez des particuliers qui voulaient bien m'honorer de leur amitié malheureusement éphémère à cause de la brièveté du séjour, un sentiment d'admiration pour les choses antiques qui mérite que je vous en indique quelques traits au passage.

L'orateur évoque ici le souvenir de Mikhaïl Papaconstantinou, — Mihalaki, comme il l'appelait familièrement, — qui lui offrit l'hospitalité à Aïdin-Guzel Nismar, « homme « charmant, qui semblait n'avoir pas d'au« tre désir que de dépenser ses qualités et « ses vertus au profit des philhellènes », mais dont le patriotisme intransigeant semble avoir été parfois un peu incommodant pour son hôte, au point de contrarier son goût de la couleur locale. En effet, le chauvinisme de Mihalaki le rendait parfois impitoyable. Oyez plutôt :

Mihalaki était à la fois un homme charmant le terrible. Il faut vous dire que la ville d'Aïdin est dominée par un plateau assez rocailleux, dont l'ascension aux heures chaudes de l'après-midi est assez rude. On trouve, sur cette acropole, les ruines de l'ancienne cité de Tralles avec des arcades merveilleuses, des pans de mur, qui ont été étudiés par Olivier Rayet et que j'évoque simplement pour fixer la toile du fond du décor où vivait mon ami Mikalaki.

Mikalaki était obligé d'habiter la ville turque d'Aïdin, de se promener dans les bazars, d'acheter les objets dont il avait besoin le jour à des marchands indigènes ; mais aussitôt que Mikalaki avait fait ses achats indispensables à la ville, il vivait dans un rêve. La ville turque disparaissait pour lui, il redevenait citoyen de Tralles. Et lorsqu'entraîné, moi aussi, par l'amour excessif de la couleur orientale, je voulais aller avec lui, dans quelque petit café turc, fumer un narghileh sous un platane, lorsque je voulais regarder des turbans, des pipes, des yatagans, de vieilles selles cloutées d'or, il détournait mes yeux de tous ces objets et me disait impitoyablement, quelle que fût l'ardeur du soleil : « Allons à Tralles » — « *Lipon, pame is tas Trallis !...* ». Et une fois que nous étions sur le plateau de Tralles, il ne me faisait grâce d'aucun bas-relief, d'aucune inscription, d'aucun caillou. Tous ces cailloux, à ses yeux, étaient sacrés. Il avaient raison, en effet, de les considérer comme tels parce que somme toute, ces ruines étaient les titres de noblesse de sa nation. Il me semble que j'entends encore sa voix éloquente, répercutée par l'écho désolé des ruines.

Un jour que je voulus lui montrer une coupole, un minaret, je ne sais plus quel tombeau musulman, je faillis me brouiller avec lui. Il me répondit : Qu'est-ce que c'est que cela ? Des reliques de la barbarie τὶ εἶνε αὐτά, λείψανα τῆς βαρβαρότητος (*Applaudissements.*)

Eh bien ! mon ami Mikalaki est légion en Asie Mineure. Nombreux comme lui sont ceux qui essaient de se distraire le plus possible du cauchemar qui les obsède, et qui dans la beauté de leur rêve travaillent parmi les marbres antiques à la renaissance de l'hellénisme.

Je voudrais finir cet entretien par une dernière impression de voyage.

Je me souviens qu'étant un jour dans les ruines d'Aphrodisias en Carie, je vis sur un rempart de cette ville, rempart où les constructions antiques voisinent avec des retranchements qui semblent indiquer les dernières résistances désespérées contre les suprêmes assauts, je vis, dis-je, une inscription byzantine qui attira mon attention. Rien n'est plus ruiné, rien n'est plus cassé, plus émietté que cette ville autrefois charmante et attirante d'Aphrodisias. Il semble que des hordes et des hordes aient passé à travers ces marbres, enlevant les statues, renversant les colonnes et ne laissant subsister au milieu de cette destruction que quelques temples de bergers nomades ou quelque gourbi bâti à la hâte par des laboureurs des alentours. Cependant, il y a encore des portes presque intactes, des routes pavées dont on aperçoit la courbe, que l'on suit avec le vague espoir d'aboutir bientôt à quelque vision de civilisation humaine. Sur le dernier abri que semblent avoir construit les derniers défenseurs de cette ville, contre des agresseurs dont l'image effarante a disparu dans la nuit des temps, je lus une pauvre inscription byzantine bien naïve, qui dénote un singulier état d'esprit et qui cependant est l'expression dernière tout à la fois des pauvres gens de ce temps-là dans la puissance de l'invisible. Il y a, sur le rempart d'Aphrodisias, cette inscription : « Celui qui jettera des terres sur ce mur aura l'anathème des Saints-Pères comme ennemi de Dieu » ὁ ῥίπτων χώματα ἐν τῷ τείχῳ ἔχει τὸ ἀνάθεμα τῶν ἁγίων πατέρων, ὡς ἐχθρὸς τοῦ Θεοῦ. (*Applaudissements*).

Quel était ce pauvre homme, qui, d'une main mal assurée, avec des fautes d'orthographe, a écrit sur le dernier pan de mur d'un des dernières cités vivantes de cette Asie hellénique, où il y a tant de cités mortes, jetait cet anathème suprême aux envahisseurs de son pays ? L'histoire ne le saura jamais.

Mais assurément, ce pauvre homme qui a formulé cette dernière protestation, qui est peut-être mort sur place après l'avoir formulée, ce pauvre homme était sûr que tout n'était pas perdu, que tout n'était pas fini parce que la force, ce jour-là, avait primé le droit. Ce pauvre homme avait confiance dans les puissances invisible et invincible de l'Idée. Il était bien le représentant de toutes ces communautés, de toutes ces chrétientés grecques d'Asie Mineure, qui, entourées de toutes parts par l'envahisseur, ne veulent pas être conquises et qui nous donnent ici une grande leçon qui leur confère un droit éminent, non seulement à l'intervention de la Ligue française pour les Droits de l'hellénisme, mais encore à l'admiration de tous ceux qui sont sensibles à la ténacité dans la misère et à l'espérance indomptable dans le malheur.

Nous ne devons pas oublier ce droit que confèrent à l'hellénisme asiatique toutes ces reliques dont il est entouré, toutes ces preuves matérielles qui démontrent l'ancienneté de son installation.

Quant à la leçon éloquente que nous retirons de cet exposé, de cette excursion dans ces terres à la fois charmantes et désolées, c'est une leçon qui nous engage à nous attacher de plus en plus à ces restes de la civilisation antique, qui, malgré des siècles de barbarie, rattachent les uns aux autres les siècles de la civilisation.

Et la leçon qui ressort essentielle de tout cela, c'est une leçon dont peuvent profiter encore d'autres peuples et qui s'adresse directement à

tous ceux, quelle que soit leur nationalité, qui gémissent sous le joug de l'étranger.

De ce spectacle des Grecs d'Asie Mineure si vaillamment ancrés dans leur espoir, résulte cette conclusion qu'il n'y a jamais de violation définitive du droit, que toutes les espérances sont ouvertes à tous les peuples ou à toutes les parties de peuples qui ne veulent pas aliéner leur nationalité.

Ma conclusion, qui est la vôtre, c'est donc que par cette conduite tenace, par cet attachement séculaire à leur langue, à leur religion, à leurs antiquités, à leurs lois, à leurs mœurs, à leurs titres de noblesse, les Grecs d'Asie Mineure, les Grecs qui représentent l'hellénisme en ces terres barbarement occupées, ont bien mérité, non seulement de leur patrie, mais encore de toute l'humanité!

Des applaudissements chaleureux et prolongées couvrent ces paroles. En levant la séance, M. Reinach prononce quelques paroles et termine par ces mots :

Vos applaudissements ont prévenu mes remerciements. Je me permets de les partager en votre nom entre M. Gaston Deschamps, l'auteur de cette éloquente et pittoresque conférence, et M. Gustave Fougères qui en est l'illustrateur. Notre ami Pottier dirait : « Deschamps... Fougères... »

Ce que M. Deschamps ne vous a pas dit, sans doute parce que sa modestie l'en empêchait, c'est que cette excursion si facile qu'il nous a fait faire à travers des clichés photographiques recueillis par ses amis et par lui-même, c'est que ces excursions, ces grandes randonnées que les membres de l'Ecole française d'Athènes ont fait à travers l'Asie Mineure, ne sont exemptes ni de périls, ni d'épreuves de toute espèce. Il y en a plusieurs qui, malheureusement, au retour, y ont laissé leur vie, atteints pàr des fièvres qui ne pardonnent pas ; il y en a d'autres qui y ont ébranlé pour longtemps leur santé. Ce sont là des titres de noblesse auxquels nous devons être sensibles. L'Ecole d'Athènes a bien mérité, non seulement de la Grèce antique, mais encore, elle vient de vous en donner une preuvé nouvelle, de l'hellénisme moderne.

ERRATA

Dans notre numéro du 15 janvier, page 6, une erreur de chiffres a été commise que nous tenons à rectifier touchant le nombre des élèves fréquentant les 71 écoles grecques d'enseignement secondaire et 64 primaires du diocèse de Constantinople. Au lieu de : 780, c'est: 11.788 élèves qu'il faut lire.

D'autre part, dans l'article relatif à la question de Samos (page 8 du même numéro), au lieu de : 1852, lire 1832, date à laquelle l'île fut malgré elle ramenée sous la domination ottomane.

Persécutions des Grecs en Bulgarie

Une étude de M. A. Romanos.

(FIN) (1)

Troubles à Sténimachos

Le contre-coup de ces événements ne tarda pas à se faire sentir dans les villes et villages qui environnent Philippopoli. A Coucléna, églises et écoles sont prises de force et les paysans roués de coups. Les mêmes scènes se répètent à Tatar-Bazardjik, à Péristéra. L'ancienne ville de Sténimachos, à 19 kilomètres de Philippopoli, ne fut pas davantage épargnée.

(1) Voir l'*Hellénisme* du 15 janvier.

L'origine de cette ville de 14.000 habitants, dont 10.000 Grecs, remonte au VI^e^ siècle avant l'ère chrétienne. Malgré toutes les invasions dont la Thrace eut à souffrir, la race grecque se conserva à Sténimachos pure et sans mélange à travers vingt cinq siècles. Le touriste, qui parcourrait aujourd'hui cette délicieuse petite ville située sur les bords d'un affluent de l'Hèbre, au pied du mont Rhodope, verrait sortir de ses maisons couvertes de pampre ou de ses jardins verdoyants des femmes qui, par la finesse de leurs traits et la grâce de leur maintien lui rappelleraient les canéphores de la frise du Parthénon. Et quant aux hommes de Sténimachos, ils ne sont pas seulement réputés pour leur belle prestance, mais aussi pour leur courage et leur bravoure.

Mais le charme de l'ancienne Hellade, que respire encore cette ville riante, ne pouvait arrêter le fanatisme de ces barbares. Le 5 août, deux des quatre églises et les écoles grecques qui comptaient plus de 1.300 élèves sont confisquées, et vingt-quatre magasins pillés. Pendant que des soldats forcent les portes des écoles, un officier, à l'aide de son sabre ouvre celle de l'église de Saint Georges, aussitôt envahie par la foule.

Troubles à Bourgas

Dès le 28 juillet, Dragoulef se rend à Bourgas, ville de 12.000 habitants, dont la moitié Grecs. Le lendemain de son arrivée, il organise une manifestation, harangue la foule et l'invite à spolier les Grecs de leur église et de leurs écoles. Aussitôt dit, aussitôt fait. Les Grecs essaient de résister, mais la police les en empêche et les scènes de sauvagerie signalées dans les autres villes se répètent à Bourgas.

Destruction d'Anchialos par le feu

Enfin le 12 août, tous ces actes de violence et de spoliation ont leur épilogue sanglant dans l'attaque à main armée contre les habitants d'Anchialos et dans l'incendie de cette ville. Les hordes de Dragoulef avaient consommé leur œuvre de destruction dans toute la principauté. Après leur victoire de Bourgas, elles se dirigent vers Anchialos, ville de 6.000 habitants, presque tous Grecs, située également sur les bords de la mer Noire. Mais elles n'osent pas y pénétrer en plein jour, car le bruit courait dans la contrée que leur attaque serait repoussée par la force.

Cependant les habitants d'Anchialos n'étaient pas bien redoutables ; c'est à peine s'ils possédaient une trentaine de vieux fusils. Comme les Bulgares ne pouvaient compter sur le secours de leurs compatriotes trop peu nombreux dans cette ville, ils résolurent d'y entrer à la faveur de la nuit. Le 12 août, dès l'aube, cent cinquante individus armés arrivent de Bourgas et font feu dans toutes les directions. Les habitants terrorisés sortent de leurs maisons et se réfugient dans l'église pour la défendre. Devant le péristyle un Grec tombe frappé d'une balle bulgare. Ses compatriotes ripostent et les assaillants se barricadent dans la mosquée turque qui fait face à l'église grecque. Des coups de fusil sont échangés et trois Bulgares sont tués. Craignant d'être mis en déroute, ceux-ci demandent des renforts et cinq cents individus, munis d'armes provenant de deux magasins pillés arrivent en toute hâte. Une fusillade meurtrière est dirigée contre les Grecs; plus de vingt d'entre eux sont tués et mettent le feu à la ville. Pris de panique les habitants se réfugient les uns sur le rivage, les autres dans un couvent voisin. Pendant la journée et la nuit du 12 août le feu consume la ville. Le quartier grec, qui comprenait neuf cents maisons et magasins, est entièrement détruit.

Mais les flammes s'arrêtent devant le quartier bulgare. Ses deux cent soixante-douze maisons et magasins, ainsi que l'église du quartier, restent intactes. Quinze maisons bulgares seulement sont consumées dans le quartier grec, tandis que de toutes les maisons grecques de la ville, trente-six à peine, situées en dehors du quartier grec, échappent à la destruction.

A la lueur des flammes qui éclairaient l'horizon et qu'on pouvait apercevoir de toutes les villes voisines, les habitants de Messemvria, ancienne colonie de Mégare, fameuse à l'époque byzantine dont elle conserve d'intéressants vestiges, livrent leur église et leur école, de crainte de voir leur cité subir le sort d'Anchialos.

Le nombre des victimes d'Anchialos n'a jamais pu être connu. Les autorités en avouent quatorze dont dix Grecs et quatre Bulgares. Mais plus de trente Grecs et Bulgares, d'après les renseignements les plus impartiaux, seraient tombés, avant l'incendie. Combien de malheureux ont péri dans les flammes ? Nul ne le peut savoir. Les autorités ont le plus grand intérêt à en cacher le nombre et les parents des victimes réfugiés a Athènes, à Constantinople et dans les autres villes, ignorent combien des leurs sont restés sous les décombres de la ville incendiée.

Sur ces ruines on ne voit actuellement que cendres et pierres calcinées. De la magnifique église, orgueil des Anchialites, et du grand bâtiment scolaire les quatre murs seuls sont debout; l'archevêché et sa riche bibliothèque sont entièrement détruits. Rien de plus navrant que de voir de malheureuses femmes errer au milieu des décombres de leurs maisons brûlées. Elles fixent sur le passant des regards où se reflète encore l'horreur de l'incendie et toutes honteuses elles vont chercher la nourriture que leur distribuent les autorités.

Ainsi périt Anchialos, que les habitants d'Apollonia (l'actuelle Sozoupolis), colonie de Milet fondée au VI^e^ siècle avant l'ère chrétienne, avaient construite sur les bords du Pont Euxin, en face de leur ville. Ovide avait chanté dans ses poésies les hautes murailles d'Anchialos aperçues du navire qui l'emmenait en exil l'an 9 après J.-C. Sept siècles plus tard, en 708, les Bulgares firent leur première apparition sous ses murailles, mais ne purent s'en emparer. Ce ne fut qu'au commencement du IX^e^ siècle, en 812, que la ville tomba en leurs mains. Mais ils la perdirent deux ans après, battus à Messemvria par l'empereur grec, Léon l'Arménien. En 917 nouvelle conquête et cinquante-quatre ans plus tard nouvelle délivrance par suite des victoires de l'empereur Jean Zimiscès. Du XII^e^ au XIV^e^ siècle Anchialos tomba sept fois encore aux mains des Bulgares; mais elle fut reprise chaque fois par les Grecs. Ses habitants, d'ailleurs, à travers toutes les vicissitudes de leur lutte contre les incursions bulgares, anssi bien que pendant les quatre siècles de la domination ottomane, ont conservé leur nationalité et leur langue. En 1885 Anchialos suivit le sort des autres villes grecques de la Roumélie Orientale pour périr dans les flammes vingt et un ans plus tard.

Impression produite en Europe par l'incendie d'Anchialos.

La destruction de cette ville et le massacre de tant d'êtres humains, la perte matérielle évaluée à plusieurs millions, étaient de nature à porter un coup funeste à la réputation de la Bulgarie ; c'est pourquoi tous les télégrammes adressés de Sofia aux journaux européens cherchaient a atténuer autant que possible le récit

des événements et parfois même à les dénaturer sans le moindre scrupule. Mais si la version officielle des troubles de Varna, de Philippopoli, de Sténimachos et de Bourgas a pu induire le public en erreur, il a été impossible de trouver des circonstances atténuantes à l'incendie de toute une ville, qui n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines et de cendres. Le spectre d'Anchialos en flammes troublera encore bien souvent le sommeil des patriotes bulgares. Toute la férocité et l'intolérance de leur race apparurent aux yeux de l'Europe ; et lorsque, dans un avenir plus où moins proche, les Puissances seront appelées à statuer sur le sort des provinces chrétiennes qu'il s'agira de soustraire à la domination ottomane, ce n'est certes pas à la Bulgarie, si intolérante et si inhumaine, qu'elles pourraient confier un seul district à population mixte.

Ne pouvant cacher l'étendue de la catastrophe, les Bulgares cherchèrent à se disculper. Ils accusèrent les Grecs d'Anchialos d'avoir provoqué par leur résistance l'incendie de leur ville et l'archevêque de les avoir incités à la révolte. Aujourd'hui encore, ce prélat (1), un des plus dignes et des plus érudits de l'Eglise orthodoxe, est détenu par les autorités, dans le seul but de donner le change à l'opinion publique. Mais elles n'ont pu tromper personne et la destruction d'Anchialos marquera d'une tache indélébile l'histoire de la Principauté Bulgare.

L'incendie d'Anchialos sauva du moins des persécutions le district de Kavakli, au Sud-Est de la Bulgarie, habité par 20.000 Grecs. Pour donner une certaine satisfaction à l'opinion publique en Europe, le Gouvernement fut obligé de faire cesser les émeutes, de destituer quelques fonctionnaires et d'adresser aux préfets des circulaires dans lesquelles « ces actes d'extorsion et autres méfaits, qui tombent sous le coup de la loi pénale » étaient sévèrement condamnés.

L'élément grec crut alors que justice lui serait rendue. Il espérait la restitution des églises et des écoles, la réintégration des évêques dans leurs diocèses. Mais, aucune réparation ne lui a été accordée. Bien au contraire, les églises, les écoles, les bibliothèques confisquées ont été transformées en établissements bulgares.

Application de la loi scolaire de 1891. — Défense aux Grecs d'élever leurs enfants dans les écoles de leurs communautés.

Pour revêtir du manteau de la légalité toutes les spoliations mal déguisées et porter un coup fatal à l'enseignement de la langue grecque, le Ministère alla même jusqu'à décréter la mise en vigueur de l'article 10 d'une loi sur l'instruction publique de 1891, inappliqué jusqu'à présent. D'après cet article, tous les sujets bulgares, sans distinction de nationalité, sont contraints d'envoyer leurs enfants de 6 à 12 ans dans les écoles primaires bulgares. Par suite, les écoles primaires grecques sont interdites et les édifices scolaires, ainsi que les biens-fonds des églises dont les revenus étaient alloués à l'entretien des écoles, définitivement acquis aux Bulgares. Quant à l'enseignement secondaire, la loi apporte au fonctionnement des lycées grecs des entraves qui équivalent à leur interdiction.

Lors du vote de cette loi par le Sobranié en 1891, les puissances sur la requête du gouvernement grec avaient obtenu que l'article 10 ne fût pas appliqué. Cette intervention était d'autant mieux motivée que cet article était en contradiction formelle avec les clauses du traité de Berlin et les stipulations du statut de la Roumélie Orientale.

Le traité de Berlin et le statut de la Roumélie Orientale sont en effet parfaitement explicites en ce qui concerne les droits de la minorité grecque. L'article 5 du traité de Berlin prescrit que : « La « distinction des croyances religieuses et des « confessions ne pourra être opposée à personne « comme un motif d'exclusion ou d'incapacité « en ce qui concerne la jouissance des droits « civils et politiques, l'admission aux emplois « publics, fonctions et honneurs ou l'exercice « des différentes professions et industries dans « quelque localité que ce soit. La liberté et la « pratique extérieure de tous les cultes sont « assurées à tous les ressortissants de la Bul- « garie aussi bien qu'aux étrangers, et aucune « entrave ne pourra être apportée, soit à « l'organisation hiérarchique des différentes « communions soit à leurs rapports avec leurs « chefs spirituels ».

Et le statut de la Roumélie Orientale porte : Article 336. « Aucune entrave, ne pourra être « apportée, soit à l'organisation hiérarchique « des différentes communautés, soit à leurs « rapports avec leurs chefs spirituels, indi- « gènes ou étrangers », et Article 359. « Au- « cune communauté religieuse ne peut être « tenue d'introduire dans ses écoles une autre « langue que la sienne propre. »

A toutes ces stipulations, les Bulgares répondent par l'expulsion des archevêques et la fermeture des églises orthodoxes, par la confiscation de soixante-six écoles fréquentées par huit mille élèves.

Si l'on veut d'ailleurs être édifié sur le cas que font les Bulgares de l'acte contractuel qui les émancipa du joug des Turcs, on n'a qu'à feuilleter une publication officielle de l'année dernière. « La Bulgarie contemporaine, édition du Ministère du Commerce et de l'Agriculture ». On y lit à la page 49 : « N'étudiant pas « ici la Bulgarie au point de vue international, « nous n'avons pas à discuter certaines de ces « dispositions. Nous remarquerons seulement « en passant que, quoiqu'on ait pu dire de l'en- « tière ou demi-souveraineté de la Bulgarie, il « ne faut pas oublier que, si on veut résoudre « la question, ce n'est pas aux seules clauses du « traité de Berlin qu'on doit s'arrêter. Ce « traité, qui s'occupe à imposer à la Bulgarie « des conditions, stipule lui-même qu'aussitôt « après l'élection du prince, la Bulgarie entre « dans le plein exercice de son autonomie. Eh « bien ! une fois ce moment arrivé une fois la Bul- « garie autonome, la lutte légitime pour l'exis- « tence commence et, chaque jour apportant « son succès, la Bulgarie peut de fait être sou- « veraine et laisser loin derrière elle la Princi- « pauté vassale et tributaire de 1878. Les capi- « tulations peuvent être abolies du consente- « ment des parties ; le tribut n'est pas payé ; « les traités de commerce se font librement « entre la Bulgarie et les puissances ; les rela- « tions entre la Bulgarie et la Turquie peuvent « recevoir chaque jour des changements. Tout « se réduit à la force morale et matérielle. « Forte, la Bulgarie peut se considérer souve- « raine. Quant aux clauses du traité de Berlin, « concernant le gouvernement du pays, elles « n'ont une valeur réelle que jusqu'au mo- « ment de l'entrée en exercice de l'autono- « mie. Elle lient la Bulgarie avant, pendant et « après l'assemblée de Tirnovo, jusqu'au jour « de l'élection du Prince. »

Il ne suffit pourtant pas d'émettre des idées aussi hardies pour espérer qu'elles puissent être agréées. Elles le seront d'autant moins que la « force morale » de la Bulgarie n'apparaît guère dans les mesures vexatoires contre la minorité grecque. De même, les persécutions brutales, dont le peuple bulgare s'est rendu coupable, ne peuvent être considérées par l'Europe comme d'éclatants « succès ». Aucun juge impartial ne pourrait contester les progrès réalisés par la Bulgarie dans les vingt-huit années de son existence. Mais ni l'armée qu'elle a su créer en si peu de temps, ni les services qu'elle a su organiser, ne peuvent lui assurer la place qu'elle revendique parmi les nations européennes, aussi longtemps qu'elle méconnaît les principes primordiaux, qui en tout pays civilisé imposent la liberté de conscience et le respect de la propriété.

Les puissances rappelleront certainement la Bulgarie au respect des clauses du traité de Berlin, qui leur avaient été dictées par un sentiment d'humanité et de justice ; mais la diplomatie européenne est toujours lente à agir et l'élément grec se voit acculé à l'alternative ou d'émigrer ou de renier ses traditions. Tous ceux qui ont pu partir, ont déjà quitté le sol natal. En trois mois plus de cinq mille réfugiés ont été recueillis à Athènes. D'autres se rendent à Constantinople et dans la Thrace méridionale. L'émigration continue, malgré les difficultés créées par les autorités. Il est pourtant impossible de songer à un exode total et à bref délai. Plusieurs milliers de Grecs, quarante ou cinquante mille peut-être, devront continuer à habiter au milieu de deux millions neuf cent mille Bulgares hostiles à leur race. Les abandonnera-t-on à l'arbitraire des autorités et à la merci des membres de la « Rodolioubetz » ?

Voilà d'ailleurs les mesures que comporte le programme dernièrement publié de cette société :

1) Bulgarisation complète de tout le littoral. Anchialos et Messemvria, ces deux foyers de l'hellénisme, seront baptisés Symeonof-grad et Kaloyanof-grad ; elles devront être peuplées de colons venus de l'intérieur. Pour activer l'émigration des Grecs, les pêcheries de Sozoupolis et les salines d'Anchialos devront être confisquées et passer aussitôt dans des mains bulgares.

2) Des mesures analogues devront être décretées en ce qui concerne les Grecs de l'intérieur. Kavakli devra se nommer désormais Samouilof-grad. Des lois draconiennes devront partout obliger les Grecs à adopter la nationalité bulgare.

3) Partout les minorités grecques devront recevoir une instruction purement bulgare, pour ne pas se distinguer des majorités.

4) L'existence d'évêques grecs ne devra plus être tolérée dans la principauté.

Ce programme mériterait certes moins d'attention, si les tristes événements de cet été n'avaient prouvé la facilité avec laquelle le gouvernement princier se laisse entraîner à la remorque des idées de ces étranges patriotes. Il est donc urgent que l'Europe arrête la Bulgarie sur cette pente dangereuse et accorde aux Grecs au moins quelques années de répit.

Pour eux point d'autre issue honorable que l'exil avec ses difficultés et ses souffrances. Fidèles à leurs traditions, ils iront chercher ailleurs, avec la sécurité, la liberté d'élever leurs enfants dans leur religion et leur langue.

Alors le souvenir de la Grèce dans ces contrées inhospitalières ne se retrouvera plus que dans le musée de Sophia, où les éphèbes des bas-reliefs, découverts dans les cités antiques du Pont Euxin, regardent avec étonnement les paysans scythes défiler devant eux. La langue d'Homère, bannie et proscrite, aura pour dernier asile les salles de ce musée peuplées d'inscriptions plus de vingt fois séculaires, que le fanatisme bulgare n'a pas encore osé effacer.

(1) Il a été relaxé en décembre, sur l'intervention des puissances. N. D. L. R.

ÉCHOS

Le patriarcat, la Porte et les Roumains. — Nous avons signalé dans un de nos précédents numéros la pression que, par l'entremise de Munir pacha, ambassadeur de Turquie à Paris, la Porte essaie d'exercer sur le Patriarcat œcuménique, pour l'amener à reconnaître les prétentions du cabinet roumain en Macédoine.

En retour, la Porte s'offre à résoudre les questions pendantes entre elle et le Phanar de façon satisfaisante pour les intérêts de la nation grecque. Munir a transmis même à ce sujet la promesse formelle du sultan et se déclare prêt à prendre un engagement officiel et écrit. Il ajouta qu'au cas où le patriarcat ne céderait pas, la Porte ne prendrait pas en considération les desiderata formulés, touchant d'autres questions intéressant les Grecs de Turquie. C'est du chantage pur et simple.

La chose n'est d'ailleurs point faite pour nous surprendre. Le grand visir Ferid et son porte-parole occasionnel Munir, gagnés tous deux par l'or roumain étaient tout désignés pour jouer ce rôle de maîtres chanteurs. Mais nous avions raison de dire qu'ils perdent leur temps.

Le patriarcat ne cédera pas. Il l'a dit et il vient de le déclarer à nouveau. En vertu de l'iradé de mai 1905, la Porte a octroyé aux Roumains qui n'existent pas en Macédoine, tous les privilèges que Bucharest réclamait. Le patriarcat ne veut pas reconnaître cet iradé; c'est son droit et son devoir. Que les diplomates de Bucharest et leurs protégés s'arrangent comme ils l'entendent; que la Porte leur donne autant de concessions qu'elle veut. Mais aucun pouvoir, aucune puissance, pas plus la Porte que n'importe quelle chancellerie n'a le droit d'exiger du patriarcat de s'incliner devant les bévues de Yildiz ou les caprices de la Porte. Hamid, Ferid et Munir nous menacent de ne pas nous donner satisfaction sur des questions où notre droit est incontestable. Eh bien, soit. Une fois de plus le Divan aura voulu nous combattre. Une fois de plus l'hellénisme saura lui tenir tête.

***

Une capture intéressante. — Nous avons relaté dans notre numéro du 15 janvier, les circonstances dans lesquelles fut arrêté un agent des comitadjis bulgares, le nommé Stoyannof, ci-devant chef de bande lui-même, qui reconnaît avoir commis plusieurs crimes mais, par contre, a fourni sur ses complices des indications si précieuses que les autorités ont cru utile de l'adjoindre aux policiers turcs. On nous transmet de Salonique des renseignements complémentaires sur le traître bulgare.

Stoyannof qui, au moment de son arrestation, portait sous un déguisement de pay-an un uniforme d'officier bulgare, a révélé aux autorités turques un à un les noms des affiliés aux comités terroristes bulgares, les dépôts d'armes, de bombes, etc. A ceux qui niaient, protestant de leur innocence, il a opposé, en présence des magistrats, des dates, des heures, des endroits, des chiffres, en un mot des détails d'une précision indiscutable. Au reste, les découvertes faites sur ses indications n'ont pas démenti une seule de ses révélations. Entre autres il a avoué que tous les mardis, jour de marché à Serrès il se rendait en cette ville, déguisé en cultivateur, et s'y rencontrait avec des comitadjis bulgares, également déguisés. Il leur communiquait des instructions, des listes de proscrits et diverses nouvelles et recevait leurs confidences, des réponses, des messages à transmettre.

Une révélation particulièrement intéressante est celle qui nous explique pourquoi tous les mardis les écoles bulgares de Serrès restaient fermées : tout simplement, a dit Stoyannof, parce que les instituteurs bulgares sont les collaborateurs les plus précieux des assassins bulgares : ils se rencontraient tous les mardis avec ceux-ci, ou leurs émissaires, au marché de Serrès, ce qui les obligeait à fermer les écoles.

Nous avons dit qu'en récompense de ces précieuses révélations, Stoyannof a reçu une large gratification de Hilmi pacha et a été attaché à la police secrète. On nous écrit de Salonique, qu'il vient d'embrasser l'islamisme et de prendre le nom de Sadik, ce qui signifie : fidèle.

Par une suprême faveur, ce fidèle et zélé serviteur de la justice ottomane a été nommé aide de camp ou *yaver* du sultan.

***

D. Bernardaki. — On nous annonce de Metelin la mort de Demetrius Bernardaki, le savant historien et helléniste grec. Né le 24 décembre 1833, à Aghia Marina de Lesbos, de Nicolas Bernardaki de Crète et d'Erifili Moussouros, il avait fait ses premières études à Mytilène et plus tard à Athènes, où, étudiant encore, il s'était fait remarquer par ses travaux sur l'antiquité grecque, ses poèmes épiques et ses pastiches pindariques. Lorsque en 1855 il alla compléter ses études en Allemagne, Bernardaki était déjà considéré par les savants allemands comme un helléniste de grande valeur; c'est là qu'il a écrit ses premiers drames *Maria Doxapatri* et les *Kypseli'es* et sa fameuse *Ode pindarique*, qui fut jugée comme un chef-d'œuvre du genre. En 1861, il retourna à Athènes, où il fut nommé professeur d'histoire générale et de littérature grecque à l'Université. Il professa durant huit années consécutives devant un auditoire composé non seulement de la jeunesse universitaire, mais de toutes les classes éclairées d'Athènes. Le renom du maître était tel que bien avant l'heure de son apparition, les couloirs, les propylées et le jardin de l'Université étaient envahis par la foule qu'attirait son cours. Son succès, non moins que l'intransigeante indépendance de sa nature et la franchise parfois mordante de ses opinions, lui valurent bien des ennemis. En 1869, Bernardaki quitta l'Université et se retira à Mytilène. En 1881, cédant aux instances de Tricoupis et de ses innombrables admirateurs et amis, il revint à Athènes et il reprit pour quelques mois sa chaire de littérature et dirigea la Bibliothèque Nationale. Mais bientôt après, il démissionnait à nouveau et se retirait définitivement à Mytilène. Vainement Tricoupis et les cabinets qui lui ont succédé lui firent les offres les plus flatteuses pour le ramener à Athènes : il mit à refuser ces propositions une obstination regrettable qui priva l'Université nationale des enseignements du maître le plus considérable de la Grèce contemporaine.

Il y a 25 ans, la Porte ottomane s'avisa de lui proposer de le faire entrer au service de la Turquie, en qualité d'inspecteur des écoles grecques de l'Archipel. En lui offrant cette charge, largement rémunérée, Saïd pacha lut fit savoir même qu'il n'exigerait pas de Bernardaki d'abandonner sa qualité de sujet hellène : il lui demandait seulement d'accepter, sans autre engagement que d'élaborer un rapport annuel sur le mouvement scolaire grec! Bernardaki jugea cette proposition injurieuse et la déclina avec dignité et non sans quelque ironie.

L'œuvre philologique, dramatique, linguistique de Bernardaki est considérable. Ses pièces principales sont : *Fausta*, *Merope*, *Nicephore Phocas*, *Euphrosyne*. Il est l'auteur d'une *Grammaire* et d'une *Histoire sainte*. Il a signé de nombreuses études philologiques. Mais ce qui l'a classé parmi les premiers hellénistes du monde entier, c'est sa savante édition d'Euripide et les admirables commentaires qui l'accompagnent. Il laisse de nombreux ouvrages, drames, études et un *Lexicon* inédits.

La Grèce perd en lui non seulement un maître, mais encore un homme de bien et un patriote des plus clairvoyants.

La mort de Bernardaki est un deuil national.

***

La candidature de M. J. Gennadios. — M. Jean Gennadios a quitté Londres le 26, se rendant par voie de Brindisi à Athènes.

On sait que l'ancien ministre de Grèce à Londres, cédant aux instances de ses nombreux amis, a accepté d'être candidat au siège de député de l'Attique, vacant depuis la mort de J. Pesmadjoglou, directeur de la Banque d'Athènes. La nouvelle de la candidature de l'ancien ministre de Grèce à Londres a été accueillie avec joie dans le monde grec. Quoique, après avoir quitté la légation hellénique, M. Gennadios ait continué à vivre à Londres, dans une retraite studieuse, ses compatriotes n'ont pu oublier les précieux services que le diplomate hellène a rendus à son pays. Son nom est, en Grèce, des plus populaires et nombreux sont ceux qui ont longtemps insisté auprès de M. Gennadios pour le décider à poser sa candidature au Parlement. La grande majorité de la presse hellène salue chaleureusement la rentrée de M. Gennadios dans la politique et exprime l'espoir que les électeurs de l'Attique comprendront l'importance de la présence à la Chambre d'un homme de cette valeur.

***

Les troubles de Sophia. — Le prince Ferdinand vient une fois de plus de constater son impopularité. Il est de notoriété publique que les Bulgares sont animés d'un médiocre enthousiasme pour leur souverain. Vainement Ferdinand s'efforce de capter leurs sympathies en passant à ses sujets bien des fantaisies, comme, par exemple, cette guerre sauvage qu'ils mènent contre les Grecs établis parmi eux et que le prince, soucieux de plaire à son peuple, n'a pas voulu prévenir ni refréner. Rien n'y fait; à la moindre occasion l'impopularité du prince se manifeste, parfois assez bruyamment.

C'est ainsi que le 16 janvier, date de l'inauguration du théâtre national bulgare, Ferdinand a été conspué par la foule en se rendant à la cérémonie. Sifflets, huées, cris séditieux, les Bulgares firent à leur souverain un accueil peu flatteur. Son escorte fut impuissante à mettre fin à cette ovation inattendue, dont le héros eut du mal à s'y soustraire.

Notre correspondant de Sophia nous écrit à ce sujet, qu'à en croire les journaux bulgares, cette manifestation est due au fait que la « première » du nouveau théâtre, au lieu d'être « nationale » a été « princière » : on n'y avait convié que ministres, diplomates, favoris et courtisans.

Beaucoup d'étudiants ayant été mêlés à ces

incidents, on a voulu les punir en fermant l'Université pour six mois et révoquer des professeurs. Maîtres et disciples ont alors organisé un meeting de protestation. La troupe est intervenue, il y eut morts et blessés. Le gouvernement essaie d'étouffer l'affaire. L'opposition, au contraire, y voit un moyen de renverser le cabinet, qu'on accuse de gouverner par les méthodes stambouloviste. L'affaire paraît sérieuse et le prince ne semble nullement rassuré.

La question Macédonienne en Égypte

Conférence de M. A. Andréadès.

Alexandrie, 12 janvier.

M. A. Andréadès, professeur à l'Université d'Athènes et directeur du *Bulletin d'Orient*, se trouve depuis quelques jours à Alexandrie Il vient en Egypte pour faire une série de conférences sur les événements des Balkans que les nombreuses et florissantes colonies grecques de ce pays suivent avec une attention particulière. Hier soir, le jeune professeur a donné sa première conférence au Cercle hellénique de notre ville, devant un auditoire compact où l'on remarquait S. B. le patriarche d'Alexandrie, ayant à ses côtés M. Benachi, président de la communauté grecque, MM. Sinadino, Salvago, Cartali, Chorémi et autres notabilités grecques.

M. Andreadès nous a surtout entretenus de la question macédonienne. Il l'a fait en termes nets et précis, en un langage clair, exempt de lyrisme patriotique, émaillé par endroits de spirituelles sorties.

L'orateur a commencé par démontrer qu'il n'y a pas lieu de faire état des accusations portées contre le gouvernement grec et les bandes qui ont assumé en Macédoine la défense de nos congénères. Comment peut-on soutenir que la Grèce ait pactisé avec le régime hamidien? Loin d'avoir poursuivi une politique turcophile, elle a maintes fois préconisé une entente balkanique. Elle en a même pris l'initiative. Mais elle n'a rencontré que mauvais vouloir et mauvaise foi. Si la Serbie s'est montrée favorable à une entente, la Bulgarie a trahi trois fois, quatre fois plutôt qu'une ces espérances. Les offres conciliantes de la Grèce, Stambouloff les dénonçait au sultan. En 1886, puis en 1889 et en 1896, lors des deux soulèvements crétois, enfin durant la guerre gréco-turque, pendant que l'hellénisme combattait le Turc, la petite principauté, elle, captait les bonnes grâces du sultan, concluait avec la Porte des accords dont les Grecs faisaient les frais.

Mais, dit M. Andréadès, si les étrangers n'ont pas le droit de condamner la politique extérieure de la Grèce, les Grecs doivent reconnaître qu'au point de vue de leur intérêt bien entendu, ils ont commis de graves fautes et, avant tout, celle d'avoir négligé de s'organiser. Ils l'ont d'ailleurs compris, puisque, aussi bien parmi les communautés grecques de Turquie que dans le royaume hellénique, un grand pas a été fait vers une organisation méthodique de leurs forces. C'est ainsi notamment qu'en Grèce, on réorganise actuellement l armée grâce à l'initiative et aux laborieux efforts du prince héritier. Cette impérieuse et urgente réforme a exigé de lourds sacrifices.

Le budget de la guerre de l'exercice 1906, absorbe 36.769.341 drachmes (1) contre 33.200.268 drachmes que réclament les cinq départements civils. Les sacrifices que consentira le peuple grec en 1907 seront encore plus grands; il faut de plus y ajouter l'emprunt de 20 millions consacré exclusivement aux armements. Heureusement les résultats obtenus dédommagent la Grèce de ses sacrifices.

(1) Budgets des ministères de la guerre et de la marine, 28.202.932; pensions militaires, 3.210 699; caisse de la guerre, 4.711.720; caisse de la marine.

En général, il faut reconnaître que le présent vaut mieux que le passé. L'avenir est marqué par un événement d'une importance capitale : l'intervention internationale en Macédoine. Cette intervention, progressive, est forcément assez lente; on peut cependant prévoir le moment où l'Europe aura mis le pied en Macédoine et réduit au minimum les pouvoirs du sultan sur cette province.

Les Grecs doivent se réjouir de la tournure que prennent les choses. Certes le plan Tricoupis, dénoncé au sultan par Stambouloff et comprenant un partage de la Macédoine, suivi d'une confédération balkanique était plus juste, car il avait pour base les vœux des populations librement consultées, et plus politique, parce qu'il tranchait definitivement la question. Mais à son défaut aucune éventualité n'est préférable à l'intervention de *toutes* les puissances européennes. En effet : 1° cette intervention n'aura pas le caractère définitif et intéressé qu'aurait eu l'intervention isolée d'une ou deux puissances; 2° les réformes une fois introduites en Macédoine seront forcément étendues, dans un avenir plus ou moins prochain, à deux autres provinces dont les populations grecques souffrent cruellement : l'Epire et la Thrace; 3° enfin l'histoire nous démontre que si l'hellénisme dépérit sous un gouvernement tyrannique étranger — comme la domination turque et bulgare, si semblables à tant d'égards — il se fortifie et se développe sous un régime d'ordre et de liberté, ce régime fût-il étranger.

Les îles Ioniennes ont souffert des Vénitiens; elles n'ont rien perdu, au point de vue national, de l'occupation française ou anglaise. De même le sentiment national des Chypriotes s'est développé au lieu de s'éteindre comme d'aucuns l'avaient craint, depuis que les Anglais ont remplacé les Turcs.

Un autre exemple, dit M. Andréadès, et non des moins probants, nous est fourni par la prospérité de l'hellénisme d'Egypte; là, malgré des concurrents redoutables, nationaux des grandes puissances, les Grecs ont conquis une situation enviable. Non seulement ils ont gagné l'amitié de l'indigène et le respect des étrangers, mais encore leurs colonies sont supérieures à toutes les autres, elles les égalent même toutes réunies, tant en nombre qu'au point de vue de l'importance commerciale et sociale.

Pour toutes ces raisons, les Grecs, qui avaient repoussé les prétendus plans de réformes des comités bulgares, saluent avec joie l'ère des réformes annoncées et n'ont qu'un désir : c'est de les voir sérieusement, sincèrement appliquées.

Plus que toute autre nationalité, l'hellénisme est appelé à bénéficier d'un régime d'ordre et de proprès en Macédoine.

Le présent est donc meilleur que le passé, et l'avenir s'annonce comme devant être encore meilleur. Mais il est clair que rien ne se fera sans un travail systématique et soutenu. En Macédoine, déclare M. Andréadès, nous ne revendiquons pas la Macédoine septentrionale et on ne nous dispute pas la Macédoine du sud; dans la Macédoine centrale nous sommes les plus nombreux, les plus cultivés et les plus riches, mais nous manquons d'organisation. Il faudra concentrer nos efforts principalement sur trois points :

L'enseignement : Il est nécessaire de réformer l'esprit de pédantisme qui anime encore nos écoles.

Le commerce et le *crédit* : Il faudra faire en sorte que le commerce petit et grand et le crédit urbain ou rural se trouvent concentrés dans des mains grecques.

Les campagnes : C'est là notre point faible, car dans les villes nous restons tout puissants; eh bien ! il faudra consolider l'influence grecque dans les villages, et l'orateur explique longuement comment on peut y parvenir.

L'effort sera grand; l'enjeu est plus grand encore; l'hellénisme se trouve au tournant le plus grave de son histoire; s'il perd la Macédoine centrale, il ne pourra plus empêcher les Bulgares de descendre à la mer. Tout espoir d'une réalisation des aspirations nationales disparaîtra à tout jamais.

Heureusement, répète l'orateur, la situation des Grecs dans la Macédoine centrale est bonne. L'intervention européenne leur fournit l'occasion de la rendre excellente. Mais les occasions favorables ne suffisent pas. Thiers disait de la Bavière que son histoire était une histoire d'occasions manquées. Les Grecs, tous les Grecs, tant ceux du royaume que ceux des communautés de Turquie et des colonies de l'étranger, doivent réunir leurs efforts pour empêcher que pareille chose puisse jamais être écrite de l'hellénisme contemporain.

L'auditoire n'a pas ménagé les applaudissements au jeune et brillant professeur. Sa conférence a eu un succès considérable. Dans sa tournée, M. Andréadès peut être sûr de rencontrer partout le même accueil empressé et chaleureux. Il défend la cause qui nous tient le plus à cœur, la cause qui est celle de nos frères de Macédoine. Il le fait non pas en grandes phrases creuses et déclamatoires, mais en termes nets et précis, à l'aide d'arguments positifs et dans un but rationnel et pratique.

Il nous invite tous à nous unir pour doter l'hellénisme d'une organisation systématique solide. Ce n'est pas nous autres Hellènes d'Egypte qui marchanderons notre concours.

S.

EN MACÉDOINE

Le massacre de Zirnovon.

Outre les nombreux crimes commis isolément par les bandits bulgares et qui se multiplient à mesure que les bandes grecques abandonnent la défense des Hellènes, il ne se passe pas de mois, parfois pas de semaine sans qu'on ait à enregistrer un massacre de Grecs.

En décembre, nous avons eu le massacre de Zéhovon et celui de Klepousna. Voici maintenant celui de Zirnovon. Une nombreuse bande bulgare s'en était chargée. Dans la nuit du 5 au 6 janvier, elle pénétra dans le village de Zirnovon (caza de Nevrokop) et mit à mort la famille du moukhtar grec du village et d'autres paysans, dont on établit l'identité. Les bandits mirent ensuite le feu à diverses maisons, et les cadavres furent carbonisés. Mais ils ne s'en tinrent pas là. Rencontrant dans les rues du village la femme d'un certain Gogos, il la tuèrent à coups de hache. Lorsque les gendarmes arrivèrent, les malfaiteurs avaient disparu.

On compte en tout neuf victimes dont

deux femmes, et plusieurs maisons détruites par le feu.

Les bandes.

A Boufi (caza de Florina), un combat a eu lieu entre les troupes turques et un corps gréco-macédonien, qui a perdu quatre hommes. Deux soldats turcs ont été grièvement blessés.

Le chef gréco-macédonien Vrontas a tué, dans un engagement auprès de Sovits de Morihovon (Monastir), le chef bulgare Traïko. Un Bulgare a été blessé.

*
* *

A Tsaïrli, auprès de Monastir, une bande bulgare a été entièrement détruite par les troupes. Elle se composait de huit partisans, dont six ont été tués, et les deux autres blessés et pris. Les Turcs ont eu deux tués et quelques blessés.

La bande transportait un grand nombre de bombes.

Aux Corestia (caza de Castoria), les Turcs ont attaqué la bande du Bulgare Ivanof; celui-ci et deux de ses partisans ont été tués. Les autres Bulgares sont parvenus à s'enfuir.

Entre Istip et Kliséli (Kossovo), un détachement de troupes a attaqué une bande bulgare très nombreuse, qui a perdu six tués, les Turcs en ont perdu huit.

A Roussinovo (caza d'Osmanie), un détachement de troupes turques a tué deux partisans dans une rencontre avec une bande bulgare, perdant lui-même deux soldats.

Turcs, Serbes et Bulgares

Un comitadji bulgare ayant tué un libraire serbe de Perlépé fut arrêté par le veilleur de nuit turc. Les complices de l'assassin survenus tuèrent le Turc et sauvèrent le meurtrier. Le lendemain, le cousin de la victime assassina à son tour ce dernier et se livra ensuite à la justice.

Une bande serbe est entrée dans le village de Stépanzi (caza de Perlépé), a tué trois Bulgares, en a blessé un et brûlé une maison. Une autre bande a capturé le prieur du couvent de Treskovets ainsi que onze Bulgares. On ignore le sort des prisonniers.

La bande serbe de Giovan a tué le *moukhtar* bulgare du village de Martasti, du caza de Vélessa, et le prêtre schismatique Papalazare, du village de Tsarigrad, dans le même caza.

Auprès de Pristina, sur la frontière serbo-turque, des soldats serbes ont tué un Turc qui se trouvait sur territoire ottoman.

A Stip, des Bulgares, passant devant un corps de garde, firent feu sur les soldats sans en blesser aucun.

Ceux-ci, sortant du corps de garde, donnèrent la chasse aux Bulgares, aidés par d'autres soldats, accourus au bruit des coups de feu. Trois Bulgares furent arrêtés, qui, avant de se laisser prendre, avaient jeté point d'eux un sac où se trouvaient 350 cartouches Mannlicher, un clairon de l'armée bulgare et d'autres objets.

Dans le caza d'Osmanié, une bande bulgare a grièvement blessé à coups de fusil le collecteur turc de la dîme. Un détachement de troupes se rendit en hâte sur les lieux et chercha à cerner les Bulgares, qui parvinrent cependant à s'enfuir.

Le 11 janvier, à Vélessa, à la porte de l'école bulgare de cette ville un schismatique a reçu 14 coups de couteau.

On mande de Serrès que le chef bulgare Sandansky, mécontent du Turc Achmet-Aga, du village de Lipovista, caza de Mélénikon, ordonna à six de ses partisans de le tuer; ceux-ci se rendirent à Lipovista et exécutèrent cet ordre. Un détachement de troupes, arrivé sur les lieux, parvint à arrêter deux des assassins, qui dénoncèrent leurs quatre compagnons. Les autorités s'efforcent de retrouver et d'arrêter ces derniers.

Lettre de Bulgarie

Turcs et Bulgares. — Les Serbes et les doléances des comitadjis. — Un bon conseil. — Sur la mort d'un bandit. — Les instituteurs bulgares.

Sofia, 26 janvier.

Si l'on s'en tient aux apparences, on doit admettre que les rapports turcs-bulgares se sont sensiblement améliorés.

Le nouvel agent diplomatique de Bulgarie à Constantinople, M. Guechoff, a trouvé à Yildiz un accueil particulièrement gracieux. D'autre part, la convention de commerce turco-bulgare, a été ratifiée par les deux gouvernements et est même entrée en vigueur depuis le 1/14 janvier 1907.

La lune de miel de l'amitié turco-bulgare sera-t-elle de longue durée ? Je ne saurais rien affirmer là-dessus. Toujours est-il qu'ici on envisage de plus en plus favorablement une politique turcophile, qu'on voudrait à dessein faire coïncider avec les mesures exceptionnellement rigoureuses prises par les autorités ottomanes contre les nôtres en Macédoine. A Sofia, il est même des partisans avérés d'une combinaison de bandes bulgares et turques contre les bandes grecques. Peut-être est-ce là qu'il faut rechercher l'explication des cas de coopération turco-bulgare que vous signaliez dans votre dernier numéro.

*
* *

Les nouvelles de Macédoine ne paraissent pas satisfaisantes aux cercles politiques d'ici. On affecte de s'indigner maintenant contre les Serbes aussi. La vérité est que l'activité des bandes serbes inquiète de plus en plus les Bulgares, car elle a fait faire des progrès au serbisme dans la Macédoine septentrionale. Un autre motif d'anxiété, ce sont les pertes infligées, coup sur coup, à l'Organisation intérieure.

Plusieurs chefs de bandes furent abattus, ce qui fit d'ailleurs tomber entre les mains des autorités turques des correspondances, des documents compromettants et suggestifs. Bien des secrets ont ainsi été divulgués et bien des manœuvres déjouées. Aussi M. Daskaloff, dans la *Vetcherna Pochta* (du 21 décembre-3 janvier), engage-t-il « *les voïvodes à porter sur eux plus de bombes et de cartouches et moins de documents et de lettres.* » M. Daskaloff a raison. Mais puisqu'il ne craint pas de donner publiquement de si bons conseil, pourquoi diable se défend-il d'encourager les meurtres et les massacres en Macédoine ?

Mais ces Bulgares sont capables d'une inconséquence qui n'a d'égale que leur inconscience. Il y a deux ans, ils flétrissaient la présence à une messe célébrée à Athènes, pour le repos de l'âme de Paul Mélas, l'officier vengeur de tant de crimes, d'un certain nombre de notabilités politiques grecques. Or, l'autre jour des ministres bulgares assistaient au *Requiem* de la cathédrale de Sofia à l'occasion de la mort de ce bandit bulgare, Groueff, qui est l'auteur moral, l'instigateur principal des innombrables meurtres commis en Macédoine, surtout depuis six ans. Le ministre de l'Agriculture Gennadief y assistait naturellement. Celui-là n'a pas besoin de se gêner. A Sofia on l'appelle couramment « l'archicomitadji ». Cet autre Gennadief qui a la haute main sur la campagne de presse bulgare en Europe, était également présent.

Et à côté des personnages officiels figuraient des héros nationaux tels que Sarafof et autres brigands de divers calibre.

Originaire de Smilevo, Groueff est un ancien élève de l'école bulgare de Salonique. Au sortir du collège, il alla compléter ses études à Belgrade. Il s'y convertit au serbisme, mais bientôt après, étant allé à Sofia, il l'abjura pour rentrer dans le bulgarisme. Il en fut récompensé en se faisant envoyer en Macédoine, en qualité d'instituteur. Il ne tarda pas dès lors à s'affilier aux comités bulgares comme presque tous ses confrères de même race. On connaît sa vie de tortionnaire féroce. Relégué une première fois par les autorités turques en Asie-Mineure, il fut libéré peu après sur l'intervention de deux ambassades, agissant elles-mêmes sur les instances du représentant de la principauté à Constantinople. Groueff retourna en Bulgarie et de là, en Macédoine. Dès lors, faisant la navette entre les deux pays, il dirigeait le mouvement bulgare et guidait la main des bourreaux enrôlés par les patriotes de Sofia.

Le cas de Groueff est celui de la plupart des instituteurs bulgares de Macédoine. Ces prétendus éducateurs ne sont que des émissaires du bulgarisme déguisés. Ils sont triés sur le volet, sans autres titres au choix des chefs que la docilité, la discrétion, l'habileté et l'expérience dans le maniement des armes. En théorie, c'est l'exarque bulgare, siégeant à Constantinople, qui les nomme. Mais en fait, ils sont désignés par le gouvernement princier, parce que c'est lui qui en suggère le choix à l'exarque. Beaucoup de ces instituteurs ont commandé des bandes Aussitôt désignés pour en prendre la direction, ils sont remplacés par d'autres qui, à leur tour, attendent d'être embrigadés. Et voilà comment, après avoir prêché la haine du Grec à leurs jeunes élèves, les maîtres bulgares, se muent en assassins et s'en vont massacrer tranquillement leurs confrères ennemis, les instituteurs grecs, et les primats, les prêtres, les femmes et les enfants. C'est une véritable école du meurtre qu'ils ont créée. Et après cela, ces bons pacifistes, ces pieux évangélistes de Londres viennent nous faire un crime de nous défendre. Ils sont vraiment bien bons !

*
* *

S'il n'y avait que les maîtres d'école ! Mais les prêtres, mais les prélats bulgares de Macédoine que font-ils donc, sinon coopérer avec les assassins et les incendiaires. On sait quel rôle actif ils ont joué en 1903. Depuis, ils ont d'autant mieux continué à mener la sourde et lâche guerre déchaînée contre l'hellénisme, que leurs méfaits jouissent d'une impunité quasi-absolue, grâce à la situation privilégiée qui leur est faite en

Turquie par la diplomatie des deux puissances coopérant en Macédoine, l'Autriche et la Russie. Je n'en veux d'autre preuve que la nouvelle étrange que voici, transmise de Constantinople à l'Agence télégraphique bulgare : La Porte a ordonné aux autorités turques de ne plus permettre à Mgr Germanos Karavanghélis, évêque grec de Castoria — le courageux défenseur d'une population particulièrement éprouvée — de prendre, comme il en a le droit, part aux délibérations du conseil administratif du sandjak. D'autres évêques grecs ont été l'objet d'une mesure analogue ; des évêques bulgares également. Le patriarche protesta, l'exarque aussi : mais les ambassades de Russie et d'Autriche n'appuyèrent que la protestation de l'exarque. Pourquoi cette faveur particulière ? Pourquoi cette différence de traitement, alors surtout que ce sont les Bulgares qui sont les premiers agresseurs ?

M.

P.-S. — Tout récemment, le commandant Lamouche, officier français à la suite du colonel Vérand, se rendant à Paris, s'est arrêté deux ou trois jours à Sofia et s'est entretenu avec plusieurs personnages suivant de près les événements de Macédoine. On sait que M. Lamouche garde de son ancien et long séjour à Sophia des sympathies bulgares qu'il a assez violemment affichées en Macédoine dans l'exercice de fonctions où il eût dû apporter un peu plus de discrétion et un peu moins de partialité.

REVUE DE LA PRESSE

Un article du « Popolo Romano »

Le *Popolo Romano* consacre un excellent article aux événements des Balkans.

Après avoir analysé la remarquable étude qu'a publiée sur les attentats antihelléniques de Bulgarie M. A. Romanos, « uno dei più autorevoli orientalisti dell'Europa », pour employer sa propre expression, l'auteur de cet article examine la situation dans les Balkans sous son vrai jour. Entre autres, il dit :

Sans doute, ainsi que notre ministre des Affaires étrangères l'a très justement dit au cours de ses récentes déclarations, il s'agit avant tout d'empêcher que l'état actuel des choses, que l'antagonisme des races rend déjà si grave, ne s'aggrave davantage encore par la lutte entre bandes armées. Mais il est d'autre part équitable de reconnaître la vérité des paroles qu'a prononcées le chef du gouvernement grec Théotokis dans son courageux discours et dont voici la substance : la cause première de cette situation précaire, il faut la rechercher dans le fait que les grandes puissances ont trop lâché la bride à la Bulgarie, ce qui a enhardi celle-ci à vouloir faire pour la Macédoine ce qu'elle fit jadis pour la Roumélie Orientale, contrairement aux stipulations du traité de Berlin... Il faut remonter à l'origine du mal : on la trouvera dans le fait que la formation de bandes armées a été une idée bulgare, une conception bulgare, car c'est en Bulgarie qu'on avait cru pouvoir obtenir par la violence ce qu'on avait réussi à faire pour la Roumélie Orientale. Et il est également juste de reconnaître que l'élément hellène a, durant de longues années, enduré avec patience les violences bulgares ; ce n'est que lorsqu'il a été réduit à l'extrême nécessité de défendre lui-même son existence qu'il a cherché à opposer à ses adversaires cette résistance à laquelle a naturellement recours toute race obéissant à l'instinct de la conservation.

Le massacre de Klepousna.

Nous avons publié, dans notre numéro du 15 janvier, les détails de ce drame affreux que nous avait donnés notre correspondant de Salonique. Le *Bulletin d'Orient* du 12 janvier contient là-dessus les renseignements complémentaires suivants qu'on luitransmet de Serrès :

Il y a quinze ans, la moitié du village, soit 80-90 familles, avaient embrassé le schisme, l'autre moitié demeurant fidèle au patriarchat grec. Le comité bulgare ayant résolu de réduire ces patriarchistes en les menaçant de mort, pour leur permettre de se défendre, le moutessarif de Serrès leur avait confié, l'année dernière, quinze fusils. Malheureusement, à la suite des manœuvres des Bulgares, les autorités retirèrent aux Grecs la permission qu'elles leur avaient donnée de s'armer et jetèrent même en prison certains primats, sous l'inculpation de port d'armes illégal.

Enfin, il y a un mois environ, les Bulgares avertirent le prêtre orthodoxe d'avoir à embrasser le schisme avec ses fidèles. Le prêtre refusa et se rendit à Ziliahovon, auprès du caïmacam dont il demanda en vain la protection. Le 23 décembre, les Grecs avertirent le commandant du poste militaire de Klépousna qu'une bande bulgare se cachait dans le village et qu'elle s'apprêtait à égorger les Patriarchistes ; ils priaient l'officier de demander des renforts et de permettre au prêtre grec de se rendre à Ziliahovon afin de mettre le caïmacam au courant de la situation. Mais l'officier assura les Grecs qu'il avait pris ses mesures et défendit au prêtre de sortir du village. Le 25 décembre, à six heures du soir, les partisans du comité, aidés par beaucoup de villageois schismatiques de Klépousna et des environs, attaquèrent les maisons des primats grecs et du prêtre orthodoxe. Les prêtres schismatiques de Klépousna et de Skirtsovon commandaient l'attaque, qui fut des plus vives, les assaillants ne se contentant pas de tirer des coups de fusil. mais se servant de bombes et de pétrole pour mettre le feu aux édifices. Le prêtre grec parvint à se sauver malgré les efforts de son collègue schismatique de Skirtsovon. Sa maison fut bientôt la proie des flammes ; une vieille femme, Photini Papaphilippou, y trouva la mort. En même temps, brûlait la maison du primat grec Karophylli, où demeuraient trois familles patriarchistes qui avaient pu se mettre en sûreté ; seul, un vieillard de 85 ans, Bouzikis, père de Karophylli, avec sa femme n'avaient pu s'enfuir. Les Bulgares les placèrent devant l'alternative de mourir ou de devenir schismatiques et, sur leur refus de se soumettre, ils enduisirent la maison de pétrole et y mirent le feu en y jetant des bombes. Les cadavres des vieillards enlacés furent retrouvés entièrement carbonisés. Une scène analogue se passa dans la maison d'Ange Antoniou qui trouva la mort avec sa femme, Marie, leur bru et leur petit-fils, Constantin, âgé de deux ans. Les autres Grecs, dont les maisons furent brûlées, parvinrent à se sauver. Seule, Angélique Papaphilippou, blessée, a été transportée à l'hôpital de Serrès.

Durant toute cette scène, le *détachement turc ne sortit pas de son poste*, soutenant qu'il était cerné par les Bulgares. La vérité est que *deux* partisans, se tenant de chaque côté du poste, tirèrent en l'air plus de deux cents coups de fusil, pour donner le change. Naturellement, personne ne fut atteint. Les Grecs affirment même que, quelques minutes avant que l'attaque ne commençât le *codja-bachi* bulgare a été vu sortant du poste turc. Quant au détachement de Ziliahovon, d'où l'on distinguait nettement l'incendie et qui n'est qu'à une heure et quart de Klépousna, il ne bougea pas pendant les *quatre heures* que dura cette scène. L'entente entre les Turcs et les Bulgares apparaît donc évidente ; les partisans du comité ont acheté une fois de plus le concours des fonctionnaires turcs.

Sept maisons ont été entièrement détruites ; les Grecs n'ont rien pu sauver, ni leurs meubles, ni leur bétail, ni leurs outils de labour. On estime que les pertes s'élèvent à mille cinq cents livres turques. Quarante-huit sinistrés not été recueillis par leurs compatriotes.

Le « génie national » bulgare

L'organe bulgare *Balkanska Tribuna* (numéro du 8/21 janvier) dit :

Quand le prince a proclamé sa croyance dans « génie national » de la Bulgarie, les ministres se sont hâtés de lui faire une fête où le patriotisme puisse jouer un rôle sérieux. Ils ont ordonné la guerre contre les églises grecques et contre les Grecs eux-mêmes. La campagne a été menée avec acharnement ; elle a abouti à des résultats regrettables. Les églises grecques, l'une après l'autre, ont passé entre les mains des Bulgares, et des parrains, choisis par les « héros », les ont baptisées de noms bulgares. Quand à Philippopoli la ruine fut complète et la victoire remportée, on a voulu illuminer pour fêter cette nouvelle grandeur. Et l'on a brûlé Anchialos. Les flammes de cette ville ont projeté une lumière sanglante sur les hauteurs d'où est parti le signal de ce « mouvement national ». Et le « génie national » fut consacré.

Une conférence du professeur Kebedgy.

Du *Journal de Genève*, 30 janvier :

C'est de la situation morale et sociale de l'hellénisme en Turquie que M. le Dr Michel Kebedgy, professeur à l'Université de Berne, a entretenu la Société de géographie dans la séance qu'elle a tenue le vendredi 25 janvier, à l'amphithéâtre de l'Athénée.

Après avoir rappelé rapidement l'évolution historique de la situation des Hellènes en Turquie et l'importance nationale qu'ont prise, au cours de cette évolution, l'Eglise grecque et l'organisation ecclésiastique, M. Kebedgy a exposé les conditions dans lesquelles l'hellénisme s'est acquis une situation prépondérante dans l'empire ottoman (en Turquie d'Europe, en Asie Mineure, en Egypte, sans parler des îles entièrement grecques).

Les précieuses qualités des Grecs et leurs mœurs y ont grandement contribué. Le sentiment très développé de la famille explique, sans doute, au moins autant que le souvenir du passé, leur ardent patriotisme, qui est un puissant ressort dans tout le cours de leur vie nationale. Leur avidité insatiable pour l'instruction, leur penchant naturel à se dépenser pour des œuvres d'utilité publique de toute sorte, expliquent l'admirable développement de leurs écoles et de leurs établissements de bienfaisance, fondés et entretenus en grande partie par les dons et les contributions des particuliers.

L'activité industrielle et commerciale des

Hellènes a contribué à la prospérité économique des pays qu'ils ont habités.

De tous ces faits, on peut conclure que l'hellénisme en Orient constitue un facteur de civilisation et de progrès incontestable.

Genève et la Grèce

A l'occasion de la prochaine inauguration du buste de Jean-Gabriel Eynard, offert par les étudiants grecs de Suisse à la ville de Genève, M. D. Plan évoque dans le *Journal de Genève* (9 janvier) la naissance du philhellénisme en Suisse et le magnifique élan de générosité avec lequel le noble petit peuple a encouragé, soutenu la cause de la libération de la Grèce. Il se sentait, nous dit M. Plan, en quelque sorte, solidaire du peuple grec, qui se battait alors avec la même ténacité, avec le même esprit qui avaient animé Genève dans ses luttes pour son indépendance.

M. Plan a feuilleté la collection du *Journal de Genève* de l'époque pour avoir une idée de la part que prenait à la cause de l'indépendance, le peuple de Genève. A chaque page, il en trouve un écho :

A l'appel de M. Eynard, l'argent afflua, les cantons suisses envoyèrent de fortes sommes. A Genève, chacun s'ingénia : concerts, représentations théâtrales, collectes faites au Collège, aux auditoires de belles-lettres et de théologie, loterie artistique organisée par les peintres eux-mêmes... tous, jusqu'aux « ferblantiers réunis », apportèrent leur part.

Une petite fille de six ans se présente au *Journal* pour faire casser sa tire-lire en faveur des pauvres Grecs. « Son offrande de trois florins et demi, tout en petits sols, ne fut pas la moins précieuse ».

« Une pauvre femme paraît à la caisse de M. de Candolle Turrettni ; on crut qu'elle demandait l'aumône ; pas du tout, elle venait offrir une pièce de 21 sols pour les Grecs ».

Les orphelines faisaient des bourses de soie. Le poète Albert Richard mettait en vente sa dernière œuvre, *les Helvétiennes*, au profit des Grecs captifs. Ceux qui n'avaient pas d'argent proposaient une heure de leur travail quotidien. Même on vit un joueur qui s'était promis de consacrer ses gains de l'hiver à la bonne cause envoyer 60 florins, 2 sols, 6 deniers, en déplorant pour lui et pour elle de n'avoir pas été plus heureux.

L'ingénieuse collecte hebdomadaire de 3 sols par semaine, organisée par le Comité, rapporta beaucoup, surtout dans la campagne.

L'aide offerte ne fut pas uniquement matérielle, on se préoccupait aussi de la jeune génération, qui, on l'espérait, jouirait de cette indépendande acquise au prix de tant de sang versé. Plusieurs jeunes gens envoyés en pension à Genève furent mis sous la protection paternelle du Comité, entre autres le neveu de l'amiral Tombazi, qui eut le bonheur d'être reçu à l'institution de Rodolphe Topffer. Des familles bienfaisantes demandaient à adopter des orphelins.

Mais tous ces secours n'auraient pas porté les fruits qu'on en espérait s'ils n'eussent été distribués d'une façon judicieuse, et c'est justement là que fut le grand mérite de J.-G. Eynard. Il sut les concentrer et organiser leur emploi.

Dans cette partie difficile de son œuvre, il fut puissamment aidé par le zèle intelligent de ses commissaires : le colonel von Heideck et le Dr André Gosse. Celui-ci n'hésita pas à quitter sa nombreuse clientèle pour se donner à cette ucase qu'il regardait comme celle de l'humanité. Il partit de Genève à la fin de 1826, avec l'intention de ne s'absenter que quelques mois. Sur les instances de Capo d'Istria, il resta deux ans et demi en Grèce, remplissant tour à tour les fonctions de distributeur de secours, de commissaire de la flotte, de receveur des impôts de l'Archipel, pour finir, quand éclata la peste dans les districts de la montagne, par soigner les malades et faire une étude approfondie du fléau, étude qu'il publia plus tard. On l'avez surnommé là-bas le « Docteur Partout ».

M. Plan a eu sous les yeux copie des lettres écrites en Grèce par André Gosse. Il en publie une qui donne le récit d'une des journées de l'Assemblée de Trézène et qui constitue un document intéressant sur l'époque. Voici cette lettre :

A M. Eynard, Genève.

Poros, 11/23 mai 1827.

Monsieur et très honoré collègue,

Le temps ne me permet pas d'entrer dans des détails sur tous les événements qui se sont passés depuis mon arrivée ; il faudrait un volume pour vous donner une idée exacte de nos marches et contre marches, de nos plans détruits aussitôt que formés ; je me bornerai à tracer ici la prestation du serment de lord Cochrane comme grand-amiral, dans l'espérance qu'il pourra intéresser Madame votre épouse.

Cette cérémonie a eu lieu à Demala, le 29 mars/10 avril, en présence de l'Assemblée nationale. Comme le village de Demala est situé à une lieue et demie de Poros, sur le penchant et au pied des montagnes, nous avions fait savoir dès le matin à l'Assemblée l'intention de S. E. Vers une heure après-midi on s'embarque dans les chaloupes de la frégate lord Cochrane portait le costume riche mais simple du grand-amiral du Chili et le grand cordon du Brésil ; il était accompagné de M. Sutton Cochrane, son aide de camp, de quelques officiers de marine, de M. Masson, sous-secrétaire et son interprète, ei emneo t d qualité de commissaire de la flotte.

Nous débarquâmes à l'extrémité du port d Poros, près de Methana ; là, nous attendaiene des chevaux et nous nous rendîmes en procession à Demala à travers les bruyères et les joncs. environnés de pauvres laboureurs qui considéraient lord Cochrane comme leur sauveur et bénissaient son arrivée.

A moitié chemin, nous rencontrâmes le général Nikitas en tête de la garde de l'Assemblée garde qui, pour le dire en passant, avait plutôt l'air d'une troupe de brigands enfumés que les dépositaires du pouvoir national, et qui nous présenta les armes d'une manière si gauche, si drôle, que nous eûmes toutes les peines du monde à tenir notre sérieux.

A l'entrée du village de Demala, nous fûmes joints par les généraux Colocotroni et Metaxa, qui s'emparèrent, comme maîtres des cérémonies du bras de lord Cochrane et nous conduisirent à travers une foule de Palicares jusque dans un enclos de citronniers où se trouvaient réunis les députés. Au centre de l'enclos, sous les arbres, étaient disposés en carré des bancs simples, et 200 députés environ y avaient pris place ; la nouveauté bizarre du local, l'épaisseur du feuillage, le parfum des fleurs, répandaient sur cette réunion quelque chose de magique, et la variété des costumes ajoutait à l'effet.

Des officiers de la marine anglaise, le général Guhenot, le général Church, M. Blaquière et autres étrangers de distinction étaient présents. A l'arrivée de Mylord, tous se levèrent respectueusement et le silence ne fut troublé que par la foule des curieux qui escaladaient les murs de toutes parts malgré les coups de bâton distribués avec profusion par le général Nikitas, car, en sa qualité de commandant de la garde de l'Assemblée, et craignant que ses gens ne négligeassent leur service, il avait cru devoir s'armer d'une grosse branche d'arbre et courait de côté et d'autre pour maintenir quelque ordre.

M. Sessini, le président, était au centre du carré ; devant lui une table boiteuse en sapin et, après avoir adressé des excuses à lord Cochrane, il le fit asseoir à ses côtés. Son Excellence prononça alors un discours énergique en anglais, dans lequel il fit sentir aux députés de la nation la nécessité d'être unis et d'agir avec force et ensemble pour résister à l'ennemi ; il leur exprima son désir de pouvoir leur être utile et offrit de prêter le serment de fidélité sur la Bible on sur son épée. Malgré l'influence des députés ecclésiastiques, la Bible absente, l'épée l'emporta.

Le serment fut conçu en ces termes :

« *Je jure de verser mon sang pour le salut des Grecs et pour la libération de leur patrie, je jure de ne point abandonner leur cause, tant qu'ils ne l'abandonneront pas eux-mêmes et qu'ils soutiendront nos efforts.* »

M. Tricupi servit d'interprète à Son Excellence et s'en acquitta avec talent et exactitude. M. le Dr Zografo lui répondit en exprimant les vœux et les espérances de la nation, et deux ou trois autres orateurs ajoutèrent de nouvelles considérations sur cette journée mémorable.

Pendant tout ce temps, Colocotroni se promenait à grands pas entre les bancs, défilant son chapelet et interrompant à chaque instant les orateurs par des exclamations ridicules ou des gestes inconvenants, tandis que le modeste Canaris, caché derrière la foule, restait inaperçu. Il n'avait pas besoin, ce brave Ipsariote, d'attirer sur lui l'attention publique par de vaines fanfaronnades, chacun rendait justice à son mérite, à son courage et le vice même, plaqué d'or, était forcé d'honorer la vertu sous la bure Cochrane aussi l'avait distingué lorsque, faisant partie d'une députation envoyée de Castri, Canaris s'était offert la première fois à sa vue ; il l'avait embrassé avec effusion de cœur, tandis qu'il réservait les compliments d'usage aux habits galonnés.

La séance levée, nous reprimes le chemin de la mer, accompagnés encore par le grand maître des cérémonies et par les Palicares de la garde.

Avec l'Assemblée de Trézène, qui élut Capo d'Istria président de la Grèce, venait de s'ouvrir une ère nouvelle dans l'histoire de l'Indépendance. A la fin de cette même année 1827, la flotte turque succombait à Navarin ; la Grèce était sauvée. Alors, plus que jamais, elle avait besoin d'être soutenue. Eynard continua jusqu'au bout son œuvre bienfaisante.

Près de quatre-vingts ans ont passé, dit en terminant M. Plan, la petite nation s'est ressaisie, s'est reformée ; elle lutte encore, mais elle vit et, sous la belle lumière de son ciel, elle assiste, fière et joyeuse, aux nobles jeux qui charmaient les anciens, y convie les peuples amis et n'oublie pas ceux qui l'ont un jour aidée.

Honneur à la nation dont la jeunesse sait garder au cœur un sentiment de reconnaissance !

Le Directeur-Gérant : A. Adossidès.

Levallois-Perret. — Imprimerie Wellhoff et Roche
55, rue Fromont.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 4. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. 15 FÉVRIER 1907.

L'Hellénisme

ORGANE BI-MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ " L'HELLENISMOS "

ABONNEMENTS:
France. . . . . UN AN 6 FR.
Union Postale . . — 8 FR.

DIRECTION A PARIS
42, Rue de Grenelle (VIIe Arrondis.)

Le bureau de l'HELLÉNISME est ouvert les Lundi, Mercredi et Vendredi de 10 heures à midi.

SOMMAIRE

La politique albanaise de l'Italie, par M. GR. TRIANTAPHYLLIDÈS.

Conférence de M. Gustave Fougères : *la Grèce pittoresque.*

Les griefs du bulgarisme et l'Eglise grecque : *la thèse du Patriarcat.*

Dimitrios Vernardakis : *notice nécrologique.*

En Macédoine : *les crimes ; les bandes ; coopération turco-bulgare ; Serbes et Bulgares.*

Les Réformes en Macédoine : *le plan Degiorgis.*

Revue de la presse : *bandes bulgares et bandes grecques ;* Propos helléniques *de M. E. Gebhart ; la Turquie et le parti libéral ottoman.*

La cinquième conférence organisée par la Ligue pour la défense des droits de l'hellénisme aura lieu, le dimanche 24 février, dans la salle des Ingénieurs civils de France, 19, rue Blanche, à 8 h. 3/4 du soir. M. Michel Paillarès parlera de « l'hellénisme en Macédoine ».

La politique albanaise de l'Italie

Les déclarations faites à la Chambre italienne le 7 février par M. Tittoni précisent le nouveau plan dont le cabinet de Rome poursuit méthodiquement l'application en vue d'étendre et de consolider l'influence italienne en Albanie. On sait que depuis longtemps et plus particulièrement depuis l'avènement au trône de Victor Emmanuel II, l'Italie s'efforce de fortifier son influence sur la côte orientale de l'Adriatique et d'y empêcher l'extension autrichienne ; nul n'ignore que l'Albanie est l'objet de convoitise de ces deux rivales et alliées, dont les relations eurent plus d'une fois à souffrir par suite de la propagande active menée de part et d'autre dans cette province ottomane, que les diplomates des deux pays se sont adjugée avant même l'ouverture de la succession de l'Homme malade.

Les missionnaires catholiques envoyés de Vienne et de Rome y ont préparé le terrain, chacun d'eux travaillant pour le compte de son pays d'origine. La propagande scolaire, l'allocation à certains chefs de clans de pensions politiques et autres subsides de toute sorte affluant des deux capitales, complètent et entretiennent les sympathies créées parmi de nombreuses tribus, hostiles entre elles, qui habitent cette province plongée dans la misère.

L'œuvre scolaire italienne a reçu ces derniers temps un grand développement, grâce au zèle déployé par les patriotes italiens placés à la tête des consulats existants et d'autres nouvellement créés dans les principaux centres albanais dans le but d'assurer la prépondérance italienne. La Société *Dante Alighieri*, qui a pour but avoué de propager la langue italienne en Orient, seconde admirablement la diplomatie dans son œuvre. De jeunes Albanais gagnés à la politique italienne par le maître d'école sont ensuite envoyés aux écoles supérieures de grandes villes d'Italie pour y compléter leurs études et devenir plus tard des agents zélés de l'influence italienne en Turquie. Nous connaissons de hauts fonctionnaires de l'Empire ottoman, d'origine albanaise, qui encouragent cette politique avec l'arrière pensée d'en profiter, le jour où la question de l'autonomie de l'Albanie viendra à être posée.

Si l'église et l'école constituent d'utiles instruments d'action, la politique économique joue un rôle tout aussi, sinon plus important. L'Allemagne l'a depuis longtemps compris ; et l'évènement a prouvé qu'elle a eu la main heureuse dans sa conquête politico-économique de la Turquie. La diplomatie italienne, adoptant la même méthode, réussit, l'été dernier, à consolider ses positions en Albanie par une convention heureuse intervenue entre le gouvernement monténégrin et la Compagnie d'Antivari, société italienne formée avec des capitaux italiens sous les auspices du gouvernement italien. C'était une victoire éclatante sur l'Autriche.

Jusqu'en 1878 le Monténégro n'avait pas de port ; il ne communiquait avec la mer que par Cattaro (Dalmatie) sur territoire autrichien. Le Congrès de Berlin lui octroya Antivari et son littoral sur l'Adriatique, détachés du territoire ottoman (art. 29) ; mais la principauté n'a jusqu'à présent su tirer aucun parti de cette cession territoriale. Ce n'est que l'été dernier, que se forma, comme nous venons de le dire, sur l'initiative du gouvernement italien, la Compagnie d'Antivari, se proposant d'abord de construire un port à Antivari, ce qui n'eût pu porter ombrage à l'Autriche, chargée par le traitée de Berlin de la police maritime et sanitaire de la côte. Bientôt, les ingénieurs, après études, s'aperçurent que cette entreprise, nécessitant un capital de 4.000.000 francs et une dépense annuelle de 450.000 francs, couverte en partie par une recette probable brute de 275.000 francs, ne pourrait pas rémunérer le capital engagé. La Société mettant en avant cet argument — est-ce pour ménager les susceptibilités de l'Autriche et dissiper les soupçons? — a demandé et obtenu du prince de Monténégro, la concession d'un chemin de fer reliant Antivari au lac de Scutari (Skodra) et le monopole de la navigation sur ce lac dont la possession est partagée entre le Monténégro et la Turquie. M. Tittoni n'a éprouvé aucune difficulté à le reconnaître en répondant, l'autre jour à une question du député italien Salandra.

Cette convention reconnaît à la Compagnie le droit de relier Antivari à un point quelconque de la principauté et — ce qui est plus important — constitue le port d'Antivari *port libre* avec le droit pour la Compagnie d'y établir des factoreries de différentes manufactures et des magasins généraux. On n'a qu'à jeter un regard sur la carte géographique pour s'apercevoir des résultats que cette triple concession est susceptible de donner. On verra combien il est désormais facile d'accéder de Cettigné au lac de Scutari et de là, par le chemin de fer, à Antivari qui remplacera définitivement et ruinera ainsi le port de Cattaro, qui concentre actuellement tout le commerce d'importation et d'exportation du Monténégro. D'autre part, Skodra se trouvant située à l'extrémité orientale du lac, la Compagnie italienne reliera la capitale de l'Albanie à Antivari, devenu entrepôt des marchandises importées et exportées, et mettra le nord de cette province turque sous la dépendance économique et commerciale de l'Italie.

En dehors de ces avantages immédiats, l'Italie s'assure un droit de préférence éventuel sur le port d'Avlona et barre le chemin à l'Autriche, qui n'a pas réussi à effectuer la jonction des chemins de fer d'Herzégovine à Mitrovitza. Une entente militaire entre l'Italie et le Monténégro pourrait mettre en échec l'armée autrichienne qui tenterait un jour de pénétrer par la frontière serbe dans les plaines du vilayet de Cossovo. Et s'il est exact, comme on l'affirme, que la Russie essaie d'établir une ligne de chemin de fer direct entre Moscou, Bucarest, Nisch et Antivari, on se rend facilement compte de l'importance commerciale que va prendre un jour ce dernier port libre dans l'Adriatique, délivrant définitivement la Serbie de la dépendance économique de l'Autriche. Il paraît que l'Angleterre, favorisant ce projet, seconde les efforts de la diplomatie russe à Consta

tinople pour obtenir l'autorisation de construire les sections de cette ligne sur le territoire ottoman.

Les Hellènes n'ont qu'à se réjouir de la pénétration de la civilisation en Albanie. Mais ils pourront trouver excessive et même arrogante la prétention des partisans de l'autonomie albanaise d'incorporer dans cette province l'Epire, province distincte, essentiellement grecque, adjugée en principe à la Grèce par la Conférence de Berlin. Albanais et albanophiles, prenant leur rêve pour une réalité, ont déjà commencé à persécuter en Epire l'élément hellène qu'ils essayent d'affaiblir en y favorisant les intrigues roumaines. Mais ils semblent trop tentés d'oublier que dans ce pays l'hellénisme forme un bloc solide que ni les intrigues, ni les menaces, ni la force ne sauraient disloquer

GR. TRIANTAPHYLLIDÈS.

Conférence de M. Gustave Fougères

La Grèce pittoresque.

La quatrième des conférences organisées par la Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme, eut lieu dimanche dernier, 10 février, dans la grande salle de l'Hôtel des Sociétés savantes ; M. Gustave Fougères nous a parlé de la Grèce pittoresque. Nul n'était mieux qualifié pour nous faire faire ce tour de Grèce. M. Fougères est, si l'on ose dire, un spécialiste en la matière.

Il ne connait pas la Grèce seulement pour y avoir fait jadis un séjour prolongé en sa qualité de membre de l'Ecole d'Athènes : depuis il y est retourné plus d'une fois et il y a deux ans, chargé de la publication du nouveau Guide Joanne, il y a entrepris un long voyage qui nous a valu récemment la première partie de ce travail : *Athènes et ses environs*. Tous ceux qui ont visité l'Attique munis de ce guide, ont pu apprécier l'érudition sûre de son auteur, sa connaissance approfondie des gens et des choses, l'abondance et l'utilité des renseignements qu'il a groupés dans ce recueil sur les trésors artistiques, les beautés naturelles du pays. Dans sa conférence, M. Fougères s'est particulièrement attaché a évoquer les beautés de la Grèce, à analyser le charme de ses ses paysages et à nous révéler le secret de cette nature si merveilleusement variée. On va voir en quelles formules heureuses il a su le faire.

Avant de donner la parole au conférencier, M. Homolle donne lecture d'une lettre de M. le Ministre de Grèce à Paris, transmettant à la Ligue les sentiments de gratitude du gouvernement grec pour la part active qu'elle a prise dans l'œuvre de défense des droits de l'hellénisme. Mais à côté de ses remerciements, dit M. Homolle, d'autres témoignages de reconnaissance lui sont venus de tous les points de la Grèce et du monde grec.

Ils nous viennent de tous les côtés, ils nous viennent, soit des associations patriotiques, soit des associations scientifiques, soit des particuliers. Il y en a d'émouvants, comme celui que nous adresse la Ligue des Thraces ; de touchants dans leur simplicité, comme celui que nous adresse, d'une garnison lointaine, un lieutenant de l'armée hellénique, ou encore de petits élèves des écoles s'excusant de la liberté grande.

Nous en avons aussi des corps savants de la Grèce, en particulier de la Société archéologique qui met son honneur à découvrir et à conserver les trésors de la Grèce antique et à entretenir ainsi le culte de la beauté. Nous en avons de la Société le « Parnasse » qui réunit dans ses attributions la philanthropie, le patriotisme et la science.

Ainsi nous pouvons dire que nous sommes et que nous nous sentons à l'unisson avec la Grèce tout entière, et c'est pour nous une grande force et un grand encouragement.

M. Fougères prend la parole et commence par dire qu'à cette question ; « Pourquoi nous aimons la Grèce », les voyageurs répondent : « Parce qu'elle est belle ». Bien rares ceux qui, ayant une âme, ont vu la Grèce sans en recevoir le coup de foudre

D'un amour éternel en un instant conçu.

Mais cette passion, dit-il, n'est ni le secret de leur âme, ni le mystère de leur vie : elle en est la flamme communicative. Comme le chevalier errant faisait à tout venant l'éloge de sa dame et l'aveu de sa passion sublime et éthérée, les amoureux de la Grèce aiment à prôner leur idole, sans autre jalousie que celle de la faire aimer. Que ce sentiment dépasse parfois la limite des enthousiasmes littéraires pour aller jusqu'au cœur, c'est ce dont j'ai été quelquefois le témoin. Permettez-moi, à ce sujet, la confidence d'un petit drame intime, dont le récit ne paraîtra pas déplacé dans ce milieu de philhellènes convaincus.

Un soir d'octobre, il y a quelque vingt ans, le dîner ne fut pas très gai dans la petite salle à manger de l'Ecole française d'Athènes. Des jeunes gens réunis autour de la table frugale, l'un devait partir le lendemain pour la France après un séjour de quatre ans en Grèce. La franche camaraderie d'une vie libre et aventureuse rendait toujours ces séparations fort pénibles. Pourtant, on cachait son émotion, on se donnait bonne contenance par un échange hypocrite de considérations sur les délices de la vie de fonctionnaire dans une préfecture française. Mais, tout à coup, par la force irrésistible de la sincérité, les masques vinrent à tomber. L'Athénien qui partait éclata le premier : « Eh bien, non, dit-il à ses amis, j'aime mieux vous l'avouer, j'ai le cœur déchiré de quitter ce pays ! Je sens qu'il m'a pris tout entier ! Ce départ n'est pas seulement la fin d'un rêve de jeunesse éblouissant, c'est un douloureux arrachement ! » Et ses amis, qui d'abord lui avaient chanté avec ironie le couplet célèbre : « Partir, c'est mourir un peu », comprirent que partir ainsi c'était mourir un peu plus que ne le disait le poète ; ils comprirent ce chagrin qu'il leur était réservé d'éprouver plus tard à leur tour ; et leurs yeux mouillés s'attendrirent sur la destinée vraiment marâtre qui arrachait ce jeune Français à la Grèce pour l'exiler en France !

Le puissant sortilège qui avait enchanté ces âmes bien françaises au point de rivaliser en elles avec l'amour de la douce France, n'était autre que la beauté de la Grèce, ressentie et contemplée pendant plusieurs années sans lassitude ni défaillance. De quels charmes et de quelles séductions cette beauté est-elle donc faite, c'est ce que nous pouvons rechercher sans crainte de diminuer la beauté en l'analysant, car comprendre et bien connaître est encore le meilleur moyen de bien sentir.

D'abord la beauté du pays grec nous apparaît bien originale et sans équivalent dans aucun autre pays. Ce n'est ni celle de la Provence, ni celle de l'Italie et des autres contrées méditerranéennes. Sans doute, elle s'annonce, elle se prépare et s'ébauche sur notre côte d'Azur, dans les montagnes de la Corse, dans la baie de Naples, aux alentours de l'Etna. Mais elle ne s'y achève pas. Il faut passer l'Adriatique, pour la voir réalisée dans toute sa splendeur. C'est une apparition neuve qui nous saisit dès qu'on approche de Corfou et qu'on pénètre dans le golfe de Corinthe. Là on entre dans le domaine propre de la beauté grecque, dans cette région pour laquelle les géologues ont inventé le beau terme d'Egéide, dont la consonnance mythologique évoque un pays fabuleux de rêve et d'irréalité. Il est pourtant bien réel, car son prestige est fait de clarté et de relief. La beauté des côtes de la Grèce, celui qui l'a le mieux décrite et comprise, ce n'est ni un littérateur, ni un poète ; c'est un géologue allemand, M. Philippson. Je lui emprunte la page que voici, où je trouve au lieu d'une impression superficielle et personnelle, toujours sujette à caution, une analyse vraiment explicative, avec cette puissance d'évocation que le don de l'observation précise donne parfois aux imaginations scientifiques, lorsque la grandeur des spectacles de la nature est encore exaltée, comme dit Lucrèce, par la compréhension des causes.

« Dans l'Egéide, dit le savant Philippson, le trait caractéristique est une extrême richesse d'articulation, l'union, dans un étroit voisinage, de contrastes violents, une multiplicité déroutante de formes et de phénomènes géographiques de tout genre. De hauts massifs alpestres sont pénétrés de golfes riches en abris ; de petites baies, où la végétation du Midi déploie toute son exubérance, et qu nourrissent une population dense, sont encaissées entre des versants désertiques ou surmontées de crêtes que couronnent des sapins.

Il n'y a guère en Grèce de point de vue dominant d'où l'on ne voie quelque part étinceler la mer ; et, nulle part, dans la mer Egée, l'on ne perd de vue les sommets culminants des côtes ou des îles. Ce contact des montagnes aux formes hardies et d'échancrures marines d'un bleu profond, cette juxtaposition des plus forts contrastes de végétation et de culture, à des distances surprenantes, un profil, une ombre de la roche, à peine masquée par la mince végétation, voilà ce qui donne à la région égéenne l'originale beauté de ses paysages, à laquelle ne se peut égaler nulle autre partie du monde méditerranéen.

Voilà la façade splendide et colorée de l'Egéide. Si nous pénétrons dans l'intérieur, l'originalité de la construction n'est pas moins étonnante. Figurez-vous un damier de vallées en amphithéâtre, dont chacune est entourée d'un cercle de montagnes. Toutes sont construites sur le même plan, mais chacune a sa physionomie propre : c'est la variété dans l'unité et l'impression d'ordre et de clarté est celle qui frappe tout d'abord. Chacune de ces petites patries peut être embrassée d'un coup d'œil circulaire. Notre œil et notre imagination visuelle ne sont pas habitués à des paysages aussi clairement organisés. Nous ne pouvons guère, en France, nous représenter, autrement que sur la carte, l'ensemble d'une de nos provinces. Nous ne saisissons clairement que des détails ; nos artistes parlent couramment du « coin de Bretagne », du « coin de Normandie » qui les a séduits, mais ils ne peuvent voir dans son ensemble ni toute la Normandie ni toute la Bretagne. En Grèce, au contraire, chaque région forme dans l'esprit une image complète et synthétique. Moi qui vous parle, je vois d'ici très nettement, comme autant de panoramas exactement délimités, l'Attique, la Thessalie, la Béotie, l'Argolide, la Laconie, la Messénie, l'Arcadie. Ce sont autant de paysages avec leurs traits personnels, leur structure complète, leur ordonnance harmonieuse de plaines et de montagnes.

Si nous examinons le détail de cette ordonnance, voici ce que nous constatons. Autour d'une plaine, d'où émergent quelques buttes rocheuses isolées, des masses de montagnes superposent leurs plans, ondulent, se relèvent ou s'abaissent en lignes flexibles, d'un dessin si clair que l'œil peut en suivre toutes les sinuosités, sans se perdre nulle part, sans qu'aucun enchevêtrement lui donne l'impression du chaos. La roche s'enlève franchement, on passe brusquement de la plaine à la montagne. Le modelé de la roche est presque toujours vigoureux, les contours francs et hardis, les silhouettes découpées avec précision : des promontoires se détachent sur la plaine avec la netteté de portants de théâtre. Aucun contour flou, noyé, vague ; rien de médiocre, de mou, de commun, de banal. Rien non plus de démesuré, qui dépasse la portée de l'œil, qui ne puisse être perçu par lui avec netteté, et ne puisse être ramené, comme on dit en terme de métier, à l'échelle humaine.

Le trait original de ces paysages, c'est donc une plastique harmonieuse et ferme. Tout est franchement plaine ou montagne ; les formes intermédiaires et indécises, tumultueuses et confuses, qui ne sont ni plaines ni montagnes, ces océans

terrestres mamelonnés où la vision de l'ensemble s'égare dans une houle de menus accidents, comme notre Bocage vendéen ou nos plateaux de l'Artois, sont rares en Grèce. Essayez donc de préciser dans votre imagination le paysage des environs de Paris; vous ne verrez que des détails, des coins, une boucle de la Seine au pied des coteaux de Saint-Cloud, la terrasse de Saint-Germain; l'ensemble est confus, insaisissable. L'harmonie plastique n'existe pas; vous ne percevez que l'harmonie diffuse d'une atmosphère enveloppée et chatoyante.

En Grèce, l'œil ne perd jamais le fil du paysage. Toute chaine a ses repères. Ce sont ces cimes isolées, arrondies en dômes finement ciselés, qui se détachent avec sérénité sur le fond du ciel bleu.

Elles dominent le paysage grec, elles sont comme les dieux termes de chaque patrie. On les voit de loin, claires, transparentes, cristallines. Elles se ressemblent toutes, comme ces sœurs dont parle Ovide ; elles ont toutes un air de famille, et pourtant chacune est une figure individuelle. Quand on les a vues, on les reconnaît, on les classe dans sa mémoire. Je les revois d'ici, toutes en cercle, déroulant leur chœur aérien dans la splendeur de l'atmosphère : c'est le diadème glorieux de la Grèce, dont les joyaux scintillent dans la lumineuse gaze de l'empyrée. Olympe, Œta, Parnasse, Hélicon, Cyllène, Taygète et d'autres encore ; elles sont là, toujours sereines, accessibles, imposantes et gracieuses ; leur attraction élève le regard sans l'épouvante de l'infini ; leur présence intéresse et rassure, on leur prête des intentions curieuses et protectrices, on se figure qu'elles sont là pour nous regarder, l'on se prend à imaginer entre elles des dialogues ; et l'on se récite les jolis vers de Rhigas Pherræos:

L'Olympe et l'Ossa, les deux montagnes, se querellent :
L'Olympe se retourne et dit à l'Ossa :
« Ne m'invective pas, Ossa, drôle, esclave des Turcs,
Moi, je suis le vieil Olympe célèbre dans le monde entier.
J'ai quarante-deux sommets et soixante-deux petites sources,
Sur chaque cime une bannière et sous chaque branche un klephte. »

Maintenant, répandez sur tout ce relief cette lumière grecque qui ne laisse rien perdre, qui fait irradier les masses, fouille et accuse les détails, cette lumière vibrante, vivante, palpable et comme matérielle dans sa transparence ; voyez comme elle pénètre au creux des roches, dans les crevasses, au fond des mers, comme elle fait d'un golfe le miroir d'une atmosphère incandescente, et vous aurez une idée de la magie de ce décor. Vous ne verrez pas d'ombre ténébreuse, et morte, dont la noirceur impénétrable s'oppose durement à l'éclat des parties éclairées. L'ombre est toujours imprégnée de lumière ; c'est une vapeur légèrement teintée, où l'œil cherche et trouve l'asile reposant du mystère dans le flamboiement de l'éther.

Enfin, sur cette architecture naturelle, dans cette illumination éblouissante, déposez d'une main légère les colorations les plus fines et les plus nuancées. Là-bas, la couleur n'éclate pas en taches vives et crues, elle ne se localise pas comme chez nous en petites tonalités aiguës, dont l'intensité s'avive dans la blancheur imprécise d'un ciel gris : dans nos pays d'Europe, le cadre est flou, ouaté ; dans la brume, un pré vert, un toit rouge, un sous-bois ténébreux se détachent crûment. Là-bas, la couleur est partout diffuse, la lumière intense amortit, éteint en l'absorbant, tout ce qui détonerait, de même qu'elle échauffe les masses neutres. Seules les taches blanches des églises et des maisons s'harmonisent avec les tonalités de l'ensemble. Cette couleur, c'est le bleu du ciel qui la déverse et la distribue ; le rayonnement bleu, au contact des roches grises ou fauves, se décompose et s'irise en reflets bleutés, mauves, violâtres. Un échange de tons complémentaires se fait entre l'atmosphère et l'écran des montagnes lointaines : le roc fait prisme, et ce sont des tons mats, fondus, d'aquarelle, de fresque, de pastel.

Le soir, à l'heure où le soleil agonisant commence à saigner, le bleu du ciel s'attriste ; tout d'un coup, une lueur rouge se dépose sur les crêtes frangées ou sur les larges croupes grises, et les colore en lilas. C'est l'heure féerique et fugitive où l'Hymette se teinte en mauve, où les cimes semblent des améthystes au front des montagnes, où la féerie des couleurs dresse un décor brossé par un artiste divin.

Cet artiste, c'est le soleil. Dans sa palette se trouve une pâte merveilleusement choisie pour les effets que j'essaie de vous décrire. C'est l'admirable roche calcaire dont la Grèce est pétrie. Cette roche se taille naturellement en silhouettes vigoureuses, se découpe en parois décoratives, qui semblent dressées tout exprès pour servir d'écrans aux projections lumineuses d'Apollon.

Maintenant, si vous voulez d'un seul coup d'œil comprendre l'organisme du pays grec, en saisir tous les contrastes, en contempler à la fois toutes les beautés, montez sur un de ces sommets dominateurs qui sont, comme disaient les anciens, les nombrils du monde. Faisons l'ascension du Parnasse. Ce sommet que Boileau déclare inaccessible au téméraire auteur, ne l'est pas pour un touriste moderne, secondé par un bon mulet et par un vigoureux agoyate, également insoucieux des difficultés de la rime. Grâce à eux, nous voilà, nouvel Apollon planant dans l'empyrée, à 2.458 mètres. Sous vos yeux s'étale un spectacle digne de divertir l'isolement d'un dieu. C'est d'abord le flamboiement circulaire de la mer, d'où émergent les lointains archipels qui rejoignent la terre d'Asie; on voit la masse grise de l'Athos pointer à l'horizon ; les Grecs prétendent même apercevoir Constantinople et les blancheurs de Sainte-Sophie, mais M. Foucart soupçonne que c'est parce qu'ils voient avec les yeux de la convoitise. Cette mer, les vapeurs et les caïques la sillonnent de rides visibles; vous la retrouvez encore à nos pieds, s'insinuant dans les terres, présente partout, miroitant comme un lac au milieu des montagnes. Puis, ce sont les villes blanches des côtes, assoupies au fond des golfes surchauffés. C'est la Grèce des marins, des *karavias* et des *scalès*.

Plus près de nous, à un étage supérieur, les plaines creuses, le vaste steppe verdâtre du Copaïs et les fines ondulations de l'Attique. C'est la Grèce rurale des vignobles, du coton et du tabac, du maïs, avec de gros villages gris bâtis en terre. Plus haut encore, c'est le chaos des ravins noyés d'ombre, où monte, sec et clair, le son des clochettes des chèvres et l'aboiement hargneux des chiens. C'est la Grèce pastorale, le monde des « Vlachs » (1), du maquis, de la *phrygana*, de la maigre pâture. Enfin, au dernier étage, sur les pentes mêmes du piédestal olympien qui porte votre éphémère divinité, le mystère silencieux des futaies, où se nourrissent les sources éternelles qui descendent par de longs circuits distribuer la fraîcheur dans le labyrinthe des ravins et des vallons frangés de lentisques et de tamaris.

Du haut de ces sommets, observatoires de la vie grecque, on aperçoit en action l'harmonie de son organisme, le rythme de ses fonctions et la solidarité qui unit la montagne à la plaine et la plaine à la mer.

La montagne vivifie la vallée de ses sources et de ses torrents; la vallée vivifie le port par le golfe, prolongement de la vallée, l'activité du port se transporte aux caps et aux îles qui jalonnent les étapes des routes, de la mer jusqu'aux côtes du monde oriental et du monde occidental. Et la contemplation de ce panorama aboutit à une double impression d'harmonie, harmonie plastique des formes et des couleurs, harmonie active d'un organisme vivant.

Cette beauté que la Grèce doit à la nature, fait aussi, par un harmonieux accord de la nature et des œuvres humaines, la beauté de ses ruines. C'est un lien commun, mais c'est une vérité, que l'art grec est le produit du sol grec. Il y a entre eux harmonie préétablie par l'identité des matériaux, l'accord des lignes et des proportions, la logique de l'ordonnance. Une acropole grecque, avec ses appareils rustiques en pierre du pays, s'implante naturellement sur son support rocheux.

La maçonnerie et le rocher sont si bien apparentés, que l'œil ne les distingue pas toujours. Il suffit de regarder la Madeleine ou la Bourse pour constater la misère de l'architecture grecque transplantée dans nos climats. Sans doute, l'esprit y goûte des qualités théoriques d'ordre linéaire valables pour tous les temps et pour tous les pays, mais l'imagination souffre d'un rêve étoilé dont la splendeur finit en tristesse. L'harmonieuse géométrie des Propylées du Parthénon, l'aérienne envolée des colonnades d'Egine et du Sounion veulent pour socles les piédestaux façonnés par les architectes divins de l'Acropole d'Athènes et des promontoires attiques.

Mais il y a en Grèce d'autres ruines que celles de l'antiquité. Il y a les églises et couvents byzantins, les *kastras* où châteaux-forts francs, vénitiens et turcs. Ces constructions ne sont pas les moins pittoresques, mais elles ne sont pas filles du pays : ce sont des « métèques » implantés par des conquêtes éphémères. La terre grecque ne reconnaît pas en elles la simple et robuste beauté de ses enfants. Mais le soleil de l'Hellade, amoureux d'unité, les a faites grecques en drapant généreusement leur misère hautaine dans la même patine dorée que les marbres autochtones.

Enfin, sur ce décor et parmi ces merveilles de la nature et de l'art, faites planer l'âme légère de l'antiquité, l'âme mystique ou turbulente du moyen âge, l'âme inquiète des siècles modernes; peuplez ces paysages de tous les souvenirs des civilisations qui ont saturé d'histoire ce sol aimé des hommes et des dieux. On ne visite pas la Grèce comme la Suède ou la Norvège, avec les seuls yeux du corps. Il y faut aussi les yeux de l'esprit ouverts sur un passé présent partout et dont les témoins surgissent à chaque pas. Le poète Lucain raconte que, César visitant la Troade, son cicerone lui dit : « Arrête-toi, voyageur, tu foules un héros. » Voilà une formule que les agoyates de la Grèce, s'ils étaient des Lucains, pourraient nous répéter à tous les détours du chemin. C'est celle que Pausanias, l'ancêtre des *Guides Joanne*, nous redit comme un refrain. Il n'y a pas une plaine, un ruisseau, un vallon, un roc, un cap, une baie auquel ne s'accroche un souvenir mythologique ou historique et que les historiens, les poètes ou les cicerones comme Pausanias n'aient marqué pour l'immortalité.

C'est le privilège de la race grecque que ses exploits comme ses menus faits s'enlèvent sur le fond de l'histoire générale en un relief si vigoureux. C'est sans doute parce que les Grecs ont lutté pour des idées et des sentiments communs à toute l'humanité. Aussi toute la substance de ce petit pays est-elle comme de l'âme en matière ; et tous les souvenirs du passé antique s'y traduisent pour nous en idées générales. Les champs de bataille des Thermopyles, de Marathon, de Chéronée, de Mantinée nous rappellent les luttes pour la défense de la civilisation et de la liberté; des vallées d'Athènes et de Sparte s'exhalent de frémissantes leçons de patriotisme; les rochers, sources et ravins sacrés sont hantés par la présence des dieux libérateurs, éducateurs de l'humanité, Athéna, Apollon, Déméter, les Muses, toutes personnifications de l'éminente dignité de la pensée.

Le passé plus récent nous rappelle, à nous Français, les épisodes de notre histoire nationale dont notre bon renom n'a pas à rougir. Les châteaux forts des Villehardouin, des Champlitte et des de la Roche ne rappellent pas une conquête malfaisante et oppressive; les princes francs fondèrent plus qu'ils ne détruisirent : ils n'ont pas enlaidi la Grèce, ils ne l'ont pas tyrannisée : de l'aveu du rimeur grec de la Chronique de Morée, ils furent plus loyaux et plus justes que l'administration ruineuse des Byzantins.

Enfin, par delà les souvenirs plus douloureux des dominations vénitienne et turque, l'histoire de la guerre de l'Indépendance rejoint les temps antiques. La Grèce est ainsi construite que, lorsqu'elle veut défendre son territoire, les mêmes exploits s'y répètent aux mêmes endroits.

Les mânes des armatoles dorment dans les mêmes cimetières que celles des vieux hoplites. A quelques pas des Thermopyles, Diakos et l'évêque de Salona sont morts en défendant le pont d'Alamanna avec 700 Palikares contre 4.000 Turcs. A quelques heures de Chéronée, c'est le pauvre Khani de Gravia, où Odysseus tint tête avec 180 hommes contre 3.000 Turcs. Près de Mantinée, c'est Valtessi où Mavromikhalis et Kolokotronis avec 1.000 hommes mirent en déroute les 6.000 Turcs de Moustapha-Bey et de Kiamil-Bey. Cette solidarité de l'héroïsme antique et de l'héroïsme moderne, l'imagerie populaire en a vulga-

(1) Pâtres.

risé le naïf symbole, en coiffant les chefs armatoles d'un casque à cimier classique, à rendre jalouses les ombres de Léonidas et d'Epaminondas. Solomos l'a aussi chantée dans ses fiers couplets de l'hymne national grec :

Ressuscitée des ossements
Sacrés des Hellènes
Et de l'antique vaillance,
Salut, salut, ô liberté.

En Grèce, de tous temps, la bravoure a su faire de grandes choses avec de petits moyens. C'est aussi notre honneur de pouvoir revendiquer notre part dans la gloire de ces héros. Là où des causes généreuses ont fait des victimes, la France est sûre de retrouver ses enfants.

Le gouvernement libéral de Louis-Philippe a eu une pensée admirable quand, aux 14.000 hommes du corps expéditionnaire du général Maison, il adjoignit cette belle mission scientifique, composée de savants d'élité tels que Bory de Saint-Vincent, Puillon Boblaye et Abel Blouet. Ces savants, en dressant l'inventaire des trésors de la Grèce, devaient dédommager l'humanisme européen de la longue attente où l'avait condamné la mainmise du barbare sur la terre classique. Je n'ai jamais pu regarder sans émotion les gravures du bel Atlas de la Commission de Morée. Sur chaque vignette, le dessinateur a figuré dans le paysage une escouade de grenadiers français commandés par un caporal; on les voit sanglés dans leurs blanches buffletteries, surmontés d'un haut shakoarchaïque et, le fusil sur l'épaule, grimper d'un pas allègre les durs sentiers d'une gloire anonyme et désintéressée. On devine qu'ils étaient heureux, les braves troupiers, d'être associés à une tâche bienfaisante où le génie altruiste de leur patrie s'affirmait par la touchante collaboration de ses soldats et de ses savants.

Si le voyageur peut aujourd'hui s'orienter dans le dédale des montagnes de la Grèce, c'est à l'admirable carte de l'expédition de Morée qu'il le doit. Pour un pays, une bonne carte est le premier brevet de civilisation. En remettant le sien à la Grèce affranchie, la France a fait un de ses gestes les plus nobles.

M. Fougères fait défiler sous nos yeux des sites, des paysages, des montagnes, des scènes de la vie grecque, commentant, expliquant chaque projection. Voici d'abord Athènes à vol d'oiseau, vue du haut du Lycabette ; le Pentélique, le Parnasse, le Mainalon qui encadre la plaine de Mantinée, où Epaminondas a trouvé la mort; voici Sparte, l'Eurotas, l'âpre et magnifique Taygète et la nécropole de Mistra; voici à l'autre extrémité de la Grèce, Kalabaka et les fameux monastères des Météores, puis l'Œta, dont Hercule fit son bucher suprême « et son premier autel », la plaine de Lamia et l'entrée des Thermopyles ; l'Hélicon ; la vallée des Tempés ; l'Olympe, le détroit de l'Euripe et Chalkis : nous voici de nouveau dans le Péloponnèse, c'est Nauplie, la vallée de l'Alphée Olympie, puis c'est Naxos, la reine des Cyclades et Corfou, Santorin, le Sunium et le merveilleux temple qui le couronne, Delphes, Corinthe, etc.

M. Fougères nous fait voir en projections trois tableaux de René Ménard : le temple de Corinthe et celui d'Epire, donnant admirablement l'impression du ravage que le temps a fait sur ces deux chefs-d'œuvre de l'art dorique ; une troisième toile du même artiste représente une vue de la côte d'Epire où se détache vigoureusement la puissante structure de ses montagnes. En général, les paysagistes ne semblent pas portés à chercher leurs sujets en Grèce : trop habitués aux contours noyés des pays occidentaux, ils trouvent que dans le paysage grec il y a trop de dessin et pas assez de nuances. M. Ménard est le seul qui se soit intéressé à la Grèce, qui l'ait comprise et ait su si bien rendre ce qu'il y a d'impressionnant dans le spectacle de cette terre antique et des ruines de ses chefs-d'œuvre.

M. Fougères va nous parler des habitants de la Grèce :

Le peuple grec, dit il, n'est pas comme le disait Edmond About, la moins intéressante des ruines de la Grèce. C'est une réalite très vivante et qui ne prétend pas du tout être constamment sacrifiée à l'admiration exclusive de ses ancêtres. J'aurais voulu vous montrer que le peuple grec a compris la tâche de la réorganisation matérielle de sa patrie et de son exploitation d'après les méthodes modernes; que les différentes catégories de sa population, les marins, les hommes des plaines, les montagnards, participent à cette œuvre, mais le temps me manque; je préfère au lieu de vous parler du peuple grec par des mots, vous faire faire connaissance directe avec ces braves gens dont tous les touristes ont remporté un souvenir si attendri.

Vous savez que l'une des premières qualités des Grecs, c'est l'hospitalité, que depuis le bourgeois, le pappas, l'higoumène du couvent jusqu'au simple paysan des montagnes, nul ne marchande ni son temps, ni ses ressources pour faire à l'hôte de passage un accueil aussi plantureux que le leur permettent leurs moyens.

Je ne voudrais pas passer sous silence l'accueil que nous avons reçu dans une des croisières de la *Revue Générale des Sciences*, qui a été une suite d'ovations veritablement triomphales, où aucun des témoignages d'affection qui pouvait nous être agréable ne nous a été épargné, depuis le tintement des cloches, jusqu'aux salves des canons, jusqu'aux *Marseillaises* chantées le long des routes par les enfants des écoles, jusqu'aux hécatombes d'agneaux à la palikare. Nous avons été reçus en véritables frères, en *adelphoi*, en compatriotes de Gambetta.

Pour remercier nos hôtes, les touristes ont eu l'idée de leur envoyer à leur retour un souvenir de France. M. Roujon, alors directeur des Beaux-Arts, a bien voulu mettre à notre disposition quelques belles gravures de portraits de Gambetta et de Louis Pasteur. J'ai été chargé de faire l'expédition.

Ces souvenirs furent accueillis avec la plus vive gratitude. M. Fougères en a reçu de nombreux témoignages. Ainsi le *démarque* (maire) de Kalabaka écrit :

« C'est avec la plus grande joie que nous avons exposé ce chef-d'œuvre aux locaux de la démarchie de Kalabaka, et c'était émouvant de voir hommes, femmes et enfants accourir, le 25 mars, jour de la fête nationale de Grèce pour voir ce souvenir des voyageurs dont le passage leur resta inoubliable »

Autre lettre signée de l'higoumène du couvent de Hagios Stéphanos, des Météores. Elle débute ainsi :

« Que Dieu conserve la France et ses chers enfants.

« Cher enfant Gustave... »

Je vous lis le texte, dit M. Fougères, dans sa simplicité affectueuse et évangélique. Gustave, c'est moi-même, Messieurs, sans nulle vanité...

« J'ai l'honneur de vous accuser réception du portrait de l'illustre savant Louis Pasteur, gravé par Demoulins, que les voyageurs philhellènes ont eu le plaisir d'adresser à notre monastère, en souvenir de leur inoubliable passage en Grèce, et je m'empresse de vous exprimer mes remerciements les plus sincères.

« Ce portrait, qui est une œuvre d'art française, a déjà reçu l'hospitalité dans la salle de réception de notre monastère et y reste exposé dans un beau cadre afin de témoigner des liens inaltérables d'amitié et de sympathie qui unissent les deux pays. Le lendemain de la réception de votre honorée, un *Te Deum* a été chanté à notre chapelle où moi et mes frères nous avons prié le bon Dieu pour la grandeur et la prospérité de la France... »

C'est la première fois, je l'avoue, qu'il est arrivé a une de mes lettres d'avoir pour conséquence la célébration d'un *Te Deum*, mais ceci vous montre que le nom de la France est honoré, non pas seulement dans les grandes villes où des esprits cultivés ont gardé le culte de la littérature française par leurs études, mais aussi dans les villages les plus humbles et jusque sur ce roc solitaire de la Thébaïde grecque, sur ces Météores où il semble que le souci des choses de ce monde ne puisse guère avoir accès.

En une deuxième série de projections, le conférencier nous montre le Parthénon, un panorama d'Athènes, l'Hymette, etc., mais un accident arrête les projections. L'heure étant, du reste, avancée, M. Fougères renonce à la suite de sa conférence. Il termine en engageant ses auditeurs à faire eux-mêmes le voyage pour faire connaissance avec la Grèce et les Grecs.

Cette conférence, très applaudie, n'a pas attiré moins de monde que les précédentes. Toujours même empressement du public et même succès.

LES GRIEFS DU BULGARISME

ET LA

Thèse du Patriarcat Œcuménique

Evêques bulgares dans l'Église grecque. — Les écoles bulgares et les prétendues persécutions de l'hellénisme.

Nous avons longuement exposé, dans l'*Hellénisme* du 1er décembre 1906, la thèse qu'oppose le patriarcat œcuménique aux exigences de l'exarchat de constituer un Synode et un conseil mixte à Constantinople, sans pour cela renoncer à passer pour une Eglise orthodoxe. A cette occasion, le patriarcat s'est attaché à réduire à néant les accusations portées par les Bulgares contre l'Eglise grecque et à démontrer le libéralisme dont cette église a fait preuve vis-à-vis de ses ouailles, à quelque race qu'elles appartinssent. Voici de nouveaux aperçus sur cette question, pouvant intéresser ceux qui étudient les rapports de l'Eglise œcuménique avec ses administrés. Aux griefs du bulgarisme, consistant à dire que le Phanar excluait systématiquement le clergé bulgare des hautes charges de l'Eglise et qu'il travaillait à helléniser les Bulgares, le patriarcat répond :

Depuis la seconde moitié du siècle dernier, les chefs du mouvement du peuple bulgare contre l'Eglise de Constantinople, n'ont cessé de proclamer hautement, de vive voix et par écrit, par la voie de la presse et par des pétitions et des brochures, que le patriarcat œcuménique, mettant systématiquement de côté le clergé bulgare, sacre toujours, dans les provinces bulgares, des évêques grecs travaillant à helléniser les Bulgares et ayant recours à tous les moyens pour exclure la langue nationale de ceux-ci de l'église et de l'école. Ils ont même prétendu que le métropolitain Hilarion, de Tirnovo, a détruit par le feu une centaine de codes contenant toute la littérature bulgare ; que le patriarchat empêche la propagation de la langue slave et considère les provinces bulgares comme autant de fiefs fournissant le plus possible d'argent pour remplir les coffres-forts des évêques grecs.

Ce sont ces mêmes accusations, ce sont ces mêmes doléances, dont nous retrouvons l'écho à travers les lignes du dernier takrir de l'exarque bulgare. Toutes ces calomnies ont été réfutées à plus d'une reprise.

Le patriarcat œcuménique n'a jamais exclu systématiquement le clergé bulgare dans le choix des métropolitains et des évêques. Dans

le courant du siècle dernier — pour ne parler que d'une époque relativement récente — trois patriarches œcuméniques : Eugène II, Chrysanthe Ier et Agathangelos Ier, étaient d'origine bulgare. Sur les quatre élèves sortis, pour la première fois, de l'école théologique de Halki, deux étaient des Bulgares, devenus métropolitains : Ignace, métropolitain de Rhodos et ensuite de Kustendil, et Anthime, métropolitain de Preslava, tandis que leurs camarades grecs ont été, jusqu'à leur mort, de simples prêtres. L'église bulgare de Saint-Etienne, à Balat, tout près de Fanar (église créée par sigilium patriarcal en 1848 et consacrée en présence de quatre patriarches et de tous les membres du Saint-Synode) a eu, successivement, pour évêques-curés trois Bulgares, nommés par le patriarcat, dont le dernier (Hilarion), révolté en 1860 contre l'Eglise, a été le premier chef de « l'Eglise nationale bulgare ». Il y a eu en outre, de 1857 à 1875, onze métropolitains bulgares : Païssios de Philippopoli ; son successeur Panaretos ; Ignatios de Velessa ; Auxentios de Durazzo ; Dorothéos de Nyssava ; Païssios de Vratza ; Dorothéos de Sofia ; Parthénios de Polyani ; Hilarion de Loftcha ; Anthime de Viddin ; Gennadios de Velès. Sept d'entre eux ont été déclarés déchus de la dignité épiscopale en 1872, au moment de la proclamation du schisme. De même, le métropolitain actuel de Selymno (Slivno), est un ancien élève de l'école de Halki.

D'autre part, il est si peu vrai que l'Eglise excluait les ecclésiastiques d'origine bulgare des postes supérieurs que, au moment très critique de la proclamation du schisme bulgare, le poste très confidentiel de secrétaire en chef du Saint-Synode — qui peut connaître tout ce qui se fait et tout ce qui se dit dans le patriarcat — était occupé par un Bulgare, l'archimandrite Dossithéos, qui a passé ensuite à l'exarchat, a été sacré évêque de Samakov où il se trouve encore. Le poste, également très confidentiel, de directeur du bureau de la correspondance turque du patriarcat était occupé, un peu avant cette époque, par le nommé Turcovassili, très connu alors dans le Phanar, et qui était aussi d'origine bulgare. Il y a seulement à noter pour lui la particularité qu'il a abusé de sa position pour enlever, dans les archives du patriarcat, des documents concernant les archevêchés d'Ipek et d'Ochrida et qu'il a légués, en mourant, à ses héritiers pour être livrés à la publicité. Cette particularité est avouée par les Bulgares eux-mêmes (1).

Passons à l'accusation que les évêques grecs travaillaient à helléniser les Bulgares, faisant une guerre acharnée à la langue bulgare qu'ils cherchaient à faire disparaître dans l'église et dans l'école. Rien de plus faux. Dans les éparchies purement bulgares (Tirnovo, Preslava, Viddin, Drystra, Sofia, Kustendil, Samakov, Nyssa, Tchervenou, Vratcha et Loftcha), le clergé, marié sans exception, était pris dans les paroisses mêmes où il devait servir et il était choisi par ses propres paroissiens. Cela fait que tous les prêtres, sans exception, étaient d'origine bulgare, ne connaissant aucune autre langue que le bulgare et ne se servant dans les églises que du slavon. Cela est un fait indéniable. Et il est impossible, dans ces conditions, qu'un métropolitain grec, arrivant à son diocèse en compagnie d'un ou, tout au plus, deux ecclésiastiques et d'autant de domestiques, ait essayé d'helléniser un pays bulgare. Il lui aurait été, notamment, impossible de trouver un clergé grec pour remplacer le clergé indigène. Sans compter qu'il aurait été impossible à un prêtre grec de rester, vingt-quatre heures seulement, dans un village dont il ignorait la langue et de déloger le prêtre bulgare qui aurait compté dans le village un si grand nombre de parents et amis.

Qu'on nous montre quelles parties de la Bulgarie ont été hellénisées pendant une période de cinq cents ans.

La seule chose faite en l'honneur du métropolitain c'était que, dans la seule cathédrale, lorsque lui-même assistait ou officiait dans celle-ci, l'un des deux chœurs des chantres chantait en slavon et l'autre en grec.

Ce même système était appliqué dans les provinces mixtes de Thrace et de Macédoine. Dans les villages où la population était purement bulgare, la langue bulgare était seule en usage dans les églises et dans les écoles. Dans les villages mixtes, s'il y avait plus d'une église, on les partageait, et s'il n'y en avait qu'une seule, le service était chanté en grec par l'un des chœurs et en slavon par l'autre. Cependant, dans les villes le grec prédominait, et cela parce que la grande majorité ou la totalité de la population était grecque.

Il en était de même dans les écoles. Dans toutes les villes et dans les villages bulgares, la langue enseignée, exclusivement, dans les écoles était le bulgare. Ceci est solennellement proclamé par les Bulgares eux-mêmes. « Il est connu de tout le monde, — écrivait en 1861 le journal *Littérature bulgare* (qui jouait le premier rôle dans la lutte contre le patriarcat) — que les Bulgares, désirant donner une bonne instruction à la jeunesse, entretiennent, dans les villes et dans les villages, des écoles grandes et petites, et qu'il y a, pour l'entretien de ces écoles, des revens fixes et permanents. » Et plus loin : « Le gouvernement (turc) ne se mêle point dans les affaires de la communauté bulgare. A cet égard les Bulgares exercent en Turquie un droit tel que dans aucun pays les sujets mêmes de l'Etat. Nous pouvons administrer librement nos églises, nos écoles et nos établissements de bienfaisance sans avoir à donner de compte à personne. » Que reste-t-il donc de l'accusation que les métropolitains grecs persécutaient la création d'écoles bulgares ?

Que ne cite-t-on quelques cas établis de cette persécution ? Le seul cas concret de grief à cet égard, était celui du métropolitain Hilarion de Tirnovo, en 1856, qui a été accusé de n'avoir pas imposé l'enseignement obligatoire de la langue bulgare dans toutes les écoles de son diocèse. Cependant, une commission d'enquête officielle, qui s'est rendue sur les lieux, a constaté que l'accusation était complètement dénuée de fondement.

Venons à l'accusation que le patriarcat œcuménique persécutait la langue slave et que le métropolitain Hilarion (qui a été métropolitain de Tirnovo en 1830-38) a détruit par le feu une centaine de codes contenant toute la littérature bulgare.

Même si nous acceptons que le fait cité repose sur la vérité, que peut-on en déduire ? Que pendant une période de cinq cents ans, il s'est trouvé un homme assez ignorant et assez chauvin pour commettre cet acte de vandalisme. Mais cela prouve-t-il que le patriarcat persécutait systématiquement la langue slave. Et puis, quelles preuves a-t-on à l'appui de ce prétendu fait, encore qu'il soit unique dans son genre ? Un Bulgare, vingt-cinq ans après, a raconté avoir simplement tenu le fait d'un palefrenier du métropolitain, mort il y a longtemps ! Quelle preuve irréfutable ! Quant à ce métropolitain, qui est tellement vilipendé après sa mort, il a été, en réalité, un des grands bienfaiteurs du peuple bulgare, non seulement pour avoir créé un grand nombre d'écoles bulgares dans son diocèse, mais aussi pour avoir fait traduire, lui le premier, le Nouveau Testament dans le bulgare parlé et pour avoir fait rédiger la première grammaire bulgare. Un autre métropolitain, Artemios, de Kustendil, ci-devant patriarche d'Alexandrie, mort en 1859, a légué toute sa fortune aux écoles bulgares des quatre districts de son diocèse (Ischtib, Kratovo, Radomir et Kotzani).

Quant à l'accusation que l'Eglise de Constantinople avait fait confisquer par les autorités douanières ottomanes des livres slaves, elle a été démentie par un rapport officiel de l'ambassade impériale de Russie à Constantinople au ministère des Affaires étrangères russe (voir *Messager russe* 1858, p. 37). Et il est tellement faux que le patriarcat ait persécuté la langue slave, que l'enseignement du slavon avait été introduit, dès le premier jour, à titre obligatoire, dans l'école théologique de Halki. Le premier professeur a même été requis du couvent bulgare de Zographo, au Mont Athos. Une grammaire et un livre de lecture slavon avaient été publiés par l'imprimerie patriarcale. Sans compter que, par un article du statut de l'Eglise de Constantinople, la connaissance du bulgare est rendue obligatoire aux candidats pour les sièges métropolitains dans lesquels il y a aussi une population slave.

Une autre accusation consiste à dire que les évêques grecs considéraient les éparchies bulgares comme un fief destiné à les enrichir par tous les moyens, légaux et illégaux. Il y a eu même un économiste bulgare très fort qui a calculé en 1866, que le patriarchat avait absorbé, depuis 1393, aux Bulgares, 32 milliards de piastres (7 milliards de francs). Nous pensons que ce fameux économiste s'est trompé dans ses calculs. D'après les états, dressés, vers la même époque, par les démogéronties locales, des revenus des évêques, la population bulgare des 11 éparchies de la Bulgarie proprement dite et des éparchies mixtes de Thrace et de Macédoine, acquittait tous les ans au patriarche et à ses évêques 1.600.000 piastres par an, et avec les casuels 2.200.000 piastres (500.000 francs) pour l'entretien de vingt-cinq évêques et archevêques. Voilà à quoi se réduisent les sommes exorbitantes extorquées à la nation bulgare.

Il serait naïf de prétendre que, durant toute une période de cinq siècles, l'administration ecclésiastique, dans les provinces ecclésiastiques bulgares et dans toutes les autres, ait été partout impeccable et qu'elle n'ait laissé rien à désirer. Nous ne nions pas que, pendant cette longue période, il y eut des hommes qui ont méconnu leur haute mission. Mais dans quelle époque, dans quelle société humaine (y compris l'Europe), dans quelle Eglise chrétienne ont jamais manqué ou manqueront les côtés faibles ? « Je fais justice de la respectabilité de la plupart des membres du clergé supérieur. », écrivait en 1860 le grand visir Kyprisli Mehmed pacha, dans un rapport à S. M. I. le sultan, réfutant ainsi les dénonciations bulgares, après avoir inspecté les provinces européennes de l'empire, quoique ne cachant pas « les abus de quelques-uns qui méconnaissent la nature de leur mission religieuse ». Mais de là à vouloir soutenir toutes les accusations des Bulgares, il y a un tissu de mensonges et de calomnies.

(1) Voir la brochure intitulée *Les Archevêchés d'Ochrida et Ipeck*, publiée à Constantinople.

Demetrios Vernardakis

On nous écrit de Mitylène, 29 janvier, au sujet des funérailles de D. Vernardaki, l'illustre savant grec dont nous avons annoncé la mort :

Les obsèques de Démètre Vernardaki ont été célébrées dimanche dernier. C'est dans la grande salle du gymnase grec, transformée en chapelle ardente, que le public avait été admis à défiler devant la dépouille mortelle.

Le deuil a été général. De tous les coins de l'île, primats et villageois étaient accourus à Mitylène. Tous les magasins, le Cercle, le Sylloge *Arion*, l'école catholique française étaient restés fermés, et les navires mouillés dans le port avaient mis leurs pavillons en berne. En tête du cortège marchaient la société philharmonique *Arion*, exécutant des marches funèbres, et tout le clergé entourant l'archevêque de Lesbos; le cercueil était porté par des élèves et les cordons du poêle tenus par les professeurs; venaient ensuite le gouverneur de l'île Ali Nusret pacha, les consuls de Grèce, d'Angleterre, de France, de Russie, d'Italie, d'Allemagne, etc., tous les élèves du gymnase en rang, les professeurs et les élèves du collège turc, un détachement de troupes et un immense concours de peuple. Le directeur du gymnase M. Olympios, a prononcé un éloquent discours, et le poète Eustrate Athanassiadès, disciple et ami du défunt, a salué le maître en quelques paroles émues :

« Ce fier Hellène, a-t-il dit en terminant, a su conserver tout le prestige de ses nobles origines, veillant avec héroïsme, dans la paisible conscience de sa force, sur l'honneur des lettres grecques, comme doit veiller sur l'honneur du nom paternel, le fils d'un gentilhomme... » M. Athanassiadès a salué dans le défunt un maître national, le « prophète du passé, selon l'expression de Goethe, de notre passé intellectuel ».

Une souscription a été ouverte pour l'érection d'un monument à la mémoire à de l'illustre savant.

Les Mitylénéens ont aussi résolu de fonder l'association « Demetrios Vernardakis », ayant un but littéraire panhellénique et qui s'occupera particulièrement de l'édition des ouvrages posthumes du défunt, avant tout de son *Dictionnaire du grec populaire* qui est non seulement une œuvre philologique d'un prix inestimable, mais encore un argument vivant de l'authenticité de la race hellénique.

La place que Demetre Vernardakis a occupée dans les lettres grecques est trop grande, son œuvre trop considérable pour que, dans un cadre aussi restreint, il soit possible d'y consacrer une étude. Car en Vervardakis il n'y avait pas seulement l'helléniste — un des plus éminents de notre temps — mais aussi un poète, un historien, un auteur dramatique, un critique, un encyclopédique.

C'était un esprit essentiellement universel ; il avait abordé avec une égale facilité toutes les branches du savoir humain : nulle science à laquelle il fût étranger ; nulle littérature qui ne lui fût familière. Son cours d'histoire générale à l'Université d'Athènes avait révélé en lui un historien remarquable. Son œuvre dramatique est celle d'un maître comme la Grèce moderne n'en a point encore eu. Chez lui, le critique, le linguiste et le penseur n'était pas inférieur au savant. Son œuvre de grammairien et de philologue fait également époque, et n'oublions pas que sans avoir tranché la question de la *diglossie*, il semble que par son style, par la « langue » qu'il a employée, il ait ouvert les voies à suivre pour aboutir à la solution que la littérature néo-grecque cherche à donner à cette question.

C'est qu'il possédait le grec comme pas un — comme d'ailleurs il possédait le latin. Au surplus la linguistique et l'étude des langues était un de ces plaisirs dont il se distrayait de ses travaux. Car ce tout petit homme, qui était doué d'une puissance de travail prodigieuse, ne savait se reposer d'un travail que par un autre ; il passait facilement dans une même journée de l'étude d'une langue à celle d'une science. On l'a vu entre deux drames, il y a à peine quelques années, alors que la vieillesse commençait déjà à l'atteindre, se mettre bravement à l'étude du russe, qu'il ignorait jusque-là, avec le même entrain qu'il avait mis quelques années auparavant à apprendre le turc, l'arabe ou le persan.

Tout jeune encore, il s'était révélé helléniste consommé. En Allemagne, où il alla compléter ses études en 1855, il se fit rapidement connaître. Les hellénistes allemands, ses maîtres, ne tardèrent pas à découvrir chez ce disciple intraitable, un critique sévère de leurs méthodes d'interprétation des classiques et un redoutable contradicteur.

Il en voulait à mort aux savants d'outre-Rhin, dont la plupart lui semblaient d'odieux pédants.

Ses polémiques littéraires, encore que parfois assez acerbes, lui attirèrent, avec bien des inimités, l'estime et l'admiration de ses adversaires.

Nous avons eu l'occasion de retracer sa carrière de professeur à l'Université d'Athènes. Elle fut malheureusement trop brève. La franchise absolue de sa nature, la sévérité de ses jugements, une certaine intransigeance d'opinions, qu'il tirait surtout de son besoin de droiture et de vérité, eurent tôt fait de l'éloigner de cette chaire où il s'était révélé à la fois professeur brillant et charmeur, et éducateur expert de la jeunesse. Il se retira à Mitylène, repoussant, avec une fierté peut-être excessive, les offres qui lui furent plus d'une fois renouvelées de regagner la place qu'il avait désertée. Il fut inflexible et ne se laissa point influencer par les prières de ses parents, de ses amis, de ses intimes. Il persista à demeurer à Mitylène, en partageant son temps entre les travaux de l'esprit et ceux des champs, car il se mit avec passion à la culture d'une terre qu'il avait acquise dans l'île. Il fit un très mauvais cultivateur et, obligé enfin de le reconnaître lui-même, il fit comme Pestalozzi : il se confina dans la retraite studieuse qui nous a valu entre autres œuvres cette magnifique édition d'Euripide qui, à elle seule, suffirait à son renom.

Tous ceux qui eurent la bonne fortune de l'approcher demeuraient sous le charme d'un accueil bienveillant et courtois, d'une parole limpide, mesurée, spirituelle, que la douceur de sa voix achevait de rendre captivante. Il était pourtant réservé et parlait peu, ne se prodiguant qu'envers ses amis. Il était petit, fluet, très fin de traits, le front haut, les yeux petits, d'une vivacité surprenante.

A l'entendre parler, on avait bien l'impression d'être en présence d'un sage, le « Sage de Lesbos », ainsi que l'a surnommé l'helléniste français Weil. Et l'on comprenait, en sortant de chez lui, l'attachement qu'il inspirait à ses disciples. « Chaque fois que je le retrouvais, disait l'un d'eux, je comprenais pourquoi Socrate fut tant aimé de ses disciples. »

Car ce petit homme, qui savait être si méchant pour les cuistres et les pédants, avait un cœur très tendre. C'était un homme de bien. C'était aussi un patriote à vues larges, à idées vastes. Et c'est réellement grand dommage qu'il se soit obstiné à se tenir loin d'Athènes où il eût pu rendre de si grands services, non seulement à la jeunesse du pays, mais encore à la cause nationale.

Il a pourtant rempli son destin et peut reposer en paix. Honneur public et privé, cinquante ans de noble et fécond labeur au service des lettres grecques, triomphes, revers et amertumes, tel est le bilan de cette belle existence.

EN MACÉDOINE

Crimes bulgares. — Les bandes. — Coopération turco-bulgare. — Serbes et Bulgares.

On mande de Kastoria que le 22 décembre une Grecque, du nom de Zitsa, du village de Staritsani, a été assassinée par des comitadjis bulgares. Quelques jours plus tard, un autre meurtre a été commis dans le même district sur la personne de Basile Ilias, de Dranovéni, tombé victime de son attachement à la cause grecque.

Dans la nuit du 6 au 7 janvier, des malfaiteurs bulgares ont pillé le couvent du Saint-Sépulcre, situé à une demi-heure de Didymotichon (en Thrace).

On écrit de Serrès que le village grec Kato Nouska (caza de Zikna) a été attaqué, mais sans succès, par une forte bande bulgare, chargée de bombes à la dynamite. Comme elle allait pénétrer nuitamment dans le village, trois gardes donnèrent l'alarme, et les paysans en armes accoururent, prêts à riposter. La bande battit en retraite après avoir tué deux des gardes.

Dans le district de Serrès, les Bulgares se montrent de plus en plus audacieux. Leurs partisans ne se contentent plus de s'attaquer aux villageois; ils pénétrèrent dans la ville même de Serrès pour menacer les Grecs. C'est ainsi qu'ils se sont promis d'assassiner Lazare Kouzis, ancien inspecteur des écoles grecques, actuellement secrétaire au consulat de Grèce de Serrès, dont la mort a été décrétée par les comités.

***

Le 3 janvier, une bande bulgare de 60 hommes ayant à leur tête le bandit Tané attaqua le village de Kladérop (district de Florina), faisant feu dans toutes les directions et s'apprêtant à incendier les maisons.

Un corps gréco-macédonien se trouvait dans les environs, à Kampasnitsi, sous les ordres de Cimos et Pavlos. A la nouvelle de l'entrée des Bulgares à Kladérop, ils marchèrent au secours du village et engagèrent le combat avec les partisans de Tané. On se battit pendant trois quarts d'heure;

deux Bulgares furent tués et les autres s'enfuirent, poursuivis par les Grecs dans la direction de Kallinik. Mais en route, Cimos et Pavlos, s'apercevant que des troupes turques approchaient, arrêtèrent la poursuite.

Dans la nuit du 28 décembre, un corps gréco-macédonien de quinze partisans a attaqué une bande bulgare qui se cachait dans le village de Négotin, à Morihovon (Monastir). Les Bulgares se retranchèrent dans les maisons. dont quelques-unes, ou cours de la lutte, prirent feu. La bande bulgare a été entièrement décimée. Les troupes se hâtèrent de se rendre sur les lieux, mais le corps gréco-macédonien eut le temps de se retirer.

Le 1er janvier, le chef bulgare Dotso a été tué à Tyrsia des Corestia. Depuis des années, ce bandit dévastait la région de Florina. Mais la discorde s'était mise parmi ses compagnons et offrit aux paysans, qui ne demandaient pas mieux que de se débarrasser de ce misérable, l'occasion de le faire disparaître.

Le 9 janvier, à Grasden, de Prespa, une rencontre a eu lieu entre les troupes turques et la bande de Giovantsé Talé; celui-ci et trois de ses partisans ont été tués.

Aux environs de Gabrés, (caza de Kastoria) les Turcs capturèrent une bande bulgare de huit hommes ainsi que les deux individus qui leur servaient de guides. Profitant de la négligence des soldats, la plupart des prisonniers s'enfuirent.

***

Dans la nuit du 3 janvier une bande turque, sur les *indications données par la propagande bulgare*, a attaqué le village grec de Méssaion-Igri, dans la plaine de Monastir non loin de Morihovon. Les paysans se sont défendus désespérément et ont repoussé l'attaque des Turcs.

On écrit de Serrès au *Bulletin d'Orient :*

« Le 15 janvier, un détachement de troupes, fort de 135 soldats, est entré dans village grec de Sélinon, du caza de Sihna le pour faire des perquisitions dans les maisons des paysans. Les soldats se sont livrés à toutes sortes de violences, battant les hommes, insultant et outrageant les femmes brisant les portes des maisons dont les propriétaires étaient absents. Ils ne purent naturellement découvrir ni partisans grecs, ni armes, ni munitions.

« Mais ce qui est particulièrement caractéristique c'est que les Turcs agissaient sur la foi de dénonciations bulgares : cinq Bulgares de Skirtsovon ainsi qu'un garde champêtre bulgare, déguisés en soldats turcs, servaient même de guides à l'armée.

« Toutes ses horreurs une fois commises, l'officier qui commandait le détachement, comprenant que la conduite de ses soldats pourrait avoir des suites fâcheuses, obligea les primats grecs et le prêtre orthodoxe à signer une adresse de remerciements à l'officier qui avait su faire respecter la sécurité et l'honneur des paysans. Les Turcs sont passés maîtres dans ce genre de plaisanteries. »

***

Le 14 janvier, à Smilovtsi de Vélessa, une forte bande serbe a cherché à détruire tout le village qui est exarchiste. Elle transportait un grand nombre de bombes et commença par tuer deux paysans. Mais des troupes turques survinrent bientôt, qui attaquèrent les Serbes, et un long combat s'engagea. Les partisans, tout en perdant quelques morts, parvinrent à se dégager, sans éprouver des pertes plus sérieuses.

Du reste, des rapports officiels signalent qu'à Coumanovo et à Palanka, les Serbes montrent une activité de plus en plus grande. Des bandes de 20 à 30 partisans parcourent les villages bulgares de ces districts, détruisant les cultures, volant les troupeaux, afin de porter un coup sensible au prestige des comités de Sofia.

Enfin, on a trouvé à Vélessa le cadavre d'un Bulgare et à Oblatsi, du caza de Coumanovo. deux autres Bulgares assassinés par les Serbes.

Les Réformes en Macédoine

Le plan Degiorgis

Le *Bulletin d'Orient* publie les points principaux du mémoire remis par Degiorgis pacha au sultan et qui, selon les dernières dépêches de Constantinople, a été finalement accepté par Abdul-Hamid.

Voici les parties essentielles de ce règlement :

1° Il ne doit pas être permis aux détachements de troupes d'emprunter des hommes à la gendarmerie, car non seulement celle-ci n'est pas à même de prêter des hommes à l'armée à cause du très petit nombre des gendarmes, mais encore cette collaboration ne peut qu'être funeste aux gendarmes qui prendront part aux déprédations que les troupes turques ne commettent que trop souvent.

2° La gendarmerie doit être indépendante.

Pour cela, il faut empêcher les *moudirs*, ou directeurs de cantons, qui sont généralement dans le besoin, d'habiter dans les casernes de la gendarmerie. Ils emploient les gendarmes pour leur service personnel et ceux-ci perdent le sentiment de leur mission;

3° D'après le règlement de la gendarmerie, seuls les hommes âgés de moins de 25 ans peuvent y être incorporés, et cependant on y incorpore des hommes plus âgés ainsi que des soldats libérés.

Cela ne devra avoir lieu que dans des cas particuliers, pour des hommes ayant des aptitudes spéciales, et sur l'approbation du général Degeorgi.

4° Degeorgi-pacha proteste contre les ingérences arbitraires des autorités turques dans les questions de personnel, comme déplacements de gendarmes, etc.

5° Un tiers des gendarmes sont encore employés dans des services auxiliaires, qui leur sont étrangers : comme aux monopoles des tabacs, à la perception des impôts, à la construction des routes qu'ils sont chargés de surveiller.

Des agents spéciaux devraient être chargés de tous ces services; mais l'augmentation de la gendarmerie serait le remède le plus efficace;

6° Les autorités civiles s'ingèrent encore souvent dans les questions qui ne regardent que la gendarmerie. Il faut absolument délimiter les deux pouvoirs.

7° Le désarmement général des populations n'a toujours été décidé qu'en principe. Dans la pratique, on n'a rien fait, et les patrouilles de gendarmerie doivent se contenter de faire leur rapport aux autorités, mais ne peuvent désarmer elles-mêmes les habitants.

8° — En cas de citation d'un gendarme devant les tribunaux militaires, l'opinion du Commandant de la gendarmerie devra être prise en considération ; un officier européen et un officier turc de la gendarmerie devront assister aux débats, et ce dernier avoir droit de vote.

9° — La situation matérielle des officiers, sous-officiers et gendarmes devra être améliorée.

Les appointements des officiers devront être assimilés à ceux des officiers du même grade dans l'armée, ce qui n'a pas lieu actuellement ; les indemnités de route devront être augmentées et chaque officier devra avoir une ordonnance militaire sous ses ordres. Des récompenses devront stimuler le zèle des gendarmes.

10° — Les jeunes soldats, qui pourraient servir dans la gendarmerie, en sont détournés par les autorités turques. Il faut mettre ordre à cet état de choses.

Le mémoire entre ensuite dans les détails du règlement de la gendarmerie, qui devra être adopté : Il faut réformer les peines pour les manquements à la discipline, armer les officiers de la gendarmerie de revolvers, donner des instructions aux commandants des postes, etc. Ce sont là des questions de règlement intérieur de la gendarmerie, et qui ne sont guère à leur place dans le mémoire.

On voit, en résumé, que celui-ci traite de deux genres de questions :

1° — Des réformes matérielles destinées à augmenter le bien-être et à soutenir la bonne volonté du corps de gendarmerie.

2° — De questions d'un ordre plus général, touchant au principe même de la gendarmerie internationale. Aussi bien au point de vue du recrutement, de la discipline et de la juridiction, que du commandement, des attributions et de l'étendue de ses pouvoirs, la gendarmerie macédonienne est encore entièrement sous la dépendance du gouvernement impérial et de ses employés. Les *desiderata* que formule Degeorgi-pacha sont la preuve que la gendarmerie telle qu'elle est constituée n'a encore rendu aucun service, et que pour rendre son action efficace il faut en réformer le principe même. Le général réclame en somme que le corps placé sous ses ordres soit réellement dans sa main, entièrement à l'abri de toute ingérence étrangère, et libre dans son action.

REVUE DE LA PRESSE

Bandes grecques et bandes bulgares

Le *Temps* (3 février) publie un long article, dont les « informations ont été tirées des rapports adressés par Hussein Hilmi pacha et par les consuls étrangers à leurs gouvernements respectifs. »

Nous en extrayons ce passage qui commente un tableau comparatif des bandes grecques, serbes et bulgares opérant en Macédoine :

Ce tableau, qui est scrupuleusement exact puisqu'il donne aussi les noms de tous les chefs de bandes avec des notices biographiques et le lieu d'origine de chacun, constitue un démenti catégorique à toutes les accusations portées par certains organes de la presse européenne, induits en erreur, contre les bandes gréco-macédoniennes représentées comme étant la

cause principale de la persistance des troubles et des entraves apportées à l'exécution complète des réformes entreprises par les puissances. En effet, contre 43 bandes bulgares opérant actuellement dans le vilayet de Salonique, il n'existe que 12 bandes gréco-macédoniennes. Dans le vilayet de Monastir, il y a 23 bandes bulgares contre 10 bandes gréco-macédoniennes — sans compter les bandes albano-roumaines, formées et entretenues par la propagande roumaine et qui agissent, elles aussi, contre la population grecque.

Ce n'est pas tout: depuis plusieurs années, les bandes bulgares semaient la terreur dans toute la Macédoine et se livraient à toute sorte d'excès pour forcer la population grecque à renier sa foi et sa conscience nationale, à se détacher de la juridiction du patriarcat et à se rattacher à l'exarchat bulgare. Ces faits résultent entre autres des Livres jaunes et bleus. Par contre, M. d'Ormesson écrivait en 1903 qu'il avait assuré le cabinet d'Athènes que la France n'oublierait pas les populations grecques et qu'elle leur savait gré de leur attitude pacifique.

Les Grecs de Macédoine continuèrent à subir tout avec stoïcisme et résignation; mais ne trouvant aucune protection auprès des autorités turques et désespérant de l'Europe qui se montrait sourde à leurs doléances, ils se sont vus dans la dure nécessité de prendre les armes pour défendre leur vie, leur honneur, leurs propriétés. M. Constans constatait, en effet, dans son rapport du 12 décembre 1904, « la recrudescence de la vendetta bulgare », et il ajoutait : « Les Grecs *y ont répondu* par la formation de bandes ». C'étaient donc, d'après l'ambassadeur de France, de pures représailles.

Chose curieuse : les troupes turques poursuivent plutôt les bandes grecques que les bandes bulgares, et néanmoins il s'est trouvé des journaux pour accuser les Grecs de Macédoine de pactiser avec les Turcs pour opprimer les autres populations chrétiennes! Un fait est certain et incontesté, c'est que les bandes greco-macédoniennes, quoique très inférieures en nombre aux bandes bulgares, font preuve d'une énergie remarquable, car dans toutes les rencontres elles remportent des avantages. Ces succès auraient fini par débarrasser le pays des bandes bulgares et par ramener le calme et l'ordre qui permettraient l'application des réformes, et c'est pourquoi tous les perturbateurs officiels ou dissimulés cherchent à ameuter contre elles l'opinion des gouvernements et des peuples.

Un article de M. E. Gebhart

Les conférences de la Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme ont donné à M. E. Gebhart, de l'Académie française, l'occasion d'un article dans le *Gaulois* (3 février), intitulé *Propos helléniques*.

Après avoir fait en raccourci et non sans humour l'historique de la vie du royaume de Grèce, M. Gebhart rappelle la froideur subite survenue lors de la guerre de Crimée entre la France et la Grèce : brouille peu sérieuse et très passagère d'ailleurs. M. Gebhart trouve que les Grecs ne sont pas ce qu'un vain peuple peut croire : ils ne sont pas capables de méchanceté, « c'est une race fine, de caractère très doux. »

Elle a, au plus haut degré, l'instinct hospitalier. Je n'ai jamais rencontré, même dans les régions les plus sauvages de l'Arcadie ou de la Phocide, que la plus franche cordialité. Ils ont gardé pour la France une gratitude dont j'ai vu parfois les signes touchants. En 1870, une troupe de jeunes volontaires grecs était toute prête à s'embarquer pour Marseille. Le véto du gouvernement prussien obligea le roi Georges à s'opposer au départ.

Beaucoup plus tard encore, dans la récente crise crétoise, l'Europe se coalisa pour arrêter l'élan irrédentiste un peu trop prompt et trop vif des Hellènes. Quatre ou cinq puissances bloquèrent le Pirée. La France refusa de s'associer à cette leçon sévère d'équilibre européen. Et cette générosité toucha le cœur d'Athènes aux yeux glauques.

Aujourd'hui, enfin, le philhellénisme français prend encore une figure nouvelle. Erudits, diplomates, archéologues, publicistes, ont formé à Paris une société dévouée à la Grèce, à ses intérêts politiques, à ses antiquités augustes, à son avenir oriental. Pensée excellente. Dans la péninsule des Balkans, au Phanar comme à Péra, dans l'Archipel, au fond des mélancoliques déserts de l'Asie Mineure, le Grec est vraiment le délégué de l'Europe, le missionnaire de la civilisation.

Il est, en effet, de notre famille intellectuelle et, comme pour nous, Latins, la Grèce antique demeure la grande aïeule, les Hellènes du temps présent auraient quelque prétention légitime à représenter notre branche aînée. C'est d'ailleurs surtout le culte de la Grèce classique qui parut en nos sympathies européennes, depuis Chateaubriand et Byron, à l'égard des compatriotes de Botzaris, des administrés d'Othon 1er et de Georges 1er. Il y a de l'archéologie au fond de notre amour.

Le peuple grec lui semble charmant, parce que les traits dominants de son caractère font revivre « sous nos yeux » les Grecs d'Aristophane. Or, Aristophane est très près de nous. « Il fut le témoin de la crise démagogique et sophistique qui fut pour Athènes et l'hellénisme entier une irrésistible cause de décadence ».

M. Gebhart est anti-républicain. *Démocratia* est pour lui synonyme d'*Anarchia*. Peut-être... Mais enfin le tempérament du Grec ne s'accommode pas d'un autre régime. Même sous un gouvernement monarchique, le peuple grec reste essentiellement démocratique.

M. Gebhart est revenu d'Athènes « vacciné contre toute congestion d'*Anarchia* ». Et voici pour finir un souvenir personnel qu'il a rapporté d'Athènes. On s'en voudrait d'omettre une anecdote aussi délicieusement savoureuse :

Vous connaissez le symbole familier de Platon. Dans les cités de pleine démocratie, dit le philosophe, les ânes se promènent en liberté et tiennent le haut du pavé. L'image m'avait toujours paru un peu aventureuse. Or, un matin de mai, au temps de l'interrègne anarchique (1), comme je remontais nonchalamment, par l'étroit trottoir de gauche, la rue d'Hermès, je vis venir à moi, tout nu, seul, les oreilles hautes, le muffle arrogant, un âne magnifique. Il jouissait de sa liberté, du soleil, de la solitude du chemin, frottait béatement ses flancs contre les murailles tièdes. Arrivés face à face, lui et moi nous fîmes halte. Qui de nous deux céderait à l'autre ?

L'âne platonicien roidit ses quatre jambes, dressa plus haut ses oreilles, poussa un braiement impératif et ne bougea point. Je saluai courtoisement et descendis dans la poussière blanche de la rue.

La Turquie et le parti libéral ottoman :

Extrait d'un article de M. de Lanessan, dans *le Siècle* (23 janvier) :

(1) Au lendemain de la dépossession d'Othon.

L'œuvre que les libéraux de Turquie ont à exécuter est, du reste, si considérable et si belle qu'elle est bien faite pour provoquer l'enthousiasme.

En tête de leur programme, se trouvent l'intégrité et l'indépendance de l'empire ottoman. Leur rôle est d'empêcher que leur patrie ne soit disloquée au profit des multiples ambitions dont elle est entourée, et de protéger son indépendance contre ceux qui, ne pouvant en arracher des lambeaux, cherchent à y asseoir leur hégémonie. Mais les libéraux de Turquie doivent savoir que, pour atteindre ce double but, il est indispensable qu'ils réalisent, aussi promptement que possible, la réorganisation politique et la réforme administrative qui font également partie de leur programme.

C'est là que réside la difficulté la plus considérable de la question d'Orient, celle qui doit attirer particulièrement l'attention du parti libéral ottoman. Le désordre qui règne dans toutes les parties de l'empire et que l'autocratie du sultan se montre impuissante à faire cesser est un prétexte excellent offert à toutes les ambitions de l'Europe. Quiconque désire s'emparer d'une province ou s'instituer protecteur de l'empire a soin de mettre en lumière l'incapacité du gouvernement turc, l'insécurité des intérêts et des personnes, l'irrémédiable faiblesse que dissimule mal l'absolutisme tyrannique du sultan. Et comme tous ces vices sont trop manifestes pour qu'il soit possible de les nier, les partisans sincères de l'intégrité et de l'indépendance de la Turquie se heurtent à des résistances qu'il leur est difficile de vaincre.

Ces résistances tomberont d'elles-mêmes le jour où l'on verra la Turquie refondre son organisation politique de manière à la rendre conforme aux principes modernes de l'Occident et supprimer les défauts qui rendent son administration odieuse à tous ceux qui ont affaire à elle.

Pour obtenir ces résultats, il est indispensable que le parti libéral s'appuie simultanément sur toutes les populations de l'empire, qu'il accorde à chacune, dans la constitution et l'administration nouvelles, la place qui lui revient en raison de son importance numérique ou de sa valeur intellectuelle et morale. Il est indispensable que les Arméniens, les Kurdes, les Arabes et les Bédouins, les Albanais, les Bulgares et, en particulier, les Grecs, dont le nombre est si considérable, aient la certitude de trouver dans les organismes divers de l'empire libéral le rôle qui convient le mieux à chacun d'eux et l'indépendance des uns vis-à-vis des autres à laquelle ils aspirent tous depuis si longtemps.

Le jour où chacun de ces éléments aura confiance dans l'impartialité du parti libéral, celui-ci jouira d'une force qu'il n'a pu encore connaître. Il sera porté au pouvoir par l'empire tout entier, car la pensée dominante des diverses populations est de vivre indépendantes sous un régime de liberté. Il est facile de s'en convaincre par la résistance qu'elles opposent aux tentatives d'absorption dont elles sont l'objet de la part des voisins puissants dont la Turquie est entourée.

On ne saurait mieux dire. Les Jeunes Turcs libéraux, ceux surtout qui prétendent l'être, ne sauraient trop méditer ces bons conseils.

Le Directeur-Gérant : A. Adossidès.

evallois-Perret. — Imprimerie Wellhoff et Roche
55, rue Fromont.

QUATRIÈME ANNÉE. — N° 5. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. 1er MARS 1907.

L'Hellénisme

ORGANE BI-MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ "L'HELLENISMOS"

ABONNEMENTS:
France. . . . . UN AN 6 FR.
Union Postale . . — 8 FR.

DIRECTION A PARIS
42, Rue de Grenelle (VIIe Arrondis.)

Le bureau de l'HELLÉNISME est ouvert les Lundi, Mercredi et Vendredi de 10 heures à midi.

SOMMAIRE

L'autonomie de la Macédoine : *un aveu significatif.*
Conférence de M. Michel Paillarès : *l'hellénisme en Macédoine.*
Echos : *le roi d'Italie à Athènes; manifestations gréco-italiennes; les persécutions en Bulgarie; le conflit gréco-roumain; la réforme judiciaire en Macédoine; contrebande de guerre; M. Edmond Théry à Khartoum; l'affaire Fehim; la Grèce à l'Exposition maritime de Bordeaux; matinée d'art grec.*
Lettre de Sophia : *un article de la* Macedo-Odrinski Plegled.
Lettre de Belgrade : *l'antagonisme serbo-bulgare.*
Rapport de l'Evêque de Nevrokop : *le massacre de Tirnovon.*
Rapport de l'Evêque de Melenikon : *les villages patriarchistes.*
Rapport de l'Evêque de Drama : *Klepousna.*
La propagande roumaine : *le racolage des élèves.*
En Macédoine : *les crimes, les bandes.*
Patriarchat et Exarchat : *l'avis du synode russe.*
Revue de la presse : *un article du* Vossische Zeitung ; *un article du* Corriere ; *prétendues représailles; deux poids et deux mesures; aveux roumains ; les jeux olympiques ; justice turque.*

*La sixième conférence organisée par la Ligue aura lieu le 10 mars, à 4 h. 3/4 p. m., dans la grande salle de l'Hôtel des Sociétés Savantes. M. Edmond Théry, directeur de l'*Economiste Européen, *traitera du « développement économique de la Grèce ».*

Nos lecteurs recevront, avec notre numéro du 15 mars, un supplément contenant les photographies qui ont servi à illustrer la conférence de M. Paillarès.

L'autonomie de la Macédoine

Nous avons eu maintes occasions d'exposer les raisons pour lesquelles les Grecs, si directement intéressés dans le débat ouvert dans les Balkans, n'étaient pas, ne pouvaient pas être partisans d'une « autonomie » des vilayets macédoniens, où ils ont vu dès le début à la fois une iniquité, une utopie et un danger ; une iniquité, parce qu'une Macédoine autonome ne répond nullement aux vœux et aux aspirations de races diverses, qui n'entendraient changer de domination que tout autant que chacune d'elles serait rattachée à un des États voisins dont elle se réclame ; une utopie, puisqu'un pays ethniquement si peu homogène et où les conflits de race sont si violents, loin de trouver dans l'autonomie l'apaisement auquel il aspire, serait plus que jamais livré à la plus funeste des guerres civiles. Nous avons enfin dit et répété qu'une Macédoine autonome, en supposant qu'elle fût possible, constituerait un danger pour l'hellénisme parce que la Bulgarie nourrit la secrète ambition — et pourtant mal dissimulée — d'y renouveler l'audacieux coup de main par lequel elle s'empara de la Roumélie orientale, il y a vingt ans.

La Bulgarie s'est toujours — naturellement — défendue de poursuivre, par le mouvement qu'elle a tenté de créer en Macédoine, une conquête territoriale de ce pays. Elle a toujours protesté de la pureté de ses intentions, de son désintéressement absolu : elle affirme qu'elle n'est guidée que par la préoccupation de chercher dans l'autonomie de la Macédoine une amélioration du sort de ses populations. Mais voici un aveu dépouillé d'artifice : nous le trouvons dans un article de fond de la *Makedono-Odrinski Plegled* (1) (n° du 13/26 janvier 1907) où M. Tittoni, ministre des Affaires étrangères d'Italie, est pris à partie pour avoir préconisé une solution de la question macédonienne *basée sur le principe des nationalités :*

« LA MACÉDOINE dit l'organe bulgare, RÉFORMÉE SUR LA BASE D'UNE AUTONOMIE, C'ÉTAIT LE PROGRAMME DE L'ORGANISATION INTÉRIEURE RÉALISÉ DANS SON ENSEMBLE, C'ÉTAIT LA POLITIQUE DE LA PRINCIPAUTÉ ABOUTISSANT AU TRIOMPHE DE SES POSTULATS, C'ÉTAIT L'AVENIR, DE LA NATION BULGARE ASSURÉ PAR DES GARANTIES INTERNATIONALES. »

Voilà qui est clair.

Voici maintenant un autre passage qui trahit le bon vouloir et le désintéressement de la Bulgarie vis-à-vis d'une solution rationnelle et équitable du débat macédonien :

« NOUS NE DISSIMULERONS PAS QUE LA RESISTANCE LA PLUS ACHARNEE, LA PLUS AUDACIEUSE, CONTRE L'ÉVENTUALITÉ DU PARTAGE VIENDRAIT DE LA BULGARIE.

LA PRINCIPAUTÉ DE MÊME QUE L'ORGANISATION INTÉRIEURE CONSIDÈRENT L'INTÉGRITÉ TERRITORIALE DE LA MACÉDOINE COMME UNE CONDITION ESSENTIELLE DE LA SOLUTION DE LA QUESTION MACÉDONIENNE. »

(1) *Revue Macédo-Adrianopolitaine*, organe de l'Organisation Intérieure, paraissant à Sophia. (L'article est en français).

Ce ne sont que des demi-aveux, mais combien significatifs! Ils viennent confirmer toutes nos prévisions et tout ce que nous avons dit et répété au sujet des ambitions et de l'intransigeance du bulgarisme. Aujourd'hui la Bulgarie s'aperçoit qu'elle a fait fausse route. Le zèle même de ses meilleurs amis, de ses plus ardents défenseurs commence à s'attiédir et on n'a pas été peu surpris à Sophia d'apprendre que dans un récent meeting organisé à Manchester, le président du *Balkan Comitee*, association bulgarophile anglaise, a fini par reconnaître que les Grecs ne sont pas moins intéressés que les Bulgares dans la question macédonienne.

De tous côtés on commence à revenir à une plus juste appréciation de ces événements de Macédoine dont on avait longtemps méconnu la véritable nature. Peu à peu la vérité se fait jour. Nous n'avons jamais désespéré à cet égard, pas même au moment où des écrivains, des hommes politiques occidentaux, dont l'habileté bulgare avait surpris la confiance, attaquaient le plus violemment l'hellénisme, allant jusqu'à l'accuser de trahir la cause de la liberté, défendue par les Bulgares! Et cela parce que nous n'avions pas pactisé avec les hordes que la Bulgarie lançait en Macédoine, parce qu'aussi, plus tard, les Grecs avaient enfin compris qu'ils devaient accueillir autrement que par de vaines protestations des bandits qui n'avaient trouvé d'autre moyen de les « libérer », que de massacrer les uns et de dépouiller les autres.

Massacres en bloc, assassinats isolés, viols de femmes, vols, pillages et incendies, il n'est pas de forfaits qui n'aient été perpétrés au nom et sur l'ordre des comités bulgares. Chaque mois, chaque semaine, souvent même chaque jour avait, et a toujours encore, son contingent de meurtres et de deuils.

Et cela dure depuis très exactement six ans. C'est avec ces gens-là, qui s'attaquaient surtout à nous, l'on sait avec quel acharnement et dans quel but, qu'on nous faisait naguère un crime de ne pas vouloir nous entendre! Sans se laisser émouvoir par ces clameurs, les Grecs persistèrent dans la voie que leur intérêt, d'accord avec leurs droits, leur commandait de suivre. L'événement a prouvé qu'il ont été, en cela, très bien inspirés. Et si nous avons un regret à énoncer, c'est qu'ils aient prématurément songé à déposer les armes. Car au retrait des bandes défensives grecques de Macédoine, qui avaient accompli une besogne salutaire, a succédé un retour offensif des bandes bulgares qui se traduit par une

recrudescence de criminalité. Mais pour peu que la gendarmerie européenne ou les autorités ottomanes continuent à faire preuve de la même mollesse et de la même incurie qu'auparavant, les bandes grecques se verront dans la nécessité de rentrer en scène et de riposter. Elles l'ont fait une première fois avec succès; elles recommenceront au besoin, et elles auront raison.

CONFERENCE

DE

M. Michel PAILLARÈS

L'hellénisme en Macédoine.

La cinquième conférence organisée par la Ligue pour la défense des droits de l'hellénisme a été faite, dans la soirée de dimanche 24 février, par M. Michel Paillarès, sous la présidence de M. Homolle, assisté de MM. Vilar, sénateur ; Jacomy, conseiller à la cour de cassation ; H. Vasnier, J. Psichari et G. Triantaphyllidès.

Après une allocution du président, M. Paillarès prend la parole pour nous parler de l'hellénisme en Macédoine. M. Paillarès a visité, à plusieurs reprises la Macédoine. Il l'a parcourue en tous sens, se livrant à une enquête minutieuse sur les races, les écoles, les forces respectives des divers éléments.

Avant de visiter la Macédoine, et même en débarquant à Salonique, M. Paillarès avait entendu des opinions très diverses sur l'existence de l'hellénisme dans le pays. Les uns lui avaient affirmé qu'il n'y a pas de Grecs en Macédoine ! Si, pourtant, disaient les autres, il y en a, mais ils sont d'importation. Enfin d'autres lui disaient qu'ils étaient les plus nombreux, les plus cultivés, les plus riches. Au milieu de telles contradictions, impossible de démêler la vérité. Pourtant, en parcourant la Macédoine, les villes, les villages, les campagnes, M. Paillarès, découvrit des Grecs. Il en découvrit même beaucoup.

C'est que, plutôt que de questionner les étrangers, il préféra consulter les indigènes, il s'appliqua surtout à interroger les faits.

Or, c'est au moment où il entreprenait son enquête qu'il tomba sur le drame de Gradobor : le massacre d'une famille grecque ; le père, Traïko Steriou coupé en morceaux par la bande bulgare Mitro ; sa femme Elisabeth lardée de coups de poignards ; son fils aussi supplicié, crucifié ; le cadet brûlé vif, après avoir subi tous les raffinements d'une torture savante.

Et tout cela, dit M. Paillarès, uniquement, exclusivement, parce que le notable Grec Steriou et sa famille n'entendaient pas adhérer au bulgarisme, qu'ils demeuraient inébranlablement attachés à l'hellénisme... Et je dois ajouter qu'à l'heure où ce crime était perpétré, il n'y avait pas encore une seule bande grecque en Macédoine ; il n'y avait que des comitadjis bulgares.

A quelque temps de là, au mois de novembre 1904, M. Paillarès arrive à Ghirzista, en compagnie du colonel russe Svirsky, chef du secteur russe ; Ghirzista vient d'être le théâtre d'un effroyable attentat : une institutrice grecque de vingt ans, Catherine Hadjiyorgis ; Anghos Chiros, sa femme, deux fillettes et le paysan Grégoire Mino, tous Grecs, ont été massacrés et brûlés ; les bandits avaient condamné à mort la jeune institutrice parce qu'elle refusait de livrer l'école grecque aux Bulgares ! Au moment du crime, elle se trouvait chez Anghos Chiros, et tous les témoins du drame périrent avec elle :

L'institutrice n'a plus de tête, on n'a pu établir son identité qu'à l'aide de bouts de chiffon qui sont collés à la poitrine. Les jambes et les bras sont entièrement en cendres, il n'en reste pas un débris, Les fillettes ont conservé intacte la petite tresse de cheveux que les mères, au lever, avaient nouée avec tendresse. Je voudrais douter de tant de férocité. Mais la réalité est accablante. Il faut se résigner à regarder en face toutes les laideurs de l'humanité. Le colonel russe Svirsky et moi nous interrogeons les notables qui nous disent que le village a été *puni* pour n'avoir pas voulu chasser l'institutrice grecque. Je continue mon enquête, et je suis informé qu'à Lougountsa d'autres têtes ont été fauchées. Mon confrère M. Von Tyzska, correspondant du *Lokal Anzeiger*, recueillera avec moi la version exacte de cette nouvelle tuerie de la bouche même des parents des victimes. La femme du prêtre grec Stoyan et Nicolas Rongottis sont affreusement suppliciés, celui-ci sous les yeux de son épouse et de ses enfants qui sont contraints d'assister à l'exécution, impassibles, sans crier, sans pleurer; un enfant de quatre ans est fusillé par les comitadjis, parce que les habitants, des Koutzo-Valaques, refusaient d'adhérer au roumanisme et s'entêtaient à être Grecs.

... Il serait trop long d'égrener le chapelet de toutes les horreurs dont j'ai été le témoin attristé. J'irai à Demir-Hissar, à Barakli-Djoumaïa, à Serrès, à Nevrocop, à Razlog, à Djumaï-Bala, à Melnik, à Petritch, à Drama, à Cavalla, à Niaousta, à Vodéna, à Sorovitch, à Clissoura, à Kastoria, à Monastir, à Megarovo, à Tirnovo, à Florina, et dans cent villages, et partout je vois des hommes qui meurent en criant de toutes leurs forces, d'une voix ardente et fière : « Nous sommes Grecs! *Zito i Hellas!* »

Plutôt que de renier l'hellénisme, tous ces Grecs se font massacrer, crucifier, poignarder. Plus tard il se résoudront à se défendre. Mais, en ce moment-là, ils n'avaient pas encore organisé leurs bandes. Et ces massacres durèrent des années et des années. Ils n'ont malheureusement pas encore pris fin.

Ici, M. Paillarès ouvrant une parenthèse, dépeint le caractère grec : Amour de la liberté, esprit essentiellement démocratique, activité, esprit d'initiative et d'entreprise, individualisme à outrance, amour de la patrie dont l'Hellène donne des preuves éclatantes. Il expose rapidement le fonctionnement des institutions communautaires, ecclésiastique et scolaire, des Grecs de Turquie, qui constituent une des principales forces nationales. Il s'est particulièrement attaché à étudier l'hellénisme macédonien dans son organisation scolaire :

J'ai visité les gymnases de Salonique, de Serrès, de Vodéna, de Kastoria et de Monastir, et une cinquantaine d'écoles primaires de garçons et de filles. J'ai inspecté les classes, j'ai questionné les élèves. Tous ces enfants chantaient des chœurs, ils ont chanté la *Marseillaise*, en l'honneur du journaliste français qui était venu de si loin pour pour les saluer.

Je leur demandais : Etes-vous Turcs ? — Non, monsieur, répondaient-ils d'un ton décidé. — Etes-vous Bulgares? — Non, monsieur. — Etes-vous Serbes? — Non, monsieur. — Etes-vous Roumains? — Non, monsieur. — Qu'êtes-vous? — Nous sommes Hellènes! — Et ils ne manquaient jamais de me prouver qu'ils étudiaient le français. Je leur demandais encore : Aimez-vous la France? — Oh! oui. — Pourquoi? — Parce que la France est bonne et généreuse et qu'elle veut du bien à notre patrie. — C'est dans ces gymnases et ces écoles que les Macédoniens patriarchistes apprenaient qu'il y a une Grèce libre qui veille sur eux et attend leur délivrance. Celui qui a écrit que « dans le fond, le Grec se soucie peu de l'indépendance nationale » celui-là a commis presque un crime, car je ne connais pas d'esclaves ni d'opprimés qui supportent avec autant d'impatience les chaînes du tyran. Tous ces adolescents ont déjà des frémissements de révoltés. Tous rêvent au jour trois fois heureux où le drapeau aux couleurs du ciel flottera sur la maison ancestrale...

L'orateur va nous entretenir du nombre des écoles en Macédoine. Il rappelle les chiffres que M. Georges Villiers a publiés, il y a deux ans, dans le *Temps* et qui lui avaient été fournis par M. Delyanni, ministre de Grèce à Paris et par M. Zolotovitz, agent diplomatique de Bulgarie. Ces chiffres sont contradictoires. M. Paillarès ne veut pourtant pas plus douter de l'exactitude des uns que de la précision des autres. Et il suppose qu'il y a réellement en Macédoine 782 écoles bulgares, avec 39.468 élèves, comme le prétend M. Zolotovitz, de même qu'il y a 998 écoles grecques avec 59.640 élèves, ainsi que l'affirme M. le ministre de Grèce.

Il est de mon devoir au surplus de vous faire connaître que j'ai soumis les détails de la statistique grecque à plusieurs officiers de la mission française, et qu'ils les ont reconnus exacts pour l'étendue de leur secteur. M. le commandant Foulon m'a signalé une légère erreur. Une école grecque aurait été indiquée dans un village où il n'y en a pas, mais par contre, une école grecque a été oubliée dans un village où il en existe une. De sorte qu'il n'y a préjudice ni pour les uns ni pour les autres, et dans leur ensemble les totaux sont conformes à la réalité.

Je vous montrerai tout à l'heure que mon contrôle personnel a surpris en flagrant délit d'inexactitude non pas M. Zolotovitz, dont la bonne foi est au-dessus de tout débat, mais l'auteur d'un livre récent, un inconnu qui a pris figure devant le public européen sous le nom de Brancoff.

Donc, il y a en Macédoine, des milliers et des milliers d'élèves dans des centaines d'institutions helléniques. Or, ces institutions sont fondées, entretenues, enrichies par les parents eux-mêmes. C'est la volonté de ces Macédoniens qui leur a donné le jour et qui leur assure l'avenir. Puisqu'il y a des écoles bulgares et des écoles grecques, chaque famille enverra ses enfants là où on enseigne la langue nationale. Et nous pouvons, nous devons conclure que les Macédoniens qui envoient leurs enfants aux écoles de l'Hellénisme sont Grecs, à n'en pas douter. Est-ce que les parents des petits Polonais qui refusent de prier en allemand peuvent être pris pour des Prussiens ?

Je cherche des Grecs, et j'en trouve dans les orphelinats. J'en trouve dans les églises qui grimpent sur les acropoles et qu'il est impossible de dénombrer : Kastoria, à elle seule en a 74. J'en trouve dans les hôpitaux. Seules les communautés helléniques, parmi les chrétiens, en ont fondé. En visitant celui de Serrès, en compagnie du commandant Lamouche, j'ai observé que les Hellènes recueillaient et soignaient les Bulgares malades, tandis que les comitadjis massacraient les prêtres, les instituteurs, les vieillards, les femmes et les enfants grecs.

Je trouve des Grecs dans les manufactures de drap, dans les filatures de coton de Verria, de Niaousta et de Vodéna, qui font travailler plus de mille ouvriers. J'en trouve dans les ateliers, dans les comptoirs, dans les champs. J'en trouve dans tous les coins de la Macédoine. J'en trouve dans les villes bruyantes, dans les hameaux silencieux et dans les plaines glacées. J'en trouve à Djumaï-Bala, sur les frontières bulgares. Mais pouvez-vous avoir oublié qu'hier encore il y en avait plus de cent cinquante mille en Roumélie Orientale ?

J'ajouterai que si vous tombez malade n'importe où sur la terre macédonienne, c'est le pharmacien grec qui vous fournira des médicaments, et c'est le médecin grec qui vous sauvera. J'en parle avec quelque expérience, car j'ai été terrassé par les fièvres paludéennes à Vodéna, et ce sont trois docteurs hellènes qui m'ont guéri. La plus élémentaire éducation me dicte un devoir : celui de les remercier publiquement pour les soins dévoués et absolument désintéressés qu'ils m'ont pro-

digués. Que si vous éprouvez le besoin de vous délasser l'esprit, de parler politique, littérature, arts, sciences, c'est toujours aux Grecs que vous devrez vous adresser. J'en ai rencontré dont la culture générale était infiniment supérieure à celle de beaucoup de consuls qui prétendent les régenter.

M. Paillarès rappelle que les Grecs constituent la grande majorité de la population chrétienne de Macédoine. Ils sont Grecs d'origine, de sentiment, d'aspirations, ils parlent presque tous le grec. Pourtant une partie de cette population grecque est ou bilingue, parlant le grec et le slavo-macédonien à la fois, ou slavophone. Mais pourquoi s'obstine-t-on à dénier à ces derniers la qualité d'Hellènes? Uniquement parce qu'ils sont slavophones. M. Paillarès explique cette particularité. Le flux et le reflux des invasions bulgare et serbe ont déposé dans certaines régions de la Macédoine une alluvion de mots slaves que le travail des siècles a amalgamés en un patois, à vocabulaire pauvre, le slavo-macédonien :

Ce patois est revendiqué par les Bulgares et par les Serbes. Dans un rapport qu'il adressait à M. Delcassé, M. Steeg, consul de France à Salonique, disait que, d'après un savant allemand, le caractère de cette langue est bulgare. Mais M. Simitch, agent diplomatique de Serbie à Sofia m'informait, au contraire, qu'une commission de savants russes avait conclu que le slavo-macédonien, est serbe dans ses grandes lignes. M. Steeg émettait l'avis qu'en réalité il est difficile d'établir une démarcation très nette entre Serbes et Bulgares de Roumélie. Je crois, en effet, que ce dialecte n'est ni serbe, ni bulgare, totalement, mais un mélange serbo-bulgare dosé de grec, de valaque, d'albanais et de turc, ou, si vous voulez, une grossière miniature de la Macédoine elle-même. Toutefois, sur les frontières de la Principauté, il a des nuances bulgares plus accentuées, et sur celles du royaume il se rapproche davantage du serbe. Au centre, il devient confus, méconnaissable, à l'ouest il est serbisant. A Vodéna, comme je mettais en présence un instituteur serbe et un aide-pharmacien bulgare, ils ont été obligés d'avouer que ni les habitants de Sofia, ni les habitants de Belgrade ne peuvent s'expliquer avec les Macédoniens slavophones. Et un vieillard patriarchiste tranchait la question par cette profession de foi : « Ma bouche est *peut-être* bulgare, *mais le cœur est grec!* »

Faut-il s'étonner de cela? Mais M. Gaston Deschamps ne vous a-t-il pas rapporté qu'ayant parcouru la Turquie d'Asie il a rencontré des milliers d'Hellènes qui ne savaient pas leur langue et parlaient turc? Ignorons-nous qu'en Crète et dans les îles les Turcs parlent grec? M. Steeg faisait connaître au ministre des Affaires étrangères que dans le villayet de Salonique il y a 110.000 musulmans qui parlent bulgare, 4.000 qui parlent grec, 3.000 musulmans toujours qui parlent valaque, et 75.000 israélites qui parlent un espagnol corrompu. Qui soutiendra que ces musulmans sont Bulgares, Grecs, Valaques, et qu'ils ne sont pas Turcs? Qui osera suggérer à l'Espagne de réclamer comme siens les Israélites? L'intervention du roi Alphonse dans les affaires macédoniennes provoquerait un éclat de rire homérique dans toutes les chancelleries. Combien d'Européens, nés au Levant, ignorent leur langue maternelle? J'ai connu à Chypre des Français et des Autrichiens dont la langue familière est le grec. La plupart des Smyrniotes, Français ou Anglais, parlent chez eux le grec.

En Orient, plus que partout ailleurs, il faut se garder de conclure sur un signe particulier. La règle, c'est l'exception, et l'exception, c'est la règle. Il convient du reste de noter que les Grecs de Macédoine parlent presque tous leur langue.

Dans le rapport précité, M. Steeg écrit que, dans le vilayet de Salonique, il y a 180.000 patriarchistes qui parlent *exclusivement* le grec, 120 à 130.000 qui parlent d'habitude le slavo-macédonien, et 25.000 qui parlent le valaque. Mais l'on peut calculer que 80.000 des Macédoniens — de ce vilayet — qui patoisent connaissent également le grec : ils sont bilingues. Je fais la part très large au slavo-macédonien en lui abandonnant 75.000 patriarchistes. Ne perdons pas de vue que ceux-ci sont Grecs de sentiment.

Si les Bulgares revendiquent les Slavophones, les Roumains cherchent à attirer les Koutzo-Valaques :

De temps à autre, suivant les fluctuations de la politique roumaine, les vlachophones sont revendiqués par le gouvernement de Bucharest. Je ne m'attarderai pas à discuter cette prétention que personne ne prend au sérieux. Pas un voyageur, pas un écrivain, pas un diplomate, n'ont méconnu les tendances helléniques des Koutzo-Valaques. Un de nos consuls écrivait récemment au quai d'Orsay : « Il y aura *quelques* roumanisants en Macédoine tant que les agents de la propagande roumaine laisseront tomber de l'or dans les poches des aventuriers. » Le jour où la Roumanie fermera les cordons de sa bourse, ces Roumains d'occasion s'envoleront comme des moineaux. M. Steeg faisait connaître à M. Delcassé que les vlachophones sont « les champions les plus déterminés de l'hellénisme ». En effet, je n'ai pas trouvé de Grecs plus fanatiques, plus farouches, plus intransigeants que les Koutzo-Valaques de Monastir. Un dimanche, j'étais en compagnie de M. Gauthier, notre consul. Tout à coup, nous entendons une grande rumeur, qui s'enfle de plus en plus et devient une tempête. Puis, nous voyons une centaine d'hommes en fureur qui poursuivent un prêtre, le rouent de coups en pleine rue, et le traquent sous nos yeux jusqu'aux portes du Consulat de France. Ces hommes, c'étaient des Koutzo-Valaques, et le prêtre, un ex-patriarchiste — c'était un roumanisant, Celui-ci avait provoqué, paraît-il, des jeunes gens de la communauté hellénique qui avaient riposté par des injures.

Le prêtre se croyant en danger avait tiré plusieurs coups de revolver. Les chrétiens du voisinage, attirés par le bruit de cette querelle, étaient sortis de leurs maisons. A peine le prêtre a-t-il braqué son arme à feu, qu'il est poursuivi. Il cherche un abri dans la pharmacie qui est le rendez-vous des propagandistes roumains, mais la foule hurlante lui barre la route. Tous les Koutzo-Valaques du quartier sont accourus. L'archevêque passe en voiture avec le consul de Grèce. Ils sont acclamés...

Le moment était des plus critiques pour Théodorou, ce prêtre roumanisant. Heureusement l'intervention du consul de France a mis fin à cet incident pénible, mais significatif.

Le prêtre roumanisant Théodorou n'avait pas eu un seul défenseur. Aucun Monastiriote ne s'était précipité à son secours. Pis encore, le pharmacien de la propagande roumaine avait fermé ses portes au nez de la victime, de peur que sa boutique ne fût envahie et saccagée. C'est qu'à Monastir, centre de l'action roumaine, il n'y a pas de Roumains, les Koutzo-Valaques sont Grecs de pensée, de traditions, de tendances, d'aspirations. Ce sont eux qui mènent la lutte la plus acharnée, la plus implacable et contre la Roumanie et contre la Bulgarie. Ils ont formé un comité secret qui est la terreur des consuls, du vali et des comitadjis. Ni le Métropolitain, ni le consul de Grèce ne peuvent modérer leur patriotisme exalté. Ils regardent comme ennemi tout Européen qui n'est pas philhellène. La femme d'un médecin me disait : « J'ai cessé de fréquenter chez les consuls, parce qu'ils ont la rage de découvrir des Roumains ou des Bulgares. » Un notable me confiait ce projet : « Si jamais le patriarche cède aux exigences de la Roumanie, nous assassinerons tous les archevêques qu'il nous enverra. Nous sommes Grecs, avant d'être des patriarchistes! » Vraiment c'est folie que de vouloir roumaniser ces gens-là.

La langue n'est pas un criterium infaillible de la nationalité. Regardons autour de nous, en France. Il y a des millions de Français qui ne parlent pas le français dans leurs familles : ils parlent le breton, le normand, le picard, le flamand, l'alsacien, le savoyard, le dauphinois, le niçois, le provençal, l'auvergnat, le gascon, le catalan, le basque, etc. Il y a des milliers de Français qui, dans le pays le plus civilisé, dit-on, de la terre, ignorent absolument la langue nationale. Dans les Pyrénées-Orientales, où j'ai passé mon enfance et mon adolescence, le français est du chinois pour des centaines de paysans. M. le sénateur Vilar, qui m'a fait l'honneur de venir m'entendre, me confirmait tout à l'heure que là où il n'y a pas d'école — à Talau, par exemple — même les jeunes ne comprennent que le patois. Quand je vais dans un village catalan, je suis contraint de rappeler à ma mémoire défaillante le parler du terroir que j'ai appris autrefois, pour pouvoir converser avec les vieux...

Allez-vous abandonner tous ces Français qui patoisent à l'Espagne, à l'Italie, à l'Allemagne, à la Belgique, à l'Angleterre?

Le signe unique, exclusif, indiscutable de la nationalité, c'est la volonté de l'individu, sa libre adhésion à telle ou telle nationalité. S'inspirant de ce principe, M. Paillarès a, le premier dans la presse occidentale, mis en avant l'idée d'un plébiscite ethnique en Macédoine, d'une consultation loyale, que les Grecs appellent de tous leurs vœux. Pour établir le caractère ethnique des vilayets macédoniens, il est impossible de se baser sur les statistiques :

Celles-ci n'offrent aucune garantie. J'ai pu contrôler sur place celle de Brancoff, à laquelle je faisais allusion tout à l'heure. Examinons-la rapidement. Au chapitre premier, page 17, cet auteur donnant la statistique générale de la population de la Macédoine indique, pour le vilayet de Salonique : 501.140 Bulgares, 147.097 Grecs et 25.421 Koutzo-Valaques. M. Steeg, dans le rapport précité, indique :

180.000 Grecs parlant grec.

120 à 130.000 patriarchistes parlant le slavo-macédonien.

25.000 patriarchistes parlant le valaque.

210 à 220.000 exarchistes.

3.000 uniates et 1.000 protestants, bulgares.

Nous avons vu que les patriarchistes slavophones et vlahophones se disent Grecs. L'hellénisme compterait donc dans le vilayet de Salonique de 325 à 335.000 et le bulgarisme de 210 à 220.000 partisans. Mais supposons qu'il y ait une masse amorphe de patriarchistes douteux. Evaluons leur chiffre à 60.000. C'est beaucoup! Nous les laisserons de côté, jusqu'à ce qu'ils puissent se prononcer hautement sur leurs penchants. Nous les retrancherons de l'hellénisme (y compris 5.000 Valaques). Nous aurions, malgré cette amputation abusive, 224.000 Bulgares contre 275.000 Grecs, pour le vilayet de Salonique, seulement. Or, Brancoff ne donne que 147.097 Grecs pour les *trois* vilayets! La mauvaise foi est flagrante. Et tout esprit impartial constatera, en prenant connaissance des statistiques grecques, que l'hellénisme est moins exigeant que le bulgarisme. Brancoff est encore plus cruel envers les Serbes, il les supprime purement et simplement. Il n'en indique pas la moitié d'un. Je me demande comment on pourra créer une entente serbo-bulgare. La diplomatie de Sofia a trop de terrain à sacrifier!

Pénétrons dans quatre ou cinq villes.

A Strumnitsa, Brancoff annonce un total de 6.384 Bulgares, de 35 Grecs, et de 18 Valaques. Ce qui ne l'empêche pas de voir 650 élèves dans les écoles helléniques! Par quel sortilège, un groupement de 35 Grecs peut enfanter une population scolaire de 650 garçons et filles? Mystère impénétrable. La vérité, c'est qu'il y a à Strumnitsa plus de 3.000 Grecs; j'ai *compté* dans leurs écoles 600 élèves des deux sexes. Les Bulgares n'y sont pas, de l'aveu de l'officier russe que j'y ai interviewé, 6.384. Ils sont en minorité : de 1.500 à 1.800. Or, Strumnitsa est située beaucoup plus près des frontières de la Principauté que des côtes. Elle est sous le talon des comités.

A Monastir, il y aurait, d'après Brancoff, *100* Grecs, avec *1.620* élèves dans les écoles grecques! Le mystère s'épaissit. Oserai-je dire qu'il y a plutôt environ 20.000 Grecs avec 15 écoles grecques dont les murs ne peuvent contenir les 2.500 élèves que j'ai visités? De 100 à 20.000, il y a de la marge. Et je m'aperçois que les

bavards d'Athènes ont des imitateurs chez les peuples *positifs* et *sérieux*.

Je rappellerai, en passant, que la statistique sur laquelle se basait M. Delyanni pour répondre à M. Georges Villiers, donne pour Monastir 11 écoles et 1.695 élèves. Le ministre de Grèce à Paris était au-dessous de la réalité.

A Tirnovo, il n'y a pas un seul Grec, d'après Brancoff. Pourtant, il concède qu'il y a 230 élèves grecs. Ici, nous éviterons d'approfondir la science, nous risquerions de nous égarer chez les fous. La visite des lieux m'a rassuré, en me montrant qu'il y a 3.000 Grecs. Ceci vous expliquera qu'il puisse y avoir également, non pas 230, mais 375 élèves des deux sexes. C'est la communauté hellénique qui supporte les dépenses scolaires : 5.500 francs par an. A Tirnovo, ville koutzo-valaque, on compte péniblement une quinzaine d'élèves roumanisants.

A Megarovo, autre ville koutzo-valaque, il n'y aurait pas non plus l'ombre d'un Grec, bien qu'il y ait, d'après le même statisticien 305 enfants grecs. Je m'y suis promené de porte en porte, et j'y ai trouvé 2.500 Grecs avec 300 élèves. Les Roumains y sont représentés par une vingtaine de garçons et filles.

A Salonique, Brancoff place 8.000 Bulgares. Mais M. Steeg en voit de 3 à 4.000.

A Kiretch-Keuy, Brancoff trouve 8.920 Bulgares qui n'ont pas un seul enfant, dans aucune école ; et les Grecs qui n'y ont jamais vu le jour, affirme-t-il, y ont, de son propre aveu, 2 écoles avec 770 élèves des deux sexes. Ne cherchons plus à comprendre. Constatons qu'à Kiretch-Keuy, il n'y a pas un seul habitant qui se dit Bulgare. J'y suis allé.

M. Paillarès rappelle l'attachement de tous les Grecs macédoniens à l'idée grecque, les sacrifices auxquels ils se soumettent pour entretenir leurs écoles, leurs hôpitaux et leurs églises, symbole de leur nationalité, enfin les luttes qu'ils soutiennent contre des adversaires violents qui ne reculent ni devant le mensonge, ni devant l'intrigue, ni devant les crimes les plus odieux pour affaiblir l'hellénisme et s'agrandir à ses dépens. En terminant sa conférence, qui a été très applaudie, M. Paillarès fait défiler des projections de vues, de sites de la Macédoine, de scènes de crimes, de victimes, de ruines et enfin d'écoles grecques de villes et de villages de Macédoine.

ÉCHOS

A propos du voyage du roi d'Italie en Grèce. — On sait que le roi d'Italie a fait connaître sa décision de rendre, au mois d'avril, visite au roi Georges de Grèce. Le voyage du souverain italien, qui revêtira un caractère officiel, est l'objet de commentaires assez divers dans la presse autrichienne; il est des organes qui laissent percer le vif mécontentement que le bruit de cette visite a produit parmi les cercles politiques viennois. C'est ainsi que la *Gazette Viennoise* écrivait l'autre jour : « Grâce à l'in-« capacité de Goluchowski et d'Aerenthal, « l'Italie va faire de la Grèce un second Mon-« ténégro »...

Si des insinuations de ce genre n'étaient inspirées que par des préoccupations de polémique et par l'esprit d'opposition, elles ne mériteraient pas d'être relevées. Mais il semble qu'elles sont dûes à des raisons d'un autre ordre. Les cercles politiques de Vienne persistent à voir dans cet échange de visites entre les souverains grec et italien, on ne sait quels indices d'une accession de la Grèce à une politique de dépendance vis-à-vis de l'Italie. Ces appréhensions se firent jour en novembre dernier, lors de la visite que le roi Georges rendit à Victor Emmanuel à Rome. Elles se manifestent à nouveau à l'occasion du voyage du roi d'Italie en Grèce. Elles ne sont pas plus fondées aujourd'hui qu'elles ne l'étaient alors. Ni la dignité, ni les intérêts de la Grèce ne sauraient lui dicter une aliénation quelconque de son indépendance. Mais tout en s'appliquant à entretenir des rapports de cordialité avec toutes les puissances, il est naturel qu'elle accueille avec satisfaction les marques de sympathie qui peuvent lui être témoignées.

Depuis quelques mois, l'Italie lui en a donné d'évidentes. L'accueil fait au roi Georges à Rome, l'échange de messages affectueux, qui ont suivi et se sont renouvelés depuis lors, entre Rome et Athènes, le ton amical sur lequel des organes autorisés de la presse italienne parlent ces derniers temps de l'hellénisme indiquent qu'à Rome on ne trouve plus inopportun de tenir dûment compte du facteur grec dans les questions touchant au problème oriental. Mais cette circonstance n'implique point que la Grèce se mette sous la tutelle de l'Italie. Nous ne sommes pas dans les secrets des dieux et nous ne saurions dire quelles peuvent être les conséquences pratiques de la visite que le roi d'Italie va faire au roi Georges. Quand elle ne servirait qu'à resserrer les liens de sympathie entre les deux peuples, nous ne pourrions que nous en féliciter. Mais nous serions particulièrement heureux qu'elle pût contribuer à dissiper certains malentendus, ceux notamment auxquels la propagande active d'associations italiennes, et plus ou moins officieuses, à tendances impérialistes, a pu donner lieu, touchant la politique italienne dans des régions comme l'Epire où la Grèce ne saurait voir s'étendre des ambitions étrangères, quelles qu'elles soient.

A Athènes on prépare une brillante réception au roi d'Italie. Il est aussi question de faire coïncider le séjour de Sa Majesté avec l'inauguration de la colonne commémorative à ériger à Domoko en l'honneur des braves garibaldiens qui en 1897 sont tombés sur le champ de bataille.

***

Manifestations gréco-italiennes. — La semaine dernière, M. Levidès président la Chambre hellénique a donné lecture d'une dépêche de M. Mizzopoulos, ministre de Grèce à Rome, rendant compte de la manifestation de sympathie à laquelle donna lieu dans la Chambre italienne l'envoi du procès-verbal de la Chambre grecque où il était question du voyage du roi Georges à Rome, et qui fournit à M. Galli l'occasion d'un nouvel et ardent discours en faveur de l'hellénisme.

Le nouveau président de la Chambre italienne a fait parvenir à M. Levidès un message transmettant le salut de son prédécesseur M. Biancheri et se terminant ainsi :

« Les Italiens seuls peuvent dire que dans leur sang s'est confondu le sang des Hellènes, colonisateurs de la Grande Grèce. Aussi longtemps qu'il y aura une Chambre italienne, ces liens ne seront pas oubliés et toujours l'appel en faveur de la Grèce y trouvera écho. Les Italiens ont toujours couru au premier rang se battre pour la Grèce. Et le président de la Chambre italienne, vieillard vénéré, incarnant toute la grandeur des idées qu'il venait d'émettre, m'a dit et répété et m'a prié de vous dire qu'il fait, en sa qualité, du plus profond de son âme, des vœux pour la prospérité de la nation hellène, pour la réalisation de ses aspirations.»

***

Un officier de l'armée grecque eut le premier l'idée d'une stèle, érigée à Domoko, qui perpétuerait le souvenir des Italiens morts en Grèce pendant la guerre de 1897. L'Association des rédacteurs des journaux grecs se chargea de la réaliser. Elle adressa à la Chambre une pétition pour demander le concours du gouvernement et de la représentation nationale. Et, sur la base de cette pétition, M. Gatzos, député de Volo proposa l'insertion d'un crédit suffisant à couvrir les frais de ce modeste témoignage de reconnaissance envers les Italiens qui offrirent leur sang à la Grèce aux jours d'épreuves nationales. Plus que jamais, ajouta M. Gatzos, ce devoir s'impose après les manifestations de cordiale amitié échangées entre les Parlements des deux pays et à la veille de la visite du roi d'Italie en Grèce.

La Chambre, le gouvernement approuvèrent ces justes paroles. Le crédit sera bientôt voté et les travaux pour la constructions de la stèle vont commencer à bref délai.

***

Les persécutions en Bulgarie. — Privés de leurs biens, de leurs écoles, de leurs églises, les Grecs sont chaque jour en butte à des persécutions de toute nature et à la merci du premier malandrin venu.

Des bandes de malfaiteurs se sont avisées de profiter de cet état de choses. A Kouklena, bourgade du district de Philippopoli, des individus sans aveu, affiliés au comité révolutionnaire de cette ville, ont pris possession de l'église grecque, qui depuis l'été dernier restait fermée et se sont mis à rançonner consciencieusement les Grecs de la région. Les récalcitrants sont attaqués et roués de coups. Récemment encore, les Grecs Dimitri Csouras, Stergios Petroglou, G. Heromotis ont été victimes d'attentats pour n'avoir pas acquitté cet impôt d'un nouveau genre.

Le curé grec de Kouklena, Arg. Hadji-Lambrou après avoir été condamné à verser une somme d'argent entre les mains des bandits, a reçu les deux avertissements suivants :

Comité révolutionnaire secret de Philippopoli
(N° 735, 25 décembre)
Pope,

Il t'est donné un délai d'un mois, au cours duquel tu devras devenir exarchiste ou quitter la principauté. Si tu n'obéis pas, tu seras assassiné en pleine rue.
(Sceau du Comité)
Le président (signature illisible)
Le secrétaire (Rhodopéen)

Comité révolutionnaire secret
(N° 14, 5 janvier 1904)
Pope,

Te rappelles-tu le n° 735, ou l'as-tu oublié? Si tu ne fais pas ce qu'on t'a ordonné, tu disparaîtras avec tes enfants de la face de la terre. Songes-y bien.
(Sceau du comité)
Le président (signature illisible)
Le secrétaire (Rhodopéen)

***

Le conflit gréco-roumain. — La mort du général Lahovary, sur qui retombe la plus grande part de responsabilité du conflit gréco-roumain, n'enlève rien aux mesures de rigueur prises contre les Grecs de Roumanie. Exaspérés de l'échec lamentable de tant d'efforts et de tant de sacrifices, les diplomates de Bucharest fulminent l'anathème et décrètent proscriptions sur proscriptions. Le 22 février, *cinquante-sept* autres Hellènes ont été expulsés en vingt-quatre heures.

D'autre part, s'étant assuré le concours du

grand vizir Ferid, ils ont eu recours à un tour de passe-passe peu banal. Ils ont fait graver à Constantinople, à tour de bras, des sceaux officiels pour... « communautés roumaines en Macédoine ». C'est avec ces morceaux de caoutchouc, fabriqués dans une officine de Galata, qu'ils s'imaginent créer des Roumains en Macédoine. Et ils appellent cela organiser un plébiscite !

D'ailleurs, il a été décidé par Ferid pacha qu'on fera venir à Constantinople des députations de « Roumains » de Macédoine, réclamant l'ouverture d'écoles et d'églises roumaines. Pourquoi toute cette mise en scène ? Du moment qu'il y a... un million de Macédoniens roumains, n'est-ce pas plus simple de passer outre à l'autorisation du patriarche et de faire directement droit à leurs demandes ?

Le grand-vizir, qui ne sait rien refuser au représentant du roi Carol à Constantinople, a adressé aux gouverneurs des vilayets macédoniens des ordres pour que les sujets roumains de la Porte obtiennent satisfaction. Iradés impériaux, ordonnances vizirielles, protections des autorités, sceaux officiels, rien ne manque à la propagande roumaine en Macédoine il ne lui manque que des Roumains !

*
* *

La réforme judiciaire en Macédoine. — Tout le monde est d'accord pour reconnaître que l'œuvre de la gendarmerie européenne a été rendue stérile par l'absence d'une justice normale. Allons-nous enfin voir fonctionner en Macédoine une justice qui ne soit pas une mauvaise farce ? Il semble qu'on puisse l'espérer.

On se rappelle que lorsqu'il fut question de soumettre le fonctionnement de la justice, après celui de la gendarmerie et de l'administration financière, au contrôle étranger, deux thèses se sont trouvées en présence. L'Angleterre, soutenue par la France et l'Italie, trouvait nécessaire que la Commission qui serait chargée de la réorganisation et de la surveillance des tribunaux fût composée de représentants de toutes les puissances. L'Autriche, fidèle à son plan de réformes de Mürszteg, prétendait confier cette tâche aux seuls agents civils russe et autrichien.

Il a fallu de longs pourparlers pour que la Russie se rangeât à l'avis de l'Angleterre. Elle a cédé la première. L'Autriche, de son côté, vient d'imiter l'exemple de son associée de Muerzteg.

Ce que voyant, la Porte a été prise subitement d'une ardeur réformatrice inusitée, croyant pouvoir prévenir par là le contrôle judiciaire des puissances. C'est dans cet esprit que des iradés ont été promulgués instituant une Commission d'enquête composée de musulmans et de chrétiens, qui va inspecter les tribunaux, remaniant le fonctionnement des tribunaux extraordinaires et renouvelant leur personnel. Mais on sait à quoi s'en tenir sur l'efficacité de ces réformes.

Aussi bien y a-t-il des chances pour que ce zèle novateur mais tardif ne trompe personne et que les puissances, une fois en si bonne voie, ne renoncent pas à poursuivre l'accomplissement de la tâche entreprise.

*
* *

La Thessalie et les réfugiés de Bulgarie. — Après six semaines de vacances, la Chambre grecque a repris ses travaux dans la seconde quinzaine de février, n'ayant pas une mince besogne à accomplir, puisqu'il n'y a pas moins de cent projets de lois qui seront soumis à son vote.

Parmi ceux-ci, il en est un d'une importance particulière, c'est celui qui se rapporte à la distribution des terres dites de Stefanovich, en Thessalie, aux réfugiés grecs de Bulgarie. Cette question est depuis longtemps résolue en principe. Mais elle soulève une foule de problèmes, dont on n'a pu encore arrêter définitivement les détails, tous ceux notamment qui touchent aux questions agricoles de la solution desquelles dépend le succès de la fertilisation de la Thessalie.

Si fâcheux que soit ce retard, il est inévitable. Aussi engage-t-on les réfugiés à patienter. Le gouvernement grec, aussi bien que la société athénienne apportent toute leur sollicitude à soulager les familles grecques que les violences bulgares ont privées de leurs biens et arrachées à leurs foyers, les obligeant à chercher asile en Grèce.

En attendant que la Chambre aboutisse à une solution qui puisse mettre d'accord les intérêts de nos infortunés compatriotes avec ceux dont dépend l'avenir de la Thessalie, l'Etat pourvoit à l'entretien de ces réfugiés. Il y en a environ 6.000. Ils reçoivent chacun 60 *leptas* par jour, plus le loyer des maisons où ils ont été établis, les couvertures, vêtements etc. qui leurs sont fournis. Ajoutons que d'autre part le gouvernement dépense de 5 à 6.000 dr. par mois pour les Grecs macédoniens réfugiés à Athènes, pour se soustraire eux aussi aux infâmes attentats des bandits bulgares.

*
* *

Contrebande de comitadgis. — Notre correspondant de Sofia nous transmet la nouvelle suivante :

Récemment, un petit navire bulgare, appartenant à l'Etat, s'est échoué sur la côte roumaine. Les autorités de Kustendjè (Roumanie), prévenues, se transportèrent sur les lieux. L'équipage du navire avait disparu. On trouva à bord, par contre, quantité d'armes, de dynamite, de bombes, de munitions et d'autres matières prohibées. C'était un arsenal flottant. On y a aussi découvert des proclamations du comité macédo-adrinopolitain, des cartes géographiques, des plans et des photographies du prince Ferdinand, des bandits Sarafof, Sandansky, Groueff. Il résulterait de l'enquête à laquelle il a été procédé, que ce bâtiment, approvisionné par les autorités bulgares de Bourgas (Bulgarie), devait débarquer sa cargaison de guerre, destinée à l'intérieur, sur la côte turque de la Thrace méridionale ; mais il dévia de sa route et alla se jeter à la côte roumaine.

Il a été question d'une interpellation à la Chambre roumaine relative à cette affaire. Mais d'autre part on s'est demandé à Bucarest, si plutôt que de compromettre par là les rapports de cordialité bulgaro-roumaine, la Roumanie ne serait pas mieux inspirée en profitant de cette affaire pour demander à la Principauté une assistance plus efficace dans sa guerre contre l'hellénisme en Macédoine.

*
* *

M. Edmond Théry a Khartoum. — Au cours du séjour que M. E. Théry a fait à Khartoum, il a trouvé auprès des Grecs de cette ville un accueil particulièrement chaleureux. De son côté, M. Théry, n'a pas manqué de témoigner à cette occasion, ses sentiments de vive sympathie pour la Grèce et les Grecs. Répondant à une allocution du président de la section de la Ligue panhellénique de Khartoum, M. Théry a rappelé l'empressement que de hautes personnalités françaises ont mis à constituer la Ligue française philhellénique dont il est le trésorier. Il a vanté l'esprit colonisateur de l'Hellène, son amour du travail, ses efforts pour le développement du commerce et de l'industrie. Avec des éléments comme ceux dont la Grèce dispose, on peut espérer pour elle le plus bel avenir, a-t-il dit.

Le lendemain de son arrivée à Khartoum, M. Théry a fait une excursion sur le Nil en compagnie de ses hôtes grecs. Le soir, un dîner lui a été offert par le président de la communauté. Dans un toast chaleureux, l'éminent économiste a parlé des finances de la Grèce qu'il a étudiées au cours d'une mission dont le gouvernement français l'avait chargé ; Il a souligné ce fait que l'état peu florissant des finances du royaume est attribuable au fait que la Grèce libérée, confinée dans des limites si étroites, manque de ressources suffisantes. Par contre, a dit M. Théry, si les établissements de crédit, l'industrie et le commerce prospèrent c'est grâce à l'initiative individuelle, à l'esprit d'entreprise, à l'activité des Grecs qui ont conquis par là, dans le bassin de la Méditerranée et dans tout l'Orient, une situation enviable.

Rappelons que M. Edmond Théry, qui vient de rentrer de voyage, donnera le 10 mars, sa conférence sur la Grèce économique et financière.

*
* *

L'Affaire Fehim. — Ce personnage qui a fini par être relégué à Brousse, avec son harem, composé de neuf femmes et d'une nombreuse progéniture, était un bandit dans toute l'acception du mot. Vivant de vols, de rapines et de chantage et ayant 130 à 140 espions sous ses ordres, il avait établi un véritable régime de terreur à Constantinople, dont les chrétiens Grecs et Arméniens, sujets ottomans, en particulier avaient surtout à souffrir. Un jour, il tomba à bras raccourcis sur les magistrats du tribunal civil de Péra qui l'avaient condamné à rembourser un créancier grec : la sentence fut rapportée et le Grec ne put jamais depuis obtenir gain de cause. C'est par des procédés de ce genre que Féhim, sûr de l'indulgence impériale, avait fini par conquérir une insolente et scandaleuse célébrité.

Le sultan n'était pas sans ignorer les algarades de son favori. Mais, au cours de la prétendue enquête qu'il a ordonnée pour donner un semblant de satisfaction à l'Allemagne, il a feint de n'être pas renseigné sur les faits et gestes de Fehim. Quelques jours avant que celui-ci ne fût éloigné de la capitale, l'ambassadeur d'Angleterre, au cours d'une audience, formula à son tour des griefs très graves contre le favori. Sir Nicholas O'Connor aurait même exhibé une lettre adressée par Fehim à M. Ventura, protégé anglais, le menaçant de mort s'il ne versait pas entre ses mains la somme de 300 l. t. Au bas de ce document figurait la signature de Fehim accompagnée de ses titres : « Aide de camp de Sa Majesté Impériale, général de division ».

Le Sultan simula une grande indignation. C'est ce fait qui aurait achevé de le résoudre a se priver des services de Fehim.

Mais pour un Fehim de perdu, combien d'autres qui jouissent à Yildiz d'une impunité absolue ! Combien même dont certaines ambassades s'assurent parfois le concours pour faire aboutir telle ou telle entreprise, accorder une concession à tel ou tel de leurs nationaux

*
* *

La Grèce a l'Exposition maritime de Bordeaux. — Le gouvernement hellénique a officiellement annoncé la participation de la Grèce à

la prochaine Exposition internationale maritime de Bordeaux. A cet effet, un crédit de 200.000 fr. sera demandé à la Chambre.

Le ministère de la Marine a institué une commission présidée par le grand armateur grec M. Embiricos, député d'Andros, et composée d'officiers de marine, de députés, d'ingénieurs et d'armateurs. M. Rados, professeur à l'Ecole navale, remplira les fonctions de rapporteur-commissaire délégué.

La section hellénique de l'Exposition sera intéressante à plus d'un titre. Au point de vue historique d'abord. Vieilles armes, trophées de marine, souvenirs de la bataille de Navarin, figures de proues, tableaux, gravures et estampes; le musée d'ethnologie d'Athènes est assez riche en reliques de ce genre. On y exposera aussi des copies d'originaux célèbres, comme une reproduction en petit du brulot de Canaris et une réduction de la *Carteria*. A la section des Beaux-Arts, la Grèce participera par des toiles et des aquarelles de Yallina, Prosalenti Volonachi; à celle de la marine de guerre, par des plans, des cartes, des modèles de matériel; à la section de la marine marchande, par des modèles de paquebots grecs, de voiliers, barques de type particulier, barques et engins de pêche en usage dans les eaux grecques, éponges et coraux; plans de ports helléniques, cartes, photographies, tableaux statistiques, etc., tout ce qui touche à la marine trouvera place dans la section grecque.

La Grèce antique, elle, figurera avec des bas-reliefs représentant des navires de l'antiquité, un fragment de bronze d'une trirème athénienne et même avec des instruments de précision de l'époque... d'Héron, mécanicien et mathématicien d'Alexandrie du III^e^ siècle av. J.-C. Mais n'allons pas si loin et, pour revenir à la Grèce moderne, faut-il rappeler que sa place, si modeste qu'elle soit, est tout indiquée dans cette Exposition? Sa marine n'a pas un siècle d'existence et compte déjà plus de trois cents vapeurs battant pavillon grec, sans compter ceux qui, quoique naviguant sans pavillon turc — ou samien — comme appartenant à des armateurs grecs sujets ottomans, sont grecs et ont des équipages grecs. Actuellement la marine marchande hellénique tient la tête dans la mer Noire et dans tout le bassin oriental de la Méditerranée, et l'on sait qu'elle concurrence très sérieusement les autres pavillons, notamment le pavillon britannique, réputé naguère invincible.

***

MATINÉE D'ART GREC. — Très belle matinée d'art grec, organisée, le 18 février, dans les bureaux de *la Française*, l'organe hebdomadaire nouvellement créé pour défendre la cause du « progrès féminin ». Mme Jane Misme, directrice, assistée de sa fille, faisait les honneurs de cette fête qui a inauguré la création de la section hellénique du « Salon international » de *la Française*.

L'élégante assistance a eu la bonne fortune d'entendre une conférence de M. Théodore Reinach sur l'*Hymne à Apollon*, qu'il a, on le sait, si savamment déchiffré et dont il a si heureusement transcrit la mélodie. Mme Berka l'a chanté avec un art consommé. Elle a été vivement applaudie.

M. Truffier a dit, avec ce talent qu'on lui connaît, son *Baiser de la Blonde* et un apologue populaire grec, et deux de ses élèves du Conservatoire ont récité deux chœurs d'*Œdipe à Colone*, adaptés pour la Comédie-Française par M. Georges Rivollet. Mlle Stylianidès s'est fait entendre dans des mélodies populaires grecques, et dans *Hélène et Pâris*, de Gluck. Le violoniste Argyropoulo a joué *le Cygne*, de Saint-Saëns. N'oublions pas Mlle Marie Valsamachi, cette étonnante petite Grecque de 9 ans qui avait ouvert la fête. Très digne dans son costume antique, elle a dit avec une énergique conviction *l'Enfant grec*, de Victor Hugo, et des poésies populaires helléniques, très applaudies; l'instant d'après elle nous a dit le *Baiser de la Blonde* de M. Truffier, en adaptation grecque. Une autre Grecque, Mlle Mavros, a dit *Lazara*, de Victor Hugo, et *Les Yeux*, de Sully-Prud'homme.

En somme, grand succès. Ç'a été l'avis de tous les invités de *la Française*.

LETTRE DE SOPHIA

Sophia, 15 février.

Depuis quelque temps. M. Tittoni, ministre des Affaires étrangères d'Italie n'a pas une bonne presse en Bulgarie, depuis qu'il prononça à la Chambre son dernier grand discours sur la politique étrangère, à Sophia une vive inquiétude s'est emparée des esprits. M. Tittoni avait préconisé un régime d'autonomie pour la Macédoine « sur la base du principe des nationalités ». Ce régime qui tiendrait compte de l'importance de chaque élément et comporterait sans doute un groupement des diverses nationalités conformément aux droits de chacune (1), ne convient pas aux Bulgares.

Ils demandent, eux, l'autonomie pure et simple, l'autonomie « réalisée dans son ensemble », ainsi que le déclare l'organe de l'organisation supérieure, le *Macédo-Odrinski Plegled*, dans un article de fond, qui nous apprend que la Bulgarie ne se résoudra jamais à une autre solution. « Nous ne dissimulerons « pas, — dit ce journal qui reflète les idées du « gouvernement et des comités — que la résis- « tance la plus acharnée, la plus audacieuse « contre l'éventualité du partage viendrait de « la Bulgarie », parceque, dit-il, les Bulgares tiennent à « l'intégrité territoriale de la Macédoine. »

Pourquoi cela? Pourquoi si ce n'est parce qu'ils nourrissent le secret espoir de réussir à mettre un jour la main sur cette « Macédoine autonome? »

Non, les Grecs ne voudront jamais d'une autonomie de ce genre; en quoi ils sont d'accord avec tous ceux qui souhaitent une solution impartiale, équitable, définitive. M. Tittoni a parlé du « PRINCIPE DES NATIONALITÉS ». Il a raison : c'est l'unique remède au mal de Macédoine. Vous l'avez dit dans l'*Hellénisme*: les Grecs savent accorder leurs ambitions avec leurs droits; en revendiquant leurs droits ils n'entendent point exclure ceux des autres : aux Serbes, ce qui est aux Serbes, aux Bulgares ce qui est aux Bulgares, aux Grecs ce qui est aux Grecs. C'est le respect du principe des nationalités qui doit constituer la base de nos revendications respectives. Encore une fois, pourquoi les Bulgares, eux, n'entendent-ils pas s'inspirer du même principe? Pourquoi sinon avec l'arrière-pensée d'escamoter la Macédoine, toute la Macédoine? Ils disent qu'ils y constituent la majorité. Eh bien alors, si une solution intervient qui tienne compte des droits de chacune des nationalités intéressées, la majeure partie de la Macédoine leur reviendra. Mais si, comme il est infiniment probable et même absolument certain, leurs ambitions dépassent les limites de leur convoitise, elles seront ramenées à leurs justes proportions. Mais c'est précisément cela qu'ils redoutent, en repoussant l'enquête ethnologique que vous préconisez. C'est pour cela qu'ils parlent d'une Macédoine autonome « dans son ensemble » qu'ils espèrent s'approprier plus tard. Et ces vues ne sont pas seulement celles des comités; ce sont encore celles du gouvernement, de la Bulgarie tout entière. Le journal que nous venons de citer le dit sans ambages.

Le principe autonomiste est discrédité. Ceux-là même qui jadis s'obstinaient, pour le défendre, dans les raisonnements les plus spécieux, finissent par déchanter. Il n'est pas jusqu'à des hommes politiques bulgares, eux-mêmes qui n'aient perdu toute illusion à cet égard. M. Danef, ex-président du conseil, actuellement chef de l'opposition, a déclaré que l'autonomie, telle qu'elle est réclamée par les Bulgares, est irréalisable. Les organes sérieux et impartiaux de la presse étrangère sont du même avis. Depuis deux ans, par exemple, le *Temps* qui apporte à l'examen de la question macédonienne une évidente bonne foi, ne parle plus d'autonomie.

Il semble même la réprouver; par contre, il a réclamé à plusieurs reprises une enquête ethnographique en Macédoine, proposition qui n'a point l'heur de plaire aux cercles politiques de Sophia; au contraire, elle est plutôt mal accueillie. Mais, ce qui à coup sûr a le plus désagréablement surpris ceux-ci, c'est cette dépêche de Vienne, en date du 29 janvier que tous les journaux bulgares ont publiée :

« Le Newes Wiener Tageblatt *est informé « que le Balkan Comitee a tenu une réunion à « Manchester, il y a quelques jours. Le président a dit que l'Angleterre doit travailler à la « solution de la question macédonienne en partageant la Maeédoine entre la Bulgarie et la « Grèce... »*

Ce fut un coup de massue. Le Balkan Comitee, l'association la plus passionnément bulgarophile, proposant une solution qui ne s'inspire pas des plans panbulgares, voilà qui était inattendu! Cette nouvelle les a fait réfléchir. N'importe, avec cette obstination, aveugle qui les caractérise, il se sont remis à espérer et ont repris le refrain de l'autonomie. Mais ils risquent fort de ne plus être entendus de personne...

Les Bulgares ont longtemps tenté de conquérir la Macédoine par la propagande, ecclésiastique et scolaire, pacifique dans ses moyens, mais active et énergique. Plus tard, ils tentèrent de l'enlever par le fer et par le feu. Ce fut la deuxième période, moins heureuse que la première. Battus finalement par les Grecs, affaiblis, repoussés en Macédoine, ils s'apprêtent il est vrai à recommencer, ils ont même déjà répris avec plus d'activité que jamais leurs odieux attentats. Les préparatifs des bandes sont poussés fiévreusement en vue du printemps, mais d'une façon ou d'une autre, ils ne réussiront pas plus demain qu'il n'ont réussi hier à conquérir la Macédoine. Il ne leur reste qu'un troisième moyen à essayer : ce serait la guerre. Mais on a bien peur ici que *« la dernière faute ne soit pire que la première »*.

Les rodomontades de leurs ministres, l'insolence de leurs journaux, tout cela n'est qu'un trompe-l'œil. Au fond, on n'ose pas se lancer dans une guerre. Et je crois que cette prudence n'est ni excessive ni déplacée.

M.

(1) Le paragraphe III de l'accord de Meuriteg prévoit une réforme dans ce sens. Voir à ce sujet l'*Hellénisme* du 15 septembre et l'étude de M. Engelhardt dans l'*Hellénisme* du 1^er^ octobre 1906.

Lettre de Belgrade

L'Antagonisme Serbo-Bulgare

Belgrade, 18 février.

Les rapports serbo-bulgares sont loin de s'améliorer. Tout au contraire, ils vont chaque jour s'envenimant. Les attaques violentes dont les Serbes du sandjak d'Uskub et de la région septentrionale de la Macédoine sont victimes de la part des hommes de l'Organisation intérieure bulgare ont eu là aussi pour résultat de déchaîner ces conflits sanglants et de faire de ces deux races slaves des frères ennemis.

Ce n'est pas pour un idéal de libération du joug turc que les uns et les autres mènent cette âpre lutte et sans merci. Les Bulgares, de même qu'ils ont voulu anéantir l'hellénisme dans les deux vilayets macédoniens où il prédomine, de même ils ont voulu s'emparer des positions du serbisme, particulièrement en Vieille Serbie. Je ne vous apprends rien et vous avez souvent relevé les graves symptômes de l'antagonisme serbo-bulgare et des causes qui y ont donné lieu. J'ai seulement voulu rappeler ces faits qui expliquent suffisamment l'activité dont les Serbes font preuve dans l'œuvre de défense qu'ils organisent, comme aussi le besoin que leurs bandes éprouvent de se mesurer avec les bandes ennemies.

Dans le courant de janvier de très sérieux combats furent livrés dans les districts de Coumanovo et de Keprelé. Deux autres rencontres sérieuses viennent d'avoir lieu aux mêmes endroits.

Les nouvelles, confirmées de tous côtés, nous apprennent que ces engagements ont abouti à une défaite complète des bandes bulgares.

L'organisation des bandes serbes semble être ici un objet de sollicitude particulière de la part du gouvernement. Vous aviez naguère annoncé que la Serbie avait alloué un crédit de 500.000 fr. à l'équipement et à l'entretien de ses bandes. Kourchoumly est un de leurs principaux points de concentration. On assure que des dépôts d'armes et de munitions y ont été constitués à l'usage des comitadjis serbes. Dix mille fusils auraient été récemment envoyés de Kragojievats à Kourchoumly, et cela sur l'ordre du ministre de la guerre en personne. Vrania est également un centre d'organisation des bandes. Enfin, à Belgrade même on travaille presque au grand jour à enrôler des combattants.

Entre la capitale et Uskub, où siège le comité de l'« Organisation intérieure » serbe, des communications très suivies sont établies et il y a un va et vient incessant de comitadjis et de messagers voyageant sous les déguisements et les prétextes les plus divers.

On évalue à quarante environ les bandes serbes qui se relèvent dans la zone d'opérations, car elles n'entrent pas toute simultanément en scène, mais à tour de rôle et par groupes. A Belgrade nous avions reçu, au cours de la dernière quinzaine, la visite d'un certain nombre de chefs de ces corps de partisans. Il y en a qui sont fameux dans la région : il y a, par exemple, le chef Lispérovitch; il y a Grégovitch, Zimovitch, il y a Poupitch, Foustitch, Louchich et d'autres. Ces personnages viennent ici, les uns après les autres, pour recevoir des instructions, rendre compte de leur mission et toucher la solde de leurs hommes.

Il n'est personne qui, connaissant les véritables données du problème macédonien, sachant aussi de quel côté furent les agresseurs et de quel autre les victimes, puisse sérieusement songer à reprocher aux Serbes de se défendre. Attaqués eux aussi par les Bulgares, ils ripostent : c'est leur droit. Mais pourvu que l'appétit ne leur vienne pas en mangeant. Je veux dire pourvu qu'ils ne se mettent pas en tête de passer de la défensive à l'offensive et de chercher à étendre leur propagande au-delà des limites où ils doivent borner leurs légitimes ambitions. Les quelques succès qu'ils ont remportés semblent les mettre en goût et leur suggérer la tentation de porter la lutte jusque dans le centre du vilayet de Monastir. Là ils peuvent laisser les Grecs régler seuls leurs comptes avec les Bulgares. Ils seraient à tous égards mieux inspirés en s'en tenant au domaine que les Hellènes du moins ne songent et ne songeront pas davantage à leur contester.

H. P.

RAPPORT

DE

Mgr Théodorète, évêque de Névrokop

au Patriarche Œcuménique

sur le Massacre de Tirnovon [1]

On a massacré trois heures durant. « Les Turcs n'ont rien à craindre ! Ça se passe entre Grecs et Bulgares ! »

Par suite du crime horrible commis, il y a plus de trois ans, le 26 octobre (v. s.) dans le village de Zirnovo, la population a été à ce point terrorisée que, lorsque, au mois de février de l'année suivante, les agents du comité criminel lui ont proposé de signer une pétition au gouvernement impérial, par laquelle ils eussent déclaré qu'ils étaient toujours des Bulgares exarchistes ; qu'ils restaient sous la juridiction du Patriarcat grec parce que subissant la pression de certains agitateurs qui ont disparu maintenant, et qu'ils désirent être reconnus maintenant comme des Bulgares exarchistes, et se servir, dans l'école et dans l'église, de la langue bulgare, tous ont cédé à la nécessité et ont signé ce document extorqué par la violence. Mais si leur main a signé, le cœur battait pour l'orthodoxie. Et c'est ainsi qu'à mesure que la terreur diminuait, les malheureux habitants de Zirnovo reprenaient courage et leur attachement à la cause grecque commençait à se manifester à nouveau. Les assassins, avec lesquels nous avons le malheur d'habiter dans un même pays, suivaient cette renaissance avec inquiétude, surtout depuis le nouveau recensement, où, 150 personnes ne sont inscrites comme patriarchistes. Ils en voulaient surtout aux frères Rountchio, et particulièrement, à un d'eux, Ange Rountchio, parceque celui-ci a accepté de servir de moukhtar, ayant reçu le sceau y afférent des mains du *caïmakam*, qui, se trouvant, il y a plus d'un mois, en tournée d'inspection à Zirnovo, a révoqué le moukhtar Athanase Hadji Petro, lequel s'étant déclaré Bulgare, percevait des taxes supplémentaires au profit du comité bulgare.

(1) Nous en avons parlé dans l'*Hellénisme* du 1er février.

Le rapport de l'évêque est daté du 31 décembre 1906 (13 janvier 1907).

Quelques jours avant la Noël (1), le chef de bande Petro, originaire de Perlépé et qui est chargé par le comité du commandement de la bande qui infeste notre contrée, a transmis aux villages avoisinants de Belotinis, Libiahovo, Gaïtanita, Loftcha, Karakeuy, Coumanitcha et autres, tous purement Bulgares, l'ordre de préparer, chacun en proportion de sa population, et d'envoyer, la veille de la Noël, dans un endroit désigné, un certain nombre d'homme armés. Cet ordre, malgré la fameuse discrétion bulgare, a été connu ici et a dû être, sans doute, porté à la connaissance de l'autorité locale. Mais, on ne l'a pas pris au sérieux parcequ'on croyait avoir affaire à un faux bruit. Aucune mesure de précaution n'a été prise. Aussi. cet ordre a-t-il été exécuté ponctuellement et sans aucune difficulté. Le jour convenu, plus de 300 comitadjis, tous des amateurs, se sont réunis à l'endroit désigné et s'étant placés sous les ordres du dit voevode flanqué d'un trompette (?), ils se sont mis en marche vers le village de Zirnovo, où ils sont arrivés vers 3 heures (à la turque) de la nuit de Noël. De forts détachements de cette bande ont occupé les routes de Drama, Serrès et Nevrokop, d'autres ont cerné le petit quartier turc et, en outre, 5 à 6 hommes ont été postés devant chaque maison turque. D'autres ont cerné le corps de garde de la gendarmerie dans lequel se trouvaient 1 caporal et 3 gendarmes dont 1 bulgare. Puis, ils ont cerné le poste militaire dans lequel se trouvaient 5 à 6 rédifs de la 2e catégorie (ilavé) et enfin le han dans lequel logent 8 à 10 Albanais musulmans qui travaillent comme ouvriers à la construction des nouveaux ponts de la route Dramas-Nevrokop. Après quoi, un groupe est allé cerner la maison d'Ange Rountchio située dans le quartier turc. Heureusement, A. Rountchio, ayant reconnu le danger, a pu se sauver, en passant d'un toit à l'autre, dans une maison turque.

Les bandits ont, cependant, fait irruption dans sa maison, dans laquelle ils n'ont trouvé que la femme d'Ange Rountchio, Catherine, qu'ils ont blessée mortellement à coups de couteau. On dit que c'est le chef du groupe, un comitadji de très grande taille, qui a servi de bourreau. Mais il a trouvé sur place son propre châtiment : une balle, de celles que les comitadjis tiraient par centaines, l'a atteint à la gorge et l'a jeté raide mort. Le crime accompli, les comitadjis ont mis le feu à la maison, qui a brûlé avec tous les meubles et avec le corps de la malheureuse femme.

Sur ces entrefaites, un autre groupe de bandits a occupé la maison de Dimitri Rountchio, frère aîné d'Ange, située dans le même quartier. Ils ont blessé celui-ci et ont tué, à coups de fusil, son fils Pierre, un jeune homme âgé de 21 ans, ainsi que trois autres de ses parents et voisins : Demètre et Jean, âgé de 38 ans et Nicolas Panayi, âgé de 60 ans, ce dernier à coups de couteau.

Tout ceci se passait dans le quartier turc, situé sur la rive droite du grand torrent qui traverse Zirnovo. D'autre part, dans le quartier opposé, habité, en grande partie, par des schismatiques, un autre groupe d'assassins s'est dirigé vers la maison de Demètre Jean Poponi, âgé de 65 ans. Celui-ci ainsi que sa femme, âgée de 60 ans, ont prévu le danger et ont essayé de s'enfuir, mais à peine sortis, ils ont été arrêtés par les as-

(1) 24 décembre (v. s.) (6 janvier).

sassins et ont été littéralement mis en pièces. Cette horrible tragédie a duré trois heures, au milieu d'un vacarme infernal, dominé par la voix du voevode ou d'un de ses aides de camp, qui, se tenant sur une hauteur, criait en turc : « *Attention, camarades! Il ne faut rien négliger. Il faut exécuter tous les ordres que vous avez reçus.* « LES TURCS N'ONT PAS A CRAINDRE, PARCE « QUE LA QUESTION NE CONCERNE QUE BULGARES ET GRECS. »

On assure que le bruit de la fusillade était perçu jusqu'à Startista, situé à une heure au sud de Zirnovo et possédant un poste militaire avec un capitaine, un sous-lieutenant et 30 à 50 soldats. Les soldats et le sous-lieutenant ont demandé au capitaine l'ordre de se porter au secours de Zirnovo. Mais le capitaine, craignant, sans doute, d'agir sans ordre de ses supérieurs, a refusé... La bande a donc pu s'éloigner du village...

THÉODORÈTE,
évêque de Nevrokop.

RAPPORT
DE
L'Evêque de Mélénicon
au Patriarche Œcuménique

Sainteté,

Le 8 de ce mois, j'ai quitté la ville de Mélénicon, où j'avais résidé à peu près un mois, cherchant, autant que mes faibles forces me le permettaient, à encourager et à affermir les habitants de cette ville dans la foi et les traditions de l'orthodoxie, en fondant une société de bienfaisance « Agapi », et en soumettant une pétition au gouverneur de Mélénicon, ainsi qu'à l'inspecteur général Hilmi pacha, pour demander la construction d'une route carrossable, qui contribuerait en grande partie à la prospérité du pays, ainsi qu'à sa sécurité contre les bandes de malfaiteurs.

Arrivé à Pétritza, j'ai vu avec plaisir, et c'est avec la même joie que je porte le fait à la connaissance de Votre Sainteté, que deux villages de la banlieue, Mitina et Sirpani, l'un de 40 maisons et l'autre de 60, ont fait retour à l'Eglise grecque ; ils ont présenté une pétition, légalement signée et cachetée, par laquelle ils reconnaissent le Patriarcat Œcuménique ainsi que l'archevêché de Ménélicon, comme leurs autorités spirituelles. Une pétition semblable a été aussi présentée au sous-gouverneur de Pétritza.

Il y aura d'autres villages, à ce que je vois, qui suivront l'exemple des deux premiers. Mais une question se pose : où trouver des prêtres, car il en manque dans tous ces villages. A Pétritza se trouve un prêtre que l'on tenta deux fois de fusiller, mais sans succès ; aussi, ce pauvre homme n'ose plus franchir les portes de la ville, et, même dans Pétritza, il se voit obligé de s'enfermer chez lui et de ne sortir que le matin. Il y a encore Canina et Caloriva, deux villages situés près de Pétritza, composés de 40 à 45 maisons, qui n'ont ni prêtres ni instituteurs. J'ai voulu y envoyer des instituteurs, *mais le sous-gouverneur me l'a interdit*, sous prétexte qu'il faudrait une autorisation spéciale du gouvernement pour ouvrir des écoles dans les endroits qui n'en avaient jamais eu. Veuillez donc seconder mes efforts et faire à ce sujet les démarches nécessaires auprès du gouvernement.

Il paraît que les villages de Pétritza ont été débarrassés, sinon en totalité, du moins en partie, de la tyrannie des comitadjis bulgares ; c'est pour cette raison qu'ils reviennent à l'orthodoxie les uns après les autres. Qu'ils sont à plaindre ces pauvres malheureux qui avouent leurs souffrances, les attaques, les voies de fait de la part des comitadjis ; c'est les larmes aux yeux qu'ils reviennent à l'orthodoxie.

Les habitants de Mitino ont eu la naïveté de me prier de ne pas exiger d'eux le denier archiépiscopal de onze années, qu'ils n'ont pas payé parce qu'ils manquaient de tout, à cause des impositions formidables qu'ils payaient aux comitadjis ; comme s'il était possible que j'eusse eu l'idée de formuler une réclamation de ce genre.

Les villageois se trouvent dans une situation financière tout à fait déplorable, car les comitadjis n'ont pas seulement épuisé leurs ressources, mais leur ont aussi enlevé tout ce qu'ils possédaient, comme mobilier, bœufs de labour et jusqu'à leurs habits. Parfois même, ils ont conseillé le vol pour en usurper ensuite eux-mêmes le fruit. Voilà les soi-disant sauveurs et libérateurs du peuple macédonien.

Si l'on envoie sur place une commission pour contrôler les violences, les attentats, les assassinats commis dans les villages schismatiques par les comitadjis eux-mêmes, elle révèlera des crimes affreux.

Tout ce que ne pourrait jamais faire l'ennemi le plus redoutable, ou un formidable incendie qui détruirait la Macédoine d'un bout à l'autre, a été fait et se fait tous les jours par comitadjis bulgares.

Le 14/27 décembre 1906.

EMILIEN,
archevêque de Ménélicon.

EXTRAIT DU RAPPORT
de l'Archevêque de Drama
Mgr Chrysostome
SUR LE MASSACRE DE KLEPOUSNA

Le patriarcat œcuménique publie dans son organe officiel l'*Ecclisiastiki Alitheia*, l'extrait d'un rapport de l'archevêque de Drama relatif à ce nouveau forfait bulgare, dont nous avons parlé dans l'*Hellénisme* des 15 janvier et 1er février.

[On pourra trouver dans notre prochain supplément illustré deux photographies représentant les décombres au lendemain de l'incendie allumé par les comitadgis bulgares] :

« Dans la nuit du 12/25 décembre 1906, des bandes nombreuses de Bulgares, provenant de Scritzova et d'autres villages bulgares des alentours, ont fait irruption dans la bourgade de Klepousna. Les habitants bulgares de celle-ci (il y a 70 familles bulgares sur un total de 200), s'empressèrent de se joindre aux bandes, dont une a assiégé le corps de garde, immobilisant ainsi les douze soldats qui s'y trouvaient, tandis que les autres s'adonnèrent à leur besogne néfaste. Le feu a été mis aussitôt à l'aide de la dynamite et d'autres matières inflammables, à sept maisons de notables grecs de la bourgade, tandis que les bandits, environnant celles-ci, tiraient sur tous les malheureux qui tentaient de se sauver des flammes.

C'est ainsi qu'ont été assassinés le nonagenaire notable Vozikis et sa femme, la vieille épouse du curé Evangèle, Anghelos Mintas, sa femme, sa bru et son petit-fils en bas âge ; les cadavres ont été retrouvés plus tard, en état de calcination parmi les décombres. La femme de l'instituteur Filippidès a été retirée aussi, grièvement blessée. Les pertes matérielles sont relativement très considérables, et un grand nombre d'habitants sont dans un état de dénûment complet, et cela pendant la saison la plus rigoureuse de l'année. »

Le Racolage
de la Propagande roumaine
en Macédoine

Nous lisons dans l'*Ecclissiastiki Alitheia*, organe du Patriarcat œcuménique :

La Roumanie, organe officiel du ministère roumain, publie dans son numéro du 9 décembre dernier, l'information suivante :

« Cinq cents fils de Roumains et plus de quatre cents fils d'Albanais et de Turcs se sont fait inscrire, jusqu'à présent, dans les écoles roumaines de Macédoine. Cinquante élèves, dont quarante-cinq macédoniens, suivent actuellement les cours de l'école commerciale de Salonique. Ces chiffres sont assez éloquents pour montrer les progrès qu'ont accomplis les écoles roumaines en Macédoine. »

Nous sommes parfaitement d'accord avec *La Roumanie*. Ces chiffres témoignent, en effet, avec éloquence, des progrès accomplis par les écoles roumaines de Macédoine. Ils prouvent, que depuis quarante-quatre ans, c'est-à-dire que, depuis l'apparition en 1862 de l'instituteur grec A. Margariti, en qualité d'apôtre du roumanisme en Macédoine, les progrès accomplis par la propagande roumaine sont absolument insignifiants et qu'ils ne méritent même pas qu'on en parle ; et cela malgré tous les efforts accomplis depuis lors, efforts qui ont redoublé dans ces derniers temps, malgré l'or répandu à pleines mains pour acheter et pour corrompre les consciences, malgré les promesses, les menaces, les intrigues, les délations, les persécutions, malgré la lutte désespérée que mène toute une légion d'instituteurs, d'inspecteurs et d'agents roumains, secondés par le clergé catholique, enfin, malgré le soutien que le mouvement trouve dans la politique extérieure.

Nous avons ici un témoignage, vraiment éloquent, du piteux insuccès des projets grandioses qui ont hanté l'esprit de politiciens de Bucarest. Ces messieurs avaient cru que la population koutzovalaque, population intelligente et développée, se trouvait au niveau intellectuel des paysans maldovalaques ; ils ont pensé qne la déformation du sentiment national de toute une nation serait simplement une affaire de distribution de quelques pièces d'or, combinée, tout au plus, avec une petite dose de pression morale et matérielle.

Que prouvent les 500 élèves des écoles roumaines de la Macédoine, à supposer que ce chiffre soit exact ? Si l'on prend en considération que, dans ce pays, la moyenne du nombre des élèves est à celui de la population dans la proportion de un à douze, qu'il y a, par

conséquent, huit élèves sur cent habitants, il en résulte que ces 500 élèves représentent une population d'environ 6.000 Koutzovalaques. Et cela sur une population de Koutzovalaques macédoniens qui, d'après les évaluations de *La Roumanie* elle-même, atteint le chiffre de 600.000 âmes !

Si ces malheureux, qui appartiennent aux classes les plus pauvres, se sont décidés à envoyer leurs enfants aux écoles roumaines, c'est que non seulement celles-ci reçoivent gratuitement les élèves, mais qu'elles fournissent, par surcroit, les livres, les vêtements et la nourriture, sans compter les subsides accordés aux parents des élèves, à l'encontre des écoles grecques, qui, loin de fournir, quoi que ce soit, aux élèves, astreignent les parents au payement des frais d'instruction de leurs enfants.

C'est par des moyens analogues que ces écoles ont attiré les 400 élèves turcs et albanais, dont il est parlé plus haut et c'est toujours par ce procédé que l'on a pu réunir 45 élèves roumains (!!) à l'école commerciale de la Salonique. Le budget de l'Etat roumain pourvoit, grassement, à leurs frais d'entretien et d'éducation.

Que les choses se passent ainsi, c'est ce que le gouvernement roumain lui-même certifia officiellement par la bouche du ministre de l'Instruction publique, M. Haret. Voici ce que disait ce dernier dans un rapport adressé au roi Carol en date du 15 novembre 1901. *Nous avons beaucoup d'écoles et beaucoup d'instituteurs, mais pas d'élèves; et tandis que le nombre de ceux-ci diminuait, nous augmentions celui des instituteurs. L'œuvre de la propagande s'est bornée, exclusivement, à quelques localités et seulement parmi les classes pauvres n'exerçant aucune influence sur les classes riches. C'est par cela que nos lycées, nos gymnases, nos écoles commerciales ne comptent que des boursiers, sans lesquels elles resteraient vides. Nos écoles en Macédoine manquent de base solide, soutenues artificiellement par des bourses au hasard* ».

Telles sont, rapportées textuellement, les paroles d'un ministre roumain. On avouera, que dans ces conditions, racoler, fût-ce dix fois plus d'élèves qu'on ne l'a fait, est chose aisée. On ne peut qu'admirer la constance et le patriotisme de la population koutzovalaque, qui coutinue à repousser, avec un dédain significatif, avec un profond dégoût, les avances de la propagande roumaine, réduite ainsi à l'impuissance.

EN MACÉDOINE

Crimes bulgares

Après les derniers massacres de Zehovon, de Klepousna, de Zirnovon, de Kato-Nauska, nous avons failli avoir celui de Horovitza. Une forte bande bulgare avait attaqué nuitamment ce village, mais les paysans, prévenus à temps, ont attendu les bandits de pied ferme et les ont repoussés à main armée.

***

Angelikhi Philippidès, l'institutrice grecque de Klepousna (1) qui, grièvement blessée, lors de cette affreuse boucherie, avait été transportée à l'hôpital grec de Serrès, vient de succomber à ses blessures.

(1) L'*Hellénisme* des 15 janvier et 1er février 1906 « En Macédoine ».

Au sujet de la mort d'Angelikhi Philippidès, on écrit de Serrès au *Bulletin d'Orient* :

« Cette nouvelle a provoqué, dans toute la province de Serrès, la plus vive émotion. La conduite de la défunte, pendant l'attaque de son village, avait été héroïque. Elle avait, les armes à la main, aux côtés de son mari, défendu sa maison que les Bulgares attaquaient à coups de bombes et s'efforçaient d'incendier par le pétrole. Blessée d'un coup de fusil — c'est de cette blessure qu'elle est morte — elle eut la force de passer dans une maison voisine, où elle encouragea les habitants à organiser la défense. Elle montra aussi un courage admirable pendant son agonie, disant aux dames qui la visitaient qu'elle ne regrettait pas de mourir pour la patrie à laquelle elle encourageait les jeunes filles à consacrer leur vie.

Aussi la messe célébrée à Serrès pour le repos de son âme a-t-elle été l'occasion d'une manifestation grandiose. Des milliers de personnes y assistaient ; toutes les corporations ainsi que l'association de bienfaisance des dames de Serrès, y étaient venues en corps. Une superbe couronne fut déposée sur le cénotaphe et un discours émouvant fut prononcé par le prédicateur de notre diocèse. »

***

Le prêtre Papaphilippou, du même village a été averti par quatre agents du comité bulgare que, puisque en dépit de l'incendie de sa maison et de la mort de sa femme, il persiste à demeurer attaché à l'hellénisme, il ne tarderait pas à être exécuté.

***

Des bandes bulgares ont également pénétré au village de Karli-Keuy et ont forcé les primats de se rendre à Serrès et de déclarer au mutessarif qu'ils adhéraient volontairement à l'exarcat. Les primats ont feint d'obéir aux injonctions des Bulgares, mais arrivés à Serrès ils ont dénoncé les pressions dont ils étaient tombés victimes. Comme les autorités turques ne feront rien pour les protéger à l'avenir, on peut prévoir que Karli-Keuy deviendra la scène de nouvelles horreurs.

***

On a arrêté à Foustani un jeune Bulgare, aux allures suspectes, qui a avoué s'être rendu là, dans l'intention d'assassiner le notable grec Mantélas. Il avait reçu pour son crime 10 liv. t. et la promesse d'un emploi. Mantélas devait être tué au cours d'une partie de chasse. Il y a quelques mois, son frère avait été assassiné par les comitadjis.

***

Le 25 janvier, le village de Gornitsa a été attaqué par une bande bulgare. Les envahisseurs ont mandé les deux prêtres grecs et les primats du village et ont, sous menace de mort, fait prêter serment aux prêtres que dorénavant ils mentionneraient non le patriarche mais l'évêque schismatique de Névrocope, Ilarion, et aux primats qu'ils feraient fermer les écoles. Les prêtres ont continué à dire la messe en grec mais les paysans terrorisés n'osent plus envoyer leurs enfants à l'école, où les cours sont suspendus.

***

On écrit de Constantinople au *Bulletin d'Orient* :

« Le 25 janvier, deux Bulgares ont assassiné en plein marché de Serrès, un nommé Mihaloussi Margariti qui, après avoir été l'agent salarié des propagandes roumaine et serbe, avait passé au service de la propagande bulgare. Ayant commis des abus dans la gestion des fonds à lui confiés, il avait été condamné à mort. Ses assassins ont fui après le crime et sont allés se joindre à une bande bulgare qui opérait au nord de Serrès. Deux jours après, cette bande se rencontrait avec un détachement turc près de Bousak et perdait trois hommes. Deux autres de ses membres étaient arrêtés dans des greniers à foin, où il se cachaient.

Détail caractéristique des procédés de la propagande bulgare : celle-ci n'avait pas plutôt fait assassiner Margariti, qu'elle faisait remonter son assassinat aux prétendues machinations de l'évêque grec de Mélénikon qui se trouvait en tournée pastorale à Djoumaya. »

Les bandes

Auprès de Pravédik, du caza de Tikfés, un engagement a eu lieu entre des détachements de troupes turques et la bande bulgare de Nicolas Dontchef ; celui-ci, qui était originaire de Kustendil, a été tué avec trois de ses partisans. Les autres se sont enfuis. On ignore si les Turcs ont fait des pertes sensibles au cours de l'engagement.

Une nouvelle bande bulgare ayant apparu dans le caza de Cotsana, des détachements lui donnèrent la chasse et, la rejoignant, tuèrent quelques partisans, les autres parvenant à s'enfuir.

Les autorités militaires ont décidé de n'entreprendre jusqu'au printemps, aucune opération contre les bandes qui se cachent sur le lac de Yennitsa. Aussi les ordres ont-ils été donnés pour que toutes les troupes échelonnées autour du lac, se retirent. A la suite de cette retraite des soldats, une bande de Bulgares a aussitôt attaqué des paysans Grecs, mais sans succès, paraît-il.

***

Informé que des bandits bulgares se cachaient dans le village de Gradjan (caza de Zihna), opérant dans la région, terrorisant les villageois grecs, un corps grec s'est porté dans la nuit du 25 janvier sur le village et a mis le feu à la maison qui abritait les brigands. Deux d'entre ceux-ci furent tués, trois autres ont été brûlés. Les autres sont parvenus à prendre la fuite.

***

Six comitadjis bulgares, réfugiés dans le Tsiflik Boursouki (caza de Serrès) ont été attaqués par un détachement turc, le 26 janvier. Trois des comitadjis ont été tués. Les trois autres, qui se cachaient dans une maison voisine, ont réussi à s'échapper, après avoir fait feu sur les soldats, dont un a été atteint, et jeté des bombes qui en explosant ont allumé un incendie.

LES GRIEFS DU BULGARISME

ET LA

Thèse du Patriarcat Œcuménique

Nous avons publié récemment (1) des aperçus de l'argumentation sur laquelle le Patriarcat œcuménique appuie la thèse qu'il oppose à la demande de l'Exarchat de constituer un Conseil et un Synode à Constantinople.

Voici à ce sujet, telle qu'elle est exposée

(1) Voy. l'*Hellénisme* des 1er déc. 1906 et 15 février 190-

par le Patriarcat, l'opinion du Synode russe, peu suspect d'avoir voulu desservir les intérêts bulgares:

Lorsque ceux qui soulevaient le peuple bulgare contre son autorité ecclésiastique se sont vus deçus dans leur espoir que le Patriarcat finirait par accepter toutes les demandes des Bulgares — et c'est dans cet espoir qu'ils avaient empêché les Bulgares d'accepter le projet de solution de la question bulgare — ils se sont tournés vers l'État, et c'est de celui-ci qu'ils ont demandé l'octroi de l'autonomie ecclésiastique bulgare. C'est ainsi que le 17 février (v. s.) 1870, un firman impérial créait l'Exarchat bulgare avec les provinces de la Bulgarie proprement dite et de quelques éparchies de la Thrace du nord et de Macédoine et, en outre, de celles qui seraient créés dans l'avenir, partout où la majorité de la population en ferait la demande. L'Exarque, aux termes de ce firman, devait être élu par le Synode de ses métropolitains et nommé directement par le Sultan. Il devait simplement faire mention du Patriarche Œcuménique dans les prières de l'Eglise et pouvait résider, provisoirement, à Constantinople, dans le couvent bulgare, aux mêmes conditions que le Patriarche de Jérusalem dans le couvent relevant de son Patriarcat.

Les Bulgares se sont ainsi détachés du corps de l'Église de Constantinople. Le 19 août 1872 (v. s.), un grand Concile local, comprenant les trois Patriarches d'Orient (excepté le Patriarche Cyrille de Jérusalem qui se fit un instrument des bulgarisants et qui a été pour cela désavoué par son propre Synode) l'archévêque de Chypre, trois anciens Patriarches, vingt-cinq métropolitains et évêques et un assez grand nombre d'archimandrites et de prieurs, s'est réuni dans l'église patriarcale et a émis, officiellement, le décret du schisme bulgare, par lequel le principe des divisions nationalistes a été réprouvé comme étant contraire à l'Evangile et aux saints canons ; les évêques bulgares qui s'étaient détachés de l'Eglise orthodoxe pour faire bande à part, et tous ceux qui les ont suivis, ont été déclarés schismatiques.

Cette résolution synodale a été, à plus d'une reprise, vilipendée par les intéressés, qui ont reproché à l'Eglise de Constantinople d'avoir eu recours à cette mesure pour prendre fait et cause en faveur de l'hellénisme. Elle était, cependant, la conséquence canonique indispensable de la conduite des Bulgares, qui, par l'entremise de l'Etat, se sont, par force, détachés de l'Eglise de Constantinople. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire la réponse officielle d'une Eglise orthodoxe peu suspecte aux yeux des Bulgares, l'Eglise du grand Empire slave du Nord, dont la bienveillance envers les Bulgares est hors de doute, puisque c'est lui qui les a appelés à l'existence. Répondant à la date du 19 avril (v. s.) 1869 à l'Encyclique du Patriarcat Œcuménique concernant la question bulgare, l'Eglise de Russie, quoique manifestant sa sympathie envers les Bulgares et quoique préconisant l'admission, au moins, de quelques-uns des vœux bulgares, cependant, en ce qui concerne l'attitude des Bulgares et les mesures coercitives dont ils usaient envers le Patriarcat, elle n'a pu s'empêcher de dire ce qui suit :

« Il faut, avant tout, que, dans la solution de la question ecclésiastique helléno-bulgare, nous soyions guidés par la vérité et par la justice. Et d'après la vérité et la justice, le Patriarche Œcuménique est le pasteur suprême légitime de tous les Bulgares orthodoxes d'entre ses ouailles. Il a à cela des droits hiérarchiques indiscutables. Aussi, si les Bulgares veulent que le Patriarche Œcuménique leur fasse telle ou telle concession et qu'il renonce pour eux, à une partie ou à la totalité de ses droits, ils peuvent et ils doivent solliciter de Sa Sainteté les concessions qu'ils visent à obtenir et ne pas chercher à les arracher par la force. Et quant au Patriarche Œcuménique, il peut faire aux Bulgares les concessions qu'il croit justes ou nécessaires. Il peut même, de son propre gré, reconnaître l'indépendance pleine et entière de l'Eglise bulgare, de même qu'il a reconnu l'indépendance de l'Eglise russe et, ensuite, de l'Eglise grecque. Les Bulgares n'ont nullement le droit de prendre ou d'enlever ce qu'ils veulent, sans le consentement de Sa Sainteté. Ils ont encore moins le droit de renoncer à l'obédience ecclésiastique de leur pasteur suprême et de s'en détacher, de leur propre chef, ce qui serait un schisme et les Bulgares, selon les canons ecclésiastiques, seraient considérés comme schismatiques ».

C'est clair et net. Après cela qu'on se rappelle l'attitude générale des Bulgares ainsi que la création, par un acte unilatéral de l'Etat, de l'Exarchat bulgare ; qu'on rapproche ensuite de ces déclarations de l'Eglise russe, le dernier takrir de l'Exarque et les « droits historiques de l'Eglise bulgare à une existence séparée et indépendante, droit qui lui ont été enlevés par le Phanar », et il sera facile de conclure.

Mais si les auteurs du takrir de l'Exarchat ne se considèrent pas suffisamment condamnés par cette déclaration de l'Eglise russe, le Patriarcat leur fournit d'autres preuves.

Lorsqu'en 1865, le prince de la Moldovalachie Alexandre Couza, a tenté, de son propre chef, de réorganiser l'Eglise orthodoxe de ses pays, et cela à l'insu et sans le consentement de son autorité ecclésiastique supérieure, à savoir l'Eglise de Constantinople, le Saint Synode russe par sa lettre en date de 18 février (v. s.) 1866 en réponse à une Encyclique du Patriarcat Œcuménique, disait, entre autres :

« Nous reconnaissons que la création d'un nouveau Synode, possédant une compétence aussi bien législative qu'administrative, dépasse les limites du pouvoir civil et nécessite la délibération et l'approbation du Synode supérieur de l'Eglise, et surtout du Patriarche dans la circonscription de qui appartient l'Eglise qui crée le nouveau Synode, On en a l'exemple dans le Synode de toutes les Russies et dans celui d'Athènes ».

D'autre part, dans un « exposé », annexé à la lettre précitée, le Saint Synode russe de repousse entièrement les arguments que le prince de la Moldovalachie voulait puiser dans les saints canons et dans l'histoire de l'Eglise, pour prouver que cette Eglise a été, de tout temps, indépendante et que le Patriarcat, en soumettant celle-ci à son obédiance, a sacrifié ses droits historiques. Quant à l'argument que le Synode de Russie et celui de la Grèce ont été créés par des actes de l'Eglise politique, l'exposé en question dit :

« Mais le Patriarcat, en Russie, n'a pas été créé par un acte arbitraire du grand duc, non plus qu'en vertu d'une loi politique, comme le gouvernement moldovalaque entend le faire envers le clergé, mais il a été constitué selon l'ordre ecclésiastique et avec la bénédiction de l'Eglise d'Orient... Le Synode de toutes les Russies a été créé avec la bénédiction de tous les Patriarches d'Orient. Si le gouvernement moldovalaque entendait imiter cet exemple, il devrait s'adresser au Patriarche Œcuménique et demander ses instructions et sa bénédiction... L'exemple de l'Eglise de Grèce, non plus, ne peut servir à justifier les actes du gouvernement actuel de la Moldovalachie. Le Royaume de Grèce, pour des graves motifs, a cru nécessaire que son Eglise soit indépendante ou qu'elle dépende, aussi peu que possible du Patriarcat Œcuménique. Ainsi, et quoique pas immédiatement, la bénédiction du Patriarche Œcuménique et le consentement du Synode de toutes les Russies a été demandé pour la création d'un Synode ; et c'est ainsi que le Synode de l'Eglise de Grèce a eu une existence ecclésiastique légitime ».

Enfin à l'argument du prince d'après lequel l'indépendance de l'Eglise moldovalaque a été reconnue en 1783 par Firman, le Saint Synode russe répond :

« Il est regrettable de voir qu'on veut soutenir l'indépendance ecclésiastique par un Firman ».

Donc, ni en fait, ni en droit, l'Exarchat bulgare n'est autorisé à réclamer l'organisation dont il réclame le bénéfice de la Porte.

Car à tout ce qui a été précédemment exposé, on peut ajouter que la demande de l'Exarchat va non seulement à l'encontre des canons et de l'histoire de l'Eglise orthodoxe, mais qu'il est encore en contradiction avec les dispositions du firman même qui a créé l'Exarchat, firman sur lequel repose l'existence et les droits de celui-ci et qu'il invoque, si souvent, dans son dernier takrir à la Porte. En effet, l'art. IV de ce firman est ainsi conçu :

De même que le metochion du saint Sépulcre, au Fanar, dépend du Patriarcat de Jérusalem, de même le metochion bulgare, sis dans le même quartier, avec son église, seront soumis à l'Exarque des Bulgares. Et toutes les fois qu'il sera nécessaire que l'Exarque vienne passer quelques temps à Constantinople, il lui sera permis de résider dans son metochion. Quant à la célébration des services religieux durant son séjour dans la capitale il sera soumis aux mêmes conditions que les Patriarches d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem dans les mêmes cas.

Ainsi, aux termes mêmes du firman constitutif de l'Exarchat, l'Exarque n'a pas le droit de résider, en permanence, à Constantinople, mais il a seulement le droit d'y venir, à titre provisoire, toutes les fois que cela sera nécessaire.

Et cependant, l'exarque qui invoque ce firman, non seulement croit avoir le droit de résider en permance dans le siège canonique de l'archevêque de Constantinople : il entend encore former autour de lui un Synode permanent.

REVUE DE LA PRESSE

Requête bulgare

On mande de Sofia à la *Vossische Zeitung* (19 février) :

Des émigrants de Macédoine sont en train de recueillir des signatures au bas d'une pétition adressée au premier ministre anglais et au Balkan Comitee de Londres, demandant l'intervention anglaise en vue d'améliorer la situation en Macédoine ; ils font remarquer que, dans le cas contraire, le mouvement révolutionnaire enrayé par suite des conseils des puissances européennes pourrait éclater de nouveau.

Il est à remarquer, à ce propos, que le mouvement révolutionnaire en Macédoine *en ce qui concerne les Bulgares, ne s'est nullement apaisé par suite des conseils des puissances.* Ces conseils furent pendant des années emportés par le vent, même à l'époque où les puissances entreprirent elles-mêmes l'œuvre des réformes

en Macédoine. Ce ne fut que lorsque *l'argent commença à manquer aux comités révolutionnaires bulgares, que lorsque les divers comitadjis furent entrés en conflits violents entre eux, que lorsqu'en Bulgarie même on se fut aperçu que, loin d'obtenir des succès, on se faisait du tort, et que lorsque finalement les Grecs eurent recours aux mêmes procédés sauvages qu'avaient employés jusque-là les Bulgares, ce fut alors seulement que les conseils des puissances perdirent leur caractère platonique.*

Une vieille expérience a démontré que les Bulgares ne sont pas faciles à contenter, qu'ils ne se déclareront satisfaits que le jour où *la Macédoine sera adjugée à la Principauté bulgare.* Cela se trouve une fois de plus confirmé par la pétition qui circule dans ce moment.

Tous les efforts qu'ont faits jusqu'à ce jour les puissances en Macédoine n'ont aucune valeur à leurs yeux. La première étape, sur laquelle ils comptent, c'est la nomination d'un gouverneur chrétien en Macédoine. Le reste ne se ferait pas attendre. On s'adresse à l'Angleterre parce que l'Angleterre se complaît depuis des années déjà dans le rôle d'une force active en Macédoine. Quant au but, il consiste à exercer par l'entremise de l'opinion publique en Angleterre une pression sur le gouvernement afin que ce dernier soit obligé de se séparer du concert européen en Macédoine, soit seul, soit suivi d'autres puissances. Jusqu'à présent, quoique son cœur n'ait jamais battu à l'unisson de ce concert, le gouvernement anglais s'est toujours montré réfractaire à de pareilles tentatives de séduction. Mais les Bulgares se disent qu'il faut « essayer d'abord et réfléchir ensuite ».

Un article du " Corriere "

Le *Corriere d'Italia* publie une lettre des Koutzo-Valaques de Monastir par laquelle ceux-ci protestent contre les tentatives de la propagande roumaine de les faire passer pour des Roumains.

Il n'y a pas de Roumains en Macédoine, disent-ils, exception faite des rares koutzovalaques que l'or rouman a alléchés et qui se disent Roumains, la population koutzovalaque n'entend pas être détachée de l'hellénisme :

Nous demeurons attachés à la nation grecque, disent-ils, de toute antiquité, par une histoire, des souffrances, des traditions et des aspirations communes, par des luttes communes pour une commune lfbération...

La politique du royaume danubien est qualifiée : « Un attentat contre le principe de la liberté de conscience » en vertu duquel chacun a le droit de choisir librement sa nationalité. Et après avoir indiqué l'impossibilité absolue où se trouve le patriarcat de céder aux exigences du roumanisme, les auteurs de cette protestation disent :

Ceux qui écrivent ces lignes sont des Koutso-Valaques, mais nous ne différons pas pour cela de nos autres frères hellènes, sauf en ce que nous nourrissons peut-être une haine plus violente contre ces Roumains qui, au nom de prétendues luttes nationales et dans un but à la fois intéressé et impossible, s'efforcent de semer la discorde parmi des populations pacifiques, qui désirent seulement être laissées libres dans l'accomplissement de leurs devoirs scolaires et religieux.

Le même journal publie une étude du professeur Giuseppe Tomassetti, sur la politique bulgaro-roumaine. En voici la conclusion :

On le voit, les Bulgares en Roumélie-Orientale et en Macédoine et les Roumains dans cette même Macédoine, et en Epire (ces derniers en vertu d'une propagande qui remonte à un grec renégat, Margaritis) s'efforcent d'éveiller la haine contre les Grecs et de s'attacher les Koutso-Valaques qui sont Grecs par les tendances et les intérêts. Bulgares et Roumains agissent dans des fins intéressées; mais, s'il est parmi eux des hommes cultivés et impartiaux, ils doivent reconnaître *que ni l'histoire romaine, ni celle de la péninsule balkanique* ne permettent de justifier une pareille énormité.

Prétendues représailles.

Sous ce titre, nous lisons dans l'*Univers* du 4 février :

Représenter les Grecs comme agresseurs! Mensonge! Plût au ciel que les Grecs de Macédoine eussent réussi à infliger aux Bulgares sanguinaires qui les déciment la moitié du châtiment qu'ils méritent! Mais quand après d'inutiles supplications aux « puissances » qui sont censées travailler pour l'ordre en Macédoine, la population de cette malheureuse contrée s'est enfin armée tant bien que mal pour se défendre, il y avait des années qu'elle était, de la part des brigands bulgares, l'objet d'une véritable guerre d'extermination. Des bandes de malfaiteurs armés, soudoyés par les comités bulgares, avec l'appui du gouvernement, terrorisaient par le fer et par le feu les malheureux paysans pour les forcer à se déclarer bulgares, parfois même à souscrire de leurs deniers à la propagande sanglante dont ils étaient victimes!

Ce n'étaient pas, sans doute, des batailles rangées, avec bulletins officiels! Mais, un jour, c'était un prêtre qu'on trouvait égorgé; un maître d'école ou autre notable massacré avec sa famille, et dans quels supplices! J'ai vu de ceux qui en avaient été témoins ou victimes; j'ai entendu un frère raconter la mort de sa sœur, une jeune fille coupée en morceaux sous ses yeux. Si l'Europe ignorait ces faits, elle en connaissait d'autres. Rappelez-vous les exploits des mêmes Bulgares dans le même temps contre vos propres compatriotes, pourtant si complaisants pour eux : l'incendie du *Guadalquivir*, l'explosion de la Banque ottomane, et tant d'autres forfaits. L'audace qui bravait ainsi des nations capables de la châtier cruellement, si elles l'avaient voulu, ne se gênait certes pas vis-à-vis des pauvres populations inoffensives que l'on avait précisément pour but de supprimer par tous les moyens, afin de prendre leur place.

. . . . . .

C'est le brutal abus de la force, doublement répugnant chez le faible qui espère momentamment l'impunité : se transportant d'un endroit à l'autre suivant les opportunités du moment. C'est la seule politique qu'ait jamais eue cette race d'égorgeurs, accroupie depuis tant de siècles comme une bête féroce parfois engourdie, jamais apprivoisée, au milieu des contrées les plus riches de l'Europe, et qui pourraient être les plus heureuses! Pendant près de mille ans, l'empire byzantin a essayé en vain d'en faire autre chose. Apôtres du christianisme et apôtres de la civisation y ont perdu leur peine. L'Europe contemporaine se repentira amèrement un jour d'avoir, à la veille de la disparition de la barbarie turque ouvert la porte à d'autres barbares.

En donnant une existence officielle à un élément radicalement incapable de progrès, on a déchaîné des appétits sauvages et qui ne reculeront pour se satisfaire devant aucun attentat, et remis en péril la solution d'une question qui allait se décider d'elle-même pour le plus grand soulagement de l'humanité.

Deux poids et deux mesures

Sous ce titre la *Vérité Française* (7-8 janvier) publie une lettre signée M. R. et datée d'Athènes, d'où nous extrayons ce passage :

L'Europe est personne trop sage et trop bien élevée pour intervenir : ce serait se mêler indiscrètement des « affaires intérieures » de la Bulgarie. Celle-ci en effet a decidé d'appeler « son intérieur » cette malheureuse Roumélie orientale dont tous les noms grecs crient à haute voix la véritable origine. L'Europe a fermé les yeux. La Bulgarie est son œuvre créée de toutes pièces pour les besoins de la diplomatie, n'ayant jamais levé un doigt pour sa propre liberté. La condition privilégiée de sa naissance s'étend à tous ses actes; tout lui est permis; tous les droits lui sont reconnus; et on ne lui demande rien en échange, pas même la sécurité matérielle des étrangers inoffensifs que le malheur d'un voyage met à sa portée.

Les comitadlis peuvent dynamiter les Banques, couper des ponts de chemins de fer, enlever des prêtresses américaines, faire sauter des paquebots chargés d'Européens qui n'en peuvent mais; l'impunité, la sympathie même est assurée à tous ces exploits, à plus forte raison tous les excès contre les Grecs, habitants des pays que les fils de Kroumm se sont adjugés, laissent-ils l'opinion européenne absolument calme. En revanche, la Grèce à laquelle on refuse si obstinément l'ombre d'un droit, même défensif, sur des contrées peuplées de ses enfants, n'a pas seulement à subir le contrecoup materiel de ces violences sauvages; non seulement elle est obligée, avec ses infimes ressources, de recueillir, par milliers, les infortunés expulsés par le fer et par le feu; mais elle est rendue responsable de tout ce qui se passe dans le vaste Empire qu'on ne lui a pas rendu, qu'on essaie même de partager d'avance à d'autres. Point de jour que le gouvernement grec ne soit sévèrement appelé en jugement par les justiciers de l'Occident : sommé de faire, d'autorité, au patriarche de Constantinople, qui est sous la griffe du sultan, ce qu'il plaît aux « grandes puissances » d'exiger de lui; sommé de contraindre par la force les Macédoniens, révoltés contre les attentats bulgares, de tendre le cou docilement à leurs assassins. On néglige de demander quels sont les moyens dont dispose, pour des tâches si faciles et si sympathiques, le royaume auquel de plus forts ont mesuré s' parcimonieusement les mètres carrés de liberté! Et Dieu sait pourtant si elle avait été achetée cher, cette liberté-là! si assez de sang héroïque avait coulé pour l'obtenir!

Mais, il y a une raison inconsciente dans cette déraison, une justice dans cette injustice odieuse qui exige tout des uns et pardonne tout aux autres. C'est l'expression involontaire d'un instinct très sur. La civilisation sait qu'elle a lieu de tout attendre de la Grèce seule, pour le présent et pour l'avenir de l'Orient; rien des petits chacals voraces, qui s'efforcent de l'étrangler à son réveil, et dont toute l'histoire n'est qu'une page gluante de sang. On ne se trompe pas en pensant que la faible voix qui vient d'Athènes est la seule qui, sans accompagnement de canon, ait chance d'être écoutée du Danube au Nil et de Trieste à Trébizonde. Où est la tradition immortelle, où est la volonté, l'intelligence, là est aussi l'avenir; mais puisqu'on le sait, puisqu'on y compte, pour l'amour de Dieu, qu'on ne laisse pas mutiler, au profit des peuplades incapables de progrès, la race qui a l'intelligence, la volonté et l'avenir; qu'on ne la désarme pas trop cruellement devant le grand travail qui s'impo-

sera demain, et où l'on ne trouvera, quoi qu'on dise et qu'on fasse, personne pour la remplacer.

Les relations serbo-bulgares.

M. René Henry, chargé par le *Temps* d'une enquête sur les événements de Serbie, a demandé au vice-président de la Skouptchina, M. Ljouba Jovanovitch, de répondre aux critiques de la presse bulgare dont les Serbes sont l'objet en ce qui concerne les affaires de Macédoine. M. Jovanovitch lui a dit :

« On nous reproche des décorations données à certains membres de l'Eglise grecque. Il faut avoir égard à ceci, que les Serbes, en Turquie, n'ont pas leur Eglise, tandis que les Bulgares ont un exarchat. En conséquence, nous avons des rapports forcément suivis avec le patriarcat grec où figurent des évêques de nationalité serbe. Nous avons donc accordé des décorations à quelques personnages du patriarcat pour services particuliers rendus par eux à l'occasion de l'investiture de l'évêque serbe à Uskub. Ces décorations n'ont aucun rapport avec la situation actuelle entre Bulgares et Grecs. Il est seulement regrettable qu'elles aient été remises avec leur retard tout bureaucratique, qui a fait coïncider cette remise avec des incidents fâcheux.

« Les bandes serbes et leur action ne sont qu'une conséquence des bandes bulgares. Il est vrai que nos bandes sont de plus en plus fortes tandis que le mouvement révolutionnaire bulgare est en décadence. Mais nous ne faisons que reprendre le terrain récemment conquis par les Bulgares. Notre action n'est pas offensive, mais bien dirigée contre une offensive. Si les bandes serbes ménagent les patriarchistes, c'est qu'ils sont dans un cadre qui sert d'asile aux Serbes et Macédoniens. Si, au contraire elles s'en prennent aux exarchistes c'est pour reconquérir les éléments serbes englobés de force par le terrorisme bulgare.

« Pendant ces deux dernières années, les troupes turques ont tué trois fois plus de comitadjis serbes que de bulgares. En deux mois, 75 comitadjis serbes ont eté tués par la troupe turque dans une lutte acharnée. Il est donc impossible de soutenir que les bandes serbes jouent le rôle de chiens de chasse des chasseurs turcs. »

Comitadjis bulgares aux Etats-Unis

Nous avons parlé dans notre numéro du 15 janvier des faits et gestes de certains comitadjis bulgares. On écrit à leur sujet de Chicago au *Bulletin d'Orient :*

La presse locale de Terre-Haute à propos du procès dont je vous ai parlé consacre de longs articles aux agissements des Bulgares aux Etats-Unis et aux moyens qu'ils ont employés pour intimider les Grecs de Macédoine établis ici. L'incident qui a permis de mettre au jour toutes ces manœuvres est particulièrement instructif ; on se souvient que c'est un certain Naoum Dimitriou, boulanger, qui, menacé par des Bulgares, avait amené leur arrestation. Un jour, en effet, deux inconnus s'étaient présentés chez lui, se donnant pour ses compatriotes et lui demandant l'hospitalité. Après le repas, ils lui demandèrent de les mener chez un de ses voisins, nommé Mavros, qui passait pour un ouvrier constructeur de wagons, et qu'ils désiraient connaître, Arrivé chez Mavros, Naoum s'aperçut que celui-ci connaissait parfaitement les inconnus : Mavros, qui voyageait souvent, était, en effet, le percepteur du comité révolutionnaire bulgare en Amérique et ses deux hôtes les représentants de ce comité ; c'est du reste ce qu'ils dirent à Naoum, auquel ils déclarèrent en outre que tous les Grecs de Macédoine devaient à l'avenir devenir Bulgares, travailler pour la Bulgarie et sacrifier au besoin à l'œuvre du comité leur fortune entière. Ils lui ordonnèrent ensuite de donner 300 dollars au comité, le menaçant en cas de refus de le tuer (et ils tirèrent un revolver) et de faire tuer également sa femme et ses enfants, qu'il avait laissés en Macédoine.

Naoum les pria d'attendre au lendemain, et comme Navros était venu le lendemain encaisser l'argent, Naoum refusa de le donner. Les deux inconnus, qu'on sut plus tard s'appeler Cortif et Trasto, boycottèrent aussitôt la boulangerie de Naoum, en défendant sous peine de mort aux nombreux Macédoniens, qui travaillaient à la construction de la ligne ferrée, de se fournir de pain chez lui. Naoum comprenant alors qu'il ne tarderait pas à être ruiné porta plainte chez le procureur qui fit arrêter les révolutionnaires.

Ces événements, qui ont été rapportés dans son réquisitoire par le procureur de Terre-Haute, sont sévèrement jugés par les différents journaux locaux, *Terre Haute Tribune*, *Terre Haute Morning Star*, *Terre Haute Post*, etc.

Aveux roumains

L'organe roumain *Evenimentul* de Jassy se dit obligé de reconnaître que la politique macédonienne de la Roumanie est pure utopie et ne sert que les intérêts d'un ramassis d'aventuriers exploitant le peuple roumain :

La question, dit-il, a été exploitée comme tant d'autres questions par les patriotes « professionnels ».

. . . . . .

Des Roumains, habitant l'étranger, soulèvent des questions imaginaires, se posent en victimes de la patrie et prétendant être persécutés pour avoir voulu protéger les Roumains contre la tyrannie étrangère, arrivent maintenant chez nous, exiger qu'on leur *vienne en aide* afin de pouvoir continuer leur lutte pour le roumanisme en danger. La Macédoine, depuis quelques mois, nous fournit tous les jours de ces patriotes. La chose nous est révélée par l'organe macédo-roumain lui-même, *le Roumain du Pinde*, qui se plaint des Arromans, réfugiés en Roumanie, les accusant *de jouer aux patriotes et aux martyrs*, non point pour servir le roumanisme en Macédoine, mais pour se faire donner des places recherchées pour leurs traitements.

Heureusement que la partie la plus sage de l'opinion publique *a commencé, depuis quelque temps, à percer à jour ces patriotes de métier.* La preuve en est le dernier vote de la Chambre, qui a refusé la naturalisation à un soi-disant patriote macédonien.

Ce « patriote » n'est autre que le nommé Poutsarca, un « Bulgare, dit l'*Evenimentul* « qui se dit Roumain et qui se donne « comme victime des bandes grecques en « Macédoine ! »

Les Jeux Olympiques de Londres

De la *Revue Olympique*, numéro de janvier :

On commence à se préparer en vue des Jeux Olympiques de 1908 à Londres, et même de 1910 à Athènes. Un comité américain s'est déjà constitué — à vrai dire, c'est l'ancien comité qui s'est remanié — pour favoriser la participation des yankees aux prochains jeux grecs. A Paris s'est assemblé le comité formé pour assurer la participation française aux jeux de Londres. La réunion constitutive a eu lieu à l'Automobile Club de France, 6, place de la Concorde, le jeudi matin 17 janvier.

Un grand nombre de personnalités étaient présentes à cette réunion :

En raison de certaines abstentions et pour répondre aux objections qui pourraient être faites de bonne foi, l'assemblée s'est trouvée d'accord pour voter la résolution suivante qui ne laisse place à aucune équivoque : « Le co-« mité pour la participation de la France aux « Jeux Olympiques de Londres constitué en « conformité des décisions prises par le comité « anglais a pour mission d'aider par tous les « moyens au succès de ces jeux. Il entend « demeurer étranger à toutes polémiques inté-« rieures et remplir sa tâche dans un esprit de « justice et de concorde laissant aux fédéra-« tions, ainsi qu'il a toujours été convenu d'ail-« leurs, entière liberté pour le choix des con-« currents qu'elles enverront à Londres. »

Le comité a constitué son bureau ainsi que suit : président d'honneur : M. le baron de Courcel, sénateur, ancien ambassadeur de France à Londres ; président : M. de Coubertin ; vice-présidents : MM. F. Arago, ministre plénipotentiaire, député ; Hébrard de Villeneuve, président de la Société d'Encouragement de l'Escrime, le baron du Teil du Havelt, président de la Société hippique française, le docteur Jean Charcot et A. Glandaz, vice-président du Yacht Club de France ; secrétaire-général : M. H. Georges Berger ; secrétaires : MM. Ch. Simon et G. Caizac.

Justice Turque

De *l'Ecclissiastiki Alitheia :*

Il y a deux mois, des missionnaires de la progagande roumaine ont pénétré, en qualité d'instituteurs, dans quelques villages d'Elassona. Trois d'entre eux, accompagnés d'une femme, soi-disant institutrice, se sont dirigés à Damassion, un à Prétorion, un à Vlachoyanni et trois à Elassona, quoiqu'il n'y ait nulle part d'école où ils puissent enseigner, pour la bonne raison qu'il n'y a pas non plus d'élèves.

Ils sont restés à Elassona quelques jours dans une auberge, faute de logis plus convenable, malgré l'énorme foyer qu'ils offraient.

Ceux qui se sont dirigés à Damassion ont aussi logé dans une auberge, malgré leurs offres aux beys de l'endroit. Par bonheur, ces derniers, étant au courant des desseins de ces instruments de la propagande étrangère et de l'aversion générale pour les instituteurs roumains, ont refusé les offres, bien avantageuses, qu'on leur faisait : les instituteurs ont offert quarante livres à l'honorable Nédjip bey comme loyer d'une maison pour quelques mois seulement.

Tous ces événements, que nous apprenons par les rapports officiels, montrent l'inutilité des efforts de la part des instituteurs roumains qui parcourent les provinces macédoniennes, thessaliennes et épirotes ; mais, en même temps, nous voyons avec regret s'installer, dans des colonies composées de Grecs bien tranquilles qui connaissent leurs devoirs envers l'Eglise et l'État, des groupes de vagabonds qui ont commencé à dénoncer aux autorités quiconque s'opposait à leurs efforts. Malgré les intrigues et les calomnies, les Grecs de Thessalie et de Macédoine feront comprendre que la corruption de leur langue maternelle a été prise à tort comme devant faciliter une abjuration qui est impossible.

Le Directeur-Gérant : A. Adossidès.

Levallois-Perret. — Imprimerie Wellhoff et Roche
55, rue Fromont.

QUATRIÈME ANNÉE. — Nos 6 et 7. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. 15 mars — 1er avril 1907.

L'Hellénisme

ORGANE BI-MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ "L' HELLENISMOS "

ABONNEMENTS:
France. . . . . UN AN 6 FR.
Union Postale . . — 8 FR.

DIRECTION A PARIS
42, Rue de Grenelle (VIIe Arrondis.)

Le bureau de l'HELLÉNISME est ouvert les Lundi, Mercredi et Vendredi de 10 heures à midi.

SOMMAIRE

Grèce et Italie : *Victor Emmanuel à Athènes.*
Conférence de M. Jean Psichari : *Solomos.*
Conférence de M. Edmond Théry : *la Grèce économique; son avenir.*
La réorganisation de l'armée hellénique : *la nouvelle loi; la caisse de défense nationale*, par M. G. TRIANTAPHYLLIDÈS.
La crise sociale et politique en Bulgarie : *à propos de l'assassinat de M. Petkof* — S. S.
Un livre autrichien : *Autriche et Italie dans les Balkans; Grecs et Bulgares.* — H.
Suisse et Grèce : *conférence de M. F. Choisy à Athènes; une lettre d'Eynard.*
Les Grecs en Roumanie : *l'assassinat de Giurgevo.*
L'hellénisme en Egypte et M. Ed. Théry : *lettres de Khartoum et d'Alexandrie.*
Lettre de Sophia : *l'antagonisme gréco-bulgare.*
Une exécution capitale : *récit d'un témoin.*
L'immigration des Grecs de Bulgarie : *l'exode; l'avenir de la Thessalie.*
En Macédoine : *crimes bulgares; Turcs et Grecs; préparatifs turcs; extraits de rapports d'évêques grecs.*
Revue de la Presse : *une héroïne grecque-macédonienne; le mémorandum bulgare; la question macédonienne en Angleterre; l'autonomie impossible; lamentable bilan; Patriarcat et Exarchat; fête de bienfaisance macédonienne; l'Iéna au parlement grec; les volontaires grecs dans la guerre de 1870; l'Eglise grecque et les peuples des Balkans.*

*L'*Hellénisme *du 15 mars n'ayant pas paru à temps, ce numéro a été fondu avec celui du 1er avril, qui sera accompagné d'un supplément illustré sur l'« hellénisme en Macédoine ».*

LE ROI D'ITALIE EN GRÈCE

Athènes s'apprête à recevoir la visite du roi d'Italie. Le gouvernement hellénique a été officiellement informé que Victor-Emmanuel s'embarquera le 6 avril à Naples à bord du yacht royal *Trinacria* qui arrivera au Pirée le 8, escorté de quatre cuirassés, d'un croiseur et d'une flottille de destroyers. Une division navale grecque composée de trois cuirassés, de deux destroyers et de l'escadre d'évolution se portera à la rencontre du *Trinacria* en haute mer et fera escorte au roi d'Italie.

A Athènes, de tous côtés, les préparatifs sont activement poussés. Des commissions spéciales veillent à la décoration de la capitale et du Pirée qui se parent déjà de leurs plus beaux atours. Le gouvernement et la Ville rivalisent de zèle afin de ménager à l'hôte auguste du peuple hellène et du roi George une réception digne de celle qui fut faite au souverain grec il y a quelques mois, à Rome.

Mais mieux encore que l'éclat des cérémonies officielles ou des réjouissances apprêtées, ce que le roi Victor-Emmanuel peut être sûr de trouver à Athènes, ce sont les marques de cordiale et respectueuse sympathie, toute spontanée, que le peuple hellène ne ménagera pas à son hôte, à en juger par la joie dont il témoigne à recevoir le souverain d'une grande nation amie.

Il y voit une occasion de plus de manifester ses sentiments de vive et fraternelle sympathie à l'égard de cette nation italienne à laquelle l'attachent tant de liens communs : liens de parenté qui ont créé entre les deux peuples une étroite affinité de goûts, de sentiments et de tendances, une conformité intellectuelle et morale ; liens historiques qui ont perpétué et fortifié les rapports de pénétration réciproque et un rôle civilisateur commun dans ce bassin oriental de la Méditerranée, domaine essentiellement gréco-latin : tout a concouru à y faire de l'hellénisme l'allié naturel de la nation italienne, et il n'est pas une occasion où de part et d'autre on n'ait tenu à manifester cette amitié. Lors même que, sous l'influence de froides combinaisons diplomatiques, l'Italie officielle a cru devoir orienter sa politique vers d'autres horizons, on a vu le peuple italien, n'obéissant qu'à la voix de sa générosité native, tendre à la Grèce une main fraternelle. Ni les voix discordantes de certains publicistes, ni des calculs politiques, fruits de fâcheux malentendus, n'ont pu influer sur l'amitié gréco-italienne. Pour ne parler que de ces dernières années, nous ne saurions oublier pour notre part, que dans des moments de crise qui ont agité la Grèce, l'âme du peuple italien s'est mise à l'unisson des cœurs grecs et que ce sont les volontaires italiens qui les premiers se sont offerts à verser leur sang pour la cause de l'hellénisme.

Les deux peuples ont été longtemps hantés par des rêves de restauration nationale. Plus heureuse que la Grèce, l'Italie a pu atteindre à la réalisation de ses légitimes ambitions d'unité nationale.

Les magnifiques progrès qu'elle a accomplis dans le domaine des travaux de l'esprit comme dans celui des forces matérielles modernes, sa forte organisation militaire et sa puissance navale lui ont assigné sa place dans l'aréopage européen. La Grèce, encore morcelée comme pays et comme nation, objet de l'hostilité ou de l'inimitié de ses voisins, voyant chaque jour méconnus ses droits les moins contestables, ses intérêts les plus vitaux, est loin d'avoir parcouru le cycle des vicissitudes nationales.

La Grèce est en droit de s'attendre à ce que les grandes puissances, et notamment les puissances occidentales, s'inspirent dans leur politique orientale du souci de ne pas sacrifier les intérêts des uns à ceux des autres. Le grand débat ouvert dans les Balkans ne sera résolu que par l'intervention des puissances ; ce que nous demandons à ces arbitres des destinées des peuples d'Orient, ce n'est pas un traitement de faveur, point de préférence ou de privilèges, rien qui soit exclusif ou égoïste : nous réclamons simplement pour nous comme pour nos compétiteurs, une œuvre de justice qui soit, par voie de conséquence, une œuvre de paix. Aussi avons-nous éprouvé une satisfaction particulière à entendre M. Tittoni déclarer à la Chambre italienne que c'est sur la base du principe des nationalités que doit être résolu le problème balkanique. C'est là une solution à laquelle les puissances libérales de l'Europe, et notamment la France, nous en avons la conviction, ne pourrait ne pas souscrire.

S'il est vrai que l'Italie s'efforcera de faire prévaloir ce principe des nationalités qui fut la base même de son unité, et dont elle a encore tout à attendre sur sa frontière orientale ; si, d'autre part, il est exact, comme le disent des journaux italiens, que la visite du roi d'Italie en Grèce pourra concilier les vues de l'Italie sur l'Albanie avec les droits de la Grèce dans les régions méridionales de la Turquie d'Europe, et plus particulièrement le long du littoral égéen et du littoral ionien, on peut en inférer qu'à Rome on voit avec raison dans la satisfaction des légitimes aspirations de la Grèce une garantie de la situation prépondérante qui revient à l'Italie dans l'Adriatique, et du rayonnement de son influence dans le Levant.

Conférence de M. Jean Psichari

Solomos.

Devant un auditoire nombreux appartenant au monde politique et littéraire, M. Jean Psichari, professeur à l'école des langues orientales, a fait le 17 mars dernier, à la salle des Ingénieurs civils de France, une conférence sur le poète Solomos, auteur de l'hymne national grec et d'autres

poèmes populaires. L'assemblée était présidée par M. Th. Homolle, président de la Ligue française pour la défense des droits de l'Hellénisme, assisté de MM. Desmons, vice-président du Sénat; Th. Reinach, député; Barbier de Meynard, Louis Havet et E. Pottier, de l'Institut; Ed. Théry, Gaston Deschamps, G. Fougère, P. Grimanelli, G. Triantaphyllidès, etc.

Nos lecteurs trouveront dans notre numéro du 15 avril le compte rendu sténographique de cette remarquable conférence qui obtint le plus vif succès.

Conférence de M. Edmond Théry

La Grèce contemporaine.

Ce qu'elle est. — Ce qu'elle doit être

La septième des conférences organisées par la « Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme », a eu lieu le 24 mars dernier, sous la présidence de M. Th. Homolle, président de la ligue, assisté de MM. Desmons, vice-président du Sénat, Th. Reinach, député, P. Grimanelli, J. Psichari, A. Berl et G. Triantaphyllidès; M. Edmond Théry. l'éminent économiste qui est, comme on sait trésorier de la Ligue, a traité de la Grèce économique. Il a parlé en ces termes :

Mesdames, Messieurs,

De toutes les conférences organisées par la Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme, et que vous avez suivies avec tant d'empressement, c'est certainement celle d'aujourd'hui qui sera, pour vous, la moins intéressante. Je vais, en effet, être obligé de parler de choses arides, comme tout ce qui touche à l'économie politique : c'est pourquoi j'implore tout d'abord votre indulgence et votre bienveillante attention.

Notre éminent président, M. Homolle, vous a dit pourquoi nous aimions la Grèce, et les brillants conférenciers qui lui ont succédé ont eu le bonheur de prouver que notre affection était bien placée, et que le peuple héllène méritait la reconnaissance du monde civilisé. Moi, je vais essayer de vous expliquer pourquoi nous voulons la Grèce forte et puissante. Mais, avant de vous parler de la Grèce actuelle, de ce qu'elle est aujourd'hui, et, surtout, de ce que nous espérons qu'elle sera dans l'avenir, il est indispensable de remonter à l'origine de son affranchissement. Je vous demande donc la permission de vous faire en quelques mots l'histoire de la guerre de l'Indépendance pour en arriver finalement à la Constitution de 1832.

Le soulèvement général de la Grèce pour son indépendance remonte à l'année 1821, et c'est seulement en 1829 que le sultan Mahmoud fut obligé d'accepter le principe de cette indépendance. Je ne m'attarderai pas à vous rappeler les détails de cette période héroïque, parce qu'ils sont encore présents à tous les esprits : je constaterai cependant qu'au début de l'insurrection, l'Europe qui ne voulait pas de complications en Orient, ne fut pas favorable à la cause de l'hellénisme ; la France était indifférente ; l'Angleterre franchement hostile ; quant à la Russie et à l'Autriche, elles blâmaient énergiquement l'insurrection.

La conduite héroïque des chrétiens grecs finit cependant par exciter quelques sympathies ; on comprit que la poignée de patriotes qui voulaient arracher l'Hellade à la domination ottomane — et qui y serait parvenue sans l'intervention du vice-roi d'Egypte en 1824 — servait la grande cause de la civilisation et de l'humanité, et, après quelques années d'hésitation, la France, l'Angleterre et la Russie prenaient fait et cause pour l'indépendance grecque.

Un premier traité fut signé à Londres le 6 juillet 1827 entre les trois puissances, et l'ultimatum qu'elles adressèrent le 18 août suivant au Sultan, d'avoir immédiatement à cesser les hostilités, étant resté sans réponse, les flottes alliées détruisirent le 20 octobre dans la baie de Navarin la flotte égyptienne. Immédiatement après, la Russie déclara la guerre à la Turquie, et un corps d'armée française commandé par le général Maison débarqua en Morée en août 1828 et obligea l'armée d'Ibrahim-Pacha à évacuer la Grèce.

La cause de l'hellénisme était dès lors complètement gagnée.

Le protocole de Londres, signé le 22 mars 1829 entre l'Angleterre, la France et la Russie fut cependant une œuvre incomplète, car il décidait de limiter la Grèce à une ligne tirée du golfe d'Arta, sur l'Adriatique, au golfe de Volo, et de la constituer en état vassal, sous la suzeraineté de la Porte. Elle devait même payer chaque année au Sultan un tribut de 1.500.000 piastres et être gouvernée par un prince chrétien choisi par le Commandeur des croyants.

Voilà quel était le principe du premier protocole du 22 mars 1829. C'était là une grave erreur politique, parce qu'en laissant la Grèce sous la puissance nominale de la Porte, on la condamnait à une perpétuelle agitation ; et en la décapitant de la Thessalie, de la Macédoine et de l'Epire ; en la privant des grandes îles ioniennes : Corfou, Céphalonie, Zante, et de l'île de Crète — cette terre grecque par excellence — on lui enlevait tout moyen de devenir une véritable puissance, on l'empêchait à tout jamais de jouer un rôle actif en Orient.

L'assemblée nationale, réunie à Argos du 23 juillet au 18 août 1829, refusa ces conditions. Elle voulait, avec raison, que la Grèce fut complètement indépendante de la Porte, et elle demandait qu'on lui rendît ses frontières naturelles. Si à ce moment-là les trois puissances protectrices avaient fait droit aux si justes revendications des patriotes hellènes, toutes les vicissitudes qui ont accablé la Grèce au cours du XIX^e^ siècle ne se seraient point produites, et ce vaillant petit pays aurait pu devenir prospère et puissant.

Je ne reviendrai pas sur la période troublée qui sépare le protocole de Londres de 1829 du traité du 17 mars 1832, par lequel les trois puissances désignèrent à la Grèce, constituée en royaume indépendant, le prince Othon de Bavière comme roi. L'assemblée nationale grecque, réunie à Nauplie, ratifia à l'unanimité le choix des trois puissances, qui avaient consenti en faveur de la Grèce un emprunt de 60 millions de francs sans intérêts, destiné à payer une indemnité de 12 millions de francs à la Porte et à donner à la nouvelle nation ses premiers éléments d'administration politique, économique, financière et judiciaire.

Nous voici donc à la naissance de la Grèce actuelle.

Mon devoir d'historien impartial m'oblige à constater immédiatement que le système administratif inauguré par la régence bavaroise — qui gouverna la Grèce jusqu'à la majorité du roi Othon survenue le 1^er^ juin 1835 — fut désastreux pour l'avenir financier de la jeune nation. A ce malheureux pays qui venait d'être complètement ruiné par huit années de guerre sans merci, dont les massacres de la répression ottomane avaient réduit la population à 700.000 habitants à peine, qui ne posédait alors ni routes, ni marine, qui ne connaissait presque plus la monnaie, tant le peuple était misérable, et dont les quatre cinquièmes des terres étaient en friche, abandonnées faute de bras ; à ce malheureux pays il aurait fallut tout d'abord une administration patriarcale, ayant surtout pour objectif la pacification des esprits et l'organisation méthodique des moyens de production.

Au lieu de cela, les régents bavarois établirent d'abord le protocole de la Cour, décidèrent par exemple qu'on ne pourrait se présenter devant le roi qu'en habit — ce qui était au moins gênant, sinon très coûteux pour les Grecs qui ne connaissaient alors que la fustanelle ; — ils peuplèrent la nouvelle administration fiscale et judiciaire de fonctionnaires grassement payés, mais qui, ne connaissant ni la langue, ni les mœurs, ni la situation matérielle de leurs administrés, mécontentèrent tout le monde sans arriver à aucun résultat pratique.

On créa l'armée nationale en y incorporant 3.500 soldats bavarois fournis par le père du roi Othon, et ce fut le point de départ de graves dissentiments entre la Régence et l'élément indigène, car les officiers étrangers étaient choisis de préférence aux vaillants qui avaient consacré leur vie et versé leur sang pour la cause de l'indépendance.

Bref, pendant toute la durée du règne du roi Othon, c'est-à-dire pendant trente années (1833 à 1862), la Grèce fut en état constant d'agitation et de révolte, et on peut affirmer que c'est un miracle que ce malheureux pays ait pu franchir cette cruelle période sans perdre le sentiment de sa nationalité et la foi dans son avenir.

Les progrès de ce règne ont été naturellement médiocres, et à la chute du roi Othon, la population de la Grèce atteignait à peine 1.100.000 habitants ; ses finances se soldaient en déficit, sa production agricole et manufacturière était à peu près nulle, et son commerce extérieur n'existait pas. Mais sous l'influence de la liberté, une marine marchande grecque était créée et s'était résolument lancée à la conquête du commerce maritime des Echelles du Levant. Le pavillon bleu et blanc fut bientôt connu dans tous les ports de la Méditerranée, de l'Adriatique et de la mer Noire, et c'est par ses marins et ses négociants que la nouvelle Grèce affirma sa vitalité.

Avec l'avènement du roi actuel, Georges I^er^, commence une ère nouvelle pour la Grèce. D'abord le jeune souverain eut le bonheur d'apporter dans sa valise de voyage les îles Ioniennes que l'Angleterre rendit gracieusement à la Grèce. En 1867 le jeune roi épousa la princesse Olga, fille du grand-duc Constantin de Russie, et ce fut une véritable joie pour la Grèce toute entière, car la jeune nation était attachée à la Russie par le double lien de la reconnaissance patriotique et d'une religion commune.

Avec les îles Ioniennes, la superficie du royaume s'augmenta de 2.345 kilomètres carrés et sa population de 270.000 habitants. En 1864, le recensement accusa une population de 1.377.000 habitants contre 1.096.000 en 1862 et seulement 853.000 en 1842.

En 1881 le Congrès de Berlin ayant enfin cédé la Thessalie à la Grèce, la superficie du royaume s'augmenta encore de 13.395 kilomètres carrés et sa population d'environ 335.000 habitants. Le recensement de 1882 signala une population totale de 2.035.000 habitants ; cette population dépassait 2.504.000 en 1899, et j'estime qu'elle doit atteindre à l'heure actuelle environ 2.700.000 habitants.

Enfin, depuis le 1^er^ avril 1906 — il n'y a pas encore une année — le roi de Grèce ayant obtenu le droit de proposer aux puissances protectrices la nomination du Haut-Commisaire de la Crète, on peut presque admettre que ce coin de terre hellénique est virtuellement rattaché à la mère patrie, et par ce contingent nouveau la population grecque sédentaire se trouve portée au-delà de 3 millions d'habitants.

C'est déjà bien, mais ce n'est pas assez !

Ce n'est pas assez parce que tant que la Grèce n'aura pas obtenu ses frontières naturelles du Nord : la Macédoine et l'Epire, elle restera soumise à l'agitation, à la fièvre patriotique qui la tourmentent et l'affaiblissent depuis plus de trois quarts de siècle, et qui par cela même entravent son évolution nationale.

Aujourd'hui, le commerce extérieur de la Grèce atteint 255 millions de drachmes contre seulement 40 millions en 1862, et les recettes publiques dépassent 125 millions contre seulement 35 millions en 1862 : c'est évidemment une progression sérieuse qui prouve l'activité du peuple hellène, mais qui est cependant insuffisante en raison des charges écrasantes que le régime défectueux de la Constitution de 1832 lui a imposées.

Certes, le règne du roi Georges Ier a été relativement heureux pour l'Hellade qui a vu son territoire s'agrandir et sa situation économique s'améliorer d'une manière très notable ; mais peut-on oublier que le règne du roi Georges a été lui-même *dominé par les troubles de la Crète, par les efforts* incessants que tous les membres épars de l'Hellade divisée ont faits pour se rapprocher et s'unir à la mère-patrie? Sait-on que dans la dette hellénique, dont l'augmentation démesurée a entraîné la faillite de 1893, les secours fournis à la Crète et aux malheureux Crétois réfugiés en Grèce représentent plus de 200 millions de drachmes, c'est-à-dire environ un tiers de la dette publique grecque? Et doit-on faire un crime aux Grecs d'être venus au secours de leurs frères opprimés?

Si en 1832 les puissances protectrices avaient donné à la Grèce la frontière rationnelle qu'elle devait avoir... et qu'il faudra bien lui donner un jour dans l'intérêt de la civilisation européenne elle-même, toutes les dépenses d'ordre extraordinaire que nous voyons figurer dans les budgets de 1867 à 1890 auraient été inutiles ; tous ces sacrifices en hommes et en argent auraient été évités, et la nouvelle Grèce, unifiée dès son origine, aurait pu consacrer tous ses efforts au développement de sa situation morale et matérielle.

L'Europe a donc sa part de responsabilité dans la faillite grecque de 1893, et on peut affirmer que si en 1881 la Conférence de Constantinople avait réglé la question de Crète comme fut alors réglée la question de la Thessalie, c'est-à-dire si elle avait rendu à la métropole hellénique cette parcelle de terre dont la population grecque de cœur et de race pour les neuf dixièmes à combattu pendant un siècle avec tant d'héroïsme pour s'affranchir de la domination ottomane, l'insurrection de 1888-1889 ne se serait point produite... ni les événements sanglants de 1895-1896 qui rendirent la guerre de 1897 en quelque sorte inévitable.

Est-ce à dire que la Grèce continentale est restée le pays misérable que le roi Georges a trouvé en 1863 quand il est monté sur le trône? Ses ennemis l'affirment, mais il suffit d'examiner sa situation économique et financière à 10 ans de distance pour établir le contraire.

Prenons la période comprise entre l'année 1896, qui a précédé la guerre gréco-turque, et l'année 1905 qui est la dernière année connue.

En 1896, le commerce extérieur de la Grèce était de 189 millions de francs, tandis que nous le trouvons porté en 1905 à 225 millions. Les recettes budgétaires ont passé de 97 millions en 1896 à 126 millions en 1905. La marine marchande hellénique, d'après le bureau « Véritas », a vu le nombre de ses navires à vapeur passer de 107 en 1896 à 201 en 1904, et le tonnage brut de ces navires a passé de 145.000 tonneaux en 1896 à 347.000 tonneaux en 1904. Enfin, le mouvement général de la navigation dans les ports de la Grèce qui n'avait constaté que 5.809 vapeurs en 1896, a vu, par l'entrée et la sortie des ports, ce nombre s'élever à 8.394 en 1905. Le tonnage de cette navigation — je parle du tonnage effectif — a passé de 5.437.000 tonneaux en 1896 à 9.437.400 tonneaux en 1905.

Voilà des chiffres qui prouvent que malgré les souffrances et les troubles politiques dont la Grèce a été l'objet pendant cette période, le peuple a continué à travailler et à agrandir ses moyens d'action économique.

La question du change mérite aussi notre attention, car ce qui se passe à dix ans d'intervalle en Grèce nous montre mieux que tous les raisonnements du monde les progrès économiques qui se sont accomplis dans ce pays. En 1896, le change grec cotait 174, ce qui revient à dire que pour 100 francs d'or on obtenait en Grèce 174 drachmes et que 100 drachmes grecques représentaient exactement 57 fr. 47 de monnaie française ; c'était une perte de 42 1/2 % au change. Aujourd'hui, le change grec a baissé à 107,50 ; 100 drachmes représentent donc aujourd'hui en France 93 francs, et la perte qui était de 42 1/2 % en 1896 se trouve ramenée exactement à 7 % aujourd'hui. Vous le voyez, la Grèce a sa monnaie presque au pair ; même dans cette voie elle a dépassé l'Espagne et elle a donné à l'Europe un exemple curieux de relèvement économique et financier.

Enfin je passe, pour finir cette longue série de chiffres, à la question des chemins de fer. Les lignes en exploitation en Grèce en 1896 étaient de 949 kilomètres, elles sont en 1905 de 1.200 kilomètres ; les recettes totales qui n'avaient été que de 8.091.000 drachmes en 1896 ont passé à 12 millions en 1905 ; enfin les recettes kilométriques se sont élevées de 8.526 drachmes en 1896 à 10.000 drachmes en 1905.

J'ai fait le calcul, à la fin de 1904, c'est-à-dire au commencement de 1905, de ce que représentait l'ensemble des valeurs mobilières helléniques, par comparaison à 1896 ; j'ai constaté que le capital de ces valeurs, exprimé en or, qui ne représentait que 402 millions en 1896 atteignait 835 millions en 1905.

Ces chiffres démontrent que le peuple grec mérite mieux que la réputation qu'on s'efforce encore de lui faire.

M. Gaston Deschamps, qui a fait ici une si brillante conférence, avait dans son intéressant livre intitulé *La Grèce d'aujourd'hui*, publié en 1901, écrit ces lignes que je vous rappelle :

« Le royaume de Grèce se compose d'une petite « ville et d'un assez grand nombre de villages. « Mais cette petite ville possède un trésor pour « lequel beaucoup de personnes donneraient tou- « tes les bâtisses des capitales de l'Occident : « l'Acropole. Et ces villages sont habités par une « race ingénieuse et patiente, qui a vaincu, par « sa ténacité, les plus violentes tempêtes ; qui est « sortie plus allègre que jamais d'un naufrage de « plusieurs siècles, qui est encore endolorie par « les dures années de servage et de misère, mais « qui possède les deux qualités par où les nations « malheureuses réussissent à lasser la mauvaise « fortune : le don de se souvenir quand même, et « la capacité d'espérer malgré tout. »

Ces observations sont absolument justes! Si les Grecs ont quelques-uns des défauts des peuples d'Orient — et quel est le peuple qui n'a pas de défauts — ils ont, en tous les cas, des qualités nombreuses ; j'ai eu l'occasion de les apprécier du reste. Ils sont, en effet, actifs, intelligents, laborieux et entreprenants. Ce qui le prouve d'une façon indubitable, c'est la facilité avec laquelle ils s'expatrient pour aller chercher fortune au loin, et les résultats qu'ils obtiennent. Mais ils ont le sens vrai du patriotisme et quelle que soit la haute situation à laquelle ils arrivent, ils n'oublient jamais leur pays d'origine et restent toujours avec lui en relations de sentiment et d'intérêts.

C'est un fait économique de la plus haute importance, et Athènes qui n'était qu'un misérable village quand Chateaubriand la visita, et qui n'était encore qu'une bourgade à l'époque d'Edmond About, est devenue aujourd'hui une véritable capitale. Or, la transformation vraiment extraordinaire dont elle a bénéficié depuis une quinzaine d'années, est surtout l'œuvre des Grecs établis à l'étranger.

Ces colonies hellènes qui occupent généralement une place élevée dans le commerce, l'industrie et la banque des pays où elles sont établies, ont pris dans ces dernières années une situation véritablement prépondérante en Egypte et au Soudan. Je viens d'avoir la bonne fortune de visiter ces deux pays, et si vous me le permettez, nous allons rapidement refaire ce même voyage, car cela nous permettra de saisir sur le vif un des côtés les plus intéressants du caractère grec : je veux parler de l'intelligence des affaires, de l'esprit pratique et la puissance d'assimilation du peuple hellène.

Le conférencier fait défiler une série de projections représentant des vues d'Egypte : Alexandrie, le Caire, avec ses palais somptueux, ses larges avenues, son quartier arabe; les pyramides, le Sphynx; M. Théry nous fait faire le voyage du Nil; nous voici à Louksor, à Karnak, puis à Assouan, à l'île de Philae, à Ouady-Halfa, à Khartoum etc., etc. Quelques portraits, lord Cromer, le Khédive, Kitchener :

C'est lui qui a repris le Soudan, après avoir commencé sa première expédition par la reprise de Dongola, et s'être rendu compte qu'on ne pouvait franchir le désert de Nubie qu'avec des chemins de fer, il a en quelque sorte organisé son expédition sur Karthoum à l'aide d'une voie ferrée qui a constamment suivie son armée. C'est dans cette marche que les Grecs du Soudan ont rendu d'immenses services à l'armée anglo-égyptienne ; en effet, chaque fois que l'armée anglo-égyptienne arrivait dans une ville, elle y trouvait déjà les Grecs installés ; ce sont eux qui ont approvisionné l'armée de Kitchener, et le Gouverneur général actuel du Soudan, sir Reginald Winsgate, m'a lui-même dit que jamais le Gouvernement anglais n'oublierait les immenses services que les Hellènes ont rendu à la cause de la civilisation dans la reprise du Soudan, et il a ajouté qu'il était heureux de rendre justice à leur parfaite intégrité, parce que pendant l'expédition aucun des contrats conclus avec une maison grecque n'a subi le plus petit accroc, et qu'il était d'autant plus heureux de faire cette constatation que les fournisseurs anglais par cas de force majeure n'avaient pas pu tenir leurs engagements.

Khartoum, nous dit M. Théry, compte une population presque exclusivement européenne, environ 6.000 âmes. La colonie grecque y est la plus nombreuse :

Ce sont les Grecs qui détiennent aujourd'hui tout le commerce du Soudan ; les plus petites affaires comme les plus grandes leur passent par les mains, et j'ai pu constater de mes yeux qu'à Karthoum il faut parler grec ou français pour se faire comprendre.

Sir Reginald Wingate, successeur de lord Kitchener, reconnaît également les services que les Grecs ont rendus à l'Angleterre et à l'Egypte pour l'organisation du Soudan, et chaque fois qu'il en trouve l'occasion il exprime aux Hellènes sa reconnaissance et sa sympathie...

... Voici l'hôtel d'Angelo Capatos qui est considéré avec raison comme le chef de la communauté hellénique à Karthoum. C'est un modeste citoyen grec né en Céphalonie, qui a accompagné l'armée anglo-égyptienne pendant sa marche en avant. Capatos, dans cette circonstance non seulement a rendu de très grands services aux Anglais, mais s'est lui-même fait une grande fortune très légitimement acquise. Il a à Karthoum

une situation prépondérante, il est considéré comme le Rothschild de Karthoum. Mais il n'a pas oublié sa patrie, et chaque fois qu'il en trouve l'occasion il manifeste son attachement à la Grèce non seulement par la pensée mais par l'action. J'ai demandé en visitant Karthoum où était l'église grecque, Capatos m'a répondu : « Elle est en Macédoine ! » Cela veut dire que la colonie hellène avait réuni une somme très importante pour construire une église à Karthoum, mais qu'à la suite des événements de Macédoine, cette somme fut envoyée en Grèce pour soutenir les Macédoniens malheureux. (*Applaudissements.*)

. . . . . .

J'ai voulu, Mesdames et messieurs, en vous parlant de l'Egypte et du Soudan, vous montrer quelle est la puissance de ce petit peuple qui peut ainsi en quelques années prendre une situation prépondérante dans un pays où il n'est pas venu en conquérant et où vraiment la nature ne l'appelait pas. Les Grecs ne sont pas des colonisateurs dans le vrai sens du mot, mais ils sont mieux que des colonisateurs : ce sont des organisateurs de pays, ils viennent de le prouver au Soudan, et c'est pourquoi j'ai tenu à vous faire faire ce voyage.

C'est évidemment par certains côtés financiers un grand avantage pour la Grèce d'avoir de riches colonies disséminées sur tous les points du globe ; mais cet avantage a plusieurs inconvénients dont le principal est l'émigration. En effet, ces riches colonies exercent une puissance attractive sur la population du Péloponnèse, de l'Attique et des grandes îles Ioniennes, dont l'Hellade sédentaire subit les conséquences déprimantes.

Les Hellènes habitant l'étranger peuvent cependant atténuer cet inconvénient en restant toujours étroitement liés à la mère-patrie, en la venant souvent visiter, en la faisant visiter à leurs enfants, et en gardant avec elle des relations d'intérêts de plus en plus suivies. Et le gouvernement hellénique doit lui-même favoriser ces relations en développant les moyens de production de la Grèce, et en assurant, par une politique sage et prudente, la sécurité des capitaux étrangers qui viennent s'employer dans le pays.

Mais il y aurait un moyen très pratique d'améliorer rapidement la situation économique et financière : ce moyen, je l'ai déjà indiqué il y a deux ans dans mon étude sur la Grèce actuelle, (1) et je vous demande la permission, pour finir ma conférence, de revenir sur cette question que je considère comme une des plus importantes pour la Grèce au point de vue économique et moral, et que les colonies hellènes d'Alexandrie, du Caire et de Khartoum — devant lesquelles je l'ai récemment exposée — ont accueillie avec une faveur marquée.

Vous savez que depuis un demi-siècle, et pour des raisons que tout le monde connaît, la fortune publique s'accroît en Europe et en Amérique avec une rapidité extraordinaire. Cet accroissement, qui favorise surtout les classes moyennes, ajouté au développement de plus en plus rapide des moyens de communication et à la connaissance de plus en plus parfaite de ce qui se passe au dehors, a provoqué, dans tous les pays du monde civilisé, un goût des voyages qui se généralise de jour en jour.

Il y a une cinquantaine d'années, il n'y avait guère, chaque année, que quelques milliers d'individus qui osaient affronter les risques d'un voyage à l'étranger, et qui avaient les moyens de l'effectuer dans de bonnes conditions matérielles .. Aujourd'hui, ces voyageurs se comptent par centaines de mille et, dans quelques années, ils se compteront par millions.

Ces voyageurs riches, habitués chez eux à une vie confortable, vont à l'étranger pour se distraire et pour s'instruire en même temps. Ils commencent d'abord par les pays les plus rapprochés de leur lieu d'origine ; puis, ayant été satisfaits d'un premier voyage, ils veulent voir d'autres contrées et vont plus loin.

Leurs récits, leurs descriptions, incitent leurs parents et leurs amis à imiter leur exemple, et alors que, jadis, les voyages d'agrément en pays étrangers étaient de rares exceptions, ces déplacements ont aujourd'hui une tendance à devenir une règle commune à tous les gens riches.

Déjà, plusieurs nations de l'Europe ont mis à profit cette tendance pour organiser cette industrie toute nouvelle, qu'on peut désigner sous le nom d'*industrie des étrangers*. La France l'exerce sur une vaste échelle, et, avec elle, la Suisse, l'Italie, le Tyrol autrichien, etc.

On a calculé que les voyageurs étrangers laissaient chaque année plus de 2 milliards de francs sur le territoire français ; que, sans l'exploitation de ses glaciers et de ses montagnes, c'est-à-dire sans les touristes qui viennent lui apporter 200 à 250 millions de francs par an, la Suisse serait un des pays les plus pauvres de l'Europe ; et que grâce aux dépenses annuelles que ces mêmes voyageurs effectuent en Italie, et qui ne sont peut-être pas inférieures à 600 millions de francs, ce pays a pu rétablir son équilibre financier et se libérer peu à peu de la majeure partie de sa dette extérieure.

Enfin, un exemple plus récent mérite encore d'être cité : depuis une dizaine d'années, les Anglais se sont mis à exploiter les Pyramides, les cataractes du Nil et les quelques ruines de l'antiquité égyptienne. En 1904, on a compté plus de 20.000 touristes en Egypte, et on peut, sans crainte d'erreur, attribuer l'extraordinaire prospérité qui se manifeste aujourd'hui au Caire et à Alexandrie, à l'affluence toujours croissante des visiteurs étrangers.

Mais, s'il existe dans l'univers un pays susceptible d'attirer et de retenir ces visiteurs, c'est assurément la Grèce ; et pourtant, sauf les professionnels de l'archéologie, la Grèce n'est guère plus visitée aujourd'hui que la Serbie et la Bulgarie, et, tout en faisant une exception pour Athènes et le Pirée, on peut affirmer que le Péloponnèse, l'Attique, la Phocide, la Béotie, l'Eubée, l'Acarnanie, l'Etolie et la Thessalie elle-même, desservie par le chemin de fer, sont aujourd'hui des contrées aussi complètement inconnues qu'à l'époque de Chateaubriand et d'Edmond About. Et, cependant, il n'y a pas d'homme au monde, si peu instruit qu'il soit, qui ne rêve de fouler le sol de la Grèce, le berceau de la civilisation, l'antique foyer des lumières, la patrie des grands hommes de l'antiquité, et qui ne désire admirer, au moins une fois, les magnifiques, les incomparables monuments de sa grandeur passée.

Pourquoi cette différence entre le rêve et la réalité? Parce que la Grèce est isolée comme une île lointaine, parce qu'en dehors de sa capitale et de ses environs immédiats, la vie y est pénible et les communications souvent difficiles.

Dans ce beau pays au ciel d'azur on ne rencontre donc que des archéologues et des commis-voyageurs, Les archéologues ont évidemment rendu d'immenses services à la Grèce en la tirant du sépulcre dans lequel la chute de ses dieux et la domination ottomane l'avaient plongée, en exhumant ses temples, ses statues, en écrivant son histoire mieux que ne l'avaient fait ses premiers historiens ; mais les archéologues se nourissent de pierres et d'inscriptions, et s'ils ont été capables de ressusciter la Grèce antique, ils sont hors d'état de faire vivre la Grèce moderne.

Or, dans deux ans, par la ligne du Pirée-Larisse à la frontière turque, la Grèce peut être reliée aux réseaux européens et Athènes se trouver à seulement 60 ou 70 heures de Paris, de Bruxelles et de Londres, à trois jours de Saint-Pétersbourg, à 50 heures de Berlin, à 45 heures de Munich, à 37 heures de Vienne, à 31 heures de Budapest.

A partir de ce moment, la Grèce cessera d'être une île lointaine et le courant des voyageurs qui enrichit et transforme les pays fortunés vers lesquels il se dirige, se tournera vers elle... mais à la condition essentielle d'améliorer ses hôtels et de rendre accessibles ses ruines, ses lieux historiques, ses sites les plus intéressants

Il faut que les touristes qui viendront en Grèce, ne se contentent pas de visiter les merveilles d'Athènes, Phalère, Le Pirée, Eleusis et de faire simplement l'ascension du Lycabète, ce qui n'est qu'une question de trois ou quatre jours! Il est nécessaire qu'ils y séjournent plusieurs semaines, qu'ils aillent non seulement à Corinthe, à Mycènes, à Tirynthe, à Nauplie, à Epidaure, à Tripolis, à Sparte et à Olympie, mais aussi à Calavryta, à Mantinée, à Thèbes, à Chalcis ; qu'ils visitent l'Eubée, Livadia, Delphes, les Thermopyles ; qu'ils fassent l'ascension du Parnasse, qu'ils sillonnent le golfe de Lépante comme on sillonne le lac de Genève ; qu'ils se rendent en Thessalie, qu'ils aillent saluer le Pélion et l'Ossa, qu'ils gravissent les flancs sacrés de l'Olympe et qu'ils rapportent d'un court séjour aux Météores un souvenir ineffaçable. Mais, pour cela, il est indispensable de créer des moyens de communication rapides et de bâtir des hôtels sinon luxueux, du moins propres et suffisamment confortables ; d'assurer, en un mot, une existence facile et agréable à des gens qui ont l'habitude du bien-être et qui reviendront volontiers en Grèce, en y amenant d'autres visiteurs, si, au point de vue matériel, ils n'y ont pas trop souffert.

La question des communications intérieures et celle du gîte sont les deux questions capitales. Car aujourd'hui, Athènes (et ses environs) Mycènes et Olympie, sont les seuls endroits que l'étranger est à même de visiter commodément : les autres lieux célèbres de la Grèce étant encore des fruits défendus.

Par exemple pour visiter Delphes, dont les fouilles sont une des gloires de l'Ecole française d'Athènes, et qui n'est qu'à 125 kilomètres de la capitale à vol d'oiseau, il faut au moins quatre jours, et aucun service régulier n'est organisé. Tandis qu'on peut visiter Olympie, qui est à 342 kilomètres, en 48 heures ; et le nombre des voyageurs allant à Olympie augmente de jour en jour, parce qu'il y existe déjà deux bons hôtels et que, dans deux ou trois ans d'ici, il y en aura cinq ou six.

Cette entreprise nationale doit être l'œuvre de l'initiative privée, et pour lui trouver une solution heureuse l'Etat n'aura besoin ni de contracter d'emprunts onéreux, ni d'augmenter les impôts qui pèsent sur les contribuables grecs.

Un comité d'initiative qui se constituerait à Athènes et qui réunirait les représentants autorisés des Sociétés de crédit helléniques, des Compagnies de chemins de fer et de navigation, des Chambres de commerce, etc., pourrait rapidement arrêter les bases d'un programme d'organisation dans le genre de ceux que les syndicats d'initiative suisses, savoyards et dauphinois ont élaborés pour leurs régions respectives : et, en deux ou trois années, l'importante question de l'aménagement de la Grèce, en vue des touristes étrangers — qui est une question économique de premier ordre — se trouverait heureusement solutionnée.

Alors des riches visiteurs, dont le nombre augmentera d'année en année, arriveront en Grèce de tous les pays de l'Europe et de l'Amérique, et avec eux des millions et des millions se répandront par mille canaux dans l'intérieur du pays : Sociétés de crédit, de transport, hôteliers, commerçants, industriels, cochers, bateliers, guides, etc.

Alors, les recettes publiques augmenteront progressivement, et alors, enfin, le malaise écono-

(1) *La Grèce actuelle au point de vue économique et financier*, Par s, 1905, Ed. de l' « Economiste Européen ».

mique et financier, qui pèse si lourdement sur les destinées de l'hellénisme, se résoudra tout naturellement, car l'Hellade intérieure devenant riche et puissante par ses propres moyens, s'affranchira et se relèvera de la guerre de 1897 comme s'est affranchie et relevée la France après ses désastres en 1870-1871.

Mais le problème dont j'envisage ici les éléments n'est pas seulement un problème matériel, comme on pourrait le supposer. Il a une haute portée morale, non seulement parce que sa solution apportera plus de bien-être aux classes laborieuses de la Grèce — et qu'elle contribuera ainsi à retenir sur le sol de la patrie une partie plus ou moins grande de l'émigration qui dépeuple ses campagnes — mais aussi parce que tous les étrangers qui visiteront annuellement ces admirables pays, et dont le cœur battra devant les chefs-d'œuvre de l'antiquité, dont l'âme s'élèvera à l'aspect de ses horizons idéalement beaux, deviendront des amis résolus de la Grèce, des propagateurs ardents des droits de l'hellénisme... et l'Hellade intérieure devenant cette fois « la plus grande Hellade », n'aura plus rien à craindre de ses ennemis. (*Applaudissements.*)

En résumé : la Grèce actuelle, malgré son récent développement économique, malgré les riches et brillantes colonies qu'elle a su créer en Turquie, en Syrie, dans toute l'Asie-Mineure, en Egypte, au Soudan et dans les principales villes du monde, est encore une nation faible, impuissante au point de vue politique et incertaine de son avenir, parce qu'elle est géographiquement incomplète et mal équilibrée.

Il en sera ainsi tant qu'elle n'aura pas ses frontières naturelles, et nous ferons tous nos efforts pour que l'Europe finisse par comprendre l'erreur commise en 1832 et pour qu'elle achève la réparation commencée en 1863, réparation qui s'est poursuivie en 1881 par la restitution de la Thessalie, et en 1906 par la reconnaissance du principe de la souveraineté hellénique sur la Crète.

Alors, nous aurons une Grèce telle qu'elle doit être, c'est-à-dire une nation forte, prospère, maîtresse de ses destinées, dont l'action politique servira la cause de l'humanité et de la civilisation en Orient. Nous voulons qu'elle conserve dans la presqu'île balkanique la place que son histoire, sa langue et ses mœurs lui assignent... Mais nous lui demandons, en retour, de garder à son action un caractère pacifique et d'être respectueuse des droits des autres peuples, parce que nous savons que sa cause est excellente et que l'heure de la justice pleine et entière finira par sonner pour elle. (*Vifs applaudissements.*)

M. Homolle remercie chaleureusement M. Théry pour sa remarquable conférence. « Je suis sûr ajoute-t-il, qu'il ne m'en « voudra pas de rappeler qu'il y a déjà « longtemps, l'idée qu'il vient de déve- « lopper était celle que soutenait M. Tri- « coupis ; il ne sera pas fâcheux pour lui, « j'en suis sûr, de se rencontrer avec cet « homme qui a été un des plus grands cœurs « et un des plus grands esprits de la « Grèce » (*Applaudissements prolongés*).

La réorganisation de l'armée hellénique

La réorganisation de l'armée hellénique et son armement étaient à l'ordre du jour depuis 1900. Divers projets de loi sur le recrutement furent successivement présentés au Parlement, durant quatre ans, sans avoir pu aboutir. Seul le projet élaboré par le général Smolenski, ministre de la Guerre du cabinet Théotokis, fut enfin voté le 7 juin 1904. Suivant les calculs de ses auteurs, confirmés par l'expérience, cette loi devra assurer à la Grèce, en temps de guerre, une armée active de plus de 100.000 hommes bien exercés, bien armés et parfaitement équipés, pouvant être mobilisée en quelques jours.

La mise à exécution de cette loi devait nécessairement entraîner de nouvelles dépenses, auxquelles les ressources ordinaires du budget de l'Etat ne pouvaient suffire. Le ministère Théotokis, sur la proposition de M. A. Simopoulo, ministre des Finances, obtint du Parlement en 1904, la création d'une caisse spéciale jouissant des revenus propres prévus par cette loi, et appelée *caisse de la défense nationale*, qui devra désormais pourvoir aux dépenses extraordinaires de l'armée de terre, comme la *caisse de la flotte nationale*, créée en 1901, sous le ministère Théotokis, alimente le budget extraordinaire de la marine de guerre.

Tout Hellène âgé de 21 ans, reconnu propre au service militaire, fait partie successivement : de l'armée active pendant deux ans, de la réserve de l'armée active pendant dix ans, de l'armée territoriale pendant huit ans et de la réserve de cette armée pendant dix ans. Le service militaire est divisé par classes suivant les régistres de l'état-civil et d'autres régistres spécialement créés par la loi pour faciliter la formation de chaque classe.

Les dispenses, assez nombreuses dans les précédentes lois, ont été réduites à un très petit nombre. Une catégorie de jeunes gens qui en bénéficiaient autrefois, forment aujourd'hui la catégorie des *disponibles* qui, tout en étant provisoirement dispensés du service dans l'armée active, restent néanmoins à la disposition du ministre de la Guerre qui peut les appeler sous les drapeaux soit pour des exercices périodiques, soit pour combler les vides produits dans les camps des hommes de leur classe. En cas de guerre, tous les disponibles sont affectés à divers régiments d'infanterie de l'armée active.

Cette loi, mise en vigueur en 1905, dépassa toutes les prévisions de ses auteurs qui se sont trouvés en présence d'un contingent sur lequel ils étaient loin de compter. Maintenir ces hommes sous les drapeaux, c'eût été dispendieux à la fois et inutile. Aussi, le ministre de la Guerre, usant de la faculté accordée par la loi, renvoya à leurs foyers tous les disponibles et un certain nombre des autres, après un service de six mois. Le ministère prit ensuite certaines mesures, approuvées par le Parlement, pour restreindre jusqu'à l'année 1908 l'application pleine et entière de la loi sur le recrutement, afin de réaliser, dans l'intervalle, des économies devant être utilisées plus tard ; de compléter les ressources de la caisse de la défense nationale, de pourvoir à l'achat de fusils et de munitions, de faire construire de nouvelles casernes et de préparer les cadres.

Les dépenses prévues pour assurer l'exécution de ce plan se monteront à 47 millions de drachmes couvertes en partie par l'emprunt de 20 millions gagé sur les revenus de la Caisse de la défense (1), en partie par le surplus des exercices de cette Caisse et les économies réalisées sur le budget du ministère de la Guerre. 12 millions de drachmes ont été affectés à l'achat de 107.000 fusils Mannlicher-Lenauer et de 5 millions de cartouches qui seront sous peu livrées au gouvernement ; 10 millions de drachmes ont été prévus pour les nouveaux canons et obus dont la commande sera faite en avril, après concours entre les maisons françaises, anglaises et allemandes ; le surplus servira à l'achat de bêtes, de matériel divers, d'habillement, etc.

Pendant les grandes manœuvres qui auront lieu tous les ans, il se trouvera sous les drapeaux plus de 60.000 hommes.

En ce qui concerne la marine, grâce aux ressources de la Caisse de la flotte nationale, le gouvernement hellénique a commandé huit contre-torpilleurs de 320 tonnes, dont quatre ont été déjà livrés. La transformation et le nouvel armement des trois cuirassés construits en France, il y a quelques années, est actuellement à l'étude. M. le ministre de la Marine de France ayant bien voulu, sur la demande du gouvernement hellénique, nommer une Commission d'officiers de la marine française, afin d'étudier la question et d'établir le devis des dépenses que pourraient entraîner les modifications et les armements projetés.

Le legs de 6 millions fait à la Caisse de la flotte par le patriote Georges Avérof, sera affecté à la construction d'un croiseur.

Les nouveaux revenus dont sera dotée bientôt la Caisse de la flotte permetteront au gouvernement de compléter les unités et d'en augmenter l'armement.

La création des deux Caisses militaires dont nous venons de constater l'utilité, fait honneur aux ministres qui en ont conçu l'idée et au Parlement qui en a voté l'institution. Les garanties qui entourent l'administration de ces Caisses inspirent une confiance absolue aux Hellènes qui s'efforcent d'en augmenter les ressources. Tous les ans on voit de modestes citoyens, sans héritiers directs, instituer l'une ou l'autre des Caisses comme leur légataire universel ; les dons et les legs affluent de tous côtés et l'on voit des collégiens se cotiser périodiquement pour envoyer au ministre des Finances le produit de leur souscription à la flotte ou à l'armée de leur patrie. La loterie de la flotte nationale qui procure à la flotte de 950.000 à 1.200.000 de drachmes par an, permet au plus humble des Hellènes de contribuer dans la mesure de ses forces au développement de la marine de sa patrie.

Très souvent ceux qui sont favorisés par la fortune considèrent comme un devoir d'abandonner la totalité on partie de leur lot à cette caisse. Le gouvernement ottoman, ému par l'empressement des Hellènes de Turquie d'acheter des billets de cette loterie, en interdit la vente sur le territoire ottoman et punit sévèrement ceux qui osent enfreindre cette défense. Une société panhellénique est fondée en Egypte, se proposant uniquement de recueillir annuellement des souscriptions pour les deux caisses militaires. C'est un impôt qu'acquittent volontairement les 150.000 Hellènes établis en Egypte, désireux de voir un jour forte et puissante la mère-patrie.

Depuis leur création, les revenus des deux caisses augmentent progressivement. Ainsi les recettes de la caisse de la défense nationale ont atteint de 1904 à la fin de 1906, le chiffre de

8.986.788 francs
et de 4.179.571 drachmes.

(1) Voir l'*Hellénisme* 1er janvier 1907.

Les revenus prévus pour l'année courante sont de

420.000 francs
et de 9.741.220 drachmes.

Les recettes de la caisse de la flotte nationale, du 1er janvier au 31 décembre 1906, ont été de

5.581.410 francs
et de 16.337.660 drachmes,

sans compter le legs Avérof de
6 millions de francs.

Et les recettes prévues pour l'année 1907 sont de

4.912.500 drachmes.

Il en résulte que les deux caisses, l'une créée en 1904 et l'autre en 1901, ont procuré, en dehors du budget de l'Etat, à l'armée de terre et de mer, à titre de ressources extraordinaires, un total d'environ 56 millions de francs, presque la moitié du budget hellénique : ce qui prouve la clairvoyance des gouvernants et le patriotisme des Hellènes décidés à défendre et à revendiquer leurs droits légitimes l'arme au pied.

Gr. Triantaphyllidès.

LA

Crise sociale et la politique

EN BULGARIE

L'assassinat du président du Conseil bulgare vient d'attirer à nouveau l'attention de l'Europe entière sur ce coin de la péninsule balkanique qui est, pour ainsi dire, le centre sismographique de cette région. L'inquiétude que cet événement a soulevé ne paraît pas complètement injustifiée ; ce n'est pas seulement la gravité de l'acte, pris en lui-même, qui la rend légitime ; il est des circonstances et des pays où un assassinat même politique, ne passerait certes pas inaperçu, mais ne saurait motiver autant de craintes et d'appréhension que l'attentat dont M. Petkoff est tombé victime. Ce qui rend ce dernier événement particulièrement inquiétant, c'est qu'il n'est qu'une des manifestations de l'état de trouble profond que traverse la société bulgare, et dont les actes d'anarchie et d'arbitraire, qui éclatent périodiquement, ne sont que les indices extérieurs.

Pour bien saisir et juger sainement ce manque d'équilibre dans les esprits et dans les âmes qui influe sur les mœurs politiques de la jeune nation bulgare, de manière à inquiéter ses amis les plus sincères, il ne serait pas inutile de revenir quelques années en arrière, au milieu du siècle dernier, au moment où le peuple bulgare fut appelé à prendre conscience de lui-même par les efforts plus ou moins désintéressés de la grande puissance orthodoxe. Après avoir eu une période de force et de prospérité, la nation bulgare, au commencement du XIe siècle, avait succombé sous les coups de la puissance byzantine, puis, après un réveil éphémère, était retombée sous le joug oppressif des Ottomans....

Lorsque les ambitions moscovites ont voulu galvaniser ce corps inerte qu'était la nation bulgare, on s'est bien rendu compte en Russie qu'il fallait, avant tout, lui créer une élite et la soustraire à l'influence hellénique, jusqu'alors prépondérante. La création d'une église nationale est une des mesures adoptées dans ce but, mais le moyen le plus efficace fut la diffusion de l'instruction ; non seulement des écoles nombreuses furent ouvertes dans le pays, mais aussi nombre de jeunes Bulgares furent introduits dans les établissements scolaires de la Russie où, en même temps qu'ils recevaient les lumières de la science, ils devaient s'assimiler les sentiments et les idées de la grande nation slave, dont ils étaient appelés à devenir les apôtres et les pionniers dans les Balcans. Les visées panslavistes que la politique russe eut pour guide à la fin du siècle dernier ne se bornaient pas toutefois au territoire de la Bulgarie et de la Roumélie orientale : elles s'étendaient sur toutes ces populations mêlées, à caractère ethnique indéterminé, qu'on rencontre surtout dans le Nord de la Macédoine, elles atteignirent même la mer Egée ainsi qu'en fait foi le traité de San Stéfano, marquant le point culminant de la politique panslaviste. Dans toute cette aire de la grande Bulgarie, rien ne fut épargné pour arriver à la formation d'un élite slave ; si ces efforts n'ont été rien moins que fructueux en Macédoine, ils ont été couronnés de succès dans la Bulgarie actuelle : une nation slave était née désireuse de vivre, ayant pleine conscience d'elle-même, douée d'une élite pensant et agissant d'une manière nationale. Les résultats obtenus, si remarquables fussent-ils, ne sont pas entièrement exempts des défauts que la hâte avec laquelle ils avaient été obtenus, rendait inévitables. On était bien parvenu à créer une élite intellectuelle, mais basée uniquement sur l'instruction, le plus souvent une demi-instruction. Cette élite, manquant de principes moraux, seuls capables de former des caractères, ne présentait pas ces éléments de stabilité et de solidité qu'une longue éducation et des traditions séculaires assurent à d'autres peuples ; malgré l'intelligence remarquable de quelques-uns de ceux qui la composent, elle est sujette à des retours de sauvagerie ancestrale, éclatant de temps à autre en explosions sanglantes de cruauté et d'arbitraire. D'autre part, les éducateurs du peuple bulgare, allant au plus pressé, et désireux surtout de développer ses capacités intellectuelles ont plus ou moins négligé, jusqu'en ces derniers temps, tout au moins, la diffusion des connaissances pratiques aptes à amener une amélioration de sa situation matarielle.

Après la constitution de la Bulgarie autonome, la jeunesse bulgare ayant goûté aux fruits de la science occidentale, en Russie d'abord et plus tard aux universités d'Occident, retourne plus instruite mais non plus riche dans son pays, qu'elle retrouve aussi pauvre que par le passé.

L'agriculture et l'élevage, les deux principales sources de la richesse nationale, sont restés quasiment stationnaires et l'exode continu des agriculteurs turcs, fatigués des vexations qu'ils ont journellement à subir, n'est pas fait pour améliorer la situation ; l'industrie, en dehors de la transformation immédiate des produits agricoles, manque des conditions fondamentales pour son développement ; là même où il en existe quelques vestiges légués par le passé, comme les fabriques de tissus à Sliven, elle est condamnée à dépérir, minée par la concurrence du dehors. Le commerce est tout entier aux mains des populations non slaves, et l'émigration des Grecs, à la suite des derniers événements, ne profitera qu'aux Israélites qui déjà leur disputaient la suprématie commerciale. Dans ces conditions, les jeunes Bulgares, revenus de Moscou, de Leipzig ou de Lausanne, manquant de capitaux, sans éducation pratique, ne trouvent devant eux d'autre voie vers les honneurs ou la fortune, ou simplement d'autres moyens d'existence, que les carrières dites libérales ou les fonctions publiques ; ils se font tous avocats, médecins, ou fonctionnaires, quand ils ne cumulent pas deux de ces qualités à la fois ; dans une petite ville de la Roumélie Orientale, comptant à peine 10.000 habitants, on trouve, nous dit-on, 4 médecins fonctionnaires, dont un de la municipalité, un du district, le directeur de l'hôpital et le médecin de la santé, sans compter les médecins militaires, les médecins civils, ni celui que le service ottoman des quarantaines entretient à grands frais, comme symbole de la souveraineté du sultan sur son ancienne province.

Malgré le développement exorbitant du fonctionnarisme, les contingents de jeunes gens diplômés déversés par les Universités étrangères, et depuis quelques années par l'Université de Sofia, dépassent de beaucoup les besoins de la société et de la machine gouvernementale ; les candidats malheureux, les avocats sans cause, les médecins sans malades se jettent dans les luttes ardentes de la politique ; pour réussir dans leurs intrigues, ils exploitent les espoirs éveillés au sein de la nation par les projets panslavistes, que le démenti infligé par les événements à des projets grandioses n'a pas suffi à briser. Excités par les ambitions des politiciens, ces espoirs dégénèrent en une folie des grandeurs patriotique qui entraîne les gouvernements eux-mêmes à une politique de plus en plus aventureuse ; les horreurs de la soi-disant insurrection macédonienne ont été le triste résultat de cet entraînement.

D'autre part, cette politique subversive au dehors, nécessite à l'intérieur des sacrifices tels que seule une rigueur implacable allant jusqu'à l'arbitraire le plus tyrannique peut imposer au pays ; et l'on y a vu, sous la main de fer de ce barbare supérieur que fut Stambouloff, surgir une dictature qui, après avoir vécu dans le sang, périt dans le sang. Après de nombreux attentats avortés dont les auteurs périrent dans des supplices atroces, après avoir vu deux de ces partisans et collaborateurs les plus éminents, Veltcheff et Voulkovitch, tomber sous les coups des assassins, le dictateur bulgare fut tué de la manière tragique que l'on sait, en 1895. Mais la tyrannie ne disparut point avec le tyran ; à diverses reprises, depuis lors, tant dans la conduite de leurs affaires intérieures que dans la poursuite de leurs rêves patriotiques, les Bulgares ont montré que la mince couche de civilisation qui les recouvre n'est pas suffisante pour modifier les manières de penser et de sentir que de longs siècles de barbarie leur ont léguées. La politique d'ambition insatiable dans laquelle se sont lancés les gouvernants de la principauté a eu, d'autre part, pour conséquence d'aggraver les charges qui pèsent sur les populations ; le budget s'est élevé pour 1906 à 120 millions de francs. C'est là une charge considérable pour un pays qui, malgré sa fertilité, est encore un pays pauvre ; en effet, l'agriculture, à laquelle la Bulgarie demande toutes ses ressources, y est pratiquée d'une façon toute primitive et ne consiste que dans la production des céréales ; or, l'on sait que cette production,

même là où la culture est le plus perfectionnée, est soumise à de nombreux aléas, à des causes de dépréciation variées ; à plus forte raison en est-il ainsi là où les procédés employés sont rudimentaires, où l'organisation des transports et des échanges est encore défectueuse; une mauvaise récolte est une calamité en Bulgarie et lorsqu'une série de mauvaises années se produit comme celle de 1896-1901, c'est la ruine sans phrases et la misère noire, la production des céréales étant l'unique facteur de la vie économique en Bulgarie et aucune autre source de richesse ne venant balancer les écarts qu'elle présente et donner plus de stabilité aux finances tant privées que publiques. Il serait possible de modifier cet état de choses en améliorant les procédés agricoles, en introduisant de nouvelles cultures, en aidant au développement de toutes les ressources du pays; on pourrait y arriver en employant d'une manière utile le produit des impôts; mais les effets de la politique ambitieuse suivie par le gouvernement se font voir dans un accroissement disproportionné des dépenses militaires qui absorbent le tiers du budget; si l'on y ajoute les sommes nécessitées par le service de la dette, on arrive à un total de 60 millions; on voit qu'il ne reste que 60 millions pour les dépenses d'administration et avec la pléthore des fonctionnaires qu'on trouve en Bulgarie il est peu probable que les dépenses vraiment utiles y trouvent leur part.

Tandis que la richesse publique reste stationnaire ou même décroît par suite des persécutions qui forcent à l'exil des populations non slaves, qui sont parmi les plus laborieuses de la principauté, les impôts s'accroissent de plus en plus et pèsent de jour en jour plus lourdement sur l'unique richesse du pays, sur la terre; le paysan, le petit propriétaire dont la situation devient tous les jours plus obérée commencent à prêter l'oreille aux politiciens de la classe intellectuelle dont l'état d'esprit nous est indiqué par les derniers incidents que la jeunesse universitaire a provoqués à Sofia et qui ont abouti à la fermeture de l'Université bulgare. Les prédications sur la nécessité d'un bouleversement radical de l'ordre social trouvent le terrain préparé par la misère et nous pouvons assister à ce spectacle assez inattendu d'un pays entièrement agricole, où la grande industrie est inconnue et qui pourtant est remué par un courant socialiste assez intense. On compte déjà des députés socialistes nombreux dans le Sobranié et un Congrès socialiste s'est réuni en automne à Sofia pour formuler les revendications des prolétaires. Il est vrai que ce mouvement n'est socialiste que de nom ; la plupart de ces promoteurs n'ont qu'une notion très vague de la portée de leurs théories; ils se contentent en général, et cela suffit à leurs électeurs, de prêcher le dépouillement des riches, d'ailleurs peu nombreux en Bulgarie, et le partage de leurs biens entre les indigents. Ces meneurs pourraient avec plus de justice être rangés parmi les agitateurs anarchistes, coudoyant ceux qui, le revolver au poing, ou la bombe en main, assouvissent leurs haines personnelles ou sociales, ou bien noient dans le sang les querelles de parti.

Une assimilation hâtive et souvent incomplète ou mal comprise des idées modernes, exerçant une influence perturbatrice sur l'organisation sociale et économique du pays, produit ces conflits incessants dans lesquels sont aux prises l'anarchie et l'arbitraire, ces agitations qui ramènent à la surface le vieux fonds de sauvagerie ancestrale et donnent tant de sujets d'inquiétude à l'Europe civilisée. Il est malheureusement à craindre qu'un long temps ne s'écoule avant que l'amélioration des conditions de la vie sociale en Bulgarie vienne mettre un terme aux troubles chroniques, dont celle-ci est la première à souffrir, mais qui constituent un danger constant pour toutes les nations voisines.

S. S.

UN LIVRE AUTRICHIEN

« Autriche-Hongrie et Italie » (1)

L'ouvrage que sous ce titre M. Léopold de Glumecky, fils de l'ancien ministre autrichien, a récemment publié, est une réponse à *Verso la guerra* de M. Pellegrini, l'ardent défenseur de l'impérialisme italien en Turquie d'Europe. M. Pellegrini ayant découvert que les intérêts et les droits de l'Italie l'engageaient à s'étendre non seulement en Albanie, mais encore en Epire, voire même en Macédoine, jusques et y compris le district de Monastir, a écrit tout un livre pour prouver le bien fondé de sa thèse, pour établir aussi que, les Grecs constituant un sérieux obstacle à la réalisation d'un tel projet, il faudrait que l'Italie prît fait et cause pour les Bulgares et les Roumains.

M. de Glumecky combat énergiquement les vues de l'impérialisme italien. L'Autriche, dit-il, doit barrer la route à l'Italie et l'empêcher de conquérir une position prépondérante dans l'ouest balkanique. Et pour faire contrepoids à la politique bulgarophile qu'on tâche d'accréditer à Rome, M. de Glumecky préconise l'accord austro-grec. Il nous a paru intéressant de donner de certains passages de son ouvrage une analyse plus complète que celle, trop succincte, qui a paru dans l'*Hellénisme* du 1er décembre dernier.

M. de Glumecky commence par rappeler les circonstances qui ont précédé, amené et saisi la création de l'Exarchat bulgare, institué grâce à l'appui de la diplomatie russe, et qui fut, dit-il, un véritable fléau pour les populations macédoniennes.

C'est par et pour le schisme que les Bulgares inaugurèrent ce système de terrorisme où ils voient un moyen de s'attirer de gré ou de force le plus d'adeptes possible. Par le traité de San-Stefano, la Russie poursuivait le plan de morcellement de la Turquie d'Europe, uniquement en faveur du panslavisme. Quoique le traité de Berlin soit bientôt venu détruire ce beau rêve, la Bulgarie n'a en rien réduit ses prétentions sur la Macédoine, prétentions qu'elle chercha en outre à baser sur des droits historiques. Parce qu'en l'an 900 le Bulgare Siméon régna pendant une vingtaine d'années sur la Macédoine, la Macédoine devrait encore dix siècles plus tard revenir de droit à la Bulgarie ! Les conquêtes des Bulgares en cette province ne furent toujours qu'éphémères jusqu'à leur assujettissement définitif et complet par les Turcs, au XIVe siècle. Cinq siècles s'écoulèrent depuis lors sans que jamais l'idée leur fût venue de s'insurger contre ce joug. Il a fallu que la guerre de l'indépendance grecque survînt pour réveiller la conscience nationale des chrétiens des Balkans. Dès lors la Russie fut en tout et partout l'ange gardien, le *deus ex machina* de ses frères slaves. Ignatief fut le véritable créateur de l'Exarchat et de l'indépendance bulgare. Selon que la Bulgarie se montrait plus ou moins docile vis-à-vis de sa puissante protectrice, celle-ci lui témoignait sa sympathie ou son mécontentement, reportant sur la Serbie les faveurs qu'elle prodiguait à la Bulgarie aussitôt que celle-ci faisait mine de vouloir s'émanciper de sa tutelle. En revanche, au dire de Mouravieff lui-même, lorsque, vers la fin de 1897, la Serbie se fût visiblement rapprochée de l'Autriche, la Russie se vengea de cette infidélité en refusant au petit royaume son appui en Macédoine et en aidant la Bulgarie à acquérir de nouveaux sièges épiscopaux dans cette province. Mais bientôt, le zèle panbulgare ayant entraîné ses adeptes à des actes trop compromettants en Macédoine, le gouvernement russe dut à nouveau y mettre un frein. Les notes du 6 janvier 1899 et de février 1903 témoignent clairement du désir de la Russie que rien dans les Balkans ne fût changé au *statu quo*.

La diplomatie russe insiste sur le fait que les agissements des Bulgares en Macédoine ne pouvaient que porter préjudice aux aspirations légitimes des autres nationalités balkaniques coreligionnaires de la Russie. Celle-ci, toutefois, tenait à sauvegarder indistinctement leurs intérêts qui lui étaient aussi chers que ceux des Bulgares. « Tandis que la Russie officielle désap-
« prouvait plutôt la politique arbitraire de la Bul-
« garie, les comités panslavistes et, les sociétés
« de bienfaisance poursuivaient de leur côté et
« en secret leur œuvre de propagande. La main
« invisible qui semait en Macédoine des mil-
« liers de roubles, qui suspendait presque dans
« chaque cabane l'image du tsar, continuait à
« prêter main-forte aux agitations bulgares.
« Même des personnages officiels payèrent de
« leur personne. C'est ainsi que la femme du
« ministre de Russie à Sofia, Mme Bachmetieff,
« se rendit à la frontière turco-bulgare vers la fin
« de décembre 1902 pour distribuer aux réfugiés
« — *lisez* : agitateurs — bulgaro-macédoniens
« rassemblés aux environs du monastère de
« Rilo, des secours au nom de la Société de
« bienfaisance panslaviste. »

Dans son livre *Impressioni di Macedonia*, paru en mars 1904, Francesco Guicciardini raconte comment les fonctionnaires russes en Macédoine exigent des autorités turques la libération de comitadjis bulgares gravement compromis qui, une fois hors de prison, n'ont rien de plus pressé à faire que de reprendre leur ancien métier. Non contents de cela, ils excitent la population slavophone et, par de fausses promesses et de fausses espérances, ils l'encouragent à la résistance. « On pourrait croire
« à un double jeu de la Russie : d'un côté, une
« politique toute d'apparence, visant à faire
« croire à l'Europe qu'elle désire le maintien
« du *statu quo* dans les Balkans, tandis que de
« l'autre côté elle attise constamment la révo-
« lution en Macédoine, afin de désagréger l'em-
« pire ottoman. »

L'auteur continue en faisant en quelques mots l'historique de la manière de procéder de la propagande bulgare. Au début, dit-il, on pouvait s'y intéresser et même y aider. Les Bulgares profitèrent largement des privilèges que la Turquie avait accordés indistinctement à tous les chrétiens de l'empire, en fondant des écoles sans nombre, dont le but principal était de bulgariser les autres Slaves et les Grecs de Macédoine. « Les écoles de tout degré inon-

(1) *Œsterreich-Ungarn und Italien*, Leopold Freicher von Glumecky, Wien.

» dent la Macédoine d'un prolétariat intellec-
« tuel qui, ne pouvant trouver d'emploi dans
« son pays, se déverse dans la Principauté. Ce
« sont ces Macédoniens artificiellement bulga-
« risés, que dans leurs discours officiels les
« Bulgares appellent « les réfugiés macédo-
« niens », qui ont été forcés de quitter le pays
« disent-ils, à cause des atrocités commises
« contre eux par les Turcs et les Grecs! Et le
« gouvernement bulgare veut faire accroire que
« c'est malgré lui et par un sentiment pure-
« ment philanthropique qu'il héberge ces émi-
« grés créés et attirés par lui. Tous les minis-
« tères bulgares grouillent de ces Macédo-
« niens. Dès lors le gouvernement bulgare n'a
« pas à craindre de voir exécutés réellement
« ses ukases donnés *ad usum Europæ* pour
« feindre d'empêcher des actes de violence
« contre les Grecs; le sang grec n'en coule
« pas moins à flots... les Macédoniens bulga-
« risés qui servent soit dans l'armée, soit dans
« l'administration, sont persuadés qu'il n'en
« coulera jamais assez...

« Chacun sait que les écoles bulgares en
« Macédoine sont des lieux de réunion dans
« lesquelles le « maître d'école » joue le rôle
« d'agitateur politique. Au premier appel du
« Comité, il quittera l'école pour rejoindre les
« bandes. Les prêtres et les maîtres d'école
« constituent le noyau de cette « organisation
« intérieure » qui est l'arme la plus efficace du
« bulgarisme dans sa lutte pour la conquête de
« la Macédoine.

« A cette propagande par les écoles, vient
« s'ajouter une lutte acharnée pour obtenir de
« nouveaux bérats en faveur d'évêques bul-
« gares. Les sièges épiscopaux d'Okhrida, de
« Monastir, d'Uskub, de Vélessa, de Stroum-
« nitza, de Nevrokop, et de Dibra sont les
« foyers de la plus vive propagande. Un mil-
« lier de prêtres bulgares! Ce ne sont que des
« agitateurs payés pour détacher du patriarchat
« les populations grecques et pour les conver-
« tir à l'exarchat (1).

« Mais bientôt vint le moment où l'agitation
« pacifique commença à perdre de son effet.
« On avait déjà gagné tous ceux qui étaient
« accessibles aux arguments sonnants ou autres.
« Alors on inaugura un nouveau mode de con-
« version religieuse et nationale, la violence.
« Il serait oiseux de discuter si ce furent les
« bandes grecques ou les bandes bulgares qui
« les premiers commencèrent la propagande
« par le fait. Ce qui est certain, c'est qu'à pré-
« sent les Bulgares tiennent le record dans cette
« propagande par la violence.

« Plus d'écoles, plus d'églises! Des bombes
« et des balles! voici le cri de ralliement des
« disciples de Sarafoff.

« Les bandes armées, le meurtre et le pillage
« sont les moyens courants auxquels l'Organisa-
« tion intérieure a recours pour imposer la
« conversion à l'exarchat et à la nationalité
« bulgare.

« Elle a pour but d'éclaircir les rangs de ses
« adversaires et de les intimider dans leur acti-
« vité par des attentats monstrueux. Les Turcs
« même ne sont pas épargnés. Les Bulgares
« cherchent ainsi à réveiller leur fanatisme re-
« ligieux qui leur fournirait le prétexte du
« conflit tant désiré, et en même temps celui
« d'une intervention. Cette « Organisation »
« fonctionne dans les vilayets d'Andrinople, de
« Salonique, de Monastir et d'Uskub. La partie
« nord de Kossovo, c'est-à-dire la Vieille Serbie
« seule a été épargnée. C'est de Sofia et de
« Philippopoli que « l'organisation » est dirigée
« et c'est de là qu'elle reçoit, ordres, armes et
« munitions. Chacun des nombreux comités
« locaux possède son propre dépôt d'armes.

Dès la première apparition des bandes bulgares, continue M. de Glumecky, on peut constater que cette espèce de propagande était soutenue par le gouvernement de Sofia. Car d'où auraient-elles pu se procurer des fusils Mannlicher, si ce n'est des dépôts militaires du gouvernement? Alors, comme à présent, un singulier hasard faisait que les postes-frontière ne fussent jamais présents au moment où les bandes passaient en territoire turc. Il est de toute évidence que les Comités révolutionnaires (*lisez* : annexionnistes) étaient bien en cour en haut lieu. La preuve, c'est qu'après la retraite de Petrow, le général Nikolajew, qui pendant sa disponibilité faisait fonction de président du Comité central « macédonien », fut appelé au poste d'aide de camp du prince.

L'activité des bandes n'a fait que s'accroître durant les dix dernières années. Les chefs des comitadjis prouvent leur capacité par une série ininterrompue d'atrocités inouïes, de pillages, d'incendies, d'attentats à la dynamite et de meurtres.

En admettant même que la presse et le gouvernement grecs puissent être taxés d'exagération, il n'en est pas moins vrai que les atrocités commises par les Bulgares dépassent de beaucoup tout ce qu'on a pu commettre dans ce sens.

« Les atrocités turques, qui soulevèrent si
« souvent l'indignation générale de l'Europe,
« n'ont été qu'un jeu à côté de tout ce que les
« Bulgares ont fait dans les Balkans durant ces
« dernières années.

« Voici comment l'*Hellénisme* du 1er avril
« 1904 dépeint le terrorisme que les Bulgares
« exercent sur les populations grecques :

« L'anéantissement des Grecs est l'alpha et
» l'oméga du patriotisme bulgare..., etc., etc.
» (voyez ce numéro, jusqu'à la proscription de
» la langue et la confiscation des biens des
» églises, des institutions d'enseignement)

« On aurait pu dire alors que ce sont là des
« exagérations patriotiques. Mais pourrait-on
« encore le dire après les événements de l'été
« de 1906! La Bulgarie et la Roumélie Orientale
« furent alors le théâtre de persécutions sans
« précédent contre les Grecs?

« A Varna et à Philippopolis, à Burgas, à
« Rustschuk et à Sténimako, les églises grec-
« ques furent prises d'assaut par la populace
« et, leurs biens confisqués, elles furent incor-
« porées à l'Exarchat. Pareilles choses se passè-
« rent en plusieurs autres endroits et les insti-
« tutions scolaires ont subi le même sort. Les
« attentats d'Anchialos, le sac de Philippopolis,
« tout cela se passa sous les yeux et avec la
« connivence des autorités qui laissèrent toute
« liberté à la perpétration de cet acte bien pré-
« médité. Le jour ne semble pas être si éloigné
« où tous les Grecs pourront s'écrier : « Que les
» Hellènes de la Bulgarie regrettent amère-
» ment le joug turc, car les Turcs, au besoin,
» peuvent entendre raison, tandis que les Bul-
» gares — jamais! » (*Hellénisme*, 1er avril 1904.)

« Les procédés bulgares à Philippopolis et
« à Anchialos n'ont que trop bien appris à
« l'Europe ce qu'elle doit attendre d'une vic-
« toire du panbulgarisme. Et tous ceux qui, en
« Macédoine, ne se soumettent pas à l'Exar-
« chat ne savent que trop bien à quoi ils ont à
« s'attendre au cas où ils seraient annexés à la
« Bulgarie. Au cas où la Macédoine viendrait
« à être englobée dans la famélique Princi-
« pauté, les Bulgares formeraient la grande
« majorité, environ 70 o/o de la population de
« l'Etat bulgare. En Macédoine même, les Bul-
« gares, malgré leur agitation, ne constituent
« qu'une infime minorité et sont loin d'y être
« la majorité. Au jour de la réalisation du
« grand rêve bulgare, toutes les populations
« non bulgares devront se soumettre et s'unir
« contre l'ennemi commun. La Bulgarie devra
« à tout prix renverser en sa faveur toutes les
« conditions numériques de sa population.
« Quels moyens y mettra-t-on en pratique?
« La réponse à cette question nous a déjà été
« donnée par les bombes de Salonique et par
« les ruines d'Anchialos!

« *La dynamite et les balles sont les argumcnts*
« *dont se servent les bandes bulgares pour la*
« *conversion des Macédoniens; le régime qu'une*
« *grande Bulgarie garantirait aux peuples de*
« *la Macédoine, ce n'est pas la liberté dans la*
« *loi, mais la liberté hors la loi.* » Petit à petit, ces populations commencent à entrevoir que, en cas de réalisation du programme panbulgare, le bonheur qui les attend serait d'une nature problématique.

Nous donnerons dans un prochain numéro quelques autres extraits de l'ouvrage de M. de Glumecky.

H.

(1) On évalue qu'en moyenne la Bulgarie dépense annuellement en Macédoine ponr les écoles et les églises, 4 millions 1/2. D'après les rapports de l'exarchat bulgare dans les vilayets de Salonique et de Monastir on comptait en 1902 plus de 580 écoles bulgres et plus de 900 maîtres d'école.

Suisse et Grèce

La correspondance inédite du philhellène Eynard (1826-1830). — Le Téléphot Vautier-Dufour et les photographies Boissonnas.

[Notre confrère suisse M. Frank Choisy a fait le 31 mars, dans la salle du Parnasse à Athènes une conférence dont on nous envoie un compte rendu succint. En voici quelques fragments :]

La causerie que je me permettrai de lire ce soir, devait être, au préalable, une conférence sur la Grèce. Naïve pourrait sembler l'idée de vouloir, devant un public chaque jour averti, m'étendre sur un sujet archi-connu. Là n'était pas non plus le but que je me proposais d'atteindre.

Epris de la splendeur que répand autour d'elle, cette terre, aimée par nous, étrangers, à l'égal de notre patrie, et pénétré de ce fait que de par le monde — disons même : l'Europe tout court — le Pirée est trop souvent pris pour un homme, j'ai mené à bonne fin un projet caressé depuis longtemps et définitivement décidé aujourd'hui. Le projet comprendra plusieurs tournées de conférences à travers l'Europe. Ces conférences, illustrées par les magnifiques vues de Boissonnas et dépourvues de l'attirail spécifique que chacun peut trouver excellemment décrit par des archéologues éminents, s'adresseront à la masse, au public artiste, occupé autre part et qui veut bien, son labeur quotidien achevé, se distraire une heure en compagnie de la Beauté.

J'espère aussi pouvoir montrer à l'étranger que la Grèce ne mérite pas l'espèce de suspicion que l'Europe fait peser sur elle. Si vous saviez, Grecs, combien plus que vous, les amis de votre patrie souffrent d'entendre à chaque instant des paroles dans ce genre : « La Grèce a une réputation dé-
« plorable au point de vue des affaires...! » Vos journaux n'ont-ils pas inséré ces mots d'un collaborateur anglais du *Times* : « Il faut lutter de
« toutes ses forces contre l'opinion déplorable ré-
« pandue en Europe par les ennemis de la
« Grèce? »

Ces conférences m'amèneront malheureusement à quitter cette année déjà un pays que j'ai appris

à aimer davantage chaque jour, pour répandre sur ma route un peu de cette poussière grecque, destinée à rappeler, suivant le mot de M. Simmer-Maine, que « *excepté les forces aveugles de la* « *nature, rien ne se meut dans cet univers qui* « *ne soit grec par son origine* ».

Mon premier itinéraire sera le suivant : Mulhouse, Strasbourg, Luxembourg, Liège, Bruxelles, Gand, Bruges, Anvers, La Haye, Amsterdam, Copenhague, Christiana, Gôteborg, Stockholm, Upsala, Helsingfors, Londres, Paris, Neuchâtel, Lausanne, Genève, soit un total de vingt et une villes.

Fils de l'Helvétie, j'ai tenu à rappeler ce que mon pays — petit par sa superficie, mais grand par ses institutions, puisque c'est chez elle que les nations se plaisent à discuter des questions d'ordre mondial — pense de l'Hellade, et la façon dont cette sympathie s'est depuis longtemps manifestée. Cela me permettra de vous présenter d'une façon inédite, une face de la révolution grecque.

Le premier quart du dix-neuvième siècle se révèle aux amis de la Grèce, rempli de faits extraordinaires.

C'était alors que la nation asservie commençait sa régénérescence, par une renaissance commerciale et maritime, alors qu'Hydra et Spetzia, enrichis, envoyaient leurs fils en Europe, puiser à l'école de la civilisation des notions d'humanité, alors que le savant Coraïs, à Paris même, avouait que ses compatriotes « *écrasés par les malheurs* « *communs à tous les peuples asservis, et imi-* « *tant les mœurs de leurs tyrans, s'étaient frappés* « *les uns les autres avec leurs propres chaînes* », alors qu'Alexandre Ypsilantis, malgré l'échec de sa politique, rallumait l'ardeur belliqueuse de ses frères, alors que, secoués par les effets de la Révolution française, les idées se faisaient hommes avec les Canaris, les Mavrocordato, les Colocotroni et tant d'autres héros, alors enfin qu'au milieu d'un chaos indescriptible, les grandes puissances regardaient, sans vouloir et sans pouvoir l'aider, la Grèce blessée se débattre dans une situation qui paraissait sans issue!

Ces années-là ne furent pas seulement les plus glorieuses que la Grèce eût vécues depuis l'antiquité; elles forment aussi les plus éloquentes pages du vaste livre des révolutions. Qu'un peuple « civilisé » (permettez-moi le mot) se soulève et gagne sa cause, cela se conçoit, mais qu'un peuple avouant sa propre déchéance, découragé par le mauvais exemple, souvent abruti par l'ignorance, vivant absolument dans une nuit intellectuelle, qu'un peuple dans cette situation, puisse accomplir sa régénération et triomphe d'un destin implacable, voilà qui est plus que beau, qui est sublime!

Ce mouvement révolutionnaire, qui paraissait si peu intéresser l'Europe, devait finir par gagner tous les cœurs et inspirer un élan général d'enthousiasme.

A Paris, en février 1825, « la Société philanthropique pour l'assistance des Grecs », où Chateaubriand et Laffite coudoyaient La Rochefoucauld et le comte Saint-Aulaire, venait de donner la première le signal d'un mouvement sympathique et désintéressé. Ce fut alors que les initiatives privées se signalèrent, que Jean-Gabriel Eynard fit preuve d'un dévouement sans pareil pour la cause de l'Indépendance, méritant l'épithète de « médiateur » entre la Grèce et l'Europe.

[Après avoir démontré à quel titre Eynard doit être considéré comme Suisse, lui qui, en parlant de la Suisse, disait : *ma patrie !* l'orateur résume la vie si active de cet homme de bien, pour passer à la correspondance, en grande partie inédite adressée de 1826 à 1830 au philhellène genevois. En voici quelques extraits.]

Transportons-nous à Missolonghi, en avril 1826. On se souviendra toujours des épisodes sanglants qui marquèrent la perte de cette ville, les sorties désespérées, conduites par Botsaris, Tsavella, Makris. Le nombre d'hommes, de femmes et d'enfants qui furent massacrés pendant ces retraites, se chiffre par milliers!

Zante, le 25 juin (1826).

..... Hier, l'amiral anglais remit une épée au jeune Bozzaris (enfant de dix ans). Le comte de la Borde lui donna trois livres français et grecs. Ce matin, j'ai été voir Mme Bozzaris et embrasser son fils, ce digne rejeton d'un héros. Elle est logée chez le comte Roma. Elle vit au milieu des restes des familles des Missolonghi. Elle me dit, en fondant en larmes : « Dix-huit cents hommes se sont « sauvés ainsi que quelques femmes et enfants; « mais à quoi leur sert de s'être soustraits au fer, « s'ils doivent périr de faim et de misère? » Je lui dis que toute l'Europe s'intéressait à leur sort et leur enverrait des secours. « Nous étions dix mille, « répondit-elle en pleurant, deux mille sont sau- « vés, mais le reste est prisonnier on meurt de « faim à Calama..... »

Les lignes suivantes montreront avec quelle éloquence Eynard parvenait à gagner les foules à la cause grecque. L'adresse était envoyée au comité de Paris.

« ..... Je fais un appel à la bienfaisance de la « France, de l'Allemagne, de la Hollande et de la « Suisse, après avoir demandé à la classe aisée, « non pas de nouveaux sacrifices considérables, « mais de modiques offrandes régulières; je m'a- « dresse surtout à ces artisans laborieux (à cette « classe accoutumée souvent aux privations et aux « souffrances, et qui, par cela même, sympathise « le plus avec le malheur des Grecs;) » je leur « demande de sacrifier chaque semaine cinq sols « de France de leur salaire pour procurer du « pain à des infortunés qui meurent de faim.

« Quand on pense qu'un million d'individus qui « donneraient cette faible rétribution par semaine, « procureraient cinq millions de francs, n'est-on « pas encouragé à établir cette souscription de « charité chrétienne? Quelle satisfaction éprouve- « rait l'individu qui donnant cinq sols chaque se- « maine, se dirait : Je fournis, moi seul, de quoi « nourrir un de mes semblables! etc. »

« J.-G. Eynard. »

Plusieurs lettres de l'amiral Trombazi, de Capodistria, de son ami et délégué Suisse en Grèce, le Dr André Gosse, parlent des événements qui agitaient le pays en feu. L'arrivée de lord Cochrane, la lutte autour de l'Acropole d'Athènes, etc., etc.

[L'orateur démontre que la Suisse n'a pas laissé la tradition d'admiration se perdre. Il présente ces deux pays, Suisse et Grèce, admirant chacune les beautés qu'offre la riche nature de l'autre, puis il fait un exposé rapide des travaux des Nicole et des Naville en Egypte et qui ont brillamment servi la Grèce ancienne.]

Enfin — ajoute l'orateur — et ce sera bien le couronnement de l'édifice élevé en commun par les efforts de mes compatriotes, quelques amis des arts, des artistes, dans la plus belle acception du mot, n'ont pas hésité à consacrer le résultat de longs labeurs, d'années de travail, pour réaliser une œuvre unique, qui sera le livre d'or de la Grèce. Humble émissaire d'une si belle cause, je me suis offert à ces messieurs pour annoncer leur projet aux Athéniens, servant ainsi un objet qui m'est également cher.

Sa Majesté le roi des Héllènes, en témoignant personnellement de sa sympathie à l'œuvre qui paraîtra bientôt, a daigné prononcer à ce sujet le mot : *merveilleux*. A cette auguste appréciation, je n'ajouterai que peu de mots.

Les auteurs, M. Baud-Bovy, l'écrivain apprécié, couronné par l'Académie française, et l'artiste éminent, M. Fred. Boisonnas (dont les reproductions exposées au « Parnasse » ne peuvent plus s'appeler des photographies, tant il y entre d'art), ces hommes distingués se sont réunis pour produire ce chef-d'œuvre actuellement sous presse qui se nomme « *En Grèce* ».

Une entreprise pareille, lancée dans le silence, serait stérile. La Grèce, en encourageant la publication de cette œuvre immortelle, non seulement permettra au nom de l'Hellade de se répandre sous une si belle parure dans le monde entier, mais engagera l'étranger à se rendre compte lui-même de la joie qu'on éprouve à remonter en un instant le cours de la pensée humaine, en foulant du pied, le sol sacré de la Grèce. Servir la Grèce ancienne et la Grèce d'aujourd'hui est un idéal réalisable par plus d'un moyen. Les Jeux Olympiques en sont un, celui que j'ai l'honneur de vous présenter en est un autre. Ce ne sont pas ces Messieurs, trop modestes, qui le disent, mais votre très humble serviteur.

[L'orateur fait ensuite la description du Téléphot, cet appareil qui a permis à Boissonnas de photographier à 70 kilomètres le Parnasse vu du Zemenon près de Xylo-Kastro. Nombre de projections ont montré aux savants, aux artistes, aux archéologues ce qu'ils pourront attendre du Téléphot Vautier-Dufour et Schaer. C'est ainsi que certains fragments du Parthénon, inaccessibles jusqu'ici aux savants, se présentent aujourd'hui photographiés au moyen du Téléphot, à quelques mètres de distance.]

Les Grecs en Roumanie

L'assassinat de Giurgevo.

Notre compatriote Charalambos Constantatos, riche industriel de Giurgevo (Roumanie), a été assassiné le 10 mars, en cette ville. Le meurtrier arrêté a déclaré n'avoir jamais connu la victime et être arrivé à Giurgevo trois jours avant le crime.

Il s'agit, personne n'en doute, d'un crime politique, analogue à ceux commis sur la personne de l'industriel grec de Calafat, Papadimitriou et de Paraschidès à Bucharest.

Constantatos avait été, il y a moins d'un an, l'objet d'une tentative d'assassinat. Le meurtrier Tsiaras, arrêté alors, bien qu'ayant formellement avoué qu'il était allé à Giurgevo avec l'intention de faire disparaître notre compatriote. bénéficia d'une ordonnance de non-lieu.

Le parquet n'avait pas davantage poursuivi le fameux énergumène Poutsaréas et ses acolytes qui avaient assailli Constantatos à la gare de Philaret. En dépit des représentations du ministre de Russie, chargé, depuis le conflit gréco-roumain, des intérêts helléniques, on n'a même pas ouvert une enquête.

Les suites de cette indulgence voulue de la magistrature roumaine ne se sont pas fait attendre. Enhardie par cette impunité, encouragée aussi par l'acquittement des meurtriers de Papadimitriou et de Paraschidès, qui furent même glorifiés comme des héros, la bande, qui mène à Bucharest la campagne contre les Grecs, a tout d'abord essayé d'extorquer de l'argent à Constantatos, en le menaçant de mort.

Ne sachant que trop à quoi s'en tenir sur les mœurs politiques roumaines, et convaincu qu'un Grec a toujours tort en Roumanie, même quand on le fait chanter, il avait une première fois versé 3.000 francs

entre les mains de la bande. Sommé une seconde fois de s'exécuter, il refusa; il fut aussitôt assassiné.

Le meurtrier a été arrêté. On peut être sûr qu'il ne sera pas inquiété, à moins que le cabinet actuel, dont les partisans avaient flétri la politique du ministère précédent, lorsqu'ils appartenaient à l'opposition, n'enjoigne aux magistrats d'accomplir leur devoir. La justice roumaine en est là : elle juge sur commande ; le jury également. Encore une fois, les assassins de Paraschidès et de Papadimitriou furent acquittés à l'unanimité.

Mais il y a mieux: non seulement on peut être assassiné impunément, mais les pires calomnies sont répandues contre la victime. C'est ainsi que pour justifier le crime de Giurgevo, l'agence télégraphique roumaine a transmis une dépêche, suivant laquelle, Constantatos subventionnait la « propagande grecque en Macédoine » !

D'autre part, le gouvernement roumain voulant atténuer la mauvaise impression qu'a produite l'affaire de Giurgévo, a fait paraître dans l'officieuse *Roumanie* le communiqué suivant :

« La responsabilité de ce crime incombe, en première ligne, aux jurés qui, par les acquittements scandaleux qu'ils ont prononcés à plusieurs reprises, ont fait naître dans la mentalité des criminels l'espoir de l'impunité.

« Que tous ceux qui, cette année encore, ont acquitté des assassins pris sur le fait, sachent que le sang innocent qui a coulé hier à Giurgévo retombe sur eux-mêmes. »

Ce sont là des mots, rien que des mots. De même qu'en Bulgarie les attentats antigrecs ont été indirectement l'œuvre des cercles dirigeants, de même c'est le gouvernement qui en Roumanie a encouragé le mouvement antihellénique dont les manifestations n'ont été que trop scandaleuses. Lorsque le parquet rend des ordonnances de non-lieu en faveur de vulgaires meurtriers doublés des maîtres-chanteurs, le gouvernement est mal venu à essayer de dégager sa responsabilité par des communiqués dont ceux-ci saisissent parfaitement le sens purement platonique.

La vérité est que, depuis trois ans, il suffit d'être Grec — ou Israélite — pour qu'on vous abatte tranquillement, sans nul risque, souvent même avec l'espoir d'être porté en triomphe après un simulacre de procès, ainsi qu'on l'a fait pour le meurtrier de Papadimitriou à Calafat.

Et tout cela uniquement pour exaspérer les Hellènes, pour se venger sur ceux d'entre eux qui sont établis en Roumanie des mécomptes de la propagande roumaine en Macédoine, et enfin avec le vain espoir que ces mesures finiront par amener les Grecs à faire le jeu de la Roumanie dans un pays où elle n'a rien à voir.

Et non seulement les Roumains, mais les Bulgares eux-mêmes se mettent à assassiner les Grecs en Roumanie ! C'est ainsi qu'un Grec macédonien, Jean Constantinou, originaire de Castoria, fut étranglé à Braïla, dans son sommeil. Les autorités cette fois ont agi. Deux Bulgares furent arrêtés, sur qui pesaient de graves soupçons. L'enquête a, paraît-il, révélé l'existence d'un vaste complot contre les Grecs, car, trois jours plus tard, vingt-quatre autres Bulgares ont été arrêtés. Le curé de l'église bulgare de Braïla serait lui-même impliqué dans l'affaire. De plus, on aurait la preuve qu'un délégué du comité révolutionnaire de Sofia aurait été envoyé dernièrement en Roumanie, avec mission de réorganiser les anciens sous-comités locaux et de réunir des fonds pour l'envoi de bandes bulgares en Macédoine.

Le *Patris* d'Athènes emprunte tous ces renseignements à la presse roumaine, si mal disposée pourtant à l'égard des Grecs, et plus spécialement au *Patriotul*. Les feuilles d'Athènes rapprochent le meurtre de Jean Constantinou du cas des Macédoniens assassinés en Amérique par les émissaires bulgares.

M. E. Théry & l'hellénisme en Egypte

Khartoum, le 9 février.

Notre ville a eu la bonne fortune d'accorder l'hospitalité à l'éminent économiste français M. Edmond Théry dont vous connaissez, à Paris, mieux que quiconque le philhellénisme militant.

A la nouvelle de son arrivée, le comité de la colonie grecque de notre ville se rendit auprès de l'illustre Français au Grand Hôtel, pour lui témoigner les sentiments de gratitude des Hellènes de Khartoum pour les services éclairés que M. Théry ne cesse de rendre à notre cause par la parole comme par la plume.

En une brève allocution, M. le Dr Vlachos a souhaité la bienvenue à M. Théry qui a répondu en termes chaleureux au nom de la Ligue française dont il est le trésorier, comme en son nom personnel. Notre hôte s'est ensuite entretenu avec chacun de nous, et j'ai été, pour ma part, particulièrement heureux de recueillir de sa bouche le témoignage de la sincère et intelligente amitié dont il est animé à l'égard des Hellènes.

Le lendemain soir un grand dîner à été offert en l'honneur de M. Théry chez M. A. Capatos, président de la communauté hellénique. Répondant au toast de M. Capatos, notre hôte veut bien remercier cordialement l'assistance et ajoute :

J'ai été surpris, je l'avoue, mais charmé de voir la situation que vous occupez dans ce pays et j'ai pu constater que tous ici, y compris les gouvernants, sont pénétrés d'admiration et de reconnaissance pour votre œuvre considérable ; quand votre délégation est venue me trouver hier au soir, j'ai senti immédiatement que j'étais au milieu des miens : car je suis un peu Hellène, moi aussi : je suis né à Marseille et vous savez tous que ma cité a été fondée par une poignée de vos compatriotes; dès mon enfance, j'ai porté dans mon sang une profonde adoration pour la Grèce, et quand j'ai été chargé d'une mission dans votre pays, j'ai vu se réaliser un des vœux les plus chers que j'eusse formés jusqu' alors.

Il m'a été donné ainsi de parcourir votre petite patrie et c'était chaque jour une nouvelle émotion quand je me trouvais en face des monuments qui rappellent les grandes pages de votre histoire : et toujours revenait à mon esprit cette idée obsédante que c'est à la Grèce que devrait appartenir l'Orient ; car c'est elle qui toujours y a tenu haut le flambleau de la civilisation.

Oui, Messieurs, j'ai visité l'Epire et j'ai visité aussi les pays semi-barbares de la Peninsule : j'ai parcouru la Serbie et la Bulgarie et mon opinion n'a fait que se confirmer : c'est la Grèce qui doit rassembler tous ces peuples sous son drapeau; c'est la Grande Grèce qui délivrera l'Orient des dernières traces de la barbarie.

La Ligue pour la défense des droits de l'hellénisme, dont je suis le trésorier, aidera de son mieux à atteindre ce résultat : nous avons à tâche de réparer la faute initiale de l'Europe, qui en vous rendant votre liberté n'a pas su parfaire son œuvre ; elle a abandonné des lambeaux de votre territoire à leur malheureux sort, et en restreignant leurs bienfaits, les puissances se sont préparé les complications sans nombre qui se sont produites au cours du XIXe siècle; la question reste ouverte, Messieurs, espérons que nous la verrons se clôturer par la seule solution qui puisse vous satisfaire.

Notre Ligue organise des conférences bi-mensuelles : le concours de MM. Clémenceau, Homolle et autres illustres personnages nous est assuré c'est au mois de mars que mon tour doit venir et je compte développer alors le thème que je viens d'esquisser devant vous ; c'est à une répétition générale que vous venez d'assister, Messieurs, et en attendant le moment de crier : « Vive la Grèce ! » à Paris, je suis heureux de pouvoir le pousser aujourd'hui au milieu de vous : « Vive la Grèce ! »

Applaudissements et acclamations, vivas prolongés en l'honneur de la France, cependant que l'orchestre joue *la Marseillaise*.

Répondant à quelques paroles de M. Tsakiris, secrétaire de section de la Ligue panhellénique de Khartoum, M. Théry a dit entre autres :

Vous me fournissez, Messieurs, l'occasion d'insister sur un point qui intéresse vivement votre nation; je le dis bien haut, plus on vous connaîtra et plus on vous aimera, et pour que l'on vous connaisse bien, il faut aussi que l'on connaisse votre pays; or, permettez-moi de vous le dire, vous n'avez pas ménagé dans votre patrie d'accès faciles aux visiteurs : toutes ces merveilles que vous cachez dans l'intérieur de votre territoire inspirent à ceux qui les peuvent voir l'admiration et l'amitié pour le peuple qui les a créées : c'est à Delphes, c'est à Olympie que se réveillent les sentiments de sympathie que tout homme civilisé nourrit au fond de son cœur pour le monde hellénique. Et pour permettre à l'étranger de pénétrer chez vous, vous avez encore beaucoup à faire.

J'insiste fort sur ce point, et j'y reviendrai au cours de ma causerie du mois de mars prochain : nous sommes fermement décidés à donner la plus grande impulsion possible au mouvement destiné à ouvrir les portes de votre pays.

Pour atteindre ce but, il vous faut des voies ferrées il vous faut des hôtels ; il vous faut donc beaucoup d'argent! Or, votre gouvernement est pauvre, Messieurs; par contre beaucoup de vos nationaux ont par leur travail acquis des fortunes imposantes ; c'est à eux d'apporter leur obole à une œuvre de régénération qui s'impose; de tout cœur ils doivent appuyer cette campagne ; leurs capitaux doivent s'employer à améliorer la situation de la mère patrie, et l'essor qu'elle reprendra les rémunérera largement. Encore uue fois c'est à eux comme à toutes les bonnes volontés que je ferai appel, et je suis convaincu qu'on me répondra favorablement.

Je termine donc ces quelques mots en buvant : « A la conquête de la Grèce! »

Cette fête s'est prolongée fort avant dans la soirée.

Le lendemain, l'éminent économiste a quitté notre ville ; nous avons tous tenus à aller le saluer à la gare et à lui dire notre gratitude pour les paroles si chaleureuses qu'il a trouvées en parlant de la lointaine patrie.

E. Notaris.

M. Théry à Alexandrie.

Alexandrie, 1er mars.

M. Edmond, Théry revenant du Soudan Egyptien, où il avait fait un voyage d'études, a bien voulu, avant de s'embarquer pour la France, donner suite au désir que lui avait exprimé le comité du *Club hellénique* de prendre la parole parmi les Hellènes d'Alexandrie.

Dans la soirée du 26 février, un punch d'honneur a été offert en son honneur au Cercle grec.

A l'entrée du Cercle, éblouissant de lumière

se tenait la fanfare de la philharmonique hellène et à l'arrivée de M. Théry, vers neuf heures et demie, l'excellent orchestre exécuta l'*hymne national hellénique*, puis *La Marseillaise*.

Dans les salons où se pressaient toutes les notabilités de la colonie hellénique, on remarquait parmi les invités étrangers M. Girard, consul général de France à Alexandrie et le personnel du Consulat de France.

M. Scotidis, consul général de Grèce était présent, entouré de tous les fonctionnaires du Consulat de Grèce.

Avec la simplicité et la bonne grâce qui lui sont propres, M. Edmond Théry dit tout d'abord son étonnement d'avoir trouvé, en entrant dans Khartoum, une cité grecque et d'avoir découvert dans ses recherches ultérieures ce que l'hellénisme a fait dans le Soudan, nouvelles preuves des qualités colonisatrices et civilisatrices des Grecs.

M. Théry insista tout particulièrement sur l'impression de surprise et d'admiration que lui inspira l'expansion de l'hellénisme au Soudan.

L'orateur s'est plu à rappeler que pendant son séjour au Soudan, il a recueilli du gouverneur général et de toutes les autorités anglaises, les plus flatteurs et chaleureux éloges à l'adresse des colons hellènes, qui furent de précieux auxiliaires pendant l'expédition et qui sont aujourd'hui les plus ardents pionniers de la civilisation dans ces contrées lointaines.

Ce sont les Grecs qui, suivant l'expédition militaire, contribuèrent à son succès.

Et maintenant les Hellènes sont à Khartoum les maîtres du commerce et de l'industrie. Ils sont les précieux, les indispensables collaborateurs de l'action gouvernementale.

M. Théry signala parmi les plus notables des Hellènes, véritables créateurs de la prospérité du Soudan, M. A. Capato que l'on peut appeler le prince grec du Soudan.

Après avoir fait l'éloge de toutes les colonies hellènes à l'étranger et notamment de la colonie grecque d'Egypte, M. Théry, dans sa péroraison exalta une fois de plus les forces vives de l'hellénisme, affirmant que grâce à l'intelligence, au patriotisme de ses enfants, la Grèce ne peut que progresser et grandir et retrouver dans les sphères matérielles le rang supérieur qu'elle occupe depuis tant de siècles dans le monde intellectuel.

En terminant, M. Théry fait au nom de la « Ligue pour la défense des droits de l'hellénisme », dont il est le trésorier, un double appel des plus chaleureux à ses auditeurs grecs. « Vous Grecs, émigrés et semant à l'étranger autour de vous la civilisation, l'esprit commercial et financier, n'oubliez pas la mère-patrie qui souffre de votre éloignement. »

« La Grèce d'Athènes, dit-il, a besoin du soutien de la Grèce extérieure. Votre second devoir est de faciliter aux étrangers l'accès jusqu'à présent pénible et difficile de votre beau pays, si plein d'attraits. Permettez-leur d'admirer, sans lui causer trop de peines matérielles, les beautés et les trésors de la Grèce. Non seulement vous en retirerez un profit matériel très appréciable, mais en leur faisant connaître le pays et le peuple, vous en ferez des philhellènes passionnés et vous aurez gagné à votre cause la majorité intellectuelle du monde entier. Préparez-vous à recevoir le touriste qui en rentrant d'Egyte sera heureux de monter sur l'Acropole. « Le vœu que je « forme en terminant est que, quand je revien« drai dans la vallée du Nil, je puisse suivre le « sillon des étrangers rentrant en Europe par « la Grèce. »

Après de longs et chaleureux applaudissements, M. Scotidis, consul général de la Grèce remercie le conférencier en faisant longuement son éloge d'économiste et de philhellène. La Grèce est heureuse, dit il, d'avoir en France de tels champions de sa cause. M. Scotidis lève son verre à la France, au nom de la Grèce reconnaissante. La *Marseillaise* et l'*Hymne grec* sont écoutés debout par l'assistance.

N. T.

LETTRE DE SOFIA

Antagonisme serbo-bulgare.
Autonomie ou partage.

Sofia, 8 mars.

Le journal serbe *Trgovski Glasnik*, organe répandu et influent, parlant de la tension des rapports serbo-bulgares, énumère les circonstances qui l'ont déterminée. Evidemment, la raison principale, unique même peut-être, de ce conflit latent réside dans l'opposition des vues serbes et bulgares sur la question macédonienne.

Le *Trgovski Glasnik* le reconnait : les Serbes aussi ont fini par être obligés de se défendre contre les attaques du bulgarisme. « Les bandes serbes, dit le journal, ne sau« raient se retirer qu'après que le péril des « bandes bulgares aura été conjuré, parce « que les premières jouent un rôle défensif. » Quant aux prétentions serbes sur la Macédoine, le *Trgovski Glasnik* dit qu'elles sont légitimes et modérées : elles ne s'étendent pas jusqu'au Rhodope ou jusqu'à Salonique ; elles n'embrassent pas l'empire de Douchan (1). « Les Serbes se contenteraient de « la Vieille-Serbie, avec le vilayet de Kos« sovo tout entier ». Le *Trgovski Glasnik* admet implicitement que l'opinion serbe accepterait une solution de la question macédonienne qui partagerait la Macédoine entre les Etats limitrophes ou du moins attribuerait à chacun d'eux des sphères d'influence. L'autonomie est repoussée énergiquement. C'est à cette condition qu'on pourrait arriver à une amitié sincère et durable avec la Bulgarie.

A quoi l'organe bulgare, le *Macedo-Odrinski Plegled* (4/17 février), répond :

« Nous n'avons pas besoin de faire jus« tice aujourd'hui de la légende du « ser« bisme » (!) et du « terrorisme » des bandes « bulgares (!!). Nous l'avons déjà fait. Il « n'est pas besoin non plus de révéler que « l'Organisation révolutionnaire macédo« andrinopolitaine soutiendra à tout prix le « principe de l'intégrité et de l'autonomie « de la Macédoine, que cette Organisation « est un facteur qui réduira en poussière et « en cendres les illusions des patriotes « serbes sur l'importance du serbisme en « Macédoine. »

Et la feuille bulgare ajoute :

« *Nous devons ignorer fièrement et systé« matiquement la Serbie, en tant que compé« titeur dans la question macédonienne et « répondre par le mépris à toute ouverture « ayant en vue un accord ou un échange « d'idées sur cette question avec elle.* Toute « autre attitude serait infiniment humiliante « pour la Bulgarie qui n'est ni si faible, ni « si isolée qu'elle doive se courber devant « les bassesses d'un pays voisin, qui par les « moyens les plus barbares s'est décidé à « poursuivre la réalisation des plans les « plus immoraux et illibéraux (!!) *Nous com« prenons que la Bulgarie entre en accord « avec une grande puissance, avec laquelle « elle ne peut pas se mesurer* ; nous compre« nons encore qu'elle entre en accord avec « un pays balkanique ne nourrissant pas des « prétentions infâmes (!) ; NOUS COMPRENONS « ENFIN QU'ELLE ENTRE EN ACCORD AVEC LA « TURQUIE ELLE-MÊME. Mais cajoler un Etat « anémique et moralement discrédité comme « la Serbie et engager des négociations « avec celles-ci — qui a inauguré une poli« tique macédonienne au caractère détes« table et égoïste — ce serait une terrible « humiliation pour la Bulgarie et pour son « prestige, non seulement devant le monde « européen, mais même devant la popula« tion macédonienne (!!!) qui ne pardonne« rait à aucun des facteurs bulgares qui, « par myopie politique ou pour toute autre « cause, aurait encouragé un pays de basse « culture comme la Serbie à affermir sa po« litique de lâcheté et de pillage en Macé« doine, qui est un attentat à la cause libé« ratrice et à l'idéal de cette malheureuse « contrée. »

C'est toujours la même antienne. Pas de de sphères d'influence en Macédoine, mais l'autonomie, puis la confiscation de ce pays par la Bulgarie.

Ce qu'il y a d'intéressant dans le passage qu'on vient de lire, c'est l'animosité qui caractérise les rapports entre les deux pays voisins. Et ce qu'il faut surtout relever c'est le chauvinisme, l'intransigeance, la rapacité du bulgarisme. Les Bulgares n'admettent pas d'autres compétiteurs ; ils veulent tout pour eux. Et pour réussir ils avancent qu'ils iront jusqu'à réaliser cette alliance avec la Turquie qu'ils ont tant reprochée aux Grecs, sans d'ailleurs que les Grecs se soient alliés aux Turcs. C'est ce qu'il y a de plus joli dans toute cette histoire. Nous voilà avertis : pour instituer leur grande Bulgarie on tendra la main à la Turquie !

M.

(1) *Joupan*, en serbe, qui, au XIII^e^ siècle, avait étendu les frontières de la Serbie au sud jusqu'à la Macédoine centrale. — NOTE DU CORRESPONDANT.

Une exécution capitale

[*Quoique remontant au mois de juillet dernier, le drame dont on trouvera ci-dessous le récit emprunte une douloureuse actualité à l'effroyable série de crimes qui se commettent chaque jour en Macédoine et qui sont annoncés régulièrement dans ce journal sous une rubrique spéciale. Les lignes que l'on va lire, écrites de la main même d'un témoin oculaire, disons mieux : d'une victime de cette tragédie, nous ont été transmises par un ami résidant en Macédoine. En voici la traduction littérale :*]

Le mercredi 23 juillet (1906), les comitadjis sont entrés dans le village de Rambé (district de Monastir). Ils étaient conduits par les chefs Diné, Pétré et Naoum (de Gherman), Pentzof, Kokarof et Epifan (originaires de Bulgarie) et par un inconnu portant longs cheveux et longue barbe. Ils se rendirent à la maison de Spiro Papanaoum, suppléant de l'évêque grec, s'emparèrent de toute sa famille, composée de 19 membres — dont 11 enfants et 5 femmes — l'emmenèrent dans la montagne de Doupéni et la livrèrent aux mains du voïvode Panto, ex-maître d'école bulgare à Nakoletsi et originaire de Resna. On l'y retint pendant cinq jours. Le voïvode dit à Mitro, fils de Spiro

« Tu vas me donner 20 livres ou je te tue. » Mitro ayant de l'argent sur lui, donna la somme et reçut quittance du voïvode. Ceci fait, les prisonniers furent conduits à la montagne de Gherman où ils furent retenus onze jours durant. Une garde de 10 hommes veillait sur les captifs. Entre temps, les comitadjis ramenèrent Mitro seul à Rambé. Ils le conduisirent à sa propre maison où ils firent main basse sur toute sa provision de grains. Dans le même temps, d'autres brigands de la bande se rendirent à l'épicerie du prisonnier et, après l'avoir saccagée, enlevant jusqu'aux papiers de quelque valeur, ils y mirent le feu et la firent disparaître dans les flammes. Après quoi, les comitadjis ramenèrent Mitro dans les montagnes de Gherman où étaient restés les autres membres de la famille. Puis, emmenant avec eux Spiro, Mitro et le cousin de ce dernier, Vanghélis, ils descendirent au village de Gherman ; sur la place de l'église du village, les chefs bandits furent rejoints par un très grand nombre d'autres brigands. Un des chefs, apostrophant les prisonniers, dit : « Toi, tu es Spiro Papanaoum et toi tu es le fils de Spiro. Nous détruirons votre foyer et exterminerons toute votre famille. Il y a beau temps que vous mettez obstacle à nos desseins. A quoi vous sert de rester grecs ? » Spiro répliqua : « Que voulez-vous, nous n'y pouvons rien ; mais nous voici en votre pouvoir ; nous sommes Grecs et entendons le rester, faites de nous ce que vous voudrez. » Le fils de Spiro dit : « Je vous en prie, épargnez notre maison et notre famille. » Le chef reprit : « Il y a quarante ans que nous travaillons à vous faire comprendre que vous êtes Bulgares. Mais vous n'entendez pas raison et vous chantez toujours la vieille chanson. Où sont vos évêques qui vous délivreront de nos griffes? » Là-dessus ils les traînèrent dans le village de Rambé et les firent entrer dans l'église. Huit comitadjis ayant mis baïonnette au canon se placèrent par quatre de chaque côté de Spiro Papanaoum et, sur un bref commandement, transpercèrent le vieillard. Le fils de Spiro, Mitro qui pleurait à chaudes larmes implora : « Laissez-nous enterrer le corps ? ». Le chef de la bande répliqua : « Votre famille à vous, ne mérite point pareil honneur. Que les chiens dévorent ce corps ». Fou de douleur, Mitro tomba évanoui sur le corps de son père. Cette exécution accomplie, le cadavre fut transporté hors du village : on creusa un trou et le jeta dedans. Après quoi les brigands chargèrent le fils sur un cheval et le transportèrent dans la montagne de Gherman. Mitro ignorait ce qu'il était advenu de son cousin Vanghéli.

Le lendemain, comme les bandits délibéraient sur le sort des autres prisonniers, un émissaire vint les avertir de l'approche d'un détachement de troupes. Les comitadjis, laissant là Mitro, les femmes et les enfants, déguerpirent. Les captifs, délivrés de ce premier danger, mais inquiets encore, apeurés, ne sachant trop quel sort leur était encore réservé, creusèrent en hâte des trous dans la terre, s'y tapirent avec les enfants et dissimulèrent cette retraite sous un amas de feuilles. Ils restèrent là une nuit. La nuit suivante, celle du 9 août, ils se mirent en marche pour Pissodéri, où ils furent recueillis par les Grecs.

Ces jours derniers, Mitro a été avisé que sa maison vient d'être incendiée par les bandits bulgares.

L'Immigration des Grecs de Bulgarie

L'Avenir de la Thessalie — La Persécution en Bulgarie.

Parmi les projets de loi pour lesquels le gouvernement va demander la sanction législative, il n'en est pas de plus urgents et qui aient une plus grande importance pour le pays que ceux qui s'occupent de la répartition des terres domaniales de Thessalie au profit des paysans et des transfuges venus de Bulgarie ainsi que des agriculteurs grecs qui s'apprêtent à quitter la Roumanie à la suite des récents événements dont ces pays ont été le théâtre. Les réfugiés d'Anchialos et en général ceux du littoral de la Bulgarie, ont manifesté leur préférence pour des terres se trouvant au bord de la mer, et le gouvernement compte les établir dans les prairies d'Almyros sur le golfe de Volo. Les transfuges provenant de Philippopoli et d'autres localités de l'intérieur recevront des terres situées dans les plaines de Thessalie et provenant en grande partie de la succession Stefanovik; l'Etat les avait acquises il y a trois ans pour les répartir entre les paysans et aider à la création de la petite propriété dans cette région qui, jusqu'à présent, se trouvait entre les mains de quelques grands propriétaires.

Les agriculteurs grecs qui se chiffrent à environ 600 familles s'apprêtant à quitter la Roumanie pour s'établir en Grèce, formeront une catégorie spéciale de colons ; possédant un certain capital et familiarisés avec les procédés de culture plus perfectionnés, ils recevront des propriétés plus étendues d'une contenance de 40 à 50 hectares. Le prix des terres concédées aux immigrants sera payé par versements échelonnés sur un certain nombre d'années ; les colons provenant de Bulgarie étant absolument ruinés, recevront en outre des avances en espèces pour subvenir aux premiers frais de l'exploitation. Une commission nommée par les immigrants demande à assister le gouvernement dans l'élaboration des mesures qui vont régler les conditions de leur établissement en terre grecque.

Les nouveaux éléments que l'immigration des Grecs de la mer Noire apporte à la Thessalie seront précieux pour le développement de ses ressources que la rareté de sa population et les procédées agricoles excessivement arriérés, en usage parmi ses paysans, laissaient presque entièrement inexploitées. Ces terres, d'une fécondité remarquable, pourront aisément fournir à la Grèce tout le blé dont elle a besoin et dont elle importe actuellement pour plus de 30 millions de francs de l'étranger ; cultivées avec soin elles pourront même donner lieu à une exportation importante de céréales et devenir une source de richesse pour le pays.

Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que cette immigration des populations helléniques chassées des bords de la mer Noire, fût le point de départ d'une nouvelle ère de progrès économique pour la Grèce.

Le nombre des Grecs obligés d'abandonner la Bulgarie s'accroît de plus en plus. Dans le courant de la première quinzaine de mars 140 réfugiés débarquèrent au Pirée ; 600 autres arrivèrent dans la troisième semaine du mois écoulé. Les autorités bulgares, comme on le sait, opposent mille obstacles à leur départ ; aussi ceux-là, empêchés de s'embarquer, durent gagner la frontière et descendre à Dedé-Agatch, voyageant à pied durant vingt-deux jours, par un temps exceptionnellement rigoureux.

Les derniers arrivés, provenant de Sténimachos et de Kavakly, ont également dû s'évader par la frontière et par Andrinople, gagner le port turc de Dedé-Agatch où ils purent s'embarquer pour se rendre en Grèce.

Le paquebot ayant fait escale à Mitylène, nos compatriotes furent l'objet de l'accueil le plus cordial de la part de la population de l'île, qui leur distribua des vivres et des vêtements.

Ceux des Grecs qui restent en Bulgarie y sont victimes des plus révoltants attentats à la liberté de conscience. Faute de se déclarer Bulgares et d'abjurer l'hellénisme, ils sont insultés, terrorisés, menacés de mort, subissent mille affronts, toutes sortes d'avanies. Le peu d'églises qui leur était resté leur sont enlevées. Les Grecs de Kavarna, privés de leurs églises, firent venir un prêtre grec qui baptisait et administrait les sacrements à domicile. La presse bulgare invite le gouvernement à chasser ce prêtre, dont ils considèrent la présence à Kavarna comme attentatoire à la souveraineté du peuple bulgare ! à Bourgas, un autre prêtre grec, Papa-Stylianos, le seul de tout le clergé qui y fût resté, allait bénir le mariage de M. Nikos et de Paraskevi Nicolaou, lorsqu'une bande de 200 individus, menés par le marguillier de l'église bulgare et par un journaliste, le menacèrent de mort s'il passait outre au mariage. Les fiancés furent également sommés de faire célébrer leur union à l'église bulgare ; les autorités averties se récusèrent.

La situation des Grecs de Bulgarie est pire que jamais. Il ne se passe pas de jour que l'on ne signale des cas de ce genre.

On écrit de Philippoupolis au *Bulletin d'Orient*, 16 mars :

« Je vous ai souvent montré que le mouvement du mois d'août dernier était un mouvement systématiquement préparé et non, comme l'a prétendu ici, une explosion du patriotisme bulgare surexcité par les insuccès des comités en Macédoine. Ce qui le prouve.c'est que non seulement la guerre contre les Grecs a été déclarée même dans les localités où il n'y a pas eu d'émeutes, mais aussi que cette guerre s'est perpétuée une fois les troubles terminés. De plus, les persécutions se poursuivent sur toute l'étendue de la principauté. Voici quelques extraits d'une lettre concernant le district de Boyaliki :

« *Depuis le commencement du mouvement* « *antihellénique, règne ici un état d'anarchie* « *incroyable... Partout des persécutions, par-* « *tout des menaces, partout des attentats.* « *Nos écoles ont été occupées. On a essayé* « *d'occuper nos églises et de forcer les habi-* « *tants à renier l'orthodoxie pour l'exarchat...* « *Notre vie est telle qu'on croirait que nous* « *sommes emprisonnés, tout au moins que* « *nous nous trouvons en état de siége. Nous* « *ne savons pas ce qui se passe au dehors ;* « *au dedans, la surveillance à laquelle nous* « *sommes soumis rend les relations ordinai-* « *res difficiles et pénibles. Aussi chacun son-* « *ge-t-il à trouver le moyen de s'expatrier...* »

« Le district de Boyaliki compte plus de trois mille Grecs répartis entre les bour-

gades de Négha-Boyaliki, Mikro-Boyaliki et Mouradakli. Sis à l'est de Kavakli, il est assez éloigné de notre ville, avec laquelle pendant l'hiver les communications sont pour ainsi dire interrompues. Pour toutes ces raisons je vous avais rarement parlé de cette région. »

Malgré les mesures prises par le gouvernement bulgare, 392 autres Grecs de Roumélie-Orientale viennent d'arriver au Pirée.

Les derniers arrivés, au nombre de 252, faisaient partie d'un convoi de près de 1000 personnes, presque toutes originaires du district de Kavakli. Les autorités bulgares ne leur délivrant pas de passeport, les émigrants ne pouvant par conséquent prendre la voie de mer, avaient résolu de venir par terre. Arrivés à la frontière turque, ou plus exactement près d'un poste nommé Sakari, ils se sont heurtés à un détachement bulgare qui avait reçu l'ordre de ne pas les laisser passer, et qui fit feu sur eux parce qu'ils n'obéissaient pas à ses injonctions ; huit Grecs ont été blessés. Ceux qui avaient déjà traversé la frontière, les 252 émigrants précédemment arrivés, ont continué leur route ; le reste du convoi s'est vu contraint de rester en Bulgarie, qu'il compte quitter plus tard par petits convois.

En Macédoine

Crimes bulgares.

On télégraphie de Monastir que Papa-Constantinos, supérieur du couvent des Saints-Anarghyres, près de Holista, le gardien du monastère et deux autres Grecs ont été assassinés par une bande bulgare qui leur avait dressé une embuscade à l'entrée même du couvent.

On télégraphie de Serrès qu'un nouveau massacre vient d'être exécuté par les Bulgares dans le caza de Zihna : les comitadjis ayant envahi le village de Rahovon, assassinèrent le notable grec Tsapis, trois paysans et une femme Soukrié hanoum, ainsi que le fils de celle-ci à qui Tsapis offrait l'hospitalité. Soukrié hanoum était une chrétienne qui avait épousé un musulman.

Une série de crimes a marqué l'action des comitadjis dans le district de Serrès.

Nicolaos Constantinou, négociant en tabacs à Dranovi, a été assassiné pour ne s'être pas soumis à l'ordre des comités de cesser tout commerce avec la maison grecque de Serrès Zangarolas, boycottée par les Bulgares. Le meurtre eut lieu à Stoumbas-Keui.

Le gendarme grec Pandi, qui accompagnait Constantinou, a été également mis à mort. Georgios, employé du propriétaire Alexandridis, a été assassiné à Vertzani (tchiflick de Kisslik). Michaïl Bassias a été tué à Anastassia, et un berger gréco-valaque de Lakovikia brûlé après avoir été fusillé.

Le 27 février, une bande bulgare a assassiné au village Sopista, à une heure d'Uskub, l'aubergiste serbe Raditch Smékovitch, sa femme et sa fille, âgée de 25 ans. Les corps des victimes ont été atrocement mutilés, puis le feu mis à l'auberge.

Ce crime avait pour but de terroriser les paysans du district d'Uskub qui montrent une tendance marquée vers le serbisme. Les autorités turques ont immédiatement envoyé un détachement sur les lieux. Plusieurs paysans ont été arrêtés.

Les Turcs et les bandes gréco-macédoniennes.

On mande de Serrès qu'un corps de huit armatoles grecs a été cerné et d truit par les troupes turques aux environs de Nigrita.

La bande était commandée par le prêtre Paschalis, ancien curé de Sakaftsa, qui avait vu assassiner un à un les membres de sa famille et fut forcé d'abandonner son église. C'est alors qu'il forma sa petite bande qui opérait contre les bandits bulgares.

Les Turcs, avertis par des espions de la présence des partisans grecs à Nigovlavi, lancèrent à leur poursuite un détachement de cavalerie. Papa-Paschalis et quatre de ses hommes sont restés sur le terrain.

*
* *

On mande de Salonique que les rencontres entre Turcs et Gréco-Macédoniens sont toujours fréquentes. Du 10 au 12 février, on en signale trois, une par jour.

La première a eu lieu à Aghia-Paraskévi, près de Deskata ; un soldat turc, appartenant au bataillon des rédifs de Salonique, a été tué.

La seconde s'est produite à Vardatsouka (caza de Grévéna) ; un fort détachement turc a entouré quatre Gréco-Macédoniens armés. Après un long combat, deux d'entre eux ont été tués et les deux autres faits prisonniers.

La troisième est celle de Képhalovryssi (caza d'Elassona) ; un Turc a été tué.

Fin d'un bandit bulgare

La nouvelle de la mort du fameux bandit Mitro Vlacho est confirmée. Ce brigand, dont nous publions dans notre supplément illustré une photographie — le représentant entouré de sa bande — a été tué avec trois de ses acolytes dans une rencontre avec les troupes turques, aux abords de Zoupanista des Corestia (district de Kastoria).

Frères ennemis.

On écrit de Sofia au *Bulletin d'Orient*, 23 mars :

« Arghyri, chef bulgare dans le district de Ghevghéli, est à Sofia ainsi que plusieurs autres chefs bulgaro-macédoniens. On compte évidemment dresser le plan de la prochaine campagne. Ces préparatifs des comités ne diminuent pas l'acuité de leurs luttes intestines. Ces jours derniers, un engagement a eu lieu entre les amis de Boris Sarafof et les partisans de l'Organisation intérieure pour la possession d'un dépôt d'armes, situé à deux pas de la frontière, entre Doupnitsa et Kustendil. Le dépôt est resté entre les mains du chef Pazvigorof de l'Organisation intérieure.

« Ces luttes intestines se produisent avec plus de violence encore en Macédoine. On annonce, en effet, de Mélénikon, que trente paysans bulgares du village Kresna, étant allés faire du bois, ont été attaqués par des partisans de Sandanski. Six paysans tués et trois grièvement blessés sont restés sur le terrain ».

Préparatifs turcs.

Malgré les négociations qui se poursuivent à Constantinople en vue d'un accord turco-bulgare, il semble que les Turcs ne se font pas trop d'illusions sur la sincérité de la politique bulgare. Le mouvement des bandes, leurs incessantes incursions, enfin les manœuvres d'artillerie, organisées par les Bulgares à proximité de la frontière les tiennent en éveil. On croit même que les officiers turcs sont animés d'un esprit assez manifestement belliqueux qu'encouragent : 1° la conviction que les Serbes resteront neutres en cas d'un conflit turco-bulgare. Ceci a pour les Turcs une importance capitale, car cela faciliterait l'exécution de leur plan de campagne : défensive en Macédoine, offensive en Thrace : 2°) la confiance qu'ont inspiré à l'armée les dernières réformes, surtout la distribution des canons à tir rapide. Le général allemand Ditfurt-pacha a passé en revue l'armée de Macédoine et aurait recueilli les impressions les plus encourageantes pour les Turcs. Il est aujourd'hui à Monastir, d'où il envoie à Constantinople de longues dépêches chiffrées.

Le Séraskérat semble décidé à poursuivre cette réorganisation. La force de chaque batterie d'artillerie sera portée de quatre-vingt-dix à cent-cinquante hommes. On attend à Salonique un envoi supplémentaire de huit cents chevaux destinés à l'artillerie et trente-six canons ont été envoyés pour armer le 16e régiment à Uskub. De plus, on formera avec les conscrits de ces deux dernières années, qui n'ont pas encore été appelés sous les drapeaux, dix-neuf nouveaux bataillons, destinés à remplacer les réservistes employés actuellement à donner la chasse aux bandes.

On mande d'Andrinople que le 2e corps d'armée, siégeant en cette ville, sera augmenté d'une nouvelle division. Cette mesure a été prise en vue de complications éventuelles avec la Bulgarie. On sait que la division en question comprendra environ 15.000 fantassins, plus un nombre encore indéterminé d'artilleurs et de cavaliers, mais on manque de détails sur la composition et le recrutement de la nouvelle unité.

Extraits de rapports d'évêques grecs en Macédoine

Le métropolitain de Prespa, Mgr Germanos, annonce, à la date du 27 novembre, qu'un habitant de la bourgade de Milovichté (située à 5 heures de Monastir), du nom d'Evanghelos Lycoussis, père d'une nombreuse famille, et qui se rendait souvent aux villages des environs de Prespa pour les affaires de son commerce, a été tué, le 4 novembre, par les comitadjis bulgares. On n'a retrouvé que le cheval du malheureux Evanghelos, dont le corps, après avoir été mis en morceaux, a été jeté dans le lac. La victime était âgée de 32 ans. Un autre jeune homme âgé de 20 ans, Mihaïl Arghyri, qui se rendait pour affaires, de Crouchevo à Latrovo, a été également tué par les mêmes bandits. Son corps n'a pas été retrouvé.

*
* *

Le métropolitain de Castoria, Mgr Germanos, dans un rapport en date du 4 janvier annonce les crimes suivants :

Une femme grecque, du nom de Zitcha, originaire de Staritchani, a été assassinée le 22 novembre par la bande de Tome. La malheureuse a été littéralement lynchée et ses intestins ont été jetés aux quatre vents. Son seul crime a été d'avoir parlé dans le marché de Chroupichta avec le prêtre Vassilios, qui, avec un autre prêtre du village de Castanohoria, sont rentrés dans le giron de l'Eglise orthodoxe.

Le notable grec Vassilios Ilia, du village de Dranoveni, et dont deux parents, Stoyanis et Nicolaos, avaient été assassinés, l'été dernier, par les Bulgares, s'était réfugié depuis ce crime à Castoria.

Dernièrement, comme il a appris que sa vieille mère était malade, il décida de se rendre à son village natal. Mal lui en prit, car le

29 décembre une bande bulgare l'a enlevé et conduit à Pozdivichta, où le chef de bande bulgare lui infligea une mort atroce ; il lui coupa d'abord la langue, puis le nez, les oreilles et les mains et lui creva les yeux.

REVUE DE LA PRESSE

Une héroïne grecque macédonienne

Sous ce titre, le *Lokal Anzeiger* (7 février, édition du soir) publie une lettre de son correspondant de Salonique rendant compte d'un épisode du drame de Klepousna, qui fit entre autres victimes, la jeune Angeliki Philippidès dont nous avons annoncé la mort, dans notre numéro du 1er mars (Crimes bulgares).

... Aujourd'hui (30 janvier), a été enterrée ici, au milieu d'une affluence considérable de population grecque, entourant le clergé grec et les représentants officiels de la Grèce, la femme d'un maître d'école, dont l'héroïsme fut d'une grandeur et d'une simplicité antiques.

Dans la nuit, une bande bulgare avait d'abord cerné le village grec de Klepousna (caza de Zihna), puis elle fit irruption dans les maisons grecques. Le maître d'école Philippidès avait bien eu le temps de mettre ses enfants à l'abri du danger, mais il trouva la maison bloquée lorsqu'il voulut se sauver avec sa femme. Alors, les deux époux, s'emparant chacun d'une arme, se défendirent contre les assiégeants avec un courage surhumain, pendant que l'explosion des bombes bulgares faisait flamber la maison. Les victimes tentèrent une dernière sortie, lorsque la femme roula par terre, ayant eu les jambes brisées par les projectiles. De nouveau ils essayèrent de se défendre. Entre temps, arrivèrent à leur secours quelques congénères ; ils purent transporter la blessée en lieu sûr. Durant un jour et une nuit elle fut gardée là ; le lendemain, son mari et quelques autres Grecs la portèrent à Serrès, à travers les montagnes. Ce fut une véritable ovation : des villages qui se trouvaient sur le parcours du convoi, hommes et femmes accouraient baiser les mains de la victime, lui disant leur admiration pour son acte d'héroïsme. Mais elle répondait simplement n'avoir fait qu'accomplir son devoir, qu'elle ne souffrait point et que c'était un honneur de mourir pour la patrie.

A Serrès, cette femme fut l'objet d'une véritable adoration.

Toute la population grecque de la ville assaillit l'hôpital pour voir Angeliki Phillipidès et pour la remercier de sa vaillance. Sur ce lit de douleur, cette femme trouvait pour chaque visiteur un mot cordial, l'assurant qu'elle ne souffrait pas, qu'elle était heureuse d'avoir combattu pour l'idée nationale.

Durant les sept jours qu'elle passa à Serrès, son état s'aggrava ; transportée à Salonique elle succomba à la seconde opération qu'elle dut subir.

Après le service funèbre, son mari, l'instituteur Philippidès s'avança vers la tombe de la morte et prononça quelques paroles. Il implora l'âme de la morte de veiller sur ses enfants qui se tenaient là, devant la fosse, pour que eux aussi sachent avant tout aimer la patrie et mourir à l'occasion, comme leur mère, pour l'amour de l'hellénisme. Tous les assistants étaient profondément émus.

La Macédoine n'est que trop souvent le théâtre de semblables tragédies. On peut en trouver plus haut un autre exemple. Dans ce malheureux pays, la férocité des bandits bulgares se déchaîne en une tempête de folie homicide. Mais loin de se laisser abattre par cette lutte sans merci, l'hellénisme macédonien s'y retrempe et y puise une plus grande vigueur d'âme.

Le mémorandum bulgare.

On sait que les comités de Sofia adressèrent récemment à M. Campbell-Bannerman un mémorandum dans lequel ils réclament l'autonomie de la Macédoine. Tout le monde sait aujourd'hui que les Bulgares ne réclament cette autonomie que dans l'espoir qu'on leur livre la Macédoine. On s'en cache si peu à Sofia qu'on n'a pas manqué de rappeler au Premier anglais que c'est « grâce à l'attitude de lord Beaconsfield « au Congrès de Berlin que les chrétiens « de Macédoine et du vilayet d'Andrinople, « libérés par Alexandre II, sont retombés « sous le joug turc! »

Enfin le mémorandum réclame hypocritement l'application des clauses du traité de Berlin qui, d'ailleurs, ne prescrit point l'autonomie des vilayets macédoniens.

La *Vossische Zeitung* (27 février) commentant cette nouvelle manifestation des visées bulgares sur la Macédoine, dit :

Le point le plus curieux de ce document, c'est que les Bulgares s'appuient sur le traité de Berlin, si souvent violé au profit précisément des Bulgares eux-mêmes. Si l'on voulait rétablir le traité de Berlin et l'appliquer rigoureusement, les Bulgares seraient sûrement les premiers à se récrier. Il appartient d'autant moins aux Bulgares de se réclamer du traité de Berlin en faveur de leurs écoles et de leurs églises en Macédoine, qu'ils ont foulé aux pieds ce même traité, il y a à peine six mois, en accaparant de force et en pleine paix les églises et les écoles des populations grecques de la principauté. En outre, les griefs formulés contre les bandes grecques et serbes ne peuvent être pris en considération pour le vilayet d'Andrinople, les seules bandes qui aient circulé dans ce vilayet étant bulgares. Ce sont les Bulgares qui ont initié les peuples des Balkans dans l'art d'armer et de faire manœuvrer des bandes. Disons encore que le cri de ralliement : « la Macédoine aux Macédoniens » n'est nullement macédonien mais uniquement bulgaro-macédonien.

Les autres populations de la Macédoine n'en veulent pas entendre parler, craignant trop les forfaits bulgares. Elles sont, au contraire, d'avis que la création de l'autonomie amènerait en Macédoine non pas la paix, mais la guerre la plus acharnée de tous contre tous. On s'étonne de voir les Macédoniens de la principauté bulgare formuler leurs réclamations dans un moment où la politique officielle de la Bulgarie s'efforce de se concilier les sympathies de l'Europe par son attitude modérée. Nous croyons qu'une pareille politique « à double fond » n'est pas faite pour seconder M. Stanciof dans ses efforts.

La question macédonienne en Angleterre

Le *Birmingham Daily Post* (27 mars) consacre un long article à une conférence de notre compatriote grec-macédonien, le docteur Pouptis, rédacteur du *Hellenic Herald*, sur la situation en Macédoine.

En présentant le conférencier, le président, M. Th. Barclay relève l'importance de la question d'Orient et exprime l'espoir que l'Angleterre, de concert avec les autres puissances, ne tardera pas à intervenir énergiquement en Macédoine pour le rétablissement de l'ordre.

Le docteur Pouptis, après avoir fait un exposé historique, ethnographique et politique du problème macédonien insiste particulièrement sur la question ardue des nationalités.

Il faudra rechercher la solution de cette question dans des concessions mutuelles. Si les grandes puissances, et surtout les grandes puissances émancipatrices, comme la France et l'Angleterre, prenaient l'affaire en mains et envoyaient une commission impartiale et sérieuse qui procéderait à une enquête sur les réclamations des différentes nationalités et après un examen approfondi de leurs réclamations, limiterait la sphère de chaque nationalité et garantirait que les droits et revendications de chacune d'elles seront respectés et reconnus par les grandes puissances, le docteur Pouptis est persuadé que la haine des races dont il a parlé prendrait fin. On pourrait objecter qu'il y aurait quelque chose à craindre de la part de l'Allemagne qui protège la Turquie et serait peut-être prête à tirer l'épée pour sa défense et que personne ne se risquerait à intervenir activement dans la crainte de rencontrer l'Allemagne. Sans doute, il y a là une question grave. Mais si les grandes puissances entreprenaient l'affaire sans la moindre arrière-pensée, et en ayant simplement en vue de permettre aux différentes nationalités de disposer de leur sort comme elles l'entendent, l'Allemagne n'oserait jamais se mettre en travers du chemin.

Le docteur Pouptis conclut en disant que son devoir était de soumettre au grand public anglais l'état actuel de la question.

L'assistance, à l'unanimité, vota des remerciements au docteur Pouptis ainsi que sa cordiale sympathie aux nations d'Orient dans leur lutte pour l'émancipation politique.

L'impossibilité de l'autonomie macédonienne

L'*East Ham Echo* (8 mars) de Londres publie un long compte-rendu d'une conférence faite à Plashet Liberal Club d'East Ham sur la question macédonienne. Le président, M. Palmer Newbould, membre du Balkan Committee, a fait un exposé très clair et très impartial de cette question.

Nous sommes particulièrement heureux de constater que des membres du Balkan Committee se rendent enfin compte de l'impossibilité de résoudre le problème macédonien sur la base d'une autonomie globale. M. Newbould a dit excellemment :

... Malheureusement, cette proposition (de l'autonomie) avait le tort de ne pas tenir compte des aspirations des populations intéressées. En outre, il manque à la Macédoine des éléments nécessaires à une autonomie durable. Il n'y a point de race macédonienne, ni de langue macédonienne. M. Newbould craint qu'une Macédoine autonome ne devienne une fosse à ours, pleine de conflits politiques, religieux et sociaux. La seconde solution proposée, c'est le partage de la Macédoine entre les Etats avoisinants, non sur la base de quelque principe illusoire, comme la langue ou toute autre considération ethnologique, mais conformément à un principe large et libéral des tendances des populations directement intéressées.

A son grand regret, il avait lu (1) qu'une Société révolutionnaire bulgare avait déclaré que son intention était de résister à outrance à une

(1) Voir l'article de la *Macédo-Odrinski Pleg'ed*, dans *Hellénisme*, 1er mars, p. 1.

pareille proposition, qui selon lui (M. Newbould) contient les germes d'une solution pratique.

Il faut souhaiter qu'une commission indépendante nommée par les grandes puissances se charge d'ouvrir une enquête sur les aspirations et les sentiments des diverses nationalités de Macédoine.

Nous ne pouvons qu'applaudir à ce langage.

Le Dr Pouptis, dit l'*East Ham Echo*, a ensuite pris la parole pour développer cette idée. Le Dr Pouptis, directeur de l'*Hellenic Herald*, est Grec macédonien, originaire de Kastoria.

Il a éloquemment émis le vœu que l'Angleterre, le pays de Canning et de Gladstone, mette son influence au service d'une solution du problème macédonien sur la base des désirs et légitimes aspirations des diverses races qui peuplent la Macédoine. Sur la proposition de MM. Veness et Macdonald, une adresse de remerciements a été votée à l'orateur.

Lamentable bilan

On télégraphie de Constantinople au *Journal*, à la date du 30 mars :

Le gouvernement turc vient de publier une statistique des rencontres qui ont eu lieu dans les trois vilayets macédoniens pendant l'année écoulée du 28 février 1906 au 28 février 1907. Le document est fort suggestif.

Il ressort de cette statistique que lee troupes turques ont eu 56 rencontres avec des bandes bulgares, 34 avec des bandes grecques et 11 avec des bandes serbes, au total 101 engagements.

Dans les rencontres avec les comitadjis bulgares, les Turcs ont eu 42 soldats, 5 gendarmes et 1 officier tués; 47 soldats, 9 gendarmes et 3 officiers blessés. Les Bulgares ont perdu 242 tués, 3 blessés et 25 prisonniers.

Les Grecs ont eu 181 tués, 18 blessés, 59 prisonniers et ont fait perdre aux Turcs 16 soldats, 3 gendarmes et 1 officier tués et 28 soldats blessés.

Les Serbes ont eu 39 tués. Les Turcs ont perdu dans les engagements livrés contre eux 6 soldats et 1 gendarme tués et 11 soldats et 2 gendarmes blessés.

Patriarcat et Exarchat

L'Exarque bulgare a récemment adressé à la Porte un *takrir* dans lequel il attaque avec violence l'Eglise grecque et l'élément grec de Macédoine et autre part, la presse bulgare fulmine contre l'organe du Patriarcat l'*Ecclissiastiki Alitheia*, qui dénonce ouvertement les forfaits du bulgarisme.

L'*Ecclissiastiki Alitheia* répondant à ces attaques dit :

L'identification de l'action des différents comités anarchis es et révolutionnaires bulgares avec celle des autorités princières est arrivée à un tel point, qu'on n'est nullement loin de la vérité lorsqu'on affirme que l'exarchat bulgare a dégénéré, purement et simplement, en une succursale des comités qui ont leur siège à Sofia, une succursale destinée à mitiger, à couvrir et à justifier les agissements criminels de ces derniers.

Selon les gens de l'exarchat, Grecs, Serbes, patriarcat, métropolitains grecs et consuls de Serbie, ont juré la perte de l'innocente population bulgare de Thrace et de Macédoine, qui s'élève à un million et demi, s'il vous plaît. « Grécomanes » et « serbomanes » se démènent et commettent des orgies contre le paisible, le loyal, l'inoffensif élément bulgare, dont la conscience nationale est opprimée, dont les droits sont foulés aux pieds, dont les demandes, les plus légitimes, sont repoussées avec mépris, dont les sentiments les plus sacrés sont raillés publiquement et impunément par ses ennemis, dont les biens, publics et privés, sont spoliés et qui, par des moyens violents, est forcé de renier l'exarchat.

. . . . . .

Si ces élucubrations malveillantes étaient rédigées et publiées par « l'Organisation Intérieure » et les autres comités révolutionnaires bulgares dans l'espoir de tromper et de dérouter l'opinion publique, la chose aurait été un phénomène extraordinaire, il est vrai, mais jusqu'à un certain point compréhensible. Mais qu'une autorité officielle, et même une autorité religieuse, entreprenne officiellement de couvrir et de protéger les criminels, qui, depuis 1903 surtout, ont ensanglanté, par une série interminable de crimes, inénarrablement atroces, le sol de la Thrace et de Macédoine..., qu'une autorité religieuse entreprenne ainsi, avec une impudence inouïe, de couvrir et de protéger des crimes tellement horribles, commis en ce moment par quatre-vingts bandes bulgares, ainsi qu'il appert de la liste officielle reproduite par le *Temps* de Paris : voilà qui est incroyable.

. . . . . .

Cela constitue un phénomène bizarre et qui se présente pour la première fois dans l'Histoire. Mais aussi, c'est un phénomène de nature à nous consoler, parce qu'il nous donne la preuve qu'il s'est accompli quelque chose qui a mis le trouble dans l'esprit des Bulgares et qui a provoqué les vociférations qu'on perçoit à travers les lignes du takrir de l'exarchat bulgare.

C'est que la défense opposée contre les bandes de brigands bulgares, les mesures actives, prises par le gouvernement impérial et les réformes, introduites ou en train d'être introduites par le gouvernement impérial d'accord avec les représentants des Grandes Puissances, ont commencé à dégager la malheureuse population macédonienne du terrorisme bulgare. Cette population s'est mise à manifester ouvertement l'aversion qu'elle ressent pour les bandits bulgares; elle se met à les renier et à proclamer hautement les maux dont elle souffrait de leur part. On en voit la preuve dans le rapport du métropolitain de Mélénicos, publié dans un numéro précédent de « l'Ecclisiastiki Alithia » (1).

Ce fait a jeté le trouble parmi les comités. Ceux-ci ressentent que le terrain leur échappe et désespèrent de recueillir les fruits de leurs agissements criminels, les fruits d'un travail de tant d'années. Aussi ont-ils redoublé d'activité, ainsi qu'il est prouvé par les derniers crimes de Téhovo, Mélénicon, Klepousna, Zirnovo, etc. et d'un autre côté ils ont appelé à la rescousse l'exarchat bulgare, qui, possédant, sans doute, les rapports véridiques des crimes commis par les bandes bulgares contre la population grecque, a interverti les rôles et, remplaçant, sans doute, les noms des victimes par ceux des bourreaux, a présenté dans son takrir les Grecs comme ayant commis, contre la population bulgare, les crimes et les déprédations qui, dans la réalité, ont été commis par les Bulgares contre la population grecque...

. . . . . .

Le takrir de l'exarchat bulgare ne fera que contribuer à renforcer la conviction que l'Exarchat, malgré les apparences, constitue aujourd'hui, purement et simplement, une agence des comités anarchistes bulgares et que les seuls responsables, solidairement liés, pour la situation troublée, qui menace la paix de l'Europe, ce sont les dirigeants actuels de Sofia et l'exarchat bulgare.

(1) L'*Hellénisme*, 1er mars 1907. N. D. L. R.

Fête de Bienfaisance Macédonienne.

D'Athènes à la *Gazette de Lausanne* (suppl. 26 mars) en date du 12 mars :

Jeudi dernier (8 mars) a eu lieu dans les salles du Cercle militaire un bal de bienfaisance, sous les auspices de la princesse Hélène et en présence de la famille royale, en faveur de l'œuvre de l' « Asile » qui a pour but d'hospitaliser les malheureux Macédoniens réfugiés et de leur procurer du travail. Grâce à l'Asile, plusieurs centaines de personnes ont reçu, depuis un an, des soins appropriés.

Malgré le caractère philantropique de l'œuvre, le corps diplomatique a brillé par son absence — sauf le premier secrétaire de la légation de France — à la suite d'une décision prise dans une réunion tenue à la légation de Grande-Bretagne. L'incident ayant fait l'objet de commentaires inexacts, il n'est pas inutile de remettre les choses au point.

Un diplomate, interrogé par un journaliste, a motivé cette abstention sur ce que le ministre de Turquie, qui se trouve être le doyen du corps diplomatique n'avait pas reçu d'invitation. Cette explication n'est pas celle qui avait été donnée avant le bal : on avait allégué alors qu'il s'agissait d'une fête « politique ».

Or voici les faits. Le seul diplomate que les dames du comité d'organisation n'avaient pas cru devoir inviter, est l'agent diplomatique de Bulgarie, puisqu'il s'agissait des soins à donner aux victimes de ses compatriotes. Par contre, tout le monde était d'accord pour adresser des invitations à tous les autres diplomates indistinctement, ainsi que cela se fait toujours en pareille circonstance, y compris le ministre turc. Si Rifaa -bey n'en a point reçu, c'es uniquement par suite d'un malentendu, qui aurait été réparé aussitôt si l'attention avait été attirée en temps utile sur ce point; ce n'est donc pas de ce côté qu'il faut chercher l'explication complète de l'incident.

L'hymne macédonien, composé par M. Lala, de Salonique, devait être exécuté pendant la soirée ; ce détail a-t-il été allégué auprès des autres diplomates par l'agent bulgare ? Le fait est qu'il se sont réunis chez M. Elliott. Ce diplomate est connu pour ses dispositions peu bienveillantes envers l'œuvre de la défense hellénique en Macédoine qui contrecarre, paraît-il, les espérances politiques de son gouvernement. Autant de petits faits qui ont amené l'abstension des ministres, que plusieurs toutefois — nous le savons pertinemment — n'ont observé que par esprit de corps. Toujours est-il que la princesse Hélène n'a pas manqué les occasions de tourner en ridicule la pusillanimité de messieurs les diplomates.

L' « Iéna » au Parlement hellénique

Du *Messager d'Athènes*, 25 mars :

Après la ratification du procès-verbal de la dernière séance, M. Lévidis a prononcé le discours suivant que nous traduisons en entier :

« En l'absence de la Chambre, un grand malheur a mis en deuil la marine française, ainsi que toute la nation, par la catastrophe de l'*Iéna* dans le port de Toulon.

« Toute la Grèce proclame la grande reconnaissance qu'elle nourrit pour la nation amie. Cette reconnaissance est basée sur des faits historisques, qui n'ont cessé de succéder l'un à l'autre. La marine grecque doit, elle aussi,

une reconnaissance particulière à la France pour les organisations qu'elle lui a données.

« Mais, en dehors de l'amitié traditionnelle par laquelle la Grèce est liée à la France, la Grèce porte encore une particulière reconnaissance à la marine française, qui suivait avec un grand et affectueux intérêt le lutte sacrée de la marine grecque en 1821. Cette guerre a été exaltée, non comme l'aurait fait un prosateur, mais comme un poète inspiré, par l'amiral-académicien Jurien de la Gravière. L'illustre marin ne s'est pas borné à exalter avec enthousiasme et d'une plume artistique la lutte de 1821; remontant à l'antiquité, il a écrit un beau livre sur la marine de l'ancienne Grèce, un beau livre dans lequel il a admiré et a fait admirer à tout le monde civilisé le haut degré de perfection où les Hellènes avaient élevé, dans les temps anciens, la marine de guerre.

« Je suis convaincu que la Grèce, reconnaissante par tradition et par conviction envers la nation française, ne laissera pas passer cette douloureuse occasion d'exprimer du haut de cette tribune son immense douleur pour la calamité que viennent de subir la marine et la nation française (*Marques d'approbation sur tous les bancs*) et j'espère que la Chambre m'autorisera à lui exprimer cette douleur. (*Approbation générale* »).

Disons aussi que le ministre de la marine a envoyé à M. Thomson un télégramme de condoléances et que S. M. le roi des Hellènes avait, auparavant, télégraphié ses condoléances à M. Fallières.

Un point d'histoire : les volontaires grecs en 1870

Dans ses *Propos hélleniques*, publiés dans le *Gaulois* et reproduits dans notre numéro du 1er mars, M. E. Gebhardt avait écrit... « En 1870, une troupe de jeune « volontaires grecs était toute prête à « s'embarquer pour Marseille. Le veto du « gouvernement prussien obligea le roi « Georges à s'opposer au départ. »

C'est là une erreur que relève le *Messager d'Athènes*, dont le directeur M. Stéphanopoli, faisait alors partie du comité constitué pour l'envoi en France des volontaires Grecs qui, à l'annonce des premiers revers de l'armée française, demandaient à aller se battre dans ses rangs :

Une souscription ouverte parmi les Français, auxquels se joignirent bientôt de nombreux Hellènes, ayant produit une trentaine de mille francs, le comité acheta quelques milliers de fusils (donnés plutôt que vendus par un comité révolutionnaire hellène), qu'il envoya à Esquiros, alors préfet des Bouches-du-Rhône. M. Stéphanopoli possède encore la lettre de remerciements de l'écrivain.

En même temps, le Comité demandait et obtenait du baron Baude, ministre de France à Athènes, une réquisition pour les Messageries Impériales, enjoignant à ceux des vapeurs qui touchaient au Phalère d'embarquer gratis pour Marseille tous les passagers qui auraient le mot de passe du comité.

Au moment du départ, le comité allait les saluer et donner quelque argent à ceux qui s'embarquaient à l'insu de leurs parents ou n'avaient pas de quoi suffire à leurs premiers besoins en arrivant à Marseille.

D'après les notes de M. Stéphanopoli, le nombre de ceux qui s'embarquèrent au Phalère (un nombre beaucoup plus grand s'embarqua à Smyrne, à Alexandrie, à Constantinople et à Salonique) fut de 1273. Plusieurs sont tombés dans les combats sur les bords de la Loire; un corps tout entier, qui avait sollicité l'honneur d'être aux premiers rangs, se fit exterminer dans les Vosges; les autres, la guerre finie, rentrèrent en Grèce.

Parmi les volontaires, il y avait trois ou quatre cents (nous ne pouvons nous rappeler exactement le nombre) sous-officiers et soldats et quelques officiers (Léondaritis et Zygomalas, le frère de l'ancien ministre, entre autres, morts tous les deux des suites de leurs blessures) qui se battirent comme des lions — le mot est de Victor de Laprade — et furent donnés en exemple. Il y avait aussi d'autres officiers enrôlés dans les régiments de marche, entre autres Bourbaki, le neveu de l'illustre général et M. Vassiliadis, aujourd'hui colonel dans l'armée hellénique, qui furent, comme les deux premiers, décorés de la Légion d'honneur.

La situation de ces soldats était extrêmement délicate. Les officiers qui avaient demandé un congé et qui étaient censés voyager à l'étranger ne furent pas molestés à leur retour en Grèce. Il n'en fut pas de même des sous-officiers et des soldats. Portés comme déserteurs, ils furent arrêtés et traduits devant les conseils de guerre.

Il y avait alors, comme aujourd'hui, deux conseils de guerre permanents. La moitié des « déserteurs » avait été envoyée devant le premier conseil de guerre, l'autre moitié devant le second. Sur les réquisitions du commissaire royal, après un brillant éloge des braves qui avaient honoré le nom hellène sur la terre étrangère et avaient eu la noble pensée de payer une partie de la « dette de sang » que la Grèce devait à la France, les prévenus étaient acquittés à l'unanimité par l'un des deux conseils de guerre. Il n'en était pas de même de l'autre. Le commissaire royal demandait un châtiment exemplaire des hommes dont la désertion avait failli, si elle n'avait été arrêtée à temps, désorganiser l'armée grecque. Ils furent tous, malgré l'admission de circonstances atténuantes, condamnés à deux ans de prison.

Cette différence de traitement fut profitable à ces derniers. Des démarches furent faites auprès d'Alexandre Coumoundouros, alors président du conseil, pour obtenir la grâce des condamnés. Coumoundouros sollicita et obtint du Roi un décret de grâce qui les réintégrait dans l'armée avec leurs grades et leurs droits à l'avancement.

Ce récit, dont personne ne contestera l'exactitude, montre que le roi Georges ne s'opposa pas au départ des troupes des jeunes volontaires, à la suite du veto du gouvernement prussien. Le ministre de Prusse, M. Wagner, fit des remontrances au gouvernement hellénique et demanda d'une façon impérieuse l'arrestation des volontaires qui partaient pour la France. Mais le comité avait, on l'a vu, pris toutes ses mesures pour mettre le gouvernement hellénique dans l'impossibilité de donner satisfaction au ministre de Prusse.

Alexandre Coumoundouros, qui avait la plus vive amitié pour M. Stephanopoli, lui exposa l'embarras où le mettaient les agissements du comité. Les explications qui lui furent données, sans qu'on lui fît connaître les ressources du comité ni ses moyens pour faire partir secrètement les volontaires, lui parurent satisfaisantes. Il ne fut plus question, dans la suite, de cette affaire, qui aurait pu avoir des conséquences fâcheuses pour le gouvernement hellénique.

On doit ajouter, pour être tout à fait dans le vrai, que plusieurs volontaires étaient partis avant la formation du comité et que d'autres se rendirent isolément en France à leurs propres frais...

L'Eglise grecque et les peuples des Balkans

Notre correspondant de Sofia nous transmet la traduction d'un article de l'organe ecclésiastique russe *Tsercovnij Vestnik* (n° 2, 1907) dont nous détachons ce passage :

L'Eglise de Constantinople traverse une crise grave et tumultueuse qui pourra avoir des conséquences pénibles. Elle concentre toutes ses forces à la défense de ses droits et mène une lutte désespérée pour conserver des privilèges acquis depuis des centaines d'années. La grande Eglise a subi dans le passé un joug insupportable et toutes sortes d'épreuves; mais l'état de choses actuel dans la presqu'île des Balkans dépasse tous les maux qu'elle eut à conjurer. Des offenses et des calomnies, jusqu'à la menace d'exterminer tout ce qui est grec, voilà ce dont la grande Eglise de Constantinople est l'objet de la part des peuples qu'elle a comblés de bienfaits, de la part de ses enfants spirituels qu'elle a élevés et conservés pendant les temps les plus sombres, de la part des Etats auxquels elle a donné la foi chrétienne et les lumières de la véritable culture.

Il est regrettable de constater qu'à l'instar des individus (?), des peuples entiers (allusion à la Roumanie à la Bulgarie. — N. du C[t]) ont oublié à présent ce qu'ils doivent à leur mère spirituelle — n'estimant à rien ses services antérieurs — et au lieu de reconnaissance ils la couvrent d'infâmie et sont prêts à tout contre elle.

La race bulgare, qui fut comblée de bienfaits par la grande Eglise de Constantinople, ne voit aujourd'hui en elle que le fameux « Phanar »; elle a oublié que ce Phanar ne lui a point fait de mal; qu'au contraire, c'est grâce aux familles aristocratiques grecques, que les Bulgares ont été préservés de l'islamisation forcée, qu'ils ont gardé, comme les autres rayas, tous leurs droits; c'est grâce à une égale sollicitude de l'Eglise envers les diverses races que Grecs, Bulgares, Serbes et Roumains ont pu tous conserver leur nationalité, leur idiome populaire, leurs coutumes.

Si les Grecs opprimaient les Bulgares (comme ces derniers le prétendent), n'eussent-ils pas pu les gréciser en propageant l'idée hellénique par des méthodes brutales? — Oui! mais l'histoire nous dit le contraire... Le patriarche œcuménique a été non seulement le représentant spirituel de tous les chrétiens de Turquie, mais aussi leur représentant civil, leur « ethnarque » et, peut-on dire, leur souverain. Il suffit de connaître les rapports du conquérant de Byzance, le sultan Mahomet II, avec le patriarche Ghennadios Scholarios; il suffit de lire les bérats des sultans aux patriarches qui se sont succédé pour voir combien grand était leur pouvoir et combien facilement ils eussent pu helléniser Bulgares, Serbes et Roumains, s'ils eussent voulu le faire. Mais le patriarcat œcuménique n'a jamais pensé servir des vues nationalistes; il n'a point opprimé les différentes nationalités qui composaient la nationalité « romaïque ». C'est par cette tolérance du Phanar, aujourd'hui si odieusement calomnié, que se peut expliquer le réveil national des Slaves pendant le XIXe siècle.....

Le Directeur-Gérant : A. Adossidès.

Levallois-Perret. — Imprimerie Wellhoff et Roche
55, rue Fromont.